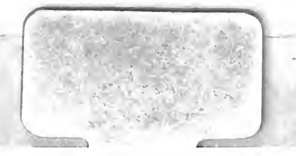



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.





COLLECTION PORTATIVE

D'OEUVRES CHOISIES

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

PUBLIÉE PAR

L'ABBÉ MOZIN,

Auteur de deux Dictionnaires et de quantité d'autres ouvrages destinés à l'étude des langues allemande et française,

ET PAR

CHARLES COURTIN,

Professeur des Sciences commerciales et des langues française et allemande; ancien maître à l'institut des Demoiselles et chef de celui de Commerce à Mannheim.

SECONDE SÉRIE.

Vingt-huitième Livraison.

STUTTGART,

CHEZ CHARLES HOFFMANN, LIBRAIRE.

1828.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE,

OU

SOUVENIRS D'UNE FEMME

SUR LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

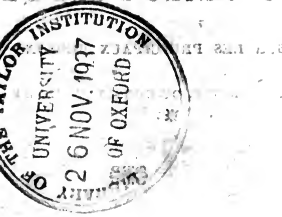
DE LA RÉPUBLIQUE, DU CONSULAT, DE L'EMPIRE, ETC.

Deuxième Volume.

STUTTGART,

CHEZ CHARLES HOFFMANN, LIBRAIRE.

1828.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
26 NOV. 1937

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

CHAPITRE XLII.

Audience d'un ministre. — Projets de Lhermite sur moi. — Promenade à Bagatelle.

En rentrant chez moi, je trouvai une lettre de Moreau. Du ton de la plaisanterie, il me demandait des nouvelles de ma grossesse. Ses questions à ce sujet, et l'extrême tendresse qui respirait dans sa lettre, m'amenèrent à faire un retour sur moi-même. Le souvenir de l'entretien que nous avions eu ensemble avant notre séparation, et de tant de preuves de confiance et de bonté que j'avais reçues de lui, se présenta à mon esprit avec une telle vivacité, que

je sentis de nouveau toute l'étendue de mes torts envers celui qui avait des droits si sacrés à ma reconnaissance. Je m'accusais moi-même d'une grande ingratitude. Il semblait que la honte et le repentir me rendissent tout-à-coup à de meilleurs sentimens, et je formais pour la centième fois le ferme propos de reconquérir mes droits à l'amour d'un tel d'homme. Mais il était dans ma destinée de prendre sans cesse les meilleures résolutions et d'y manquer sans cesse.

La tendresse d'Aurélie pour sa fille avait réveillé en moi le désir d'avoir un enfant que je pusse chérir comme le mien. Ce désir m'avait fait embrasser primitivement avec ardeur l'idée que m'avait suggérée Moreau lui-même de feindre une grossesse. La lettre que je venais de recevoir, et les plaisanteries même de Moreau, me poussèrent à exécuter un projet qui m'avait toujours souri; et dès ce moment je commençai à feindre de légères indispositions qui donnèrent bientôt à penser que j'aurais aussi le bonheur d'être mère.

Ce fut dans cette circonstance que je reçus les adieux de D. L., forcé, disait-il, de s'absenter pour quinze jours. Depuis qu'il m'avait présenté à Chaillot son ami prétendu, l'officier de nouvelle fabrique, je ne le voyais que rarement, et toujours avec une sorte de répugnance.

Son absence en ce moment ne pouvait donc me déplaire; elle me devenait même agréable par plusieurs motifs. Le voyage de D. L. dura cinq semaines. J'aurais fini par oublier cet homme et ses perfides conseils; je serais sincèrement revenue à Moreau, si mon heureuse étoile m'eût séparée pour jamais de mon mauvais génie; mais il était de l'intérêt de cet homme de m'enlacer plus que jamais dans les pièges qu'il me tendait depuis long-tems. Déjà il me connaissait trop bien pour ne pas prendre, à coup sûr, les moyens de me ramener dans la voie funeste dont je semblais disposée à m'écarter, et mes bouderies n'étaient point propres à l'effrayer.

Après qu'il fut parti, je cessai de tenir rigueur aux amis de Moreau, qui de toutes parts m'accablaient de bons procédés. Je me rendis à toutes les invitations qu'on voulait bien m'adresser. Ce fut à cette époque que je fis enfin connaissance avec Mme. de la Rue; elle était alors plus près de trente que de vingt-cinq ans; je la trouvai fort jolie et parfaitement aimable; sa tournure était d'une élégance remarquable, et elle possédait au suprême degré cet art si rare aux dames françaises de faire ressortir les moindres avantages de leur personne, et de suppléer par la grâce et le bon goût à tout ce qui peut leur manquer du côté de la régularité des traits

et de la beauté des formes. Je reviendrai plus tard sur ma courte liaison avec elle; mais en ce moment je dois donner à mes lecteurs l'idée d'un mérite à la fois plus brillant et plus élevé.

Pour remplir la promesse que j'avais faite à Lhermite, et satisfaire en même tems ma vive curiosité, j'avais demandé une audience au ministre des relations extérieures; cette audience m'avait été accordée sur-le-champ. La finesse et la bienveillance du regard qui m'accueillit, à mon entrée dans le cabinet du ministre, me rendit toute la confiance que j'avais perdue, et sans laquelle une femme ne saurait faire valoir ses avantages. Ce que j'entendais dire de la pénétration et de la supériorité d'esprit de M. de Talleyrand intimidait mon assurance accoutumée: j'avais le désir de lui plaire, et je craignais qu'il ne me trouvât point à sa hauteur.

Dans son maintien comme sur son visage, régnait un air de souffrance qui contrastait avec la gaieté de ses discours, et annonçait cette force d'ame qui maîtrise toutes les douleurs physiques, et qu'il faut regarder comme un des indices certains des grands caractères.

Jamais les flatteries exagérées, qu'on m'avait jusqu'alors prodiguées dans le monde, n'excitèrent en moi autant d'orgueil qu'un seul regard

approbateur, qu'un seul mot d'éloge de M. de Talleyrand.

»Madame, vous avez quelqu'un à me recom»mander, me dit le ministre: connaissez-vous »les droits de votre portégé? ou bien, a-t-on »eu l'esprit de penser que votre présence seule »favoriserait des prétentions assez mal fondées?

»— Je ne connais pas personnellement le sol»liciteur; mais je connais un peu la personne »qui m'a priée d'intercéder pour lui. J'ai pensé »que l'homme le plus aimable de France ne vou»drait pas m'affliger par un refus, et je suis »venue.

»— Vous êtes beaucoup trop aimable, vous»même, Madame, pour remplir le personnage »de solliciteuse: c'est un rôle qu'il faut laisser »aux femmes de quarante ans. A votre âge, »Madame, on doit avoir assez à faire d'écouter »les solliciteurs.

»— Mon dieu! cela veut-il dire que vous re»jetez ma demande?

»— Non, Madame; mais accorder aujourd'hui »ce serait me priver du plaisir de vous re»voir; ce serait commettre une impardonnable »maladresse.

»— Et M. de Talleyrand n'en peut commettre »aucune, repris-je aussitôt avec une vivacité qui

» le fit sourire. Quand pourrai-je me présen-
» ter ?

» — Tous les jours, Madame : cependant, pour » ne point vous exposer au regret d'une cour» se inutile, je vous prie de permettre que je » vous assigne une nouvelle audience pour de» main à deux heures.

Comme je n'ignorais point combien sont précieux les momens d'un ministre, je voulus me retirer ; mais M. de Talleyrand me retint encore pendant quelques minutes. Je sortis enfin plus contente de moi-même que je ne l'avais été depuis long-tems.

Ursule m'attendait dans la voiture : je passai le reste de la matinée à courir avec elle chez les marchands. J'étais d'une gaieté folle, il semblait que la bonne opinion de M. de Talleyrand m'élevât à mes yeux. L'opinion que M. de Talleyrand m'avait donnée de lui-même dans notre courte entrevue, était fort au-dessus de celle que je m'étais faite avant de le connaître personellement. Quel homme, entre tous ceux dont j'avais antérieurement recueilli les témoignages sur son compte, aurait pu me faire comprendre le charme de cette physionomie, sur laqu'elle se peint si bien toute la finesse de l'esprit qui l'anime ?

Ursule, en me voyant remplir la voiture de

paquets d'étoffes et de nombreuses bagatelles dont j'étais trop bien pourvue pour qu'elles fussent destinées à mon usage, ne doutait pas que je n'eusse des présens à faire; et elle se flattait intérieurement d'être comprise dans mes largesses. Peut-être, en tout autre circonstance, son espoir eût-il été fondé; mais, en ce moment, toutes mes pensées étaient tournées vers la mère d'Emma. Je fis arrêter la voiture au coin de la rue du Helder. L'usage d'avoir un laquais derrière son équipage n'était point encore rétabli: il eût été mal séant à la compagne d'un général républicain de rappeler cette mode aristocratique. D'ailleurs, mon domestique Joseph avait été militaire: il aurait certainement cru, par un acte de domesticité trop servile, déroger aux souvenirs de sa gloire passée; et je n'aurais eu garde, ne fût-ce que par égard pour lui, de lui faire une proposition de ce genre. Il fallut donc m'adresser à un des commissionnaires stationnés au coin de la rue; ce fut lui que je chargeai du poids de toutes les emplètes que j'avais faites pour Aurélie: en lui enjoignant de me suivre jusqu'au numéro de la maison dans laquelle elle était logée. Les yeux d'Ursule, qui n'avait pas cessé d'épier les miens pendant tout le trajet, prirent une expression de mécontentement plus marquée, lorsque je lui enjoignis de

» le fit sourire. Quand pourrai-je me présen-
» ter ?

» — Tous les jours, Madame; cependant, pour » ne point vous exposer au regret d'une cour- » se inutile, je vous prie de permettre que je » vous assigne une nouvelle audience pour de- » main à deux heures.

Comme je n'ignorais point combien sont précieux les momens d'un ministre, je voulus me retirer; mais M. de Talleyrand me retint encore pendant quelques minutes. Je sortis enfin plus contente de moi-même que je ne l'avais été depuis long-tems.

Ursule m'attendait dans la voiture: je passai le reste de la matinée à courir avec elle chez les marchands. J'étais d'une gaieté folle, il semblait que la bonne opinion de M. de Talleyrand m'élevât à mes yeux. L'opinion que M. de Talleyrand m'avait donnée de lui-même dans notre courte entrevue, était fort au-dessus de celle que je m'étais faite avant de le connaître personellement. Quel homme, entre tous ceux dont j'avais antérieurement recueilli les témoignages sur son compte, aurait pu me faire comprendre le charme de cette physionomie, sur laquelle se peint si bien toute la finesse de l'esprit qui l'anime ?

Ursule, en me voyant remplir la voiture de

paquets d'étoffes et de nombreuses bagatelles dont j'étais trop bien pourvue pour qu'elles fussent destinées à mon usage, ne doutait pas que je n'eusse des présens à faire; et elle se flattait intérieurement d'être comprise dans mes largesses. Peut-être, en tout autre circonstance, son espoir eût-il été fondé; mais, en ce moment, toutes mes pensées étaient tournées vers la mère d'Emma. Je fis arrêter la voiture au coin de la rue du Helder. L'usage d'avoir un laquais derrière son équipage n'était point encore rétabli: il eût été mal séant à la compagne d'un général républicain de rappeler cette mode aristocratique. D'ailleurs, mon domestique Joseph avait été militaire: il aurait certainement cru, par un acte de domesticité trop servile, déroger aux souvenirs de sa gloire passée; et je n'aurais eu garde, ne fût-ce que par égard pour lui, de lui faire une proposition de ce genre. Il fallut donc m'adresser à un des commissionnaires stationnés au coin de la rue; ce fut lui que je chargeai du poids de toutes les emplètes que j'avais faites pour Aurélie: en lui enjoignant de me suivre jusqu'au numéro de la maison dans laquelle elle était logée. Les yeux d'Ursule, qui n'avait pas cessé d'épier les miens pendant tout le trajet, prirent une expression de mécontentement plus marquée, lorsque je lui enjoignis de

m'attendre dans la voiture. J'avais beaucoup de bontés pour cette fille, que je traitais ordinairement plutôt en demoiselle de compagnie qu'en femme de chambre proprement dite. Peut-être l'amitié que j'avais pour elle m'aurait-elle poussée, en tout autre occassion, à calmer son dépit par quelques paroles bienveillantes; mais je croyais démêler dans son ame l'avidité secrète qui lui faisait regretter un présent, plutôt que le chagrin de n'être pas, dant cette circonstance, ma confidente et l'instrument de ma générosité: la *passion d'avoir* ma toujours trouvée sans pitié, et le moindre soupçon d'un calcul quelconque m'a, dans ma vie, fait brusquement rompre une amitié de vingt ans.

Je revins au bout d'une heure: j'avais laissé Aurélie au comble de la joie; je retrouvai Ursule plus dépitée, s'il était possible, qu'au moment où je l'avais quittée. Dans la fougue de son humeur italienne, elle ne craignit pas de prendre avec moi un langage fort étrange: je ne parle de cette scène que parce qu'elle eut des témoins. Plus tard les circonstances en furent traduites à Moreau de la manière la plus infidèle. Le récit fut si bien envenimé, qu'une des premières lettres que je reçus d'Italie exigea le renvoi d'Ursule. Je n'avais rien à refuser à Moreau, et je congédiai la pauvre fille: mieux

eût valu cependant pour moi la garder à mon service malgré ses défauts. Celle qui lui succéda devait exercer sur ma destinée future une influence bien plus funeste, par son empressement à encourager toutes les extravagances de ma conduite.

Ursule était véritablement hors d'elle-même. En rentrant au logis, il fallut épancher sa bile dans le sein des autres domestiques; de là les conjectures sur les motifs de la visite secrète que j'avais faite dans une maison, d'apparence suspecte; de là les recherches sur la personne que j'étais allée visiter, recherches qui me furent dans la suite bien fatales, lorsque mes ennemis en firent obligeamment connaître à Moreau le résultat.

Lhermite était venu pendant mon absence; il revint dans l'après-midi. Irritée contre ma femme de chambre, mécontente de D. L., je ne me serais sans doute pas donné la peine de dissimuler ma mauvaise humeur, si les souvenirs de la gracieuse réception de M. de Talleyrand ne m'eussent amplement consolée de toutes ces petites mésaventures. Quoique Lhermite seul m'eût suggéré la petite hardiesse à laquelle je devais ce commencement de relations avec le ministre, je ne pouvais cependant vaincre mes vieilles préventions contre lui : tout ce que je pouvais pren-

dre sur moi, c'était de lui montrer quelque politesse ; mais je n'aurais pu faire davantage.

Je le reçus donc avec une sorte de bienveillance, et je répondis complaisamment à toutes ses questions sur l'audience que j'avais obtenue le matin; je n'ajoutai rien à la vérité; mais je m'étendis avec plaisir sur toutes les aimables qualités que j'avais cru reconnaître chez M. de Talleyrand ; je racontai dans le plus grand détail toutes les circonstances de ma visite au ministère, et l'orgueil d'avoir plu au ministre me rendit exacte jusqu'à la minutie.

Cet orgueil, si grand qu'on veuille le supposer, était cependant très loin d'aller aussi haut que le pensait Lhermite : je ne tardai pas à lui prouver qu'il prétendait en vain spéculer sur ma vanité, et surtout qu'il avait eu grand tort de me choisir *in petto* pour l'instrument de ses intrigues futures.

D'adord, il s'y prit avec assez d'adresse pour me faire tomber dans le piège qu'il tendait à mon amour-propre. Les complimens les plus sincères en apparence, les flatteries les plus douces, tout fut mis en œuvre: toutefois ces flatteries prirent bientôt un tel caractère d'exagération, que je me crus obligée de laisser voir clairement que je n'en étais point la dupe. Il y aurait eu vraiment de la folie, avec mon humeur na-

turellement si légère, a me lancer dans le dédale de la politique, à croire que je pouvais jouer un grand rôle dans les affaires, comme Lhermite s'efforçait de me le persuader. Curieuse cependant de connaître à fond toute sa pensée, je le laissai s'étendre sur le bonheur qui attendait une femme jeune, belle, et assez habile pour soumettre à son empire un homme d'état tel que M. de Talleyrand.

Quand il eut tout dit, je cherchai à lui démontrer, en peu de mots, qu'il s'abusait autant sur mon ambition, qui était loin d'être aussi immodérée, que sur la dispositon de M. de Talleyrand à se laisser dominer par une femme, si jeune, si belle et si habile qu'elle fût. Je lui rappelai que le ministre m'avait donné à entendre, avec une franchise aussi polie que spirituelle, qu'une femme de mon âge et de mon humeur n'avait point à se mêler d'affaires; qu'il fallait abjurer le rôle de solliciteuse; en un mot, que ses audiences particulières devaient être réservées à des personnages autrement graves qu'une folle qui s'imaginerait qu'avec vingt ans et de la beauté, on devait être sûre d'arracher toutes les grâces.

» — Mais, dit Lhermite, d'un air inquiet, vous » êtes sûre qu'on ne vous refusera pas la réin-

» tégration de la personne que vous avez bien
» voulu recommander.

» — Ce dont je suis certaine, c'est que si votre
» protégé n'obtient pas la faveur qu'il demande,
» il n'aura pas mérité de l'obtenir. Dans ce cas,
» je m'en fie à la politesse et à la bonne grâce
» du ministre pour m'annoncer, de la manière la
» plus aimable, que mon crédit à échoué ; mais
» c'est tout. »

A ces mots ; nouveaux regrets de Lhermite, nouvelles doléances sur mon obstination à ne point profiter des avantages de ma position. Je ne répondis à tout cela que par les raisonnemens que j'avais déjà employés: comme il insistait toujours: « Monsieur, lui dis-je d'un ton
» sec, je vais vous parler avec franchise ; depuis
» les premières visites dont vous m'avez honorée
» avant mon départ pour Milan, je crois vous
» avoir prouvé, avec une sorte de rudesse, que
» je pénétrais parfaitement vos projets et vos es-
» pérances. Ma conduite envers vous, à Milan,
» comme à Lyon, à dû vous prouver encore que
» ma mémoire n'était point infidèle, et que je
» n'avais rien oublié. Vous avez su, en dernier
» lieu, m'inspirer le désir d'être utile à un hom-
» me digne d'intérêt, et ce désir a pu seul me
» déterminer à quitter pour un instant la ligne
» que je m'étais promis de suivre dans mes rap-

» ports avec vous. Votre langage actuel me
» donne à penser que vous avez compté revenir,
» par ce détour, à l'exécution de vos premiers
» projets. Vous vous êtes trompé, et je veux
» bien vous en avertir pour que vous ne m'obli-
» giez point à sortir avec vous des bornes de la
» politesse, et à rompre les plus simples rela-
» tions de société. »

Lhermite était faux et rusé: accoutumé à dévorer patiemment toutes les humiliations, et bien résolu de remplir, à tout prix, la mission qu'on lui avait donnée de capter ma confiance, il prit le seul parti qui lui restait à prendre, celui de se contraindre. Tout en maudissant mon arrogante franchise, il feignit même d'admirer la fermeté, l'indépendance et la sincérité de mon caractère.

Pour le consoler du discours peu encourageant que je venais de lui adresser, j'acceptai l'invitation qu'il me fit de venir voir chez lui une magnifique collection des vues de Naples et de Rome, qu'il avait rapportées d'Italie. Cette partie fut fixée au lendemain, et nous nous séparâmes assez bons amis en apparence.

Le soir j'allai, suivant mon usage, faire une promenade: je me dirigeai vers Bagatelle; c'était alors le rendez-vous de la meilleure compagnie, et surtout des plus jolies femmes; là, on

venait à l'envi faire admirer chaque jour les prodiges de l'art de Mme. Germon*, et les élégans chapeaux de Leroi. ** Je me mêlais rarement à la foule, et presque toujours je choisissais de préférence les sentiers les plus écartés. Cet amour de la solitude attirait sur moi des regards curieux. Sans apporter à ma toilette une recherche minutieuse, je ne la négligeais cependant pas. Une tunique blanche, et ma coiffure en cheveux à la grecque, me faisaient remarquer sans me singulariser. On prétendait que, de profil, je ressemblais, d'une manière frappante, à la reine Marie-Antoinette, et plus d'une fois j'entendis admirer autour de moi cette ressemblance qui aurait pu, quelques années plus tôt, attirer sur moi des regards ennemis. Mais alors on commençait à donner librement quelques lar- à la mémoire de cette princesse infortunée. Ce jour là, une dame âgée, de la tournure la plus noble, que je rencontrai au détour d'une allée, poussa un cri d'étonnement à mon aspect. Bientôt après elle détourna les yeux, et j'entendis une autre exclamation qui trahissait toute l'amertume des souvenirs que ma vue venait de réveil-

* Couturière en robe à cette époque.

** Célèbre marchand de modes qui n'a rien perdu de sa réputation.

ler dans son ame. Vivement émue moi-même de l'accent douloureux qui venait de frapper mon oreille, je m'arrêtai dans l'attitude de la déférence et du respect. Marie-Antoinette avait vu le jour sous le même ciel que mon père, elle était fille de cette Marie-Thérèse si fidèlement défendue jadis par cette noblesse hongroise dont mon père était un des plus nobles rejetons. Tous ces rapprochemens étaient bien tristes pour mon cœur. Je pris le bras d'Ursule; et, dans un trouble inexprimable, je regagnai l'allée au bout de laquelle je devais retrouver ma voiture.

CHAPITRE XLIII.

Journée passée dans la société de Lhermite. — Le suicide.

Comme j'arrivais sur la pelouse de Bagatelle, je retrouvai la dame que je venais de rencontrer, dans un groupe au milieu duquel brillait Mme. Tallien: en m'apercevant, elle me salua du plus aimable sourire, et dit à haute voix: » J'avais bien deviné que c'était Mme. Moreau » dont vous vouliez me parler; « et elle vint à moi avec l'empressement le plus amical: tristement affectée par un souvenir, je fus sensible à ce témoignage de l'intérêt d'un bon cour. J'étais séparée de Mme. Tallien depuis quelque temps: je la retrouvai plus belle encore peut-être que je ne l'avais connue d'abord; son accueil effaça bientôt en moi l'impression pénible que je venais d'éprouver. Mon émotion ne lui échappa point; elle sut me le prouver avec cette bonne grace

qu'elle possède à un si haut degré. Quant à moi, j'avais entièrement oublié tous ceux qui nous entouraient, pour ne voir que Mme. Tallien. Elle paraissait elle-même, en ce moment, se soucier fort peu de son cortège: elle me demanda si je persisterais à lui tenir rigueur, et elle employa tous ses moyens de séduction pour obtenir mon consentement à la recevoir chez moi, et à lui rendre ses visites. Le projet que j'avais depuis long-tems formé de faire le surlendemain un petit voyage de trois jours aux environs de Paris, m'empêcha de lui prouver, aussi promptement que je l'aurais voulu, tout le plaisir que j'éprouvais à renouer mes premières relations avec elle. Je promis toutefois de l'aller voir dès que je serais de retour, à la seule condition que je ne verrais jamais chez elle qu'elle seule: elle s'engagea à ne jamais me contrarier sur ce point. Tout en causant, nous nous étions entièrement séparées de la compagnie, et nous avançions seules vers la porte du jardin. La grande célébrité de Mme. Tallien, son extrême beauté, ma jeunesse, ma taille plus svelte et aussi élevée que la sienne, enfin le nom que je portais, et qui avait passé de bouche en bouche, tout cela fixa bientôt les regards sur nous. La foule des promeneurs rassemblés dans ce rendez-vous des oisifs de la capitale, se pressait sur nos pas.

Lorsque j'eus atteint ma voiture, je m'y élançai rapidement après avoir adressé un bref compliment d'adieu à Mme. Tallien. Je fuyais, non pas tant par modestie que pour obéir au sentiment secret qui me disait combien Moreau eût été blessé d'un triomphe dont le moindre inconvénient était de me donner en spectacle.

Ursule, en nous suivant à quelque distance, avait recueilli les remarques qu'on faisait sur notre compte. Comme ces remarques pouvaient flatter ma coquetterie, elle me les répétait avec une scrupuleuse exactitude. Elle croyait par là se rendre agréable à mes yeux: je lui savais gré de l'intention; mais je n'en regrettais pas moins vivement de m'être montrée en public et dans une société que je savais désagréable à Moreau.

Le lendemain je quittai Chaillot de très bonne heure pour me rendre à l'invitation de Lhermite: il habitait une maison charmante, rue de Clichy. Je fus reçue avec un empressement qui prouvait que j'étais attendue avec impatience. L'hermite avait réuni quatre ou cinq amis, dont le plus âgé n'avait pas trente ans, et presque tous, à ce qu'il m'apprit, de la société particulière du directeur Barras: il survint, après mon arrivée, une personne de plus, M. de Mirande, secrétaire de Barras, et qui pouvait alors être un homme de quarante ans. La majesté des con-

vives était remarquable sous le rapport des avantages physiques: pour moi, je leur trouvais en général trop d'affectation, et des habitudes de petits-maîtres qui m'ont toujours déplu. Toutes ces physionomies contrastaient singulièrement avec la laideur grossière de Lhermite: M. de Mirande n'était pas alors beaucoup mieux de sa personne; mais on voyait encore, que vingt ans plus tôt, il avait pu passer pour un homme agréable: l'abus des plaisirs paraissait avoir hâté pour lui les approches de la vieillesse. Mirande n'était point un esprit supérieur; mais il possédait, mieux que personne, le secret de plaire à tout le monde. Il parlait des défauts de son caractère et des excès même de sa jeunesse avec une franchise qui faisait taire le reproche, et prévenait la répugnance que de tels aveux, dans la bouche de tout autre, eussent été propres à exciter. Je l'ai connu assez particulièrement pour être à même de rendre justice aux excellentes qualités de son cœur; c'est un devoir pour moi, et je m'en acquitte avec plaisir.

Lhermite n'avait rien négligé de ce qui pouvait remplir agréablement notre matinée. Après qu'on eût fait de la musique, et épuisé la conversation sur les beaux arts, les spectacles, les bruits de salons, il sut enfin amener l'entretien sur la politique. Le nom de Moreau vint alors se placer

naturellement dans sa bouche, et ce fut une occasion de vanter mon ascendant sur lui, et la confiance sans bornes qu'il m'accordait. A ces mots, M. de Mirande jeta sur moi un regard pénétrant, puis il porta les yeux sur Lhermite, comme pour scruter sa pensée. On me fit alors sur la Hollande, sur les succès de Moreau dans ce pays, sur l'estime qu'il y avait obtenue, une foule de questions auxquelles je répondis avec une réserve qui déconcerta les interrogateurs. Un des assistans hasarda une insinuation sur l'indécision connue du caractère de Moreau: je sentais, au ton demi-confiant du personnage, qu'il récitait une leçon qu'on lui avait faite d'avance. Je ne lui répondis que par un regard dédaigneux qui ne le satisfit certainement pas, et qui fit sourire Mirande: un autre, plus adroit, se mit à vanter les grands talens militaires de Moreau, afin d'en venir à parler de la haute estime dont il jouissait près du Directoire et de Barras en particulier.

J'avoue que je faillis me laisser prendre à ce piège; déjà je souriais ironiquement, et j'allais déclarer hautement que Moreau tenait beaucoup plus à l'estime de la France qu'aux bonnes grâces d'un gouvernement éphémère, qui ne pouvait accroître ni ternir l'éclat de sa gloire. La réflexion comprima ma franchise; et je répondis en-

core avec une discrétion et une naïveté qui trompèrent jusqu'à Lhermite lui-même.

Voyant échouer pour cette fois tous ses efforts, il parut abandonner le projet qu'il avait conçu de spéculer sur la bonne foi de mon caractère. On proposa de finir la matinée par une promenade à Mouceaux, qui était alors un jardin public: trois de ces messieurs devaient y aller à cheval: j'acceptai l'offre qu'on me faisait, mais en regrettant de n'avoir pas sous la main mon *amazone*, ou le costume masculin dont j'aimais à me servir, pour faire partie de la cavalcade. Ce fut à qui m'offrirait les habits qui me manquaient. Je commençais à trouver ces importunités un peu hardies. Cependant, comme je ne suis jamais folle à demi, je permis à l'un de ces messieurs d'aller chercher à Chaillot mes habits d'homme. Je donnai en même tems un petit billet pour Ursule, dans lequel j'expliquais le motif du message, et j'ordonnais à Joseph de venir m'attendre le soir, à six heures, avec mon cabriolet, à la porte du jardin de Mouceaux.

En moins d'une heure le galant courrier fut de retour; j'allai m'enfermer dans le pavillon du jardin, et quelques minutes après je reparus métamorphosée en un assez joli garçon. Les complimens m'arrivaient de toutes parts: on s'étonnait de ne trouver dans mon maintien aucun

indice de cet embarras dont les dames réussissent si difficilement à se défaire quand elles dépouillent les habits de leur sexe : en effet, celui qui faisait cette remarque ressemblait, en quelque sorte, beaucoup plus que moi, à une femme, surtout lorsque nous fûmes tous deux en selle.

Arrivés à Mouceaux, mon habileté dans les exercices auxquels mon père m'avait formée dès ma plus tendre enfance, me donna l'avantage sur tous ceux qui voulurent rivaliser avec moi. Au jeu de boules, au tir, j'eus constamment la supériorité. Mirande prenait plaisir à se moquer des perdans. On voulut finir la partie par une leçon d'escrime : ici, je n'étais véritablement qu'une écolière; je fus vaincue à mon tour.

Le tems s'était écoulé très rapidement, et nous étions arrivés, sans nous en douter, à l'heure du dîner. Lorsqu'on vint m'avertir que mon cabriolet était arrivé, nous étions occupés à choisir le lieu le plus propre à un repas champêtre. Cédant aux instances de ces messieurs, je congédiai Joseph : je lui enjoignis seulement de venir me chercher le soir au spectacle.

Joseph était habitué à mes extravagances; il ne s'étonnait donc de rien, et surtout il n'avait garde de concevoir jamais sur mon compte aucun soupçon défavorable; mais tous mes domestiques n'avaient pas pour moi les mêmes senti-

mens d'affection. Lorsqu'on le vit revenir seul, il eut à me défendre de quelques imputations calomnieuses; je ne l'ai appris que plus tard, et lorsque la gravité de ces imputations avait produit sur l'esprit de Moreau un effet trop propre à le détacher de moi.

Je dînai de bon appétit à Mouceaux, ne me doutant guère de ce qu'on pouvait penser ou dire de moi à Chaillot, et surtout m'en souciant fort peu. A huit heures, Lhermite eut l'air de se souvenir qu'il avait ce soir-là même une loge au théâtre Feydeau. Je lui objectai qu'il m'était impossible de paraître en public sous d'autres habits que ceux de mon sexe, et je demandai le temps de reprendre ma toilette féminine. Mais sa loge était une baignoire d'avant-scène, au fond de laquelle je devais me trouver parfaitement à l'abri des regards indiscrets. Cette considération m'empêcha d'hésiter long-tems. »Sera-t-il au spectacle?« demande vivement un des jeunes gens; et aussitôt il baissa la tête, tout confus de son étourderie. Je jette un regard sur Mirande qui sourit, puis je fixe les yeux sur Lhermite qui paraissait irrité de l'indiscrétion qu'on venait de commettre: la gaieté qui ne m'avait point abandonnée depuis le matin, ne me permettait guère de revenir brusquement et sans transition à un ton plus grave. Je continuai

étroitement dans mes mains les mains de cette inconnue que je ne considérais déjà plus comme une étrangère; elle porta les yeux sur moi, et ses pleurs coulèrent.

» — Vous êtes une femme, me dit-elle: ah! je »croyais avoir retrouvé le fils que je regrette; »mais, si jeune, si belle; et sous cet habit! que »de malheurs vous menacent peut-être! «

» — Le bonheur de vous avoir sauvée me con»solera toujours.«

En ce moment Mme. Lacroix (c'était le nom de l'hôtesse) rentra; elle m'adressa la parole et prononça le nom de Moreau. A ce nom, l'inconnue tressaillit et fixa sur moi un regard inquiet. Au langage affectueux qu'elle avait pris d'abord succéda tout à coup une réserve excessive, et qui me parut cacher un effroi réel. Accoutumée à voir le nom que je portais accueilli par un tout autre sentiment, je m'étonnai de ce changement subit; mais je ne me décourageai point, et je continuai de prodiguer à l'inconnue les soins les plus actifs.

J'avais dit vrai en lui déclarant que le souvenir de ce que je faisais pour elle me consolerait toujours; mais j'étais loin de prévoir alors que bien des années plus tard, errant seule et désespérée sur ces quais que j'avais si souvent parcourus, dans le plus brillant équipage, je m'ar-

rêterais à la vue de cette pierre sur laquelle s'était appuyée d'abord celle que j'avais eu le bonheur de sauver ; que là, j'irais chercher le courage de supporter l'excès du malheur, et d'attendre la mort sans courir au-devant d'elle. Le 7 décembre 1815, à neuf heures du soir, après une journée d'angoisses déchirantes, et dans le délire du désespoir, je suis allée me jeter à genoux sur cette pierre, j'y ai prié, et je me suis résignée à vivre.

J'avais entièrement oublié Lhermite et Mirande: soudain l'idée de l'étonnement et peut-être de l'inquiétude dans lesquels avait dû les laisser ma brusque disparution, se présenta à mon esprit: j'écrivis un mot au premier pour lui faire mes excuses, et pour l'engager, ainsi que Mirande, à venir le lendemain même déjeûner à Chaillot: j'envoyai mon billet au domicile de Lhermite avec injonction de ne pas dire où il avait été écrit, si par hasard on faisait a mon messager quelque question.

Quand je fus assurée que l'inconnue avait entièrement repris ses forces, je priai qu'on nous laissât seules, et m'approchant d'elle : »Madame, »lui dis-je du ton le plus respectueux, le sen»timent désagréable que vous avec paru éprou»ver en entendant prononcer le nom du général »Moreau, me fait un devoir de vous rassurer et

»de chercher à dissiper des craintes injurieuses
»pour lui. Je vous crois émigrée, calmez votre
»inquiétude, et si j'ai deviné juste, je saurai trou-
»ver le moyen de vous faire quitter la France en
»toute sécurité, sans que personne soit instruit
»de l'étendue de vos malheurs, et de la funeste
»résolution que j'ai eu le bonheur de prévenir.«

» — Vous vous êtes trompée, Madame, me ré-
»pondit-elle, sur la nature de l'impression que
»j'éprouvais: le nom du général Moreau est gé-
»néralement honoré en France; les émigrés eux-
»mêmes rendent témoignage à la noblesse de son
»caractère: je ne crains pas de vous avouer que
»mon nom figure sur la fatale liste. Rentrée en
»France secrètement depuis huit mois, j'y suis
»sans cesse dans l'inquiétude de savoir si ma vie
»n'est pas menacée par les perquisitions de la
»police. Bercée pendant quelque tems par des
»espérances qui se sont toutes évanouies, j'étais
»tombée par degrés dans le plus profond déses-
»poir, lorsque vous m'avez rencontrée. Au mo-
»ment où j'entendis l'hôtesse vous appeler du
»nom de Mme. Moreau ...... « Ici, elle s'arrêta,
»me regarda fixement: »Puis-je ne vous rien ca-
»cher ?« dit-elle après un moment de silence: je
l'encourageai à me parler franchement. »Eh bien,
»continua-t-elle, l'étrange costume sous lequel
»vous vous êtes d'abord offerte à mes yeux me

»fit aussi penser que j'allais devoir de la recon-»naissance à une femme que plus tard peut-être »je ne pourrais estimer. Je ne supposais pas »que vous fussiez la compagne du général Mo-»reau, et je craignais que votre nom ne fût pas »à beaucoup près aussi honorable.«

Quoique offensée de cet aveu, celle qui le fit était si malheureuse que je tombai d'accord avec elle qu'on pouvait s'étonner avec raison de rencontrer une femme seule, et parcourant, le soir, sous des habits d'homme, les rues et les quais de Paris. Je renouvelai à l'inconnue les protestations que je lui avais déjà faites du zèle que je mettrais à la tirer des dangers, quels qu'ils fussent, qui pouvaient encore la menacer. Sur ces entrefaites, Mme. Lacroix entra; elle m'apprit qu'il était onze heures, et m'invita à ne point retarder davantage mon départ pour Chaillot où une absence aussi prolongée devait exciter tout au moins de graves inquiétudes. Je montai donc bientôt en voiture sous l'escorte d'un vieillard, factotum de la maison, et j'arrivai chez moi avant minuit. Le bonheur d'avoir fait du bien avait répandu sur tous mes traits un air de gaieté qui n'échappa point aux regards de ceux de mes domestiques qui ne m'aimaient pas; je fis appeler Joseph pour lui expliquer le motif qui m'avait

empêchée de rester au spectale, où il avait dû, suivant mes ordres, venir me chercher.

» — Eh bien! lui dis-je, Joseph, j'ai fait encore ce soir une bonne découverte: j'ai rencontré une femme bien malheureuse et dont j'espère adoucir l'infortune.«

» — Que Madame m'excuse, répondit Joseph; mais c'est qu'on dirait que tous les malheureux s'entendent pour se trouver sur son chemin.« Ces mots furent prononcés d'un ton où perçaient la mauvaise humeur et une incrédulité mal déguisée.

» Quand cela serait, repartis-je à mon tour, je devrais encore leur savoir gré d'une ruse qui prouverait qu'ils ont confiance dans ma bonté.«

Joseph ne répondit plus, qu'en insistant sur mon imprudence de rentrer ainsi seule le soir, et dans un quartier aussi éloigné. Je lui témoignai que je lui savais gré de sa sollicitude pour moi; je le ramenai bientôt à une disposition d'esprit plus gaie, et il finit par m'avouer qu'il avait été inquiet et surpris de ne trouver au spectacle, ni moi, ni personne qui pût le mettre sur mes traces. Je démêlai clairement dans son langage la nature des soupçons qu'on avait su lui suggérer. Il put voir que sa franchise ne me déplaisait aucunement. Ursule vint à son tour; sa figure avait un caractère de maussaderie bien

autrement prononcée; mais en sa qualité d'Italienne, elle était beaucoup moins franche, et sa mauvaise humeur était toute silencieuse. Elle se borna à me la laisser voir clairement par le soin affecté qu'elle prit de chercher à me mécontenter dans tous les détails de son service. Je la regardai pendant quelque tems avec ce sang-froid désolant pour les esprits querelleurs, et je lui ordonnai de sortir, en la prévenant que Joseph lui annoncerait le lendemain matin ce qu'il m'aurait plu de résoudre à son égard.

Cette injonction la contraignit enfin de rompre le silence; elle me demanda s'il pouvait être vrai que j'eusse, comme on le lui avait fait pressentir, l'intention de l'éloigner de moi. Sur ma réponse affirmative, la colère qui s'était jusqu'à ce moment peinte sur son visage, fit place au chagrin le plus vif: elle se jeta à mes genoux en sanglottant; et alors commencèrent des supplications auxquelles je ne savais comment mettre fin. Je n'y parvins qu'après avoir répété plusieurs fois que je pardonnais, mais en assurant que mon indulgence n'irait pas désormais plus loin. La pauvre fille me témoigna, de la manière la plus expressive, combien elle était reconnaissante.

Dans l'expansion de son repentir, elle m'apprit quels ennemis j'avais à redouter dans ma maison même. Ces ennemis étaient précisément ceux de

mes domestiques que j'avais dès mon arrivée comblés de bontés. A la tête de cette ligue qui s'organisait contre moi, figurait en première ligne une autorité imposante, le concierge, qui récompensait aussi mes libéralités par la plus complète ingratitude. Je sus que dans la matinée même de ce jour, M. de La Rue, dont j'avais toute raison de suspecter la bienveillance, était venu, sous prétexte de me rendre visite, et que, ne m'ayant pas rencontrée, il avait fait sur mon compte beaucoup de questions auxquelles le concierge et sa femme avaient répondu par les insinuations les plus perfides. M. de La Rue avait aussi tenté de faire jaser Ursule, en lui demandant si ma grossesse était bien avancée. Ma femme de chambre savait aussi bien que moi que cette grossesse n'était qu'une feinte : elle avait cependant répondu comme j'eusse répondu moi-même, affirmativement ; et cette réponse n'avait pas paru fort agréable au questionneur.

Il était deux heures du matin avant que j'eusse mis fin à la conversation ; je m'endormis enfin, non sans avoir encore entendu plusieurs fois Ursule protester de son attachement pour moi avec une chaleur qui n'avait certainement rien d'affecté, et dont il m'était impossible de ne pas lui savoir gré.

CHAPITRE XLV.

L'inconnue. — Mme Lacroix. — Les préventions.

Le lendemain matin, en ouvrant les yeux, j'aperçus Ursule occupée dans le jardin à composer le bouquet que le jardinier de la maison avait coutume de m'apporter tous les jours à l'instant du déjeûner. Lorsqu'elle entra dans mon appartement, pour lui prouver que j'avais entièrement oublié ses torts, et que j'appréciais son empressement à prévenir tous mes désirs, je lui dis qu'elle irait le soir au Théâtre-Français, où l'on donnait *Britannicus.* Talma avait excité en elle, dès le premier jour où elle avait pu le voir, la plus profonde admiration. Le plaisir du spectacle était encore si nouveau pour elle, que la représentation théâtrale produisait sur son esprit une illusion complète: elle ne pouvait séparer l'acteur du personnage dont il reproduisait la

physionomie et le caractère. Le dénouement d'*Epicharis et Néron* lui avait laissé de terribles souvenirs, et si quelque chose troublait le plaisir qu'elle se promettait d'admirer de nouveau Talma, c'était la crainte de le voir mourir encore. Je la rassurai sur ce point, et j'abrégeai l'entretien, pour ne m'occuper que de la malheureuse femme qui, depuis la veille, absorbait toutes mes pensées.

J'eus la satisfaction d'apprendre, en arrivant à l'hôtel de Flandre, qu'elle paraissait bien remise de la secousse encore si récente qu'elle avait éprouvée. Je la trouvai dans une toilette dont la simplicité élégante prouvait que Mme Lacroix avait bien rempli mes intentions. En me revoyant, ma protégée parut surprise de trouver une aussi grande différence entre le jeune blondin de la veille et la femme qu'elle avait aujourd'hui devant les yeux. Je m'efforçai de lui prouver que mes dispositions pour elle étaient toujours restées les mêmes, et que mon costume seul était changé. Elle me fit de nouveaux remercîmens avec l'accent d'une reconnaissance sincère. Son âge, beaucoup plus mûr que le mien, et je ne sais quoi d'imposant répandu sur toute sa personne, m'inspirait un sentiment de respect dont mon attitude et mon langage lui fournissaient assez la preuve. Je témoignai le désir de

lui faire donner un logement plus convenable encore que celui qu'elle occupait. Ce logement était situé dans le même hôtel, entre cour et jardin; elle refusa d'abord, mais elle accepta, quand je lui démontrai qu'ainsi placée, elle serait encore mieux à l'abri des regards indiscrets qui pouvaient l'inquiéter. Mme Lacroix avait prévenu mes désirs en s'arrangeant pour que ce nouveau logement, occupé en ce moment par des locataires, fût libre dès le surlendemain. Toutes les fois que cette bonne femme m'adressait la parole, il y avait dans ses manières et dans son ton quelque chose qui exprimait parfaitement l'affection qu'elle m'avait vouée, et qui perçait sous la brusquerie naturelle de son caractère. Douée d'un tact assez sûr, elle avait facilement deviné à quelle classe appartenait la dame que je lui avais amenée la veille, et cependant elle affectait plus que jamais d'employer dans son langage des formes républicaines tout-à-fait propres à blesser son oreille. Je voyais avec peine que la pauvre dame était désagréablement affectée, et je cherchai à calmer l'inquiétude qui se peignait sur son visage, en lui répétant qu'elle ne pouvait trouver nulle part une retraite plus sûre que celle qu'elle habitait, et que la brusquerie de Mme Lacroix cachait une cœur susceptible du dévouement le plus absolu.

L'inconnue (car elle l'était toujours pour moi) reprit bientôt un air plus calme; et pour me témoigner à la fois sa sincérité et la confiance qu'elle avait mise en moi, elle manifesta l'intention de me révéler, sans plus de délais, son nom et ses malheurs. Cette intention m'honorait, mais je refusai pour le moment de recevoir ses confidences, en la priant de croire que, dussé-je ne la connaître jamais davantage, je prendrais toujours à son sort le plus vif intérêt. Je lui fis entendre que je voulais qu'elle restât maîtresse de son secret jusqu'à ce que j'eusse acquis encore plus de droits à sa confiance.

Elle parut apprécier la délicatesse qui avait dicté ma réponse: mais, comme j'allais me lever, elle me retint de la manière la plus amicale, et me parla en ces termes:

»Il y a maintenant trois mois que je suis rentrée en France, et que j'ai revu Paris, au péril de mes jours, sur la foi d'une promesse trompeuse. Le plus indigne abus de confiance m'a enlevé les modiques ressources qu'une absence de plusieurs années et la confiscation de mes biens m'avaient encore laissées: démarches, sollicitations, prières, j'ai tout mis en œuvre pour sortir de la cruelle position où je me trouvais placée. Tous les points d'appui sur lesquels je croyais pouvoir compter, m'ont manqué à la fois;

et je commençais d'être en proie à toutes les horreurs du besoin, lorsque vous m'avez rencontrée.

»Un homme qui me connaît bien, qui se disait, en de meilleurs tems, mon ami, a eu la barbarie d'augmenter mes maux en me livrant à la douleur d'avoir vainement imploré sa pitié. Depuis mon émigration, j'avais su pourvoir aux besoins de la vie par le travail de mes mains; mais à mon retour en France, l'isolement où je me suis trouvée tout à coup, la crainte d'être découverte, et la fatigue même de tant de démarches infructueuses, m'ont ôté les forces nécessaires pour me livrer à mon travail habituel.

»Il y a deux jours, sur le point de me trouver sans asile, n'ayant plus déjà de quoi pourvoir à ma subsistance, je suis sortie pour réclamer le misérable complément d'une somme qui m'était due sur le prix de quelques objets que le besoin m'avait forcée de vendre depuis long-tems. J'ai essuyé de mon débiteur un refus absolu, et peu s'en est fallu qu'il ne me menaçât d'une dénonciation. Accablée par le désespoir, je songeais avec effroi que la nuit suivante je n'aurais pas même un peu de paille pour reposer mes membres fatigués. La mort seule m'offrait un terme à tant de maux.

»Je sortais de la rue du Battoir, dans la matinée d'hier, lorsque tout près de moi j'entends

prononcer mon nom. Je me retourne et je reconnais le comte de Ch*** qui s'approchait de moi. Il me rappelle le tems où il m'a connue; je ne lui réponds que par des larmes: il m'interroge avec le ton du plus vif intérêt: je lui avoue l'horreur de ma position, je ne lui cache que le mal qui commençait à me dévorer, la faim.

»Je vous épargne le détail de ses consolations et de ses promesses. Le comte finit par me dire qu'il peut disposer d'une chambre chez d'honnêtes gens, rue Feydeau, et qu'il s'offre de m'y conduire dans la journée. Forcé de me quitter pour quelque tems, il me donne rendez-vous pour cinq heures et demie sous le pérystile du théâtre; c'est de là qu'il devait me conduire dans la retraite sûre dont je ne serais plus sortie que pour aller chercher une seconde fois, hors de France, l'hospitalité que me refuse ma patrie.

»Le comte me quitta fort attendri en apparence: je me crus sauvée et je repris encore une fois courage. En me parlant, il portait la main sur la croix de Saint-Louis, qu'il a autrefois méritée sur le champ de bataille, et dont il n'a jamais voulu, dit-il, se séparer malgré la nécessité qui l'oblige de la cacher à tous les yeux. Je fus, comme vous le pensez, exacte au rendez-vous: l'espérance me rendant même déjà la faim moins insupportable. J'attendis; les heures s'écoulaient,

le comte ne paraissait pas: alors, toute l'horreur de ma situation vint encore une fois se présenter à mon esprit; ma raison s'égara; vous savez le reste.«

Elle s'arrêta, en me regardant avec une expression que je ne saurais rendre, et elle me tendit les bras; je m'y précipitai, et nos larmes se confondirent. Elle réprima toutefois bientôt son émotion, et me présentant un porte-feuille qu'elle venait de tirer de son sein; »Ces papiers, me ditelle, vous instruiront de ce qu'il me serait trop douloureux de vos raconter. Vous trouverez aussi dans ce porte-feuille une lettre où je vous explique les nouveaux services que j'ose encore attendre de vous. Je vous confie les seules espérances qui me restent; je vous rends en un mot maîtresse de ma destinée, et c'est le seul moyen qui soit en ma puissance de vous prouver combien je suis reconnaissante de ce que vous avez déjà fait pour moi. Je resterai ici sans inquiétude jusqu'au jour où vous pourrez me dire ce qui sera advenu de mes demandes.«

Je pris le porte-feuile, en promettant de tout mettre en œuvre pour terminer à sa satisfaction ce que javais déjà si heureusement commencé. Quoi qu'on me demandât, je me croyais sûre de réussir. Barras était encore tout-puissant, et Mirande, dont le bon cœur m'était parfaitement

connu, pouvait me servir près de lui; mais je ne dis rien à ma respectable inconnue des moyens que je comptais employer pour obtenir un prompt succès: j'aurais craint de blesser la sensibilité de son cœur, en lui faisant entendre des noms qui pouvaient lui retracer de fâcheux souvenirs. Je demeurai encore une heure avec elle, et je la quittai pour reprendre le chemin de Chaillot. Avant de quitter l'hôtel de Flandre, je recommandai à Mme Lacroix de redoubler de soins et de prévenances. Cette bonne dame n'avait pas besoin de mes recommandations; elle était tout disposée à faire ce que je lui demandais: seulement, avant de me laisser partir, elle me demanda la permission de me donner un avis; cet avis avait pour but de m'empêcher de compromettre, par des démarches imprudentes, le nom de Moreau, sous la protection duquel j'allais placer une émigrée. Je remerciai Mme Lacroix de son conseil, et je résolus de n'en pas moins suivre l'impulsion de mon cœur.

CHAPITRE XLVI.

Une visite. — Lettre de D. L. — Lettre au general Ney. — Conséquences de cette lettre.

Pour servir utilement l'infortunée qui venait de s'abandonner entièrement à moi, je me fixai au parti de ne brusquer aucune démarche, et je mis, à mon retour du spectacle, la lecture des papiers qu'elle venait de me confier, et qui devaient au moins m'apprendre son nom.

En arrivant à Chaillot, je trouvai plusieurs lettres, tant d'Italie que de Paris, une foule d'invitations, et enfin, un billet de Lhermite qui s'excusait de ne pouvoir répondre à l'invitation que je lui avais adressée la veille. Tout en me mettant à table, je jetai un coup d'œil sur cet amas de lettres qu'on avait placées devant moi, en cherchant, avant de les ouvrir, à en deviner le contenu. J'éprouvai une impression difficile à définir, en reconnaissant, sur une des enveloppes,

le timbre de la Hollande et l'écriture d'une de mes cousines. Le souvenir de ma mère, celui de mon mari, s'emparèrent aussitôt de mon esprit, et la tristesse remplaça bientôt sur mes traits la joyeuse humeur qui s'y peignait quelques minutes auparavant.

Une crainte vague se mêlait maintenant au désir que j'éprouvais de lire ces lettres. Cette inquiétude m'ôta l'envie d'aller au spectacle: je dis à Ursule que je l'y enverrais sous la conduite de Joseph.

Après le dîner, je me retirai dans mon cabinet pour lire ma correspondance: j'avais fait défendre ma porte, et je comptais bien passer seule le reste de la soirée; mais à peine Ursule venait-elle de partir, que la femme du concierge entra d'un air troublé dans mon appartement, pour m'annoncer qu'on venait de violer malgré elle les ordres que j'avais donnés de ne laisser entrer personne pendant toute la soirée. A peine avais-je eu le tems de lui demander le nom de la personne qui s'introduisait aussi chez moi de vive force, que je vis entrer Mme Tallien: c'était elle en effet qui était arrivée jusqu'à mon appartement, sur le souvenir de la promesse récente que je lui avais faite de la recevoir toujours quand elle voudrait me faire visite.

Je la reçus en effet à bras ouvert; elle voulut

visiter mon habitation dans tous ses détails, et elle me parut satisfaite. Mme Tallien était généreuse et bienfaisante: elle secourait secrètement beaucoup de malheureux; et, ce jour-là même, elle était venue dans le plus strict incognito à Passy, pour y porter des consolations à une famille respectable, que la révolution avait à la fois dépouillée de sa fortune et privée des membres qui auraient pu la soutenir. L'ascendant qu'elle avait sur Barras, la mettait à même de rendre des services en tout genre, et elles les rendait de la manière la plus désintéressée. Cette générosité qui lui était si naturelle, ce désintéressement si rare, ne l'ont point empêchée de faire bien des ingrats parmi ceux même qu'elle favorisait de son crédit. Pour quiconque l'a connue comme moi, c'est un devoir de rendre hommage à sa belle ame et de la venger de l'ingratitude.

Déjà instruite de la visite que j'avais faite chez Lhermite, elle m'en gronda du ton le plus amical. »Vous allez partout, me dit-elle, et vous ne »trouvez pas une heure à me donner!

»— Prenez-y garde, répondis-je, si je reprends »le chemin de la rue de Babylone, vous pour»rez bien trouver mes visites trop fréquentes.«

Elle me répondit à son tour, de la manière la plus obligeante; puis, ramenant la conversation sur Lhermite et Mirande, elle dit un mot

de l'embarras où je les avais laissés en les quittant tout à coup, la veille, au théâtre Feydeau.

Ce ne fut pas sans peine que je lui cachai le véritable motif de ma disparition; mais ce secret n'était pas le mien, et je voulais au moins savoir pour qui j'avais à intercéder, avant de réclamer l'intervention puissante de Mme Tallien.

Nous passâmes deux heures en promenade dans le jardin. Du haut de la terrasse ombragée d'arbres touffus, nous découvrions les quais depuis le Champ-de-Mars jusqu'au palais du conseil des Cinq-Cents. Ces lieux pleins de tant de souvenirs fournissaient amplement matière à la conversation brillante de Mme Tallien. Je l'écoutais avec un bien grand plaisir: mais je regrettais intérieurement de voir une femme si bien faite pour goûter tous les plaisirs du cœur, enveloppée dans le tourbillon des affaires politiques, et réduite à cacher souvent les véritables sentimens qui dominaient son ame.

Elle me quitta assez avant dans la soirée: après son départ, je pris encore plaisir à parcourir seule le jardin que je venais de traverser en tous sens avec elle: je ne pouvais me résoudre à rentrer dans le cabinet où je devais retrouver la lettre dont la suscription seule m'avait si profondément attristée quelques heures

plus tôt. Cette lettre ne fut pas en effet celle que j'ouvris d'abord. Il y en avait une qui venait de Manheim; je crus reconnaître l'écriture de D. L., et je l'ouvris de préférence.

»Je suis dans les environs de Manheim, me »disait D. L.: chaque jour je vois le général »Ney; à peine rendu à son pays, il affronte déjà »de nouveaux dangers. Tous mes efforts ten»dent à continuer de mériter la confiance qu'il »a mise en moi. Je m'efforce aussi, Madame, »de justifier la vôtre. J'ai tardé à vous instruire »de ce que le désir de vous voir heureuse m'a »fait entreprendre. Le succès a couronné mes »efforts, et votre cœur les appréciera.

»Le général Ney vient de rendre à l'armée un »de ces services qui attestent chez lui autant d'a»dresse que de courage. Sous les habits d'un »paysan, il s'est introduit seul dans Manheim »pour s'assurer des forces de la garnison; il s'est »ménagé des intelligences dans la place et il »vient, cinq jours après, de s'en rendre maître »en s'y introduisant pendant la nuit avec cent »cinquante hommes déterminés à vaincre ou à »mourir avec lui.«.

D. L. me racontait encore plusieurs traits également glorieux pour Ney: il y avait dans sa lettre une autre anecdote d'un genre tout différent, et tout-à-fait propre à exalter mon imagi-

nation. Suivant D. L., Ney venait de donner un bel exemple aux soldats, en renvoyant, sous escorte convenable, une belle Allemande qui était venue réclamer la protection du général pour la maison de son père. Elle était malheureuse, il avait respecté son malheur; et sur quelques plaisanteries qu'on lui faisait à ce sujet, il avait répondu que sa folie était de prétendre à être aimé passionnément, sans jamais rien demander aux dames que leur cœur ne fût prêt à accorder.

Et quelle femme au monde pouvait l'aimer plus passionnément que moi! Ce fut la première idée qui s'offrit à mon esprit: je ne sais à quelle démarche m'eût entraînée l'exaltation de ma tête, si Ursule, revenue du spectacle, ne m'eût forcée d'entendre, pendant quelques minutes, le récit de ses jouissances et de ses émotions. Combien il me tardait de rester seule! Ursule me quitta enfin!

»Non, me dis-je en parcourant ma chambre »à grands pas, je ne puis ni ne dois fuir; mais »que du moins il sache combien je l'aime:« et, saisissant la plume, j'écrivis la lettre qu'on va lire:

»J'obéis à mon cœur; je ne cherche donc point »de vaines excuses. Je ne sais pas l'art de dé»guiser mes sentimens: d'ailleurs, il y a dans le »fond de mon ame quelque chose qui me dit

»que si ma démarche blesse les convenances du »vulgaire, et plaira peut-être à la noble fran-»chise de votre caractère.

»Une seule fois mes yeux vous ont rencontré, »et votre image s'est gravée dans mon cœur. »Unie à vous par la pensée, j'ai frémi de tous »vos périls, j'ai joui de tous vos triomphes, et »j'ai applaudi avec enthousiasme au récit de vos »belles actions.

»Mon sort est brillant; quelques femmes le »trouvent digne d'envie: je renoncerais avec joie »à tout cet éclat, pour avoir le droit de m'asso-»cier à vos dangers.

»L'estime et la reconnaissance m'unissent au »général Moreau. Vous en faire l'aveu dans une »lettre telle que celle-ci, n'est-ce pas courir le »risque de me rendre méprisable à vos yeux? »Mais je ne sais point combattre le penchant ir-»résistible de mon cour. En vous avouant le »sentiment qui trouble mon repos, je n'ai point »d'autre pensée que celle de vous apprendre »qu'il existe loin de vous une femme à qui votre »gloire n'est pas moins chère qu'à vous-même.«

J'étais si troublée en écrivant cette lettre, que je me trompai de suscription. Ce fut Moreau qui la reçut, et Ney eut celle qui était destinée à Moreau. Je passai une grande partie de la nuit à lire mes autres lettres et à y répondre

sur-le-champ. Le lendemain, tout était a la poste avant même que je fusse levée. Je n'appris que plus tard de la bouche de Ney, l'impression qu'avait produite sur lui la lecture d'une missive assez froide, et dans laquelle se retrouvaient les traces d'une longue et paisible intimité. Mais quelle dut être la douleur de Moreau, lorsqu'il eut entre les mains cette preuve irrécusable que mon cœur ne lui appertenait plus, et que j'attendais presque avec impatience l'occasion de lui prouver mon ingratitude envers lui, dont la tendresse pour moi semblait augmenter chaque jour.

Cette lettre devint doublement pour moi la source de bien des inquiétudes et des chagrins. Le silence de celui à qui je l'avais destinée et de celui qui la reçut me livra à toutes les incertitudes et toutes les suppositions les plus propres à blesser mon cœur et à humilier mon amour-propre: je me crus dédaignée de l'un, oubliée de l'autre; cette position était intolérable, et je ne l'aurais pas supportée si les évènemens qui m'entraînaient ne m'eussent forcément distraite des rêves de mon imagination.

La lettre de ma cousine n'était aucunement propre à calmer mon exaltation; elle m'apprenait que ma lettre au président du consistoire avait redoublé l'indignation de ma mère et l'ani-

mosité de ma famille contre moi. Mes parens ne travaillaient que plus sérieusement à faire prononcer mon divorce, dans l'espoir que la dissolution de mon premier mariage amenerait plus promptement Moreau à me prendre pour épouse.

Je fus moi-même irritée au plus haut degré, qu'on prétendît encore exercer un empire absolu sur ma volonté, et je me promis bien de mettre tout en œuvre pour déjouer des projets qui contrariaient si complètement la passion que je ne renfermais plus qu'avec peine au fond de mon cœur. J'ignorais encore que mon imprudence venait d'élever la barriere qui me séparait pour toujours du général Moreau.

CHAPITRE XLVII.

Dîner chez Mme de La Rue. — Disscussion désagréable. — Une soirée à l'Opéra.

J'avais bien pris la résolution de lire, le lendemain matin, sans plus de retard, les papiers que m'avait confiés mon inconnue, mais une succession non interrompue de visites qu'il fallut recevoir, m'empêcherent de faire dans la journée cette lecture qui demandait une attention soutenue, puisque c'était dans le porte-feuille que je devais trouver les renseignemens propres à déterminer la ligne que je suivrais dans mes démarches. Le moment de me rendre chez Mme de La Rue arriva enfin, sans que j'eusse pu trouver, dans toute la journée, un seul instant de relâche. Les préventions défavorables que j'avais d'abord eues sur son compte, et qui s'étaient tout récemment dissipées, pouvaient expliquer cet empressement; elle me parut tout d'abord

au-dessus de ce qu'on m'en avait dit. Ce n'était pas seulement une jolie femme, pleine de finesse et d'esprit; la bonté de son cœur se peignait encore sur son visage, et doublait le prix de ses autres qualités.

Il y avait dans la maison de M. de La Rue un certain air d'opulence ou plutôt de profusion qui sentait le parvenu; mais à l'élégance naturelle de Mme de La Rue, à l'aisance de ses façons, on eût dit une femme née au sein de la richesse, et dès long-tems habituée à toutes les jouissances qu'elle procure. La toilette de Mme de La Rue était remarquable, surtout par le bon goût qui brillait dans tous les détails. La mienne était fort simple, et je n'avais rien qui fût digne d'attirer les regards, qu'un magnifique collier de camées de Rome. Une pierre antique, sur laquelle était empreinte la tête d'Octavie, sœur d'Auguste, retenait l'épaulette de ma tunique. Après le dîner, qui fut somptueux et brillant, et au moment où l'on prenait le café, Mme de La Rue, qui avait déjà beaucoup loué mes camées, fit remarquer de nouveau à la compagnie la richesse et la beauté de cette parure si simple en apparence. » Ce collier, lui dis-je, » vous ira mieux qu'à moi; essayez-le, je vous » en prie; » et avant qu'elle eût pu répondre, le collier ornait déjà son col : mon action était

toute naturelle, et j'avais mis à parer de mes camées Mme de La Rue l'empressement qu'on apporte toujours à faire quelque chose d'agréable à une personne dont on veut gagner les bonnes grâces et l'amitié. Elle voulut en vain me rendre le collier; je me défendis très fermement de le reprendre. Tout ce qu'elle put obtenir de moi, ce fut que j'accepterais en échange une chaîne de ses cheveux, tressée tout exprès pour moi. Ces cheveux étaient d'une beauté rare, quoique d'un blond plus ordinaire que les miens.

» Venez les couper vous-même, » me dit Mme de La Rue, en m'entraînant hors du salon où nous laissions avec les hommes trois douairières récemment arrivées de la Bretagne, et auxquelles Mme de La Rue avait l'honneur d'être unie par les liens du sang. Nous donnâmes à ces dames tout le tems de critiquer le ton et les manières des jeunes femmes du jour. Comme nous allions rentrer dans le salon, j'entendis une de ces dames qui, pour étaler apparemment le luxe de son érudition, me faisait l'insigne honneur de comparer mes prodigalités à celles de Cléopâtre. Il est vrai qu'en même tems on faisait à Moreau l'honneur de le comparer à Antoine; on s'étonnait de son engouement pour moi, de l'empire que je paraissais exercer sur lui. Une voix se fit entendre, qui prenait assez

chaudement ma défense; cette voix était celle d'un homme que je n'avais pas distingué jusqu'alors dans le nombre des convives. La même dame qui m'avait si vivement attaquée tout à l'heure ne paraisssait que plus irritée de trouver là quelqu'un qui plaidât ma cause. Mme de La Rue, confuse de ce qu'elle entendait, voulait terminer le discussion qui paraissait devoir se prolonger, en rentrant sur le champ dans le salon. Je la retiens, en lui disant qu'il y avait quelquefois profit à écouter aux portes, et que je voulais saisir l'occasion qui se présentait d'entendre la vérité sur mon compte. Une autre voix, que je reconnus encore pour une voix mâle, se joignit bientôt à celle de mon premier apologiste; elle n'exprimait pas des sentimens moins favorables pour moi. »Vous voyez, dis» je à Mme de la Rue, que je n'ai pas eu tort » de vouloir écouter plus long-tems;» et aussitôt je l'entraînai dans le salon. Les petits yeux gris de la respectable dame qui m'avait si charitablement traitée, se fixèrent avec une expression singulière de dédain et de dépit tant sur moi que sur Mme de La Rue, qui portait au col le gage d'amitié que je venais de lui faire accepter. Je ne la regardai, moi, qu'avec l'air de la plus complète indifférence. J'étais fort occupée de considérer celui qui venait en dernier lieu de

prendre si vivement ma défense. Sa figure, qu'une heure auparavant je ne m'étais point avisée de distinguer, me parut animée du feu de l'intelligence et de l'esprit : c'était un homme, naguère militaire distingué, et qu'une grave blessure à la jambe avait tout récemment forcé de renoncer au service. Sa tournure et ses manières étaient tout-à-fait propres à lui gagner mes bonnes grâces ; et l'opinion qu'il venait d'émettre sur mon compte ne gâtait rien à celle que je me sentais disposée à prendre de lui à mon tour.

Mme de La Rue avait une loge à l'Opéra; elle me pressa d'y venir. J'acceptai son invitation, mais je voulus préalablement retourner chez moi pour changer de parure. Elle eut beau mettre, avec une grâce charmante, tout son écrin à ma disposition, je persistai à reprendre la route de Chaillot, pour y échanger la simplicité de ma toilette contre de plus brillans atours: je n'avais d'autre but, que d'augmenter le dépit et la mauvaise humeur de ma bonne et charitable amie de Bretagne, qui devait être aussi de la partie. Cette petite vengeance m'était bien permise ; car, après m'avoir pendant quelque tems lancé des traits indirects, elle semblait avoir maintenant l'intention de m'offenser directement et de la manière la plus grave. Ses

sarcasmes devenaient d'instans en instans plus amers; je les supportai long-tems avec patience, mais enfin, voyant qu'elle ne cessait pas de se récrier sur la beauté du collier que j'avais offert à Mme de La Rue, et cela d'un ton également injurieux pour cette dame et pour moi: » Je regretterais beaucoup, madame, lui dis-je » du ton le plus respectueux, de ne pouvoir vous » offrir un collier semblable, si je ne savais que » cette espèce de parure convient exclusivement » aux femmes de l'âge de Mme de La Rue et du » mien. Il me reste encore une parure de pier» res composées, couleur feuille morte; permet» tez-moi de vous l'envoyer; elle me paraît tout» à-fait convenable pour une personne d'un ca» ractère aussi grave, d'un âge aussi respectable » que vous.»

Il y avait dans ma manière de m'exprimer quelque chose de si simple et de si naturel, qu'à part Mme de La Rue et les deux messieurs qui avaient naguère pris ma défense, tout le reste de la compagnie parut dupe de ma bonhomie. Mme de la M*** (c'était le nom de mon ennemie), étouffait de colère. » J'ignore, madame, » répondit-elle, quels sont les usages de votre » pays; mais dans le nôtre, on porte à tout âge » tout ce que l'on peut acheter et payer.»

Les premières lois de la politesse et du savoir

vivre défendaient de pousser les choses plus loin.
Je gardai donc prudemment le silence; mais Mme de la M*** mit tant d'aigreur et de persévérance à continuer ses observations de plus en plus déplacées, que la conversation prit malgré moi la tournure d'une discussion assez vive, à la fin de laquelle j'avais une ennemie irréconciliable de plus.* A des remarques pleines de fiel sur certaines femmes qui doivent tout à l'engouement des hommes toujours empressés de s'abuser sur les grâces de leurs personnes, et plus encore sur la supériorité de leur esprit, succéda bientôt cette brusque question, dans laquelle perçait manifestement l'intention de m'insulter: »Je vous demande pardon d'être si mal instruite, »madame; mais est-ce en Italie qu'a été célébré »votre mariage avec le général Moreau? Nous, »qui avons l'honneur d'être ses compatriotes, »nous n'en avons jamais reçu l'avis officiel.

— »Non madame, répondis-je à mon tour; »cest en Hollande que le général m'a pour la »première fois adressé ses hommages. Quant au »caractère de notre union, peut-être a-t-il eu le »tort de penser que votre approbation n'était

*. Mme de la M*** était amie intime de la mère de Mlle Culo; elle fut la principale cause du mariage précipité du général Moreau.

» point indispensable pour la rendre indissolu-
» ble; il s'est contenté de celle de ses amis et
» de ses compagnons d'armes. »

Le ton ferme de ma réponse annonçait clairement mon intention de ne pas supporter plus long-tems les attaques de cette femme, qui m'avait si gratuitement déclaré la guerre. Mme de La Rue éprouvait, de son côté, quelque plaisir à me voir rabaisser l'orgueil de sa méchante cousine. Cependant l'heure du spectacle approchait; M. de La Rue me donna la main jusqu'à ma voiture: comme il m'adressait quelques excuses sur la scène assez désagreable dans laquelle je venais, malgré moi, de jouer un rôle, je le rassurai complètement. » Que voulez-vous, lui dis-
» je? ni vous, ni moi, ne pouvions prévenir ce
» petit éclat:

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge à tout le malheur.

Mme de La M*** était placée à peu de distance derrière moi; elle entendit clairement la citation que je lui appliquais. Le regard qu'elle me lança au moment où ma voiture partit, me prouva que ma petite méchanceté avait atteint son but. M. de La Rue ne vit point son dépit, je ne suis pas même bien sûre qu'il eût saisi le sens de ma réponse: c'était un pauvre homme, qui n'enten-

dait malice à rien. Il passait sa vie entre sa caisse et sa table, ne négligeant pas un chiffre et ne perdant pas un bon morceau pour quelque intérêt que ce fût, si ce n'est celui de sa fortune.

A mon arrivée à Chaillot, je trouvai un billet de mon inconnue; elle était inquiète de l'impression qu'avait dû produire sur moi l'examen de ses papiers. J'écrivis en toute hâte quelques lignes pour la rassurer, et lui annoncer que j'irais la voir le lendemain matin. Je chargeai Joseph de porter mon billet à l'hôtel de Flandre, avant la fin de la soirée.

Après avoir pris une superbe parure de diamans que j'avais récemment achetée de mes propres deniers, je me rendis à l'Opéra, en même tems que Mme de La Rue et sa société. Elle avait aussi changé de toilette, afin, disait-elle, de mieux faire valoir le présent qu'elle avait reçu de moi. Mme Tallien était aussi placée non loin de nous à l'Opéra; Mme de La Rue ne la connaissait que de réputation; et cette réputation, il faut le dire, ne l'avait pas prévenue fortement en sa faveur. Je parvins aisément à dissiper ces préventions fâcheuses. On donnait ce jour-là *Alceste.* Quoique née sous le ciel de l'Italie, j'avouerai à ma honte que je suis peu sensible aux charmes de la musique. L'opéra comique et le vaudeville me plaisent quelquefois beau-

coup; mais le grand opéra français et l'opéra séria italien ont toujours été pour moi d'ennuyeux spectacles; je n'en ai jamais admiré que la pompe théâtrale proprement dite. Quant aux ballets, ils n'ont point, suivant moi, d'attrait assez piquant pour qu'on leur consacre jamais une soirée tout entière.

A la fin du premier acte, Lhermite et Mirande, que je n'avais pas vus depuis la partie de Mouceaux, vinrent en ambassade vers moi de la part de Mme Tallien. Ils plaisantèrent beaucoup sur le méchant tour que je leur avais joué en les abandonnant au théâtre Feydeau, sans eur avoir aucunement fait pressentir mon brusque départ. Je ris beaucoup de ce qu'ils me dirent sur les conjectures qu'ils avaient formées; mais ils ne purent obtenir de moi l'aveu du motif qui m'avait poussé à les quitter si subitement.

Je quittai Mme de La Rue en m'excusant de la nécessité où j'étais de me séparer d'elle, par suite du message que je recevais de Mme Tallien. J'allai aussitôt rejoindre celle-ci dans la loge qu'elle occupait: cette loge était une baignoire d'avant-scène. Il y avait avec Mme Tallien huit ou dix hommes. Je fus accueillie par les témoignages de la joie la plus vive; mais je ne fus pas libre de goûter sur-le-champ le plai-

sir que je m'étais promis dans la société de Mme Tallien. La conversation était général et roulait sur la politique. Je vis, à n'en pas douter, qu'on ne la poussait aussi vivement que pour m'exciter à y prendre part. Heureusement il n'était question que de l'administration intérieure de la France, et nullement des opérations de nos armées. Le premier point m'a toujours paru si peu du ressort des femmes, que je n'ai jamais, en aucun tems, commis l'imprudence de donner mon sentiment sur ce que je ne croyais avoir ni le droit ni la faculté de juger.

Comme je me trouvais dans l'impossibilité de causer librement avec Mme Tallien, et que je m'ennuyais autant du bavardage de ces messieurs que du spectacle de l'Opéra, je pris le parti de me retirer promptement, sous un léger prétexte. Lhermite et Mirande s'offrirent à m'accompagner. En traversant les corridors, nous rencontrâmes deux personnes de la connaissance de Lhermite: l'une des deux était le poète italien Monti: celui-ci me prévint d'abord en sa faveur. On me proposa d'aller prendre des glaces chez Corazza qui était le Tortoni de ce tems-là. Les salons de Corazza étaient alors sur la place Louis XV; je ne me détournais aucunement de la route de Chaillot, et j'acceptai la proposition de Lhermite.

La présence de Monti donna bientôt à la conversation une tournure encore plus agréable pour moi. L'entretien tomba sur l'homme étonnant, dont la haute renommée commençait à faire chanceler la puissance du Directoire, et qui

Bientôt au premier rang porté par ses exploits,
Et, roi nouveau, brisa d'un sceptre despotique
Les faisceaux de la République.
*Tout dégouttans du sang des rois.**

Monti n'était prévenu en faveur de Bonaparte par aucun sentiment particulier; mais il avait été vivement frappé du spectacle de ses hauts faits d'armes en Italie; et il n'en parlait qu'avec un enthousiasme qui n'avait rien d'affecté.

Je n'avais encore alors aperçu Bonaparte qu'une seule fois. Son extérieur, très grêle à cette époque, m'avait paru si loin de l'idée que je me faisais d'un héros, que cette première vue avait même laissé dans mon esprit une impression désagréable. La négligence avec laquelle il laissait tomber sur son visage ses cheveux naturellement plats, sa maigreur, le désordre presque habituel de ses vêtemens, m'eussent inspiré pour tout autre un éloignemant absolu. Mais le feu qui

---

* Casimir Delavigne.

brillait dans ses yeux, la pénétration de ses regards commandaient l'attention et faisaient deviner en lui quelque chose d'extraordinaire. Monti, dans les élans de son imagination toute poétique, présageait les hautes destinées de Bonaparte, de cette Joséphine qui, plus tard, devait faire briller sur le trône tant de bonté, et qui déjà était la compagne du jeune vainqueur d'Arcole et de Lodi. Monti paraissait apprécier à leur juste valeur les grandes qualités militaires de Moreau; mais ces qualités ne pouvaient exciter en lui ce même degré d'admiration. Monti avait une tête italienne, et, comme il le disait lui-même, les Italiens veulent être éblouis: *vogliamo esser abbagliati.*

CHAPITRE XLVIII.

Henri. — Sa maladie. — L'inconnue.

Je trouvai en arrivant à Chaillot une lettre de Moreau, qui y était arrivée dans la soirée. Il m'annonçait son départ prochain d'Italie, et son intention de venir passer au moins quelques jours près de moi à Paris. Cette nouvelle me glaça d'effroi. Comment aurais-je osé le revoir, après tous les torts dont je me sentais coupable envers lui? Il m'était désormais impossible de soutenir sa présence, et je pris la ferme résolution de fuir, sans attendre son arrivée. Je voulais dès le lendemain matin chercher une retraite qui me dérobât sûrement à ses regards. Mais le lendemain, je fus distraite de ce projet par d'autres soins et d'autres inquiétudes.

Henri, cet aimable enfant, que j'avais eu le bonheur d'arracher à la misère et à la corrup-

tion quelque tems avant mon départ pour l'Italie, devenait de jour en jour plus digne du tendre intérêt que je lui témoignais. Sa vue était toujours pour moi la plus douce consolation. Toutes les semaines, j'allais passer deux heures avec lui à la pension dans laquelle je l'avais placé. Il me témoignait la plus tendre affection, la plus vive reconnaissance, et il payait largement par ses progrès les soins que je prenais pour son éducation. Aux dispositions naturelles les plus heureuses, il joignait une grande sensibilité.

Le lendemain matin, je reçus à mon réveil une lettre par laquelle le maître de pension m'annonçait que Henri était dangereusement malade: sur-le-champ je demandai mes chevaux. En prenant à la hâte une toilette convenable pour sortir, j'exprimais toute la vivacité de mes inquiétudes sur la santé de cet enfant, que je regardais comme mon fils d'adoption. Ursule, dans le cours de la conversation, se hasarda à me faire quelques questions sur ma grossesse. Je lui répondis franchement que je n'avais point l'espérance de devenir mère. Sur cette réponse, Ursule m'apprit tout ce que certains de mes domestiques, et notamment le concierge et sa femme, qui s'étaient faits mes implacables ennemis, disaient ouvertement sur cette grossesse, dont ils ne doutaient aucunement.

Avant de partir, j'écrivis un nouveau billet à mon inconnue pour la prévenir qu'un accident imprévu me forçait encore de différer jusqu'au lendemain la visite que je lui avais annoncée pour le jour même; mais je pris avec moi les papiers qu'elle m'avait confiés, afin de les examiner sans retard pendant la route que j'avais à faire. Je trouvai dans le porte-feuille la confirmation de toutes mes conjectures sur le rang qu'avait autrefois occupé cette malheureuse dame. Il y avait aussi là de nombreuses preuves de son dévouement pour les plus augustes victimes de la révolution. Je ne vis pas, sans une forte émotion, ce rapprochement si naturel à faire d'une grande prospérité passée et de l'infortune présente. Je résolus de ne pas tarder davantage à user de mon crédit et de celui de mes amis, et de sauver à tout prix la marquise de T......, dont le nom cessait enfin d'être un mystère pour moi.

En arrivant à la pension de Henri, je rencontrai d'abord un des maîtres qui lui portait le plus d'intérêt, M. Obval. Il avait l'air profondément affligé: aux questions que je lui adressai sur l'état de mon pauvre petit malade, il ne répondit que d'une manière propre à redoubler mes alarmes. Quoiqu'il gardât le lit seulement depuis cinq jours, la maladie, me dit M. Obval, avait déjà fait sur lui de grands ravages, et je

ne devais nullement m'étonner de l'altération complète de sa physionomie. Henri désirait ardemment me voir; il me demandait à tous les instans; mais on craignait que ma vue ne produisît sur lui une impression trop vive, et l'on jugea nécessaire de le préparer, avant de me laisser approcher de son lit. Cachée derrière un paravent, j'entendis pendant quelques minutes la voix altérée du malade, qui prononçait mon nom avec l'accent de l'inquiétude et de la tendresse la plus vive. Lorsque je jugeai qu'on lui avait assez fait pressentir ma prochaine arrivée, j'avançai la tête avec précaution. Quel triste spectacle s'offrit alors à mes regards! Mon cher Henri parlait alors à la garde-malade; mais sa voix, fatiguée par l'émotion que lui causait la joie de me revoir bientôt, ne faisait entendre que des sons déjà trop faibles pour arriver jusqu'à mon oreille. Son visage était pâle, sa maigreur extrême; à peine lui restait-il assez de force pour tendre les bras au bon M. Obval, qu'il appelait son ami. Je m'approchai davantage sans être aperçue. »Est-il bien vrai, disait-il à la garde, »que ma belle amie ne court point le risque de »gagner mon mal en venant m'embrasser! Ah! si »je n'étais pas sûr qu'elle peut venir sans crainte, »j'aimerais mieux mourir que de la revoir.«

Après tant d'années, pour moi si pleines de

malheurs, je n'ai point encore oublié ces paroles et le son de la voix qui les prononçait. M. Obval s'avança vers le côté de la chambre où je me tenais encore cachée. J'avais essuyé mes yeux, et je m'efforçais de commander à ma douleur. Mais lorsque je vis l'aimable visage de mon Henri s'animer à mon aspect d'un reste de vie, et ses bras débiles s'étendre vers moi; lorsque je l'entendis me prodiguer les noms les plus tendres, mes sanglots éclatèrent, et je tombai à genoux près de son lit.

L'arrivée du médecin interrompit cette scène trop violente pour tous les deux; il me rassura un peu sur l'état présent de Henri; il n'était point encore désespéré suivant lui; on pouvait encore sauver le malade s'il ne survenait point de nouveaux accidens; mais toute émotion vive pouvait devenir mortelle, et le repos absolu était avant tout nécessaire. Je promis à Henri de rester près de lui jusqu'à dix heures, et de revenir dans l'après-midi, sous la condition expresse qu'il ne ferait que m'écouter, sans m'adresser un seul mot.

Comme ma vue seule paraissait l'agiter encore, après quelques instans de silence, le docteur jugea prudent de m'éloigner de son lit. J'obéis à mon grand regret, et recommandai au malade la docilité. »A ce soir, donc, mon ami,« lui

dis je en posant mes lèvres sur son front et en lui faisant signe de ne point parler.

»Vous reviendrez bientôt?

» — Oui, mon enfant,« et je sortis après avoir encore une fois répété: »A ce soir.«

Le médecin et M. Obval me reconduisirent jusqu'à ma voiture. Tous deux admiraient les bonnes qualités, la douceur et la résignation de Henri. Le docteur croyait devoir attribuer son mal aux mauvais traitemens et à la misère qu'il avait eus à subir dans son enfance. Ses forces étaient en outre épuisées par une croissance trop rapide et par le développement prématuré de ses facultés intellectuelles. Je promis au médecin de ne point revenir dans la soirée, afin d'éviter au malade une nouvelle secousse qui pouvait lui devenir funeste.

En quittant Henri, je me fis conduire à l'hôtel de Flandre. Je sentais tout ce que l'attente devait avoir de pénible dans la position de Mme de T……, et je voulais lui porter des encouragemens et des consolations. Je m'étais flattée que ma visite lui causerait une surprise agréable; mais ce fut à moi d'être étonnée du changement subit opéré dans ses dispositions à mon égard. Il y avait une grande contrainte dans ses regards, dans ses paroles, et jusque dans ses gestes: cette contrainte perçait malgré ses efforts pour la dissimuler.

« Je me croyais peu faite pour inspirer la défiance; et cette défiance me paraissait encore plus injurieuse de la part de Mme de T......, qui devait avoir appris, par mon empressement à lui rendre service, combien il était heureux pour elle de s'être confiée à moi. Au premier mot qui me laissa voir ses sentimens secrets, je pris dans mon sac à ouvrage le porte-feuille qui renfermait ses papiers, et le lui présentant avec dignité: » Votre secret est là, lui dis-je, madame; » ce secret n'appartient encore qu'à vous seule; » vous pouvez m'en croire, car je suis bien réso» lue à l'effacer entièrement de ma mémoire, puis» que vous semblez regretter de me l'avoir fait » connaître. Je ne sais point supporter ce qu'il » y a d'injuste et d'humiliant dans les craintes » que je vous inspire. Permettez-moi de vous » offrir, à titre de prêt, la somme nécessaire à » vos besoins pour quelque tems, afin que vous » soyez à même de pourvoir seule à votre sûreté, » si vous croyez cette sûreté compromise par la » confiance que vous aviez mise en moi. « A ces mots, je fis mine de me retirer. » De grâce, res» tez, « dit Mme de T......, en me faisant signe de me rasseoir. Il y avait dans son geste quelque chose de si hautain, et tant de froideur dans son apparente politesse, que je ne répondis point. Je me contentai de m'arrêter quelques instans,

et je la regardai en silence; mais ma physionomie, qui n'a jamais su mentir, disait clairement tout ce que j'éprouvais.

» Mon projet, vous le sentez, madame, reprit » alors Mme de T......, ne saurait être de vous » blesser. Les offres nouvelles que vous venez » de me faire augmentent mes obligations envers » vous; et j'estime assez les qualités de votre » cœur pour accepter ces offres, sans craindre » de me voir exposée par-là à une humiliation » qui me serait plus cruelle que tous mes malheurs » passés, puisqu'enfin vous savez qui je suis. «

» — Je n'ai rien à répondre à cela, madame; » seulement je vous prie de vous rappeler que le » jour où j'eus le bonheur de vous sauver, j'i» gnorais entièrement votre nom et votre fortune » passée. Je n'ai point manqué, je ne manquerai » point aux égards qu'on doit à vos malheurs et » au rang que vous avez occupé dans le monde; » mais vous me prouvez que j'ai eu tort de croire » que votre amitié récompenserait un jour les » services que j'ai pu vous rendre. Si je puis » encore vous être utile, veuillez m'écrire, ou en» voyez-moi quelqu'un qui possède votre confiance. » Je ne veux pas même connaître le lieu de votre re» traite: vous savez mon adresse, cela suffit. Je vais » maintenant prévenir Mme Lacroix de l'intention » où vous êtes de quitter promptement sa maison. «

» — La vôtre est-elle donc, madame, reprit » Mme de T......, que je parte aujourd'hui même ? «

A cette question, je me sentis émue. J'allais oublier tout ce que ses procédés avaient d'insultant pour moi. Déjà je cherchais ses regards, dans l'espoir de les retrouver plus bienveillans; mais ils ne respiraient que la fierté blessée: je ne descendis point à faire de honteuses avances, et toutes relations d'amitié ou de simple bienveillance furent dès ce moment rompues entre Mme de T...... et moi. Je me bornai a lui dire que j'étais loin d'exiger qu'elle partît; que je la laissais entièrement libre, et qu'après avoir choisi une autre retraite, elle n'aurait nullement à craindre les recherches de ma curiosité.

Mme Lacroix vint recevoir mes ordres. Je lui annonçai, qu'obligée d'aller passer environ quinze jours à Versailles, je confiais de nouveau à ses soins la personne qu'elle avait depuis quelques jours dans sa maison; et dans le cas où cette personne jugerait à propos d'aller habiter autre part, je la priai de faire en sorte que son départ fût enveloppé du plus profond mystère.

Mme de T...... m'adressa de froids remercîmens, et promit de m'écrire. Cette promesse était faite d'un ton fort sec: je la reçus poliment, mais sans paraître y tenir beaucoup, et nos adieux ne se prolongèrent pas plus long-tems. J'appris,

quelques jours plus tard, que Mme de T...... avait quitté l'hôtel de Flandre, n'emportant, de tout ce que je lui avais offert, que le plus strict nécessaire. Je dirai plus tard quelle occasion j'eus encore de lui rendre service, et de lui prouver que j'avais oublié ce que sa conduite avait eu de fâcheux pour moi dans cette première circonstance.

CHAPITRE XLIX.

Visite de Monti et de Mirande. — Espionnage. — Mort de Henri.

De retour à Chaillot avant l'heure du dîner, j'appris, à mon arrivée, que j'étais attendue par deux personnes qui prenaient patience en jouant au billard. Ces deux personnes étaient MM. Monti et Mirande. Le premier s'excusa de son indiscrétion, en me disant qu'il n'avait pu résister au désir de revoir *la bella stella del tosco cielo.* J'estimais à si haut prix le talent de Monti, que je parus tenir à honneur de le recevoir. Je remerciai Mirande de me l'avoir amené, et je lui fis à lui-même l'accueil le plus obligeant. Cet accueil parut toucher les deux visiteurs, et ils consentirent de fort bonne grâce à me donner le reste de la journée, que je m'efforçai de leur rendre aussi agréable que possible.

Tandis que nous continuions la partie de bil-

lard commencée sans moi, j'envoyai un de mes domestiques savoir des nouvelles de mon cher Henri, et lui porter de ma part un billet destiné à le consoler de mon absence. Quelques lignes que m'écrivit en réponse le bon M. Obval me tranquillisèrent beaucoup. Les imaginations vives portent tout à l'extrême en bien comme en mal, et j'étais déjà si rassurée, que je comptais le lendemain retrouver mon petit malade dans un état voisin de la convalescence. Je fus donc gaie toute la journée, et bien éloignée de prévoir le malheur qui me menaçait de si près.

C'était Ursule qui nous servait à table. Mirande, affublé par elle d'un costume assez exact de gondolier vénitien, vint, au dessert, avec la mandoline en sautoir; son chapeau et ses boutonnières étaient toutes garnies de nœuds de rubans. Malheureusement la nature l'avait doué de la voix la plus fausse qu'il fût possible d'entendre. A défaut des chants italiens, Mirande imagina de nous jouer une contre-danse allemande, que je fus obligée de danser sans autre partenaire qu'Ursule; car Monti n'était point un danseur.

Tandis que nous voltigions sur la terrasse dont une extrémité touchait à ma salle de bains, j'entendis une voix qui ne m'était point étrangère; cette voix était celle de M. de La Rue; je la re-

connus sans peine. Il adressait à la femme du concierge quelques questions sur cette grossesse que je simulais toujours, et qui occupait si fort quelques esprits malveillans ou intéressés à me nuire. Je suspendis aussitôt la contre-danse pour envoyer Ursule à la découverte; à l'instant même Joseph parut à la porte du salon qui donne de plein pied sur la terrasse, et annonça M. de La Rue: mes soupçons se changèrent en certitude.

Sa visite n'avait pour but que de savoir le nombre et les noms de mes convives. Mécontente de cette inquisition, et bien résolue à le désespérer, lui et tous ceux qui exerçaient autour de moi un si honteux espionnage, je lui demandai, avant qu'il ne nous quittât, de me faire le lendemain même compter mille écus, dont j'avais besoin pour les frais de layette. Il sourit imperceptiblement, jeta encore un regard furtif sur ma taille, et ne quitta point la maison sans avoir encore communiqué ses remarques aux valets chargés par lui de surveiller toutes mes démarches.

On donnait ce soir-là, au théâtre de l'Ambigu-Comique, un mélodrame alors fort en vogue, *l'Homme à trois visages.* Je m'imaginais qu'Ursule préférerait ce spectacle à la tragédie; et lorsque Monti fit la proposition de nous rendre au boulevard du Temple, j'acceptai, à la seule

condition qu'on me permettrait d'amener avec moi ma femme de chambre, dont les remarques et les lazzis ne pouvaient manquer de nous divertir. Ursule avait en effet un esprit très vif et un bon sens naturel, qui ne se démentaient presque jamais. Je m'étais trompée dans mes conjectures: le mélodrame n'eut que ses dédains, et son goût demeura fidèle à la tragédie. Les observations qu'elle fit pendant la durée du spectacle lui valurent plus d'une fois les éloges de Monti et de Mirande. Les fumées de la vanité lui montèrent au cerveau; elle nous déclama au retour, et d'une manière que son accent fortement prononcé rendait on ne peut plus comique, quelques tirades qu'elle avait entendues de la bouche de Talma, et qui étaient gravées dans sa mémoire. Peu s'en fallait que déjà elle ne se crût une actrice; et je l'affligeai beaucoup en lui prédisant qu'elle ne pourrait jamais déclamer de suite dix vers français, sans faire pouffer de rire son auditoire.

Nous nous arrêtâmes quelques instans chez Corazza. Mirande, qui me donnait la main, trouva moyen de me prévenir, sans être entendu, que Lhermite devait prochainement me faire une nouvelle visite. Cette visite avait un but, et Mirande m'invitait à me défier plus que jamais de l'astuce de Lhermite: je le remerciai de ses avis,

et je me promis d'en profiter. Comme la dernière moitié de la journée s'était écoulée pour moi fort gaiement, je rentrai chez moi, et je me mis au lit, de la meilleure humeur du monde. J'étais flattée de l'empressement de Monti, et très sensible à l'amitié que me témoignait Mirande. Mon sommeil fut doux et paisible; mais à cinq heures du matin je fus réveillée en sursaut par un coup de marteau violent qui ébranla la porte cochère. Malgré les nouvelles rassurantes que j'avais reçues la veille, ma première pensée fut qu'on venait m'apprendre la mort de Henri. Le cœur serré d'effroi, je sonnai vivement, et je me lançai hors du lit. Lorsque Ursule entra dans ma chambre, elle me trouva déjà enveloppée d'une robe du matin, et les épaules couvertes d'un schall: »Vite un chapeau, lui dis-je, et allez voir qui a frappé. »Puis changeant d'idée, je saisis son bras, et je descendis avec elle aussi rapidement que pouvaient me le permettre mes jambes toutes tremblantes. Mon fidèle Joseph arrivait en même tems que moi dans la cour, une lanterne à la main. Le portier n'avait pas encore ouvert; ce fut Joseph qui tira les énormes verroux, et qui fit tourner la grosse clef dans la serrure. J'eus bientôt la certitude qu'on m'apportait un message de M. Obval. Joseph comprit bien que je ne lui donnerais pas même le tems d'atteler

un cheval au cabriolet; il posa sa lanterne à terre, boutonna son habit, et se disposa à me suivre.

»Ne sortez point,« dis-je à Ursule, et la lourde porte se renferma sur moi. Nous rencontrâmes heureusement un fiacre vide: j'y montai avec Joseph et les deux domestiques qui étaient venus de la part de M. Obval m'inviter à me hâter, si je voulais encore revoir mon cher Henri.

Dévorée d'impatience et d'inquiétude, je n'osais faire une seule question. Nos chevaux avançaient avec rapidité, mais j'accusais encore leur lenteur; je frissonnais de tous mes membres, et je ne pouvais articuler un seul mot. J'arrivai enfin au terme de notre course. M. Obval se présenta d'abord sur mon passage; sa figure me laissait pressentir l'affreux spectacle qui allait frapper mes yeux. »Est-il encore vivant?« furent les seules paroles qu'il me fut possible de prononcer.

— »Oui, madame; le pauvre enfant craint de »mourir sans vous avoir revue. Son agonie est »cruelle: il fallait connaître la force de votre ca»ractère pour vous appeler à ce déplorable spec»tacle.«

Nous montâmes à la chambre de Henri. Dès qu'on lui eut annoncé mon arrivée, ses yeux éteints se ranimèrent; sa figure, déjà couverte de la pâleur de la mort, se teignit d'une vive rougeur, et son regard chercha le mien. Mes yeux

étaient pleins de larmes. Il voulut me tendre la main, et cette main retomba sans pouvoir atteindre la mienne. »Ma bonne amie, dit-il d'une »voix dont je ne distinguais déjà plus les sons »qu'avec beaucoup de peine, je ne regrette que »toi dans le monde. Ma pauvre mère m'avait »laissé sans appui: toi seule tu m'as tenu lieu »de mère. Embrasse-moi encore...... Mon Dieu, »que je voudrais ne pas me séparer de toi!«

Mes sanglots éclataient malgré moi. Il perdit connaissance pendant quelques instans. En revenant à lui, il tourna encore ses yeux vers moi, et il me dit adieu d'une voix défaillante. Une légère convulsion altéra ses traits... Il avait cessé de souffrir.

Je tombai sans mouvement. Les secours du médecin de la maison, qui n'avait pas quitté la chambre de Henri, rappelèrent bientôt mes sens. En retrouvant encore là cet homme respectable qui avait prodigué à mon Henri les soins les plus assidus et les plus tendres, je conservais un reste d'espérance. Je lui fis une question: son morne silence m'apprit que je n'avais plus rien à espérer.

M. Obval m'emmena dans son appartement: il ne me demanda point mes ordres pour les honneurs à rendre au pauvre enfant que je pleurais. M. Obval connaissait mieux que personne

toute ma tendresse; il était sûr de mon approbation pour tout ce qui tendrait à prouver combien sa mémoire me serait toujours chère. Le lendemain de ce jour fatal, je reçus encore un nouveau témoignage de l'affection toute filiale et de la reconnaissance que m'avait vouées cet aimable enfant, si digne de mes regrets. On m'envoya un petit journal écrit de sa main, et qu'on avait trouvé sous son chevet. Quand on me le remit, je n'eus pas la force de lire au-delà des premières lignes; depuis, je l'ai souvent relu, et il s'est profondément gravé dans mon souvenir.

CHAPITRE L.

Journal de Henri. — Toinette. — Projet de nouvelle adoption.

Je rentrai chez moi vers midi, accompagnée de Mme Obval, qui n'avait point voulu me laisser partir seule. Six heures d'angoisses et d'inquiétude avaient tellement altéré mes traits, qu'Ursule, qui était accourue au bruit de la voiture parut effrayée à mon aspect. Ses questions se succédaient avec une extrême volubilité. Comme je n'y répondais point, Mme Obval lui fit signe de ne point me presser davantage; elle me conduisit jusqu'à ma chambre, m'exhorta vivement à prendre quelque repos, et ne me quitta que lorsqu'elle me vit plus calme.

Joseph avait enfin satisfait la curiosité de ma femme de chambre. Cette pauvre Ursule vint se placer au pied de mon lit. Après un long silence, elle me demande la permission d'aller prier au-

près du corps de celui qu'elle pleurait comme moi. Je lui accordai cette permission, qu'elle paraissait désirer ardemment, et je la chargeai de distribuer aux pauvres, en mon nom, d'abondantes aumônes.

Le lendemain on me remit le journal du pauvre enfant. Le voici tel que mon cœur l'a retenu, tel que mes yeux eurent de la peine à le lire.

JOURNAL DU PAUVRE HENRI, ENFANT ABANDONNÉ, ET RECUEILLI PAR UN ANGE DE PITIÉ.

» Quand je perdis ma mère j'étais bien petit, je » comprenais peu de choses; mais je sentis tout » de suite que j'étais bien malheureux.

» *Autre journée.* — Au bois d'Auteuil, je vis une » dame qu'un peu de honte me fit éviter d'abord; » mais dont la bonté prévint mon chagrin d'être » pris pour un mendiant. Mais les paroles de la » dame furent si douces, qu'attendri et non con» fus, je bénis dès lors le bienfait sans rougir » de l'aumône.

» *Autre journée.* — Ma belle amie m'a conduit » en pension. Oh ! comme je vais travailler ! Je » veux devenir savant par reconnaissance. Mon » Dieu! si ma seconde mère allait perdre ainsi » tout ce qu'elle possède ! moins petit et plus » heureux que la première fois, je pourrais alors

» devenir un appui. On peut recevoir de l'enfant » à qui on a tout donné.

» *Autre journée.* — Tous mes maîtres sont con- » tens de moi; je suis bien heureux en songeant » que ma belle amie le sera plus que moi en- » core.

» *Autre journée.* — Je suis malade, mais je ne » veux pas qu'on le sache; ma belle amie serait » inquiète. Que me fait un peu de douleur pour » lui en épargner beaucoup!

» *Autre journée.* — Je souffre beaucoup plus; » j'ai la fièvre, dit-on.... Non, c'est que j'ai peine » à vivre. Oh! pourvu que je ne meure pas sans » voir mon amie! Elle viendra; mais comme elle » sera affligée en me voyant si pâle, si faible. Je » l'aime tant, que je tâcherai d'avoir un peu meil- » leure mine.

» *Autre journée.* — Cher M. Obval, le pauvre » Henri est bien reconnaissant de vos bontés. Il » faudra donc aussi vous quitter! Quitter tous » ceux que j'aime, c'est-là, c'est-là la plus grande » peine de la mort.

» *Le lendemain.* — J'ai bien peur de ne plus me » lever. Je mettrai ce journal près de mon cœur, » et, si je succombe, on verra que ce cœur eut » de la reconnaissance pour tous les bienfaits. «

Pauvre enfant! Il avait ajouté encore ces mots au crayon:

» Je ne puis ni mourir, ni vivre, car mon amie » ne vient pas. Que j'écrive encore ce dernier » élan pour elle : AMOUR ET RECONNAISSANCE. «

Ces derniers mots donnèrent un libre cours à mes larmes. O douleurs de la maternité ! je vous sentis, je vous devinai tout entières. Une fiction triste et cruelle me révéla votre immensité. Tombée de tout le poids d'une illusion dans l'amer sentiment de ma solitude, je ne fis qu'envier davantage ce bonheur d'être mère, dont l'image même semblait vouloir me fuir pour toujours.

J'étais plongée dans une vague rêverie de désirs et des regrets, quand Ursule vint me surprendre escortée d'une autre femme dont la figure touchante me frappa. Le patronage d'Ursule était chose assez nouvelle auprès de moi, pour que cette circonstance excitât vivement ma curiosité. L'intérêt s'y joignit aussitôt. Ursule, avec cette certitude de me plaire qui me prévient toujours favorablement, poussa en quelque sorte la jeune femme au-devant de moi, avec ce seul mot : Elle a connu ce pauvre Henri..-... » Oui, madame, et » je l'ai aimé comme mon frère. Vous vous rap- » pelez peut-être un jour, il y a deux mois, que » vous vîntes à la pension lui apporter des livres » et une foule d'autres choses. Mais, madame, » sachez d'abord que j'habite près du jardin de » la pension, que j'ai une sœur, et que le jour

» même dont je vous parle, Toinette, ma petite » sœur, fut frappée par les écoliers. Henri ac» courut à ses cris, s'établit dès ce moment son » défenseur, et vint passer auprès de nous toutes » ses heures de récréation. C'est de vous qu'il » nous parlait sans cesse; il avait son projet, di» sait-il souvent; il voulait mettre de côté pour » acheter une robe et un chapeau à Toinette, la » mener, quand elle aurait dix ans, à sa belle » amie, qui l'accueillerait avec bonté: tant elle » aimait les enfans. Nous avions une grande envie » de vous voir, car à moi aussi le pauvre Henri » avait promis cette faveur. Il devait parler à ma» dame pour qu'elle voulût bien être marraine de » mon enfant avec le frère de M. Obval; et voilà » qu'absente seulement pendant dix jours, j'arrive » pour apprendre que le pauvre Henri vient de » mourir. «

Ici les sanglots de la jeune femme renouvelèrent mes larmes. Ce que j'avais éprouvé en l'écoutant ne peut se rendre: c'était un sentiment pénible et doux, un regret et un rêve de mère.

» Je réaliserai toutes les espérances de Henri, » dis-je à la jeune femme; je prendrai soin de Toi» nette, et cet enfant, qu'il désignait à ma ten» dresse, deviendra le mien. « En promettant ainsi, je me trahissais tout entière, avec ma chimère de maternité, qui semblait s'échapper plus

vive et plus puissante à l'idée d'une adoption prochaine et consolatrice. Ce n'était point assez pour mon cœur que de laisser deviner sa pensée; j'avais hâte de tenter le cœur qui pouvait y répondre. Je fis préparer à déjeûner dans le jardin; et quand je fus seule avec la jeune femme, je lui demandai depuis combien de mois elle était enceinte; je lui demandai plus, et, à force de séductions, je lui arrachai une promesse. Seule je fus coupable, aussi seule ai-je été punie d'une fraude où l'or avait été mon complice.

Une plume savante a dit: *Dans les Mémoires on peut laisser de côté tout ce qui nous force à rougir, si les faits ne sont pas intimement liés aux autres évènemens de notre vie.* Le tort grave, dont j'accuse ici la pensée et la circonstance, a eu trop d'empire sur ma destinée pour que je puisse profiter de l'heureux privilége de le taire. Il faut le dire au prix de quelque honte, mais pour m'en épargner une plus grande, qui du moins ne m'appartient pas, celle d'avoir été conduite à une feinte répréhensible par un lâche motif d'ambition ou d'intérêt. Cette faute, comme toutes mes fautes, prit sa source dans une imagination exaltée, dans une ame ardente, et dans une impatiente habitude de céder à mes impulsions.

Ce n'est pas ainsi qu'en jugèrent le public et les amis de Moreau: on ignora toujours la véri-

table cause de notre rupture, et, durant notre liaison, j'avais trop peu ménagé ceux qui l'entouraient pour qu'ils ne cherchassent point à en dénaturer le caractère. Moreau cessa de m'aimer, parce qu'il avait la preuve écrite de ma main que j'en aimais un autre. L'idée de le ramener ou de le tromper n'entra pour rien dans le projet d'adoption qui devait me donner le titre et les droits de mère. J'eus si peu cette vue intéressée dans ma résolution imprudente, qu'il ne me vint pas même à l'esprit qu'on pût la soupçonner. J'ai déjà fait assez d'aveux pour qu'on croie à ma sincérité; j'ai déjà donné assez de preuves de mon fol entraînement, pour qu'il devienne seul ici l'interprétation naturelle de ma conduite. Je continuerai de retracer les évènemens tels qu'ils se sont passés; je serai plus sévère que la malignité même, mais en repoussant tous les reproches de vil calcul et de sordide intérêt, dernier remords qui, Dieu merci, ne charge point mes erreurs.

CHAPITRE LI.

*Renvoi d'Ursule. — Retour de mon mauvais génie. — Lettre du général Moreau. — La prétendue famille D. L***.*

Moreau m'avait écrit de renvoyer Ursule à Milan, dès qu'il avait su la scène dont elle s'était rendue coupable en haine d'Aurélie. Jusqu'alors je n'avais pu m'y résoudre; maintenant l'éloignement d'Ursule devenait nécessaire à mes projets. Son âge, sa loyauté m'interdisaient de la mettre de moitié dans un mensonge, et l'acte auquel j'étais résolue me semblait assez grave pour lui épargner une complicité dont son attachement sans bornes n'eût pas mesuré le poids. L'effroi que m'inspirait la seule idée d'Ursule sachant mon secret, me rappelait par instans que je faisais mal. Ce n'était pas une fille dévouée qu'il fallait à ma résolution victorieuse de

mes scrupules, mais une complaisante qui me vendit sa conscience, si elle en avait une.

Je prévoyais toute la peine qu'allait causer à Ursule l'ordre d'une séparation; aussi je tâchai de l'adoucir en lui faisant entrevoir un retour. Me servant d'une lettre de Mme Lambertini, que j'avais reçue, je tentai de lui persuader qu'elle ferait seulement à Milan un voyage pour une affaire importante dont une autre ne pouvait être chargée; mais elle ne me répondit que par de l'incrédulité et des larmes. Je fis un cruel effort sur moi-même pour lui cacher jusqu'à l'attendrissement qu'elle me causait. Oh! cette apparente dureté était un hommage. Pauvre Ursule! je me reprochais déjà de séduire une mère, et je tremblais devant une double responsabilité.

La douloureuse séparation eut donc lieu; et le lendemain la sœur de la protégée d'Ursule, de Mme Sev....., fut installée à sa place.

Ce jour même, ma nouvelle femme de chambre vint m'annoncer D. L***. Il ne pouvait que m'affermir dans mon projet; car ce projet allait servir ses vues, et dès lors son habileté travailler à ma persévérance.

En le voyant entrer, je me sentis tout le délire de la folle passion dans laquelle il m'avait entretenue avec tant d'adresse.... »M'apportez-

»vous une lettre? m'écriai-je; je lui ai écrit, et »il ne m'a pas répondu.«

D. L*** sut me dire ce qui pouvait le mieux satisfaire mon cœur et mon amour-propre. Pourtant il n'avait point de lettre pour moi, et n'avait point remis celle dont je l'avais chargé longtems avant. Les raisons qu'il me donna me parurent sans réplique. Personne n'avait comme lui cet esprit d'à-propos et cet art facile de détails qui donnent un air de vérité à l'invraisemblance même. Après quelques minutes d'entretien, il avait su se rendre maître de tous mes secrets. Il eut de prompts applaudissemens pour la fraude que j'avais méditée; elle lui plaisait sans doute, outre l'intérêt qu'il y avait entrevu, comme une sorte de sympathie avec lui-même. Un mot cependant faillit le trahir et m'éclairer: il m'indiquait un calcul; mais l'habile confident prévint mon indignation par le reproche de l'avoir mal compris, et j'en vins presque à m'excuser de cette offense. Chaque jour, conseiller infatigable, il était souvent en querelle avec moi; il finissait toujours par dissiper les nuages qu'il soulevait d'abord. Tout son art vit cependant expirer l'insinuation bien des fois renouvelée, de tromper Moreau comme je trompais le public. »Ne vous ai-je pas répété, lui »dis-je un jour qu'il me pressait de nouveau à

»cet égard, que Moreau m'a laissée libre d'agir »en cela à ma fantaisie, et que je ne suis enhardie que par l'idée que cet enfant ne portera jamais son nom. — Mais voilà justement ce qui »ne doit pas être; car si cet enfant ne porte »pas le nom du général, il n'aura jamais *aucun droit, aucun titre;* et, qui pis est, il ne vous en »donnera aucun. — »Que vous êtes détestable, »m'écriai-je, avec vos *droits* et vos *titres!* Me »connaissez-vous assez peu pour croire qu'ayant »renoncé aux droits et aux titres que m'assurait »une haute existence, je veuille me faire un moy»en de fortune du sentiment que j'inspire? Com»ment avez-vous pu penser qu'au moment d'une »séparation que je désire, je l'avoue en rougis»sant, j'irai tromper mon ami, mon appui, mon »protecteur? De grâce, ne revenons plus sur ce »sujet. J'écris aujourd'hui même à Moreau: vous »verrez ma lettre, et j'espère que la discussion »sera finie. — Songez, madame, qu'il y va de »tout votre avenir: cela mérite quelque attention. »— Quelque attention? Je ne sais: mais il est un »silence qui m'humilie, qui ne me fait plus vivre »que par secousses. Je voudrais acquérir le droit »de le reprocher à Moreau; je voudrais pouvoir »écrire: Vous m'avez négligée, oubliée; je vous »oublie à mon tour. Mon cœur s'est donné à un »autre: je vous fuis.

— »Comment! s'écria D. L***, auriez-vous ce »dessein? — En doutez-vous? Je n'aspire qu'à »tout abandonner pour aller trouver au milieu »de sa gloire, de ses périls, celui qui a fait sen»tir à mon cœur tout le délire d'une passion ex»clusive. — Vous m'épouvantez. — Est-ce bien »vous, D. L***, qui me tenez ce langage, vous »qui avez approuvé cette passion; qui avez plus »fait, qui l'avez nourrie d'espérances. Je vous »devine: vous craignez que mes ressources pé»cuniaires ne me laissent pas le choix de ma »conduite.« Courant à mon secrétaire, j'ouvris un double fond qui contenait deux écrins très riches et une cassette remplie d'or: »Vous voyez »que me séparer de Moreau, ce n'est pas m'ôter »tous les moyens d'obliger.«

D. L*** se récria vivement, se fâcha même, et eut l'art de ne pas s'adoucir trop vite; et, continuant son rôle avec une sorte de chaleur, il me persuada que ses représentations lui avaient été dictées par l'intérêt réel qu'il prenait à moi; puis un détour adroitement subit le ramena à ce qui m'occupait dans le moment, les arrangemens avec la mère de l'enfant que je voulais faire mien. D. L*** offrit de se charger de ce soin, et j'augurai de son succès par celui qu'il obtenait sur moi-même par ses cauteleux sophismes. »Cependant, disais-je encore, il me ré-

»pugne de décider une mère à me céder son »enfant. — Elle sera toujours mère, puisqu'elle »sera la nourrice. — Vous avez raison, D. L***, »m'écrai-je en saisissant avidement cette idée; »c'est la nourrice qui est la véritable mère. Te»nez, mon ami, je ne veux pas trop sonder les »raisons d'intérêt et de besoin qui peuvent dé»terminer un pareil sacrifice. Mais voilà tou»jours mille écus: s'ils peuvent quelque chose »dans les conditions, que les conditions soient »promptement offertes.« D. L*** m'obéit aussitôt.

Deux jours après cet entretien il m'envoya une lingère. Je m'occupai d'une layette, et je m'en occupai avec folie; elle fut d'un luxe si ridicule, qu'elle devint pour la lingère l'occasion d'une sorte d'exposition publique. Tout Paris y vint. La malveillance ne m'épargna pas, et j'avoue que je lui avais déjà donné assez de prétextes, pour que la plainte me fût interdite sur le juste déchaînement de l'opinion, contre laquelle quelques amis, sans la combattre, m'aidèrent de leur générosité.

Ce fut encore D. L*** qui se chargea de répandre le bruit de ma grossesse, et de me guider dans les attentions extérieures et menteuses propres à lui donner crédit. Il fallut cesser de monter à cheval, et faire mille petits sacrifices

d'amour-propre qui, pour une femme, ont toujours quelque difficulté. Pendant ce temps j'avais écrit deux fois à Moreau. Mes lettres restèrent sans réponse. Enfin, trois semaines après le départ de la dernière, je reçus de lui celle dont voici la copie:

Gênes, ce..........

»Ne m'interrogez pas sur mon silence. Je n'é»tablis d'autre juge que votre cœur.

»S'il n'est pas trop tard, je vous conseille »d'abandonner un projet d'adoption dont le »motif est plus qu'anéanti. Au reste, vous êtes »libre.

»Je vous écrirai par le prochain courrier. Vo»tre franchise ne peut plus que me rendre plus »malheureux. Cependant je la réclamerai et j'y »compte, comme vous le pouvez éternellement »sur le tendre intérêt de votre véritable ami.

»Moreau.«

Cette lettre me jeta dans le plus grand trouble; mais ne me doutant pas de la méprise que j'avais faite en mettant l'adresse de Moreau sur la lettre que j'avais écrite au général Ney, j'attribuai son mécontentement aux instigations de ces amis, aux bruits de ma prodigalité. Ajou-

tant l'ingratitude à tant d'autres torts, je pris la plume pour répondre d'une façon qui ne pouvait manquer de me nuire pour jamais. Il y avait dans le cœur bon et généreux de ce grand homme tant de véritable tendresse pour moi, que si je lui eusse, avec quelques expressions de repentir, laissé les illusions des qualités qui m'avaient valu son amour, cet amour eût encore plaidé ma cause. Mais ma tête bouleversée par une folie romanesque, par l'espoir d'exécuter un projet long-tems nourri et caressé, je ne trouvai à lui dire rien de touchant ni de juste. Comme il arrive souvent, j'avais tort, et ce fut moi qui me fâchai. Cette lettre devait me faire perdre tout empire sur le cœur de Moreau, et je le perdis en effet; lorsque, je le répète, l'apparence seule du repentir eût suffi pour le ramener.

Mais je n'eus point le tems ce jour-là de beaucoup réfléchir. D. L*** était à mes côtés, et il ne me parla que de l'arrivée prochaine du général. Il ne me laissait pas le tems d'être seule, et ses précautions même avaient renforcé sa présence de l'intimité de sa prétendue famille. La mère et la fille m'avaient déplu d'abord; mais ma malheureuse facilité, le plaisir de parler librement et longuement de celui qui occupait

toutes mes pensées, m'avaient rendu leur société préférable à toute autre. Ces deux femmes n'étaient ni instruites, ni bien élevées; mais elles avaient ce vif désir de plaire qui en donne souvent le moyen, et ce tact particulier aux Françaises de ne jamais paraître déplacées.

D. L*** leur avait appris leur leçon, et elles en avaient profité. Elles me flattaient l'une et l'autre, mais avec une sorte d'affection et de bonne foi. D'ailleurs la vanité est de bonne composition, et comme l'amour s'y joignait, car elles ne m'entretenaient que de l'objet de toutes mes pensées, je me plaisais dans cette vie de rêve et de causerie. D. L***, insinuant et facile, souriait à toutes mes illusions, à tous les caprices d'une imagination malade. Son habileté m'était précieuse pour mon idée favorite d'adoption; il me dictait ce que j'avais à faire pour donner à ma fraude toutes les apparences de la réalité. Au dernier mois de la grossesse de Mme Sev...., je devais m'absenter. On avait loué sous mon nom un joli appartement à Nanterre. La mère et la sœur de D. L*** iraient s'y établir pour m'y attendre, ainsi que la jeune mère qui passerait auprès du chirurgien pour Mme Moreau. N'ayant de compte à rendre qu'au général de mes actions, je revien-

drais ensuite à Chaillot avec mon *enfant* et sa nourrice.

Telles étaient les combinaisons de D. L***. Un jeu de la nature ou un faux calcul de la véritable mère vint les déjouer toutes.

CHAPITRE LII.

Elleviou. — Nouvelles tentatives de Lhermite. — Visite à M. Obval. — Le champ du Repos.

Mme de La Rue n'avait pas cessé de me voir avec assez d'assiduité; mais malgré ses instances j'avais refusé constamment toute invitation pour les dîners d'apparat que donnait son mari. Quant à elle, je ne la voyais jamais qu'avec plaisir, je ne la voyais jamais assez souvent. Mes courses à Paris n'avaient jamais lieu sans que j'allasse embrasser cette femme vraiment aimable. Nous étions quelquefois sérieuses, mais plus souvent frivoles. Nous avions de tems en tems de longues discussions sur la toilette, et nous ne pouvions nous entendre; car douées chacune d'avantages contraires, nos goûts devaient différer comme eux.

Nous étions un jour livrées à ces graves dé-

bats; nous cherchions à nous persuader en essayant réciproquement nos parures de préférence, lorsque le salon s'ouvrit brusquement. Nous enveloppant à la hâte de ce qui se trouva sous notre main, nous allâmes nous tapir dans la ruelle du lit.

Tout cela ne servit qu'à amener un sourire malin sur les lèvres d'Elleviou, qui entra suivi de M. de La Rue. Les rubans, les bijoux étalés çà et là, la singularité de notre retraite, indiquaient aisément l'emploi que nous avions fait de notre tems.

L'opéra-comique du *Prisonnier* venait de fixer la brillante réputation d'Elleviou, compatriote de Moreau, de M. Alexandre Duval et de M. de La Rue. Jeune, d'un extérieur charmant, de manières d'autant plus séduisantes qu'elles étaient alors plus rares, il était l'objet de la tendresse passionnée d'une femme ravissante. * Je ne l'avais encore vu que sur la scène. Il perdait quelque chose de près, mais il conservait assez pour être dangereux. Il nous plaisanta avec plus de malice que d'esprit. Il mit cependant dans ses railleries quelques complimens, qui suffirent à mon amour-propre pour trouver Elleviou fort aimable. Il était bien difficile de ne pas le trou-

* Mme Jars, de Lyon.

ver tel, surtout à côté du pauvre M. de La Rue. Cent fois ce dernier m'a fait penser au personnage de M. Lisleban, de la jolie quoique froide comédie d'*Heureusement*. La conversation, en se prolongeant, s'anima. Dans un accès de gaieté, Mme de La Rue répéta un pas de gavotte avec les plus jolis pieds de France. De mon côté on me fit réciter quelques vers. Ma mémoire possédait presque toutes les grandes tirades du grand répertoire, que mon enthousiasme pour Talma y avait gravées. La tête manqua me tourner en récitant la scène de Sémiramis et d'Assur, quand j'entendis Elleviou et Mme de La Rue vanter avec franchise mon élan et mon maintien tragique.

M. de La Rue, que tout cela n'amusait guère, parce qu'il n'y comprenait pas grand' chose et qu'il se fatiguait d'admirer, voulut mettre fin à nos triomphes par une malice. »Mais, ma »chère amie, dit-il assez haut à Mme de La Rue, »songe donc que l'état de madame doit lui ren- »dre fort pénible de parler ainsi debout.«

A l'instant le regard d'Elleviou s'attacha sur moi avec un curieux intérêt. Je fus presque tentée de profiter de la scène pour m'ouvrir à l'amitié, pour m'en assurer les consolations et les conseils; mais le caractère de M. de La Rue avait quelque chose de trop répulsif pour que

je m'abandonnasse. Ma fierté aima mieux donner le charge à mon embarras, et elle me fit trouver une contenance et des paroles, enfin un talent de mensonges qui trompèrent complètement Elleviou et Mme de La Rue. Je voulus rester sur ce petit triomphe d'esprit, et ne me laissai point retenir à dîner; étant d'ailleurs attendue chez la mère de D. L***, je m'y rendis.

Entre la rue des Petits-Champs et la rue Sainte-Anne, j'aperçus Lhermite, dans un fort bel équipage, arrêté à la porte du traiteur Léda, qui était assez en vogue à cette époque. Un grand homme maigre, déjà vieux, l'accompagnait. Ces messieurs me saluèrent, et l'étranger avec un air de surprise. La mienne fut grande, lorsque le soir, à mon retour à Chaillot, on me dit que l'ambassadeur de la République Cisalpine et M. Lhermite s'étaient fait écrire à ma porte.

Le lendemain, dans la matinée, je les vis arriver tous deux. Ce n'était point l'ambassadeur qui cette fois accompagnait Lhermite, mais un secrétaire de l'envoyé cisalpin, neveu du comte de Luosi, à cette époque grand-juge à Milan.

Ces deux messieurs, sachant que je possédais toute la confiance de Moreau, étaient aussi persuadés qu'ils avaient d'importans et d'utiles secrets à me surprendre. Ce fut de part et d'autre une lutte d'adresse, dans laquelle je n'eus

point de peine à vaincre, car la loyauté et la droiture sont plus habiles qu'on ne pense. L'Italien, malgré tous ses efforts, s'en alla donc comme il était venu.

Trois mois plus tard, Lhermite n'y mit pas tant de façons. Après avoir tout employé pour obtenir de Mme Moreau ce qu'elle refusa constamment d'accorder, la communication des lettres du général, il vint offrir tout bonnement à celle qui était alors dépouillée d'un titre usurpé, d'acheter cette correspondance. Si l'apparence d'une trahison même honorable ne m'eût retenue, j'aurais à l'instant confondu les soupçons d'une injurieuse politique par l'exhibition de ces lettres, où ne respiraient que les plus nobles pensées d'un cœur tout français alors. Toutefois je ne voulus pas livrer la correspondance, non seulement la plus innocente, mais la plus belle, aux interprétations de l'intrigue. Je repoussai les lâches sollicitations de Lhermite; je connaissais trop le danger de ces hommes, machines politiques dévouées a tous les gouvernans, qui savent agrandir le cadre d'une dénonciation. Je poussai la prudence avec Lhermite aussi loin qu'elle put aller, car je savais qu'on en voulait à la renommée de Moreau, et tout ce qu'on tramait contre elle. Grand homme! mes regrets m'ont appris combien tu m'étais cher. Infidèle

à ton amour, je ne le fus pas à ta gloire, et mes larmes plus tard me l'ont appris, en te voyant mourir ailleurs qu'à Hohenlinden.

La perte de mon Henri, les inquiétudes attachées à l'exécution du projet qui en ce moment absorbait ma vie, éloignaient facilement de mon cœur tout ce qui n'était pas lui. C'est ainsi que j'avais oublié et Aurélie et ma pauvre Ursule.

La première était partie depuis long tems pour la Belgique. Je reçus en même tems une lettre d'elle et une autre d'Ursule. Celle d'Aurélie était remplie des plus vives expressions de reconnaissance. Aurélie me parlait du bonheur qu'elle trouvait à élever son Emma, devenue, disait-elle, son unique amour, sa seule joie. Je sentis à ces mots que j'aimerais ainsi l'enfant que j'allais adopter; que lui aussi peut-être me tiendrait un jour lieu de tout.

La lettre d'Ursule me causa aussi une sorte de plaisir, mais différent. Elle, si vive, ne me parlait de son affection qu'en termes tranquilles, indiquant qu'elle en avait trouvé un autre objet. Cette idée me mit à l'aise, sur un retour qu'au fond je ne désirais pas, et qu'Ursule n'était plus sans doute en disposition d'accomplir, par la réserve avec laquelle elle m'en offrait l'hommage.

J'avais, pour mon projet, renoncé à tous les amusemens du monde, et mes jours s'écoulaient

dans une retraite que n'interrompait aucun plaisir. J'en fus chercher un bien triste à la pension de mon pauvre Henri. On m'y reçut avec cet empressement d'une affection bien flatteuse pour qui l'inspire. La j'entendis rapporter mille traits touchans de celui que j'avais perdu.

A l'époque de la mort de mon Henri, un simple corbillard conduisait le riche et le pauvre à l'asile où viennent s'éteindre toutes les espérances de la vie. La voix éloquente de Regnault de Saint-Jean d'Angély n'avait pas encore rendu à la mort cette dernière pompe d'un hommage funèbre consacré par la parole. Le bon M. Obval, qui me remit d'après ma demande la note des frais de sépulture, me causa une sorte de joie douloureuse en me disant: »Certain de votre approbation, madame, j'ai fait déposer les »restes de notre Henri dans une tombe particu»lière; c'est la seule distinction aujourd'hui per»mise. Connaissant votre cœur, j'ai voulu me »réserver le triste plaisir de vous conduire sur »le tombeau de l'enfant qui vous dut plus que »la vie.« M. Obval voulut me reconduire jusqu'à Chaillot; il craignait que je n'allasse ce jour même visiter la tombe. Sa belle-sœur me le défendit au nom de ce titre de mère qui allait être bientôt le mien. A ces mots je baissai la tête

toute confuse de ces hommages que je surprenais par une ruse.

M. Obval ne me quitta qu'à ma porte. J'ordonnai de laisser les chevaux à la voiture. Quand j'eus changé de toilette, couverte d'un voile, je me fis conduire au cimetière de Montmartre. Je savais que la tombe était placée dans un lieu écarté; M. Obval me l'avait indiquée. Je la découvris, ou plutôt je la devinai à mes sanglots: mes larmes coulèrent en abondance, mais une touchante rêverie les adoucit bientôt, l'idée de mon Henri se confondant avec celle de cet enfant que j'allais adopter, et qu'il m'avait légué pour ainsi dire. C'est ainsi que, m'abandonnant à cette illusion, le calme revint dans mon amé. J'étais arrivée avec la douleur, je partis avec l'espérance.

Cette respiration d'une belle journée, ce spectacle mélancolique des tombes émaillées de fleurs, et en quelque sorte de la mort revêtue d'une parure consolante, tout cela m'avait ranimée, et en sortant de ce lieu de regrets et de silence, je me dis:

Quel repos on y trouve! Ah! sous un ciel si beau,
Le désespoir s'éloigne à l'aspect du tombeau!

CHAPITRE LIII.

Mme Lacroix. — Son érudition. — Anecdote historique. — Dévouement au malheur. — Entretien avec un ministre, M. de Talleyrand.

Il y avait long-tems que je n'avais vu ma chère Mme Lacroix; j'allai chez elle à mon retour. Elle me parla de Mme de T...... en termes qui achevèrent de me persuader que les préjugés vont souvent jusqu'à étouffer la reconnaissance, et pourtant l'orgueil, qui daigne accepter un secours, devrait daigner s'en souvenir. Les procédés de Mme de T...... m'eussent indignée, si, en général, l'ingratitude ne me paraissait plus digne de pitié que de colère. Il n'en était pas ainsi de Mme Lacroix. Tout en me montrant les objets laissés par Mme de T......, et dont j'avais eu tant de plaisir à la pourvoir, mon amie se livrait à son humeur avec cette franchise énergique que l'usage interdit, mais qui soulage le cœur. Voyant

mon chagrin de tout ce qu'elle m'apprenait, elle me dit vivement: »Vous êtes cent fois trop bonne »de vous affliger du départ de cette ingrate com»tesse: ne vous ai-je pas annoncé d'avance ce qui »arriverait? Est-ce que je ne les connais pas »tous ces *ci-devant!* leur souple humilité dans le »malheur, leur prompte insolence dans la pros»périté? — Mais, ma chère Lacroix, vous géné»ralisez toujours vos idées, et comme cela vous »les exagérez. Les observations absolues finis»sent par être injustes. Vous ne pouvez pré»tendre que ce soit la prospérité qui cause »l'ingratitude de cette dame envers moi. — Là! »n'allez-vous pas chercher encore à l'excuser? »Moi je soutiens que si elle n'eût pas, avec son »petit air tranquille, machiné quelque chose, »trouvé ailleurs protection et ressource, elle »n'eût pas fait tant la fière et fût restée. Voyez»vous, ce qui fait que les nobles sont des in»grats, c'est qu'on les élève à se croire d'une »autre nature que nous. Je suis hors de moi, »quand je songe qu'une femme pour qui vous »avez eu tous les soins d'une fille, se trouve »humiliée de vos bienfaits. Et pourquoi cela? »Parce que vous n'êtes pas la femme légitime »de notre général. Ils m'ennuient avec leur *lé»gitimité.* Et pourtant, vous vous rappelez, au »bon tems, cette ambition des belles dames pour

» la place de favorite. Tiens, la favorite, puis-
» que c'est le mot du grand monde, la favorite
» d'un défenseur de la patrie vaut bien, je pense,
» les Montespan, les Maintenon, les Pompadour,
» et autres, avec lesquelles néanmoins il ne faut
» pas confondre cette pauvre dame Lavalière :
» celle-là n'eut que le malheur d'aimer pour lui-
» même le maître, que les autres cherchaient par
» intérêt seulement à enchaîner. Le général n'est
» pas marié ; vous pouvez donc d'un jour à l'autre
» devenir sa femme, tandis que, pour les maî-
» tresses royales, c'est du bel et bon adultère,
» avec de grands airs, de la cupidité et de l'éti-
» quette. »

Mme Lacroix joignant le geste aux paroles, je ne pus garder plus long-tems mon sérieux ; mais elle était trop irritée pour rire et pour entendre raison sur ses préjugés contre la noblesse. Jamais je ne lui avais vu tant d'érudition : elle appuyait ses principes d'une foule de traits historiques. Il fallut essuyer de vives réprimandes, et la minutieuse énumération des torts réels ou imaginaires de Mme de T..... Tout en partageant les opinions de Mme Lacroix, je ne pouvais cependant me résoudre à ne pas mieux penser qu'elle de la personne qui en avait provoqué l'expression.

En revenant à Chaillot, je rêvais vaguement

dans ma voiture, lorsqu'au milieu de mille choses passées en revue vint se placer le souvenir d'un ministre chez lequel j'avais le droit de me présenter, sans que j'eusse encore profité du privilége, J'avertis Danzel, et me fis conduire sur-le-champ au ministère des relations extérieures.

J'ai connu bien des hommes distingués par leur position, leur esprit ou leur talent; les vicissitudes de ma vie m'ont mise en face de bien des supériorités; mais je n'ai rencontré chez personne un tour d'esprit, un genre d'amabilité, un tact plus fin que chez M. de Talleyrand. Chaque fois que j'avais eu le plaisir de le voir et de l'entendre, mon admiration s'était accrue, et d'autant plus, peut-être, que je croyais m'être aperçue qu'il me trouvait assez d'esprit pour l'apprécier.

Il est rare qu'on aborde un ministre comme un autre homme: d'un côté on prépare ses idées, et de l'autre on arrange sa représentation; on se gourme ainsi réciproquement. Je connaissais déjà assez M. de Talleyrand pour savoir que, bien que chez lui le maintien, le regard, les moindres paroles rappelassent l'homme d'État, il aimait la causerie et cette liberté d'esprit qui se laisse aller. La manière dont ma visite fut reçue me fit supposer promptement qu'on ne la

trouvait pas importune. Habituée depuis longtems à être traitée avec des préventions favorables, j'avais cette confiance toujours nécessaire pour ne pas les démentir: aussi j'oubliai bientôt le ministre pour n'avoir affaire qu'à l'homme aimable, dont le sourire accueillant mes saillies les rendit bientôt plus piquantes.

Je ne sais comment l'entretien tomba sur Mme de T......; j'en avais la tête pleine, je racontai comment nous avions fait connaissance, et j'insistai sur le prix que j'attacherais à ce que la puissance pût partager et aider l'intérêt qu'elle m'avait inspiré. Je peignis avec vivacité la scène du Louvre et du pérystile de Feydeau, avec attendrissement le bonheur d'avoir arraché à la mort un être malheureux. Mais une approbation presque ironique calma bientôt mes expressions: le ministre s'en aperçut, et je le lui dis même avec la vivacité de la mauvaise humeur. » Convenez, répondit-il en me prenant la main, que » je parais avoir un cœur bien insensible. — Insensible! m'écriai-je; oh! vous pouvez dire » d'une dureté sans exemple. Rire d'une infor» tune! — Oh! c'est épouvantable.... Mais ce qu'il » y a de plus épouvantable, c'est que je ne ris » point de l'infortune, mais de la facilité de la » charmante conteuse à se laisser tromper par » une intrigante. — Une intrigante! cette dame!

»Mais y songez-vous? Une femme *comme il faut!* »une émigrée!

— »Soyez tranquille; avec de telles dispositions à vous attendrir, parcourez Paris, et vous »trouverez de quoi vous occuper. Suivez les »traces de ces dames comme il faut, et je ne »vous donne pas un mois pour en revenir.

— »Je me garderai de suivre vos conseils. Que »serait la vie, si on n'y faisait un peu de bien?«

Ces mots furent prononcés avec l'accent du mécontentement et de l'émotion; alors, me prenant la main: »Vous me trouvez bien haïssable? »— Mais..... oui, s'il faut l'avouer. Vous êtes »sans pitié,

Vous clouez le bienfait aux mains du bienfaiteur.

»—Bravo! comment! de la mémoire encore avec »tant d'esprit? — Citoyen ministre, je ne ris »pas: comment, vous, noble, proscrit, émigré, »appeler intrigans les victimes. Sont-ils coupa»bles de n'avoir pas eu comme vous le génie de »se tirer d'embarras? — Vous êtes bien la femme »la plus singulière et la plus séduisante. Écou»tez, ma jeune et romanesque héroïne de bien»faisance. J'ai beaucoup fait pour soulager les »malheurs réels des émigrés; voici un carton qui »en renferme les preuves, et en voilà un autre »qui contient les témoignages de l'ingratitude de

» la plupart. — Eh bien! monsieur, il fallait garder le premier, brûler l'autre, et continuer. — » Que l'enthousiasme vous rend belle! Allons, je » vois qu'il faut me justifier. Sachez donc que » proscrit moi-même, cherchant un asile, ce n'est » point dans le cœur des nobles, c'est dans celui » d'une femme obscure que j'ai trouvé cette *gé- » nereuse bienveillance* qui s'attache à l'infortune » pour la soulager, cette pitié courageuse qui » rend au malheureux la force de souffrir, parce » qu'elle est toujours prête à partager ses dan- » gers. Oui, j'ai rencontré ces qualités angéli- » ques, moins votre grâce, votre esprit et votre » instruction, chez une femme qui n'avait point » d'aïeux, mais un cœur; et cette femme ne m'ac- » cusera jamais d'égoïsme et d'ingratitude. — Oh! » pardonnez-moi de vous avoir mal jugé. Voilà tout ce que je pus répondre, mais mon regard parla plus que mes paroles. M. de Talleyrand parut touché: mais le caractère politique reprenant le dessus, il me dit, quand je me retirai: » Ma jeune et belle amie, vous en êtes encore » aux illusions; mais croyez-moi, modérez les » élans d'un cœur qui me paraît bien exposé à » l'ingratitude. Ne vous occupez plus de votre » trouvaille de Feydeau..., et surtout n'allez pas » me haïr à cause d'elle. — Vous haïr? Vous » savez bien l'empêcher, et prévenir un sentiment

» par un autre, l'admiration. Adieu, citoyen mi-» nistre; je reviendrai bientôt causer avec vous. «

Je sortis du cabinet en véritable étourdie. Ma visite avait été longue, et, soit impatience, soit malignité naturelle, les courtisans, qui encombraient le salon d'attente, ne me virent point passer sans m'adresser quelques-unes de ces salutations, qui prouvent tout à la fois leur facilité de supposer le mal et de l'encenser.

Je trouvai D. L*** à Chaillot; il avait terminé tous les arrangemens avec la jeune mère; il m'engagea à l'aller voir le lendemain.

Nous étions dans le salon du rez-de-chaussée; la porte du jardin se trouvait ouverte, celle du vestibule était fermée. Au milieu de notre conversation je crus voir s'agiter la draperie. D. L*** affirma qu'il avait fermé lui-même la porte; cependant, voulant s'en assurer de nouveau, il la trouva seulement poussée contre la serrure: il l'ouvrit entièrement, et aperçut Mme Gaillard qui se glissait dans la salle à manger. Nous ne doutâmes plus qu'on nous eût écoutés. Adélaïde me dit, le soir, que deux messieurs étaient venus dans l'après-dîner, qu'ils avaient causé avec les concierges, et qu'elle avait entendu nommer D. L***. J'étais si loin de penser qu'on pût voir en lui un amant heureux, que je le traitais avec une imprudence faite pourtant pour en donner

le soupçon. D. L***, instruit des bruits qui couraient à ce sujet, était loin de les détruire; sa vanité et son intérêt trouvaient leur compte à les favoriser. Je ne découvris ses vues que trop tard, et cette fois, comme toujours, j'eus l'occasion de reconnaître qu'avec un peu plus de prudence, je me fusse épargné bien des malheurs.

CHAPITRE LIV.

Fausses apparences. — Embarras, — Tourmens cruels. — Baptême de Léopold.

Six semaines se passèrent sans aucun événement important. Je ne recevais plus de nouvelles du général; mais, comme rien ne me paraissait changé autour de moi, ce silence m'affligeait sans me donner de vives inquiétudes. Tout était changé cependant, et je ne m'en doutais pas: on avait découvert mon secret; mes moindres démarches étaient épiées.

La conduite qu'on tint, m'apprit qu'on n'avait voulu m'épargner aucune des humiliations d'un scandale public. Si j'avais eu autant de hardiesse que mes ennemis avaient de persévérance, j'aurais pu déjouer toutes les intrigues, mais je n'ai jamais eu le courage de l'effron-

ras et de ces angoisses, je laissai faire. Une autre volonté que la mienne semblait, par une invincible fatalité, avoir enchaîné mon indépendance. Il fut résolu qu'on prendrait une voiture, qui nous conduirait chez l'accouchée; qu'arrivés là, nous en ferions venir une autre dans laquelle nous monterions avec l'enfant et la sage-femme. (La mère de D. L*** se chargea de jouer ce personnage.) On simulerait ainsi un accouchement imprévu. Vainement je voulus éviter cet abîme de mensonges; l'adresse et la perfidie m'avaient si bien enlacée, que ma conscience obéit à d'autres consciences intéressées, et j'arrivai chez l'accouchée avant d'avoir pu me donner à moi-même une résolution.

La jeune mère était fort mal. Elle me remit son enfant avec bien des larmes, bien des recommandations tendres. Pressant alors l'enfant contre mon sein, je lui fis par mes baisers toutes les promesses d'une mère, et c'est de mon cœur qu'elles s'échappaient. Dieu! qu'elles furent mes agitations pendant le trajet de la rue Blanche à Chaillot! J'allais avoir à soutenir des regards délateurs, ceux du concierge et de sa femme. J'allais avoir à trembler et à rougir devant des mercenaires. Ce trait seul peint tout ce que ma position avait d'horrible.

Les paroles que m'adressaient M. et Mlle D.

L***, leurs conseils, leurs recommandations m'irritaient au lieu de me calmer. Sans répondre, je pressais contre moi l'être innocent, et par momens quelques larmes moins amères coulaient sur son visage.

Nous sommes enfin à Chaillot. La voiture s'arrête; la porte s'ouvre, et nous voilà à l'entrée du vestibule. Un mot instruisit Adélaïde de ce qu'elle devait dire. Aussitôt le bruit de l'évènement se repand dans la maison: Joseph arrive tout essoufflé. »Comme mon général va » être fier s'écrie-t-il! Et c'est un garçon encore... » et il est beau, j'en suis sûr. »

Il fallut me laisser transporter dans ma chambre par Joseph et Adélaïde. On me mit au lit. Mme et Mlle D. L*** paraissaient merveilleusement disposées à leurs nouvelles fonctions. Au bout d'une heure, le fiacre repartit avec la prétendue sage-femme. Mlle D. L*** resta.

Chose incroyable. Une journée si pénible fut suivie d'une nuit pleine de doux songes. J'avais voulu qu'on plaçât l'enfant à mes côtés. Je touchais ses petites mains; je contemplais chaque trait de son visage, approchant doucement de ses joues mes joues animées. Il s'éveilla; je crus qu'il me voyait, qu'il me regardait; et cette illusion me fit tressaillir comme par une ivresse

de mère. Plaisir usurpé, votre expiation était bien près de votre douceur!

Le lendemain Mme D. L*** vint me dire de grand matin que la manière dont le concierge l'avait reçue lui donnait des inquiétudes, qu'il était urgent de prévenir par le prompt baptême de l'enfant: votre rupture avec tous les amis du général vous dispense des cérémonies d'usage. Mon fils sera parrain avec une de nos amies, riche et belle; ils vont venir à onze heures. Toutes les déclaratious sont faites. A ce discours, les illusions disparurent pour faire place à la réalité. Il fallait laisser agir en mon nom; envoyer au baptême comme mon enfant un enfant qui ne m'était rien. Ah! dans ce terrible moment, si un ami véritable m'eût découvert l'abîme! mais la première fatalité de mauvaises actions, c'est d'éloigner les conseils généreux et d'appeler uniquement près de nous la lâche complaisance qui applaudit et engage.

Ainsi entraînée, je ne consentis à rien, mais je ne m'opposai à rien. A onze heures, une berline s'arrêta à la porte. D. L***, donnant la main à une marraine élégante et belle, vint prendre l'enfant. Adélaïde vit partir la berline, et en même tems deux hommes sortir de la maison monter en cabriolet et la suivre. Elle entendit Mme Gaillard s'écrier: »Ah! si la ré-

»ponse pouvait être arrivée; le bâtard et toute »la clique ne passeraient plus cette porte.» Adélaïde vint tout effrayée me rapporter ces paroles. »Oh! madame, me dit-elle, ils savent tout, »et ils trament quelque chose.»

La réponse qu'on attendaient n'était pas arrivée apparemment, car on se borna à l'espionnage, et à une heure l'enfant fut ramené. La marraine vint m'embrasser, et me dire les choses les plus aimables: c'était une femme charmante, et depuis elle n'a jamais été infidèle à ses premières bontés pour son filleul et pour moi-même.

La femme de Danzel, Allemande jeune et fraîche arriva quelques minutes après pour donner le sein à Léopold, en attendant la nourrice. En même tems, Adélaïde fut envoyée chez sa sœur, avec ordre de la rassurer. A son retour, Adélaide m'apprit que sa sœur était mieux, et tout-à-fait sans inquiétude. Que mon cœur souffrait au contraire!

CHAPITRE LV.

Menées de M. de La Rue. — Scènes pénibles. — Indignation de Joseph contre moi.

Nous étions déjà au troisième jour de la coupable comédie. Mon rôle était bien pénible. Outre les angoisses morales, il me fallait garder le lit, et simuler des souffrances que démentait mon visage. Pendant la nuit qui précéda cette troisième et fatale journée, je m'étais levée pour écrire à celui dont le silence me désolait. C'est en vain que ma plume chercha des paroles; mon ame toute confuse de reproches intérieurs ne trouva que le silence.

A quatre heures du soir, le concierge vint appeler Adélaïde, lui criant d'un ton insolent d'annoncer à sa maîtresse la visite de M. B..., avoué. „Vous savez bien, reprit Adélaïde, que madame „ne reçoit pas. — Mam'selle, il faut que votre

„maîtresse reçoive, entendez-vous; il n'y a pas „ici à *barguigner.*“ Adélaïde descend et trouve au salon cinq personnes. L'une d'elles s'avance, et prie avec beaucoup de douceur d'avertir qu'on est porteur d'un ordre du général Moreau. Adélaïde, pâle d'effroi, arrive en courant, se jette sur mon lit, et, fondant en larmes: „Oh! mon „Dieu!... Oh! madame!... Ma pauvre sœur!... „C'est le commissaire!... Songez à ma pauvre „sœur.“ Le besoin de consoler et de ranimer Adélaïde me fit retrouver plus de résolution que je n'en aurais eu pour moi-même. „Que peut „avoir à craindre votre sœur? m'écriai-je. Que „peut-on lui faire? J'ai voulu adopter son en„fant, elle y a consenti; il n'y a là rien de dan„gereux. Ne me rendez point folle avec vos „hélas et vos cris; nous allons voir. — Madame, „dix hommes, au moins, sont en bas. Ils ont „un ordre. — De qui? Personne n'a le droit „de m'en donner. — C'est du général. — Ah! „c'est ce qu'il faut voir; faites-les monter tous.“ Adélaïde ouvre la porte, jette un cri, et revient à moi en disant: „Ils sont là, madame; la „grosse Gaillard est à leur tête: c'est certaine„ment elle qui les a amenés.“ A ces mots, je m'élance dans la pièce voisine, et d'une main indignée j'applique deux soufflets sur la large face de la Gaillard; et, prompte comme l'éclair,

je referme la porte au verrou : „ Verbalisez, messieurs, dis-je à travers la porte, dans un moment je vous recevrai. Adélaïde seule doit „rester auprès de moi.“ Dans le moment, ma prétendue garde, Mme de L***, venait de s'échapper. Adélaïde, toute tremblante, se réfugie près du berceau. L'enfant dormait: à sa vue, ma colère se calma soudain, et je sentis tous les devoirs qui m'étaient imposés. Tout en rassurant Adélaïde, j'avais jeté sur moi une robe du matin. » Ouvrez maintenant, lui dis-je; faites » entrer ces messieurs. «

Il n'est pas de position si critique où une femme n'aperçoive l'impression qu'elle produit. Cela suffit d'ordinaire pour lui redonner de l'empire: c'est ce qui m'arriva. Après quelques excuses polies, ces messieurs m'expliquèrent les motifs de leur démarche, qui leur avait été suggérée par les sollicitations de M. de La Rue, et les dépositions des sieur et dame Gaillard, relatives à une grossesse et à un accouchement supposés. » J'ignore, messieurs, répondis-je, jusqu'à » quel point les lois autorisent une pareille visite. Je n'ai, ce me semble, de compte à rendre de ma conduite qu'au général Moreau. On » m'a parlé d'un ordre de lui; avant tout, veuillez me le montrer. « Ce ton ferme et résolu

» fit passer là surprise du côté des questionneurs. Leurs manières étaient fort bonnes, et l'un des deux me plut surtout par un ton de franchise qui provoqua la mienne. » Madame, me dit-il, » nous ne sommes point, à promptement parler, » porteurs d'un ordre, mais d'une simple invita- » tion de rechercher la vérité. Il s'agit d'une » fausse grossesse, d'un enfant supposé et dé- » claré fils de vous et du général Moreau; il » n'en est rien. Vous vous épargnerez beaucoup » de peines, et à nous le désagrément de vous » en causer, en consentant à signer cette décla- » ration; elle contient que cet enfant n'appartient » ni à vous, ni au général Moreau. Un refus » vous exposerait à des recherches fort désagréa- » bles pour constaster un état qui ne peut être » le vôtre, pour peu qu'on vous regarde; car » l'éclat et la fraîcheur de vos traits ne le démen- » tent que trop. «

Adoucie un peu par cette flatterie, entraînée bien plus par le désir de sortir d'un dédale de mensonges sans issue, je répliquai sans hésiter: » Excusez-moi, Messieurs; je ne signerai aucun » papier revêtu de formules judiciaires; mais » je consignerai volontiers de ma main l'aveu » que cet enfant n'est pas le mien, et que pas » conséquent il est étranger au général Moreau

„J'ajouterai même, que s'il a été présenté comme „tel, c'est à mon insu et contre ma défense for„melle. Si cette indigne fausseté a été commise, „qu'on s'en prenne à ceux qui l'ont accomplie, „et à M. de La Rue qui ne l'a point empêchée. „Il le pouvait, cependant, car il paraît qu'il „était instruit de tout; mais il a préféré le plai„sir de me faire paraître plus coupable encore „que je ne suis, au devoir d'épargner à son „ami le désagrément de se voir mêlé dans cette „affaire. Je saurai suppléer à sa générosité et „à son adresse. Le nom du général ne sera „point compromis." Alors j'appelai Adélaïde, qui, toute saisie de ce qui se passait, me répondit à haute voix: „Ah! madame, gardez„vous de rien écrire! tout le monde est ligué „contre vous.... Je viens d'entendre des cho„ses.... — Qu'avez-vous entendu? J'ai entendu, „madame, qu'ils ne peuvent rien tant que vous „ne signerez pas; ainsi ne signez pas, Joseph „est revenu, je l'ai envoyé chercher le com„missaire, et nous allons voir. — Je vous „sais gré de votre zèle; mais courez bien vite „contremander M. le commissaire; tout est fini; „ici personne n'a rien à craindre. — Mais, ma„dame, savez-vous qu'on veut vous mettre de„hors. — Encore une fois, ne craignez rien;

» prenez votre petit neveu; il sera toujours mon
» fils d'adoption; emportez-le, et surtout ne le
» confiez à qui que ce soit. »

Rien n'imprime tant de fermeté aux paroles et tant de dignité au maintien, que le sentiment d'un devoir; aussi, me relevant à mes propres yeux de tout le respect que je paraissais inspirer dans ce cruel moment, j'eus le courage d'achever ce qu'il commandait à ma conscience.

Voici la déclaration que je signai:

» La soussignée déclare que l'enfant baptisé
» hier par son ordre aux noms de Léopold-Victor
» Van-Ayl*** n'est point ni d'elle, ni du général
» Moreau... mais un fils d'adoption de la sous-
» signée.

» ELZELINA VAN-AYLDE-JOUGHE. »

Un de ces messieurs me fit observer que cette déclaration n'était point suffisante, puisque l'enfant avait reçu non pas le nom de Van-Ayl***, mais celui de Moreau. » Je l'ignore, répondis-
» je; je vous avouerai même qu'il me faudrait à
» cet égard des preuves légales; je les verrais
» même, que je ne pourrais déclarer que ce qui
» est la vérité, c'est-à-dire que ce nom a été
» donné contre mon gré, à mon insu, et que j'ai
» eu seulement connaissance de cette odieuse four-

»berie par sa preuve écrite. Maintenant, mes-
»sieurs, je crois votre mission remplie.«

Tous deux se levèrent. Le plus jeune, qui se disait avoué, et qui l'était en effet, m'offrit ses services et me demanda la permission de revenir le lendemain. Je la lui accordai par l'espérance que, désabusé, il ne serait plus de mes ennemis, et par le besoin de me donner un guide dans de pareils embarras.

Ces aveux m'avaient soulagée; et déjà revenue à la légèreté de mon caractère, quand je reconduisis ces messsieurs jusqu'à la porte du vestibule, je leur dis en riant et assez haut pour être entendue: »Comme dans mon état la colère est
»une crise dangereuse, je vous prie de m'en
»épargner le retour, par des ordres à l'espion
»qui vous a indiqué le chemin de mon apparte-
»ment, de ne point se présenter devant moi, au
»risque de quelqu'un de ces soufflets que vous
»avez pu juger; quant aux premiers, je les paie-
»rai, c'est de toute justice.«

L'avoué et ceux qui l'accompagnaient riaient encore de la boutade, en traversant la cour et en entrant chez Mme Gaillard. Je confesse que j'éprouvais un secret plaisir de la mortification qu'elle essuya pour tout salaire de ses services. Plus raisonnable, le mépris eût dû être ma seule

vengeance; mais la raison n'a jamais été mon lot, et, dans la circonstance, mon irritation n'était pas de nature à se contenter du dédain.

Rentrée dans mon appartement, je donnai à Adélaïde des confitures, des sirops, une foule d'objets, et 300 francs, en lui ordonnant de porter tout cela à sa sœur, et de la prier d'envoyer quelqu'un, le soir, pour prendre l'enfant. Je la chargeai aussi d'un billet pour D. L***. Quoique fort clair, ce billet a servi encore de texte à des interprétations bien injustes. Le voici :

„Je ne sais quelle est la vérité de ce qu'on „vient de me dire au sujet du nom sous lequel „on a fait baptiser Léopold; mais je sais que, „sans une horrible perfidie, vous n'avez pu lui „faire donner que *le mien*. N'ayant pas l'habi„tude de rejeter mes torts sur les autres, je ne „vous accuserais qu'autant que vous vous se„riez permis cet indigne abus de confiance. Votre „sœur a disparu au moment de la scène, je dois „donc vous croire instruit déjà du commence„ment, et je vous en mande la fin pour qu'elle „règle votre conduite.

„*J'ai déclaré toute la vérité, sans accuser per„sonne que moi.* Ne venez pas ici, n'envoyez „personne. Adélaïde vous portera les nouvel-

„les. Comme il n'y a rien à craindre pour le „moment, dormez en paix."

Adélaïde partit. Il était six heures du soir, et je me trouvai seule dans cette chambre où venaient de s'accumuler tant de scènes pénibles, qui ne devaient pas être les dernières. Mon premier mouvement fut de m'approcher du berceau, d'y contempler l'enfant, l'objet innocent de tant d'alarmes; puis, des larmes coulant de mes yeux et profondément attendrie, j'effleurai son joli visage de baisers, suivis de sermens; je promis la tendresse d'une mère, ses soins éternels, ses sacrifices constans...... Cher enfant! j'ai tenu mes sermens; et j'ai reçu ma récompense, puisque ton dernier soupir fut encore un élan de reconnaissance pour ce que tu nommais mes bienfaits!

Adélaïde, à son retour, me trouva jouant avec Léopold. Elle me raconta que D. L***, en lisant ma lettre, avait laissé éclater une incroyable fureur. Il avait écrit plus de dix réponses, les déchirant toutes; enfin, il lui avait remis ce peu de lignes:

„En honneur, je crois rêver, madame! Est„il concevable qu'on puisse se laisser maîtriser „et jouer ainsi! Il y va d'une fortune! Vous pou„vez encore tout réparer; mais pas de *philoso-*

„*phique* dédain! De la résolution! Portez plainte
„contre ceux qui se sont permis de violer votre
„domicile.

„Recevez la personne qui ira ce soir vous de-
„mander, Mme Delville. Cette personne vous
„tracera la marche à suivre. Écoutez les avis
„qu'on vous donnera. Mon Dieu, songez donc
„qu'il y va de cinquante mille livres de rentes."

Je chiffonnai la lettre avec indignation, bien résolue d'agir seule; mais ma faiblesse ordinaire voulut voir cependant la personne que D. L*** m'annonçait; de là une méprise suivie encore d'une scène bien fâcheuse.

Adélaïde, prévenue que j'attendais quelqu'un, arrive une demi-heure après avec un homme âgé; sans lui avoir fait la moindre question, persuadée qu'il sagissait de la personne dont je lui avais parlé, dès les premiers mots se révèle la méprise: *c'était un chirurgien-accoucheur envoyé pour constater mon état*. Sans ses rides et ses cheveux blancs, j'eusse eu de la peine à me contenir. Je l'engagai seulement à me laisser en repos, et cela du ton le plus digne et le plus résolu. „Mais, Citoyenne, vous avez eu „un enfant? — Que vous importe? — Com-„ment; mais cela m'importe beaucoup; car je „dois faire une déclaration ou procès-verbal. —

„Elle est inutile. — Inutile! mais pardonnez-moi, „je dois dire..... — Voici ce que vous avez à „dire...... — Mais, Citoyenne...... — Veuillez m'é„couter. — Ma déclaration seule est nécessaire, „la voici: je n'ai jamais été enceinte, par consé„quent je n'ai pu accoucher. Il m'a plu d'adop„ter un enfant, et cela ne regarde ni vous, ni „ceux qui doivent *verbaliser*. Est-ce clair? Main„tenant faites-moi le plaisir de me laisser en re„pos. Adélaïde, reconduisez monsieur." Le docteur bénévole sortit tout étourdi et sans répondre un mot.

Peu d'instans après arriva un des parens de la jeune mère avec la femme qui la gardait; Adélaïde me les amena tous deux. J'ordonnai de faire entrer une voiture dans la cour. J'avais préparé un paquet énorme de ce que j'avais trouvé de plus utile dans la layette. Adélaïde fut chargée de porter ce paquet dans la voiture; mais elle n'osait descendre seule. „Les Gaillard nous guet„tent, Madame, me dit-elle; s'ils allaient nous „empêcher de sortir? — Venez, vous allez voir „si je crains les Gaillard; suivez-moi."

Je descends portant l'enfant dans mes bras; le parent de la jeune mère et la garde-malade montent dans la voiture; j'embrasse Léopold encore une fois, je recommande à Adélaïde de l'accompagner et de revenir au plus vite. Au

moment où la voiture disparut, arriva un homme tout haletant; il fit plusieurs signes aux Gaillard, et j'ai su depuis que ceux-ci lui avaient envoyé demander s'il fallait ou non laisser partir l'enfant. Il furent bien désappointés d'apprendre qu'ils ne pouvait absolument rien, et la méchante concierge eut une attaque de nerfs à cette nouvelle.

Joseph, qui se trouvait sur mon passage comme je remontais chez moi, se detourna vivement pour m'éviter. »Quoi! Joseph, vous me fuyez? »— Oui, répondit-il brusquement; puisque vous »n'êtes point grosse, il est clair que..... Oh! mon »Dieu, qui aurait jamais pu le croire, tromper »mon général! vous; Madame, qui en parliez »de manière à tirer les larmes. Quel chagrin »pour lui, qui vous aime comme un fou!..... »Ah! Madame, c'est bien mal. — Joseph, écou»tez-moi. — Non, Madame, je ne veux pas vous »écouter; vous m'enjoleriez, comme vous en»jolez tout le monde. Puisque vous n'êtes pas »accouchée, je vois bien que les *Gaillard* avaient »raison; que vous êtes une trompeuse, une sé»ductrice. — Vraiment, il disent cela? — Oui, »Madame ils le disent, et, quoique je n'aime »pas ces gens-la, il faut bien que je le croie. »Ah! mon pauvre général!» et, à cette dernière exclamation, il s'enfuit, afin d'échapper au dan-

CHAPITRE LVI.

Un songe. — Envoyés de M. de La Rue. — Départ de Chaillot.

La nuit qui vint clore une journée si orageuse devait m'apporter bien peu de repos, et l'excès de la fatigue vint seul me procurer un sommeil bien court, signalé par un rêve dont les circonstances furent si singulières, que ma mémoire les a encore présentes, et que ma plume va les retracer.

Je me crus au milieu d'une enceinte immense, que n'éclairait aucune lumière. Saisie d'angoisses inexprimables, je me sens tout-à-coup entraînée vers un endroit resplendissant d'une vive clarté. Une foule nombreuse et jeune pressait mes pas: un guide s'offre à moi; je reconnais en lui un officier que le monde avait souvent rapproché de moi, et où, toujours empressé de me suivre, je l'avais remarqué bien moins par

sa galante attention pour ma personne que par son admiration passionnée pour le général Moreau. Cet officier, d'une physionomie mobile et spirituelle, ne perdait rien, et gagnait au contraire à une large cicatrice qui sillonnait sa bouche. Je l'avais surnommé l'*Inspiré*, et en effet son air, ses gestes, ses paroles avaient quelque chose de magique. Il se nommait Oudet ou bien Oudinet, je ne savais trop.

Me voilà bientôt placée par lui au milieu d'un cercle où je n'entends que les murmures d'une langue mystérieuse et inconnue, interrompue par ce seul mot, qu'Oudet prononce en français et de l'accent d'un supérieur: » Elle est là, la compagne de celui que nous cherchions.» A l'instant, je me sens enlevée dans les airs, échangeant tout-à-coup la simplicité de mes vêtemens contre un brillant costume, puis comme livrée sur l'avant-scène d'un théâtre aux regards d'un public immense. Effrayée, je m'enfuis vers la coulisse, et je me retrouve encore dans les bras de ce même homme, qui me serre contre sa poitrine en s'écriant: » Malheureuse femme! » quelle destinée magnifique vous avez jouée!»

Tout disparut à cette parole terrible; et j'étais depuis long-tems hors de mon lit et debout près de ma fenêtre, que le bruit en retentissait encore à mon oreille.

Je n'avais jamais eu avec cet officier d'autres relations que ces politesses banales qu'amène une rencontre plus ou moins fréquente dans les mêmes salons. Quoiqu'il m'eût paru plein d'empressement pour moi, et de qualités originales faites pour plaire, je n'avais jamais eu l'idée de l'attirer chez moi. Il me paraissait donc bien extraordinaire qu'au milieu de tant de préoccupations présentes, un être si étranger à mes affections et à mes inquiétudes fût devenu l'objet de mes rêves. Il influa plus tard sur mon repos, et cette bizarre imagination d'un rêve amena plus d'une réalité funeste dans ma vie.

La fâcheuse direction que j'avais moi-même donnée à mon sort allait rassembler bien des maux sur ma tête. Je vais retracer à la hâte les dernières scènes de mon séjour dans une maison où tout autre femme eût apprécié le bonheur d'une glorieuse protection, d'un noble attachement, et d'une opulence honorable. Une sorte de fatalité, née de mon caractère et de mon imagination frénétique, ne me donna que les occasions et les moyens d'être plus promptement malheureuse.

Il était neuf heures du matin; je parlais à Adélaïde de mes projets de départ, quand, sans être annoncé, sans même frapper à la porte, l'ac-

coucheur, que j'avais si peu ménagé la veille, entra suivi de deux hommes.

Au simple soupçon d'une offense, mon premier mouvement est terrible. Repousser le guéridon dressé pour le déjeûner, faire voler la porcelaine en éclats, et jaillir l'eau d'une bouilloire snr les jambes des trois indiscrets, tout cela fut un trait impétueux que j'accompagnai de l'ordre impérieux et hautain de sortir.

„Pardon, Madame, dit le plus jeune, en s'a„vançant; les concierges n'ayant voulu ni nous „conduire, ni nous annoncer, nous avons ou„vert cette porte sans penser que ce pouvait „être celle de votre appartement. Croyez bien, „Madame; que nous n'avons eu aucune intention „de vous offenser. — De quoi s'agit-il, messieurs, „demandai-je un peu plus calme; et, désignant „l'accoucheur: Monsieur est au moins inutile ici; „je le luî ai déjà déclaré; n'ayant jamais été en„ceinte, je nai jamais pu accoucher. — C'est jus„tement, Madame, ce qu'il s'agit de constater. „— Mais, messieurs, il me semble que ma dé„claration doit suffire. — Madame, permettez; „le général Moreau n'ayant pu croire à la fein„te, craignant d'être injuste, ne veut pas qu'on „agisse sans preuves. — De grâce, messieurs, „écoutez-moi: ce que vous appelez agir, c'est „probablement m'ôter le titre qu'il m'a forcée

„de prendre, et me faire quitter sa maison. Eh „bien! messieurs, j'allais m'en éloigner. Moi-„même je m'occupais de mes préparatifs de dé-„part. L'enfant est rendu à sa mère; seule, je „reste chargée de son sort: que veut-on de „plus? — Quelques mots encore, Madame; la „lettre du général Moreau, qui autorise ici nô-„tre présence, charge M. de La Rue de s'enten-„dre avec vous pour vos intérêts pécuniaires. „Le général ne vous hait pas. — Non, Moreau „ne me hait pas; cette dernière attention me le „prouve. Le seul motif pour lequel il puisse „me retirer son affection, il l'ignore.* Quant à „ce qui vient de se passer, un pareil éclat ne „peut venir de lui, mais de mes ennemis. Faible, „il a écouté des suggestions étrangères; mais il „ne sera jamais sans égard. Il n'oubliera point „qu'il m'a connue au sein d'une famille opulente „et honorable, et que si mes égaremens m'ont „fait accepter l'appui d'un grand homme, il n'a „point, dans ses faiblesses mêmes, acquis le droit „de mépriser celle dont les parens lui avaient „prodigué aussi une hospitalité généreuse.

Par l'émotion, mes paroles avaient pris cet

---

* J'ignorais toujours moi-même l'erreur d'adresse qui lui révéla alors ma passion romanesque pour Ney.



accent de vérité qui pénètre. Entièrement remise, je fais asseoir ces messieurs, et j'ajoute d'un ton ferme: „Quant à M. de La Rue, veuil„lez bien lui dire que son bas espionnage et son „intimité avec mes valets me le font paraître „maintenant aussi méprisable qu'il m'avait tou„jours paru ridicule. Je n'ai point besoin de „son entremise. Le général Moreau m'a donné „une procuration signée de sa main, de dispo„ser des fonds placés chez M. de La Rue. Je „puis en user, ou n'en pas user, comme il me „conviendra. Mon intention est de quitter Chail„lot aujourd'hui même.“ Courant à mon secrétaire, j'y pris un double de l'état du mobilier, et, le remettant au plus jeune de ces messieurs, j'ajoutai, avec un peu d'ironie: „Il me semble „que je puis partir maintenant et sans attendre „main-levée de ma personne par M. de La Rue. „— Oui, Madame, sans aucun doute; mais il va „de votre bonheur de n'en rien faire. Votre „langage est celui de la vérité; vos sentimens „feraient pardonner les plus grandes fautes, et „il ne s'agit ici que d'une erreur. Voyez le gé„néral, Madame; restez dans cette maison, il „va arriver.“

Ces mots me firent frissonner, et je ne songeai plus qu'à fuir une présence dont je ne pouvais soutenir l'idée même. Tout en m'accusant,

j'osais aussi accuser Moreau : Je le croyais livré à mes ennemis. Rester dans l'espoir d'un pardon, dans l'intérêt d'un empire dont je ne voulais plus jouir..... Oh! non, mille fois..... J'attendais des regrets de Moreau; mais je lui connaissais trop de délicatesse pour attacher quelque prix à la possession d'une femme dont le cœur ne serait plus à lui.

Ma fierté, réveillée par ces réflexions, prit irrévocablement son parti. Je déclarai à ces messieurs que j'allais quitter la maison, et qu'ils eussent à en prevenir M. de La Rue. Voyant toutes leurs observations inutiles, ils me quittèrent. Adélaïde voulut aussi me persuader. «Quitter cette maison, me dit-elle, n'est-ce pas, »Madame, risquer beaucoup? Le général vous »aime; vous êtes belle et séduisante: avec lui »vous aurez toujours raison. Il suffit de rester »pour le convaincre; tandis qu'une fois partie, »ce sont vos ennemis qui auront beau jeu. Eh! »on ne trouve pas tous les jours un *sort* com»me le vôtre.» Dieux! je vis dans quelle classe Adélaïde me plaçait, et un juste orgueil affermit encore ma résolution. »Adélaïde, lui dis»je, veux-tu t'attacher à moi et me suivre? Re»noncer au *sort*, qui te paraît si brillant, ce »n'est pas perdre les moyens de récompenser tes »services. Je ne veux en ce moment qu'une

» chose, quitter de suite cette maison. Prépare » ma toilette. Je vais mettre en ordre mes pa» piers, puis nous irons voir des logemens.

» — Puisque Madame est décidée, il me semble » qu'elle pourrait charger M. D. L*** de ce soin, » Madame n'a qu'à lui écrire un mot; car enfin » elle ne peut pas partir avant demain.

» — Je voudrais au contraire partir dès au» jourd'hui. D. L*** ferait des objections, et il » ne m'en faut aucune. »

Adélaïde était une femme de chambre appartenant à la haute *civilisation*, attachant peu de prix aux principes, mais beaucoup au-dehors, et surtout au fond des choses, à l'argent. Elle savait que je n'en manquais pas; que j'avais bijoux nombreux et riche garde-robe, et son imagination alla si loin dans ses nouvelles espérances, que cette fille fit très gaiement les préparatifs du départ qui d'abord l'avait tant afffigée. C'était un de ces êtres qui ont une idé fixe, celle de s'enrichir; et j'ai vu depuis que le monde était peuplé d'Adélaïdes.

A l'instant où je fermais ma cassette, arriva un commissionaire porteur d'un billet de D. L***. Ce billet m'ayant décidée à modifier le plan que je m'étais tracé, je répondis a D. L***

»Rien, mon ami; le général ne doit plus m'ai-
»mer. — Cela se commande-t-il, Madame!... Et
»où allez-vous donc avec mademoiselle? — Te-
»nez, Danzel, voici mon adresse; c'est à vous
»ou bien à Joseph que je veux confier la lettre
»qui lui apprendra tout. — Oh! bien, Madame,
»j'espère que j'aurai encore le plaisir de vous
»conduire; vous vous raccommoderez. Il vous
»aime tant, ce brave homme!» Je fus touchée des preuves d'attachement de ce bon Danzel. Mais, qui le croirait? mon émotion fut encore ici calomniée par le concierge et sa femme, témoins de cette scène. L'ame des êtres vicieux est un abîme de pensées bien horribles.

Je partis enfin. En moins d'une heure je fus installée dans mon nouveau logement. En y entrant, j'éprouvai un secret plaisir. J'étais libre, j'étais *chez moi,* et je me disais que s'il en eût toujours été ainsi, j'aurais évité une partie de tout ce qu'ailleurs j'avais souffert. Je le confesse à ma honte, la constance n'a jamais été ma vertu. Je vois rarement quelque chose au-delà du moment présent, et je ne sentais alors que la joie d'échapper à l'embarras d'une entrevue que ma conscience m'eût rendue trop pénible. Tout semblait réuni pour me distraire en ce moment. Les soins de mon intérieur, la disposition de mes livres et de mon bureau, et, par-

dessus tout, le sentiment de mon indépendance. C'est bien du foud de mon ame que je m'écriai :

Ah ! je sens qu'être libre est le premier des biens.

CHAPITRE LVII.

*Nouveau projet. — Visite à Molé. — Rencontre de Joufre. — Légère brouillerie avec D. L***.*

Depuis bien long-tems je n'avais eu un réveil plus doux que celui du lendemain de mon installation dans mon nouvel appartement. Tout autre femme n'eût senti peut-être que le contraste qu'il offrait avec l'opulence de la veille. Mais oubliant même tout ce que je pouvais réclamer, ma seule pensée fut que j'étais entièrement maître, et pour moi cette pensée, c'est le bonheur. S'il est peu de femmes qui aient jeté plus d'or pour de brillantes futilités, j'ose dire qu'il en est moins encore qui sachent mieux s'en passer. Depuis long-tems, sous le poids d'une complète infortune, je ne donnerais pas même le nom de courage à l'habitude des privations, si elle n'avait trop souvent à subir les regards du monde, qui, en se fixant sur l'extérieur de la misère avec une sorte d'ironie, l'avertissent

de la douleur par l'humiliation de l'amour-propre.

Le premier acte de ma volonté libre fut d'écrire à D. L***, qu'ayant trouvé la conduite de sa cœur et de sa mère d'une prudence un peu poltronne, genre de qualités que je méprise souverainement, je rompais toute liaison avec elles. Quant à lui, je l'assurais que je le verrais toujours du même œil, tant qu'il ne me ferait pas repentir de ma confiance.

Enchanté de ce trait de caractère, je me lève en parcourant en reine toutes les pièces de mon logement. J'étais en peignoir; mes cheveux roulaient en longues tresses négligées sur mes épaules; une glace réfléchit soudain mes traits, et mon attitude envoie à mon cœur je ne sais quel murmure d'orgueil et de joie qui ne m'était pas ordinaire. Rajustant ma coiffure, donnant à mon peignoir la forme d'une tunique, je me mets à débiter les vers de Racine sur le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil, puis de plus longues tirades, des scènes tout entières d'Iphigénie.

Adélaïde, qui m'écoutait sans que je m'en doutasse, s'écria: « Que madame serait belle sur le » théâtre! Ses gestes peignent, sa voix surtout » attendrit! » A quoi tiennent les résolutions! L'idée la plus étrange me vint au moment même

de ce succès domestique presque ridicule ; mais dès qu'une idée passe devant mon imagination, de sa chimère à sa réalité il n'y a qu'un pas, et il est bientôt franchi. Ma journée s'écoula en rêves tragiques; j'entendais les applaudissemens du théâtre; je me voyais déjà devant Talma, recevant ses encouragemens, ses conseils et son sourire. Tout à coup un moyen s'offre à mon esprit de savoir au plus tôt à quoi m'en tenir sur mon talent dramatique. Molé, que j'avais connu à Lyon, était en ce moment à Paris. Je lui écris à l'instant même pour lui demander une entrevue. La réponse fut des plus empressées et des plus aimables; l'audience enfin indiquée pour le jour même.

Ma toilette fut une grande affaire, et j'avoue que je n'avais jamais mis tant de réflexion dans mon ajustement, et tant de travail dans la simplicité de ma mise. Je reçus de Molé l'accueil le plus flatteur, et quand je lui appris comment et pourquoi j'avais quitté Chaillot, en renonçant à un titre et à un nom, il ne fut ni moins poli, ni moins gracieux pour moi. J'abordai promptement le sujet de ma visite. Molé, avec ce ton de galanterie qui lui était habituel, me donna des encouragemens dont je fus charmée. Il me fit répéter plusieurs tirades de différens rôles, et il me trouva plus propre à l'emploi des reines qu'à celui des jeu-

nes princesses. »Bien que vous ayez de fort »belles larmes, me dit-il, votre organe exprimera »mieux la fierté de Sémiramis et les emportemens de Roxane, que les terreurs ingénues d'Iphigénie, et les timides soupirs de Junie. Travaillez, étudiez et n'hésitez pas à vous essayer »dans les rôles de *Raucourt*. Vous la remplacerez, si vous pouvez vaincre votre accent. »Accent n'est pas précisément le mot; mais c'est »quelque chose que l'on sent n'être pas français; »ce quelque chose n'est ni gascon, ni allemand, »et n'a rien de désagréable dans la société; toutefois au théâtre, et au Théâtre-Français surtout, on ne le tolérerait pas. Vos traits sont »réguliers et nobles; vous serez superbe en »scène avec ces yeux-là.«

Je ne rapporterais pas si exactement les complimens de Molé, s'ils ne servaient à établir la fragilité des jugemens, même de l'expérience la plus consommée. Il se trompait complètement sur l'effet que je devais produire au théâtre. Je perdais tous mes avantages sous le rouge et les lumières; mais il me reste bien des évènemens à rapporter avant d'arriver au jour où je l'appris si cruellement. Ma franchise s'exerce assez sur moi-même, pour qu'il me soit permis d'exprimer avec une égale liberté mon jugement sur Molé, et sur l'effet que me produisirent les mor-

ceaux dont sa leçon de déclamation se composa. Sa voix, ses attitudes, ses gestes, si vrais dans la comédie, me semblèrent une véritable exagération dans les rôles d'Arsace, d'Achille et de Tancrède. Au moment où il débitait celui de Zamore, et s'abandonnait à tout l'emportement de son jeu, involontairement je m'écriai : « Oh » non, cela n'est pas tragique; répétez-moi plu» tôt Alceste ou Clitandre. » Molé avait trop l'usage du monde pour s'offenser des observations d'une femme; mais l'orgueil de la vieille école lui arracha cependant ces mots : « Voilà » le malheur de nos débutans! ils n'ont que Tal» ma devant les yeux. — Mais M. Molé, ne le » trouvez-vous donc pas admirable. — Dans son » genre, oui; mais de mon tems ce genre n'eût » pas réussi. — Comment on n'aimait donc pas » alors la vérité et le naturel. — Pardonnez-moi, » dans la comédie; mais la tragédie exige plus » de pompe dans la diction, et Talma est trop » simple. — Quelle erreur! Les rois, les héros, » les tyrans ne sont-ils pas des hommes? Ne doi» vent-ils pas parler, avec le sentiment de leur » dignité, je le veux bien; mais aussi avec l'ac» cent de la nature? — Ma belle dame, cela nous » mènerait trop loin. Si votre résolution est sé» rieuse, fréquentez le théâtre, sans vous atta» cher à aucune imitation exclusive. Venez me

» voir dans deux jours. D'ici là je vous aurai
» trouvé un maître pour corriger votre accent;
» plus tard nous verrons ce qu'il y aura à faire.
» Je désire aussi vous présenter à Mme Remond,
» ma nièce; à mon retour de Lyon, je lui ai
» beaucoup parlé de vous.« Molé me reconduisit à ma voiture avec cette exquise politesse, et en quelque sorte avec tout le luxe des manières brillantes de son emploi. Si quelques réflexions se sont mêlées à mes éloges pour cet acteur unique, admirable dans son genre, qu'on ne l'attribue à aucun mouvement de malice ou d'ingratitude. J'en agis avec lui comme avec tous les artistes qui ont en quelque façon *posé* sous mes yeux; je n'ai pas la prétention de les juger, je me borne à la bonne foi de les peindre. Quant à Molé, je le quittai avec cet enchantement qui suit toujours chez moi le rêve de quelque projet extraordinaire.

En rentrant à mon hôtel, je rencontrai M. Joufre, l'une de ces figures qui avaient le plus souvent circulé dans les salons que je fréquentais. Il était dès cette époque le familier de tous les hommes du pouvoir; plus tard, il devint secrétaire du ministère de l'intérieur, sous Lucien Bonaparte. Son cabriolet nous arrêta sous le guichet du Carrousel. Mon cocher fut insolent; il le fut davantage. Déjà on entourait les deux

voitures; deux partis se formaient autour d'elles, lorsque, mettant la tête à la portière, je reconnus Joufre; il me reconnut aussi, et les excuses succédèrent dès lors aux imprécations impolies. „Comment! c'est vous, s'écriait-il; que ne l'ai-je „su plus tôt. Me permettez-vous de suivre votre „voiture? — Je ferai mieux; je vous engage à „monter dans la mienne, car j'ai besoin de vous. „— Ah! c'est-à-dire que si je vous avais été inu„tile, vous m'auriez laissé là? — Cela eût été „possible.« Il se plaça à mes côtés, et nous partîmes. Je m'aperçus bientôt, aux fadeurs familières que Joufre me débita, qu'il s'y croyait autorisé par le bruit de mes aventures. Je lui demandai en retirant ma main qu'il avait fort lestement saisie, s'il savait que j'avais quitté Chaillot. „Tout le monde le sait, répondit-il, et l'é„vènement fait grande sensation. Les femmes „vous blâment amèrement: c'est une vieille jalou„sie; les sages vous plaignent, c'est de la com„passion; les fous approuvent, c'est de l'espé„rance; car il leur paraissait affreux que, si „jeune et si belle, vous vécussiez pour un seul. „— En ce cas, répliquai je avec un peu d'ironie, „je n'ai pas à redouter votre censure. — Loin de „là, je suis dans la classe des fous; soyez sûre „de mon approbation; et pour commencer la „folie, allons déjeûne chez Rose. — L'extrava-

„gance n'est point de mon goût aujourd'hui; j'ai „à vous parler sérieusement. — Ah! bon Dieu! „du sérieux dès le matin; c'est porter malheur „à toute ma journée.“

J'avais réellement besoin de ses services; et ne voulant pas le recevoir dans le moment, je lui indiquai une heure pour le lendemain, et il reprit son cabriolet qui nous avait suivis.

A mon retour, je trouvai D. L*** qui m'attendait. Nous eûmes querelle assez vive à l'occasion de ma volonté de ne plus voir sa prétendue famille. Il mit à m'en faire changer, l'obstination de quelqu'un qui se croit nécessaire, et moi à y persévérer la fermeté de quelqu'un qui veut rester indépendant. Nous nous séparâmes brouillés, et nous le fûmes deux jours. Il revint le premier; et, s'il n'eût prévenu la réconciliation, je l'eusse provoquée: car, tout en ne l'aimant pas, tout en le méprisant même, je le sentais indispensable dans la position où je m'étais placée, comme un de ces êtres à qui l'on ose avouer tout ce que l'on cache au monde. Il savait composer avec mes remords, affermir mes pas toujours chancelans dans la route où j'étais lancée, travailler ma conscience, et m'en sauver les tourmens. Ah! ce n'est pas sans raison que je l'ai appelé mon mauvais génie!

CHAPITRE LVIII.

Oudet. — Scène singulière. — M. Lecoulteux de Canteleu. — Ses soupçons. — Sages résolutions promptement évanouies.

La tête toute pleine de ce que m'avait dit Molé, je voulus commencer immédiatement mes études dramatiques. Le soir même, j'allai avec Adélaïde à une représentation de *Macbeth*. Ma toilette était fort simple; car, loin de chercher les regards publics, je voulais les éviter avec soin; mais Adélaïde, beaucoup plus impatiente de briller, s'était habillée avec tout le clinquant d'une véritable soubrette de comédie. J'entendis cependant, en traversant les corridors, les chuchotemens de quelques groupes où l'on semblait me reconnaître, sans doute à l'air original que la simplicité ne m'enlevait pas. A l'instant, un homme s'élance vers moi, et s'écrie d'un air inspiré: »C'est toujours vous.« Je demeure interdite. C'était Oudet; cet Oudet, objet récent d'un

si singulier rêve. »Accordez-moi la grâce de »vous accompagner;« et déjà il s'était emparé de mon bras, et nous marchions ensemble dans le corridor. »Je vous ai donc retrouvée! me »dit-il avec un incroyable élan de sensibilité; »que vous m'avez causé de tourmens!« Stupéfaite de ce langage, j'entrai brusquement dans une loge; et alors levant une seconde fois les yeux sur cette figure mystérieuse, sur ces regards expressifs et scrutateurs; toute pleine de mes rêves de théâtre, de ma visite chez Molé, de la singularité de cette subite rencontre, d'une sorte d'émotion prophétique, je n'eus que la force de lever mes deux mains sur ma figure, et de m'écrier: »Éloignez, éloignez-vous, je vous en supplie.«

Un fat eût accaparé bien vite cette exclamation comme un triomphe de vanité. Oudet, plus pénétrant et plus sensible, y entrevit l'élan d'une ame en proie à des mouvemens extraordinaires. Sa voix sembla prendre, au contraire, l'accent d'un ami d'enfance. Il avait dans l'organe je ne sais quel timbre pénétrant et vrai, dont Talma seul, au théâtre ou dans le monde, m'a rappelé la magie. Il me demanda si tout ce qu'il avait entendu de la bouche de l'envie avait quelque fondement; si j'avais réellement rompu avec le général. »Oui, répondis-je comme obéissant

„malgré moi à une force supérieure; nous som„mes à jamais séparés. Tout ce qu'on a dit est „vrai. — Mon cœur, ma voix, mon bras, pren„dront toujours votre défense,“ me répondit Oudet avec ce ton généreux et passionné qui n'appartenait pourtant ni à la galanterie ni à l'amour. Il s'assit près de moi dans le fond d'une loge, et alors tout ce que l'esprit et le cœur peuvent inspirer d'éloquent, il le mit en œuvre pour me décider à faire une démarche près de Moreau. »Pouvez-vous, me dit-il avec „feu, renoncer aussi légèrement à l'affection d'un „grand homme; il doit vous aimer avec passion: „on ne saurait vous aimer autrement. — Rien „ne pourrait rendre à Moreau ses illusions. Je „n'ai, dans l'événement qui m'a fait quitter sa „maison, aucuns torts graves: des reproches, „néanmoins, pèsent sur mon cœur; mais ceux„là je ne veux point m'en repentir... Enfin, j'ai „besoin de ma liberté. — Mais quoi! n'aimeriez„vous point Moreau? — Je l'estime, je le ré„vère au-dessus de tout. — Je vous comprends; „il est froid, irrésolu, faible. — Ceux qui le „peignent ainsi ne l'ont jamais vu devant l'en„nemi. — Non, non, il y a trop de noblesse en „vous pour vous séparer de Moreau.“ La porte de la loge s'ouvrit à l'instant, et quelqu'un entra: c'était M. Lecoulteux de Canteleu. Quoi-

que je le connusse beaucoup, sa présence m'embarrassa au dernier point; je m'aperçus cependant bientôt qu'Oudet seul était l'objet de son inquiète attention. M. de Canteleu pouvait, dès cette époque, passer pour un vieillard; mais ses manières si nobles, si distinguées, m'avaient fait apprécier sa connaissance, et j'avais mis quelque orgueil à lui être agréable. Jamais je ne le voyais sans songer à ce que mon excellent père m'avait dit du sien, le plus bel homme de son tems. Je croyais quelquefois retrouver dans M. de Canteleu cet aïeul que je n'avais pas connu, et cette illusion me donnait avec lui un air de soumission respectueuse et caressante qui le touchait vivement.

Différent de lui-même ce soir-là, soucieux et mécontent, il ne s'était attiré de ma part que les égards d'une banale politesse. Oudet, de son côté, confiné dans le fond de la loge, laissait échapper les bouffées d'une impatience pour moi fort embarrassante. L'apparition de Talma vint heureusement à mon secours, et contraindre en quelque sorte les regards de mes voisins. Tout à coup, à une vive exclamation qui m'est arrachée par le jeu du Roscius français, Oudet, que j'avais complètement oublié, me dit d'un ton fort étrange: „Je suis fâché de votre enthou-

„siasme pour cet acteur... adieu... Vous me „reverrez, et il quitte brusquement la loge. — „Ce monsieur est donc bien lié avec vous pour „en agir de la sorte, me dit M. de Canteleu avec „un demi-dépit. — Fort peu, je vous assure; il „a certainement perdu la tête. — Dans tous les „cas, Oudet est un homme que vous devez évi„ter. — Serait-ce un méchant homme? — Il s'en „faut, mais c'est un extravagant, un songe-creux, „qui déteste les gouvernans que pourtant il sert „avec honneur; qui se permet enfin d'aimer la „France à sa manière. — Je ne vois pas, je l'a„voue, qu'il y ait grand mal à cela. *Vos gou„vernans, il faut en convenir, sont parfois de drô„les de personnages. Heureusement qu'ils ne sont „pas nommés à vie, et que, pouvant en changer, „on a quelques chances de trouver mieux.*"

Je débitais ces folies sans la moindre arrière-pensée politique, sans soupçonner qu'on approchait d'une crise, le 18 brumaire. Aussi je ne pouvais comprendre que M. de Canteleu aperçût dans mes plaisanteries les preuves d'une intimité, ou les signes d'une opinion. „Quoi qu'il en soit „de la couleur bizarre et insignifiante que vous „prêtiez à l'aventure d'aujourd'hui, me dit l'ai„mable vieillard, n'attirez pas ce fantasque per„sonnage à Chaillot, si vous m'en croyez. — A „Chaillot! oh! je n'ai plus le droit d'y introduire

„personne. Depuis hier je suis établie à Paris. „— Comment! vous avez quitté Chaillot et Moreau?“ Je baissai la tête sans répondre. „Ah! „que vous m'affligez, reprit M. de Canteleu. „Revenez; revenez, je vous en conjure, à un „cœur si digne de votre cœur; à ce Moreau, „qui ne peut aimer comme un autre, et qui „saura pardonner comme il aime.“ Ce langage de la raison, ces acens de père et d'ami, m'attendrirent sans me convaincre. Tout ce que je pus promettre à M. de Canteleu fut d'aller le voir dans le beau jardin de son hôtel, causer bientôt avec lui du noble général auquel il portait un attachement et une estime si mérités.

Malgré ma légèreté, cette conversation m'avait vivement préoccupée. Je sortis du spectacle, triste, rêveuse, presque raisonnable, et résolue de me rendre au plus tôt chez l'ambassadeur de Hollande pour le prier d'intercéder en ma faveur auprès de ma famille. Mais, par une fatalité de mon caractère et de ma destinée, il s'est toujours trouvé qu'au moment d'exécuter une bonne résolution, quelque circonstance inattendue est venue briser les premiers et les plus heureux efforts. Cette fois, une lettre de D. L***, qui me fut remise à mon retour, chassa le beau projet d'une minute; elle m'annonçait l'arrivée du général Ney. De ce moment, plus

de réflexions, plus de souvenirs: dans mon ame, plus rien qu'un élan d'amour, qu'un songe de bonheur. Mais ces images, si ardemment appelées, s'éloignent encore devant des évènemens qu'il faut rappeler.

CHAPITRE LIX.

*Visite de Moreau. — Sa douceur et sa bonté. — Lemot. — Entretien avec D. L***.*

Moreau était arrivé. Je tremblais à la seule idée de le voir, et cependant j'en sentais le besoin. La délicatesse ne me commandait-elle pas de lui rendre le pouvoir de disposer des fonds placés chez M. de La Rue. L'honneur me donna le courage de lui écrire ce peu de lignes:

„Vous devez me haïr et surtout m'accuser; „aussi je ne tenterai rien pour un raccommode„ment que tout rend impossible; mais je ne puis „et ne veux remettre qu'à vous les preuves que „j'ai entre les mains d'une confiance qui, du „moins sous ce rapport, ne pouvait être trom„pée, et ne le sera jamais. Vos amis, qui ne „sont pas les miens, pourraient à ce sujet éle„ver des soupçons, car ils me croient intéressée,

„Que votre nom me soit encore une sauve garde „contre un mépris que je ne saurais ni mériter, „ni souffrir.

„Elzélina."

Adélaïde eut ordre de se rendre à Chaillot avec ce billet. Le général allait sortir; reconnaissant mon écriture sur l'adresse de la lettre qu'on lui remettait, il rentra, donna tous les signes d'une vive émotion, essaya d'écrire, déchira trois fois ce qu'il avait écrit; puis dit à Adélaïde avec beaucoup de bonté: »Le tems »me presse; annoncez que vous m'avez vu, et »que demain, dans la soirée, je viendrai.« Bien des fois je fis raconter par Adélaïde les paroles du général, et mon cœur se plaisait à le reconnaître à une foule de nuances délicates, qui redoublaient une tendre estime dont la vivacité n'alla pourtant jamais jusqu'à l'amour.

Le jour de cette visite, qui fit époque dans ma vie, fut aussi, par une singularité remarquable, un important épisode de notre histoire. Ceux qui retracent les grands évènemens politiques supposent toujours les personnages célèbres occupés de vues profondes, de projets ambitieux, et ils les placent au plus fort de l'action des partis, dans le moment même où d'ordinaire ces acteurs, sans le savoir, renfermés dans le

cercle des faiblesses communes, ne songent qu'à l'influence d'un regard, qu'aux révolutions d'un sourire ou d'une larme, qu'à l'empire d'un cœur. En vérité on fait l'histoire trop pompeuse.

Quoi qu'il en soit, ce fut le 6 novembre (15 brumaire an 5), que je reçus la visite de Moreau. Ce jour avait été marqué par le repas fameux que le Corps législatif donna aux généraux dans le *temple de la Victoire* (Saint-Sulpice). On a dit dans le tems, et l'on a répété depuis, que Moreau et Bonaparte s'y admirèrent et sortirent ensemble *pour combiner les grandes opérations du 18 et du 19 brumaire.* Ce que je sais, c'est qu'après ce dîner, entre huit et neuf heures du soir, Moreau était chez moi.

Il paraissait peu émerveillé de cette fête, que la musique avait seule animée, dont les amphitrions devaient être les victimes, et être mis à la porte des affaires par ceux qu'ils avaient reçus à leur table. Non seulement Moreau, n'eut point de conférence avec Bonaparte, ne saisit point cette occasion de le louer, mais laissa éclater en ma présence l'irrésistible sentiment d'une justice plus que sévère, qui devait plus tard être de la haine. Mais ce qu'alors je remarquai bien plus que tout cela, ce fut la bonté de Moreau, ce regard doux et pénétrant qui semblait vouloir m'attirer encore. Il y avait dans

ses reproches une bienveillance si délicate, dans ses regrets une douceur si touchante, que je lui demandai avec les sanglots du repentir de me rendre son amitié. »Mon amitié, Elzelina! ré»pondit Moreau; ce sentiment vous suffit; mais »il ne paie pas l'amour, et je t'aime, toi qui en »aimes un autre!«

Croyant qu'il parlait de cet affreux D. L***, je m'écriai avec cette force qu'inspire une injuste accusation: »Moi, l'aimer! oh non! Non, je »le jure!« Sans rien me répondre, Moreau me présente une lettre..... C'était celle que j'avais écrite à Ney. Bouleversée par mille suppositions sur la manière dont cette lettre lui est parvenue, je tombe aux pieds de celui qui pouvait seul éclaircir ce terrible mystère. L'état effrayant où me vit Moreau ranima en un instant toute sa tendresse; il me releva, et je me trouvai encore une fois pressée contre ce noble cœur, dépositaire de mes larmes. »Elzelina, comment »Ney a-t-il mérité cet excès de délire qui vous »a fait oublier la dignité d'une femme? — Rien. »Il me connaît à peine; et peut-être ne m'aime»ra-t-il jamais. — Ecoutez-moi, reprit Moreau, »c'est la dernière fois que je touche ce sujet. »Ney ne vous rendra point heureuse. Je le con»nais, je l'admire; mais dans ses qualités bril»lantes, dans cette ame élevée mais ambitieuse,

»il n'y a point le bonheur d'une femme; car le »caprice bouillant qu'elle peut en attendre n'est »pas l'amour durable qu'elle doit inspirer. — »Grands dieux! Que me dites-vous! Ne me »trompez-vous pas.« Moreau, blessé par cette injuste exclamation, non dans sa vanité mais dans sa délicatesse, resta rêveur quelques instans, puis me regardant avec cet air de dignité que donne la conscience de ce qu'on vaut. »Elzelina, me dit-il, adieu. Il m'en coûte, mais il »le faut. Votre franchise qui me désespère me »montre aussi ce que je me dois à moi-même. »Soyez heureuse... Je ne vous verrai plus... »Ecrivez-moi, je ne serai jamais étranger à vo»tre destinée. N'oubliez pas que le titre d'ami »de votre famille me donne le droit d'y veiller. »Je vais sans doute avoir un commandement; »mais avant mon départ votre sort sera assuré. »— Ne m'humiliez pas ainsi, m'écriai-je, vous »n'avez déjà que trop fait pour moi! Reprenez »ces preuves de votre généreuse confiance,« et je lui remis les pouvoirs si étendus qu'il m'avait donnés. Il prit le papier, me serra étroitement contre son cœur, et sortit.

Dans cette entrevue, qui avait duré plus de trois heures, j'avais tout avoué, tout, excepté mon projet d'entrer dans la carrière dramatique. Mais avant de parler des idées de Moreau à cet

égard, c'est le moment de rappeler une des circonstances de mon séjour à Chaillot, peu importante en elle-même, mais qui n'est point sans intérêt pour la suite de ces récits. Objet des flatteries de tout ce qui m'entourait, je ne pouvais guère résister à la fantaisie de me faire peindre. La palette d'Isabey me fut consacrée *dans une miniature* charmante comme toutes celles où le talent de cet artiste célèbre embellit encore la beauté. Un jeune peintre, du nom de Boucher, me peignit en pied, sous le costume d'Atalante. * Mais mon amour-propre n'en avait point encore assez, et voulut aussi recevoir les honneurs de la sculpture. A cette époque, venait de se révéler le talent original de Lemot. Son ciseau complaisant et heureux reproduisit mes traits avec un caractère si noble et si élevé, que l'ouvrage excita une admiration générale dans l'atelier de l'artiste et au Louvre. Très jeune alors, Lemot, sous une simplicité rare de manières, laissait entrevoir ce quelque chose qui ne se définit ni ne s'exprime, mais qui décèle l'homme de génie. Plein d'inspiration et de feu, il me faisait trouver courtes ces longues séances où l'amour-propre ordinaire des modèles est mis à de si rudes épreuves par l'ennui, mais qui

* Ce portrait resta chez le général; toutes mes démarches pour l'obtenir ont été infructueuses.

disparaissait pour moi pas la passion des arts et l'enthousiasme du maître. Dans un cabinet transformé en atelier, un lit de repos d'un style antique me recevait tous les jours, dans l'attitude de Cléopâtre. Ainsi se forma une amitié chère et glorieuse, car elle a survécu à la jeunesse et à la beauté, et n'a point été infidèle à l'infortune. Moreau, sévère sur la modestie des femmes, avait d'abord été peu content de la mienne, et n'avait point épargné ce qu'il appelait un impudique orgueil; mais la plus grande rigidité s'adoucit, et les hommes trouvent quelquefois tant de plaisir à ce qu'ils blâment, que Moreau eût voulu posséder la statue contre laquelle il s'était d'abord courroucé.

Du reste, depuis la visite du général, qui m'avait tant agitée, mon cœur sentait moins le chagrin d'une telle perte que le bonheur de sa liberté, d'une liberté qui permettait au moins à mon imagination de courir en idée sur les traces de celui que j'espérais bientôt voir, et dont l'image, toujours présente, chassait toutes les autres. C'était de Ney, de Ney seul que je m'occupais le lendemain même de la visite de Moreau. Quand D. L***, que j'avais envoyé chercher, arriva auprès de moi, je ne lui proposai rien moins que de partir à l'instant même pour porter au général Ney une lettre que je voulais lui écrire.

„Mais ce voyage, Madame, me paraît tout-à-fait „inutile; il se prépare de grands changemens; „sous peu le général Ney sera appelé à Paris. „Libre maintenant, vous pourrez le recevoir. „Écrivez-lui, si vous le désirez, mais par la pos- „te; cela suffit. — Eh bien! alors mon cher D. „L***, voilà comment j'arrange les choses pour „aujourd'hui. Vous irez vous informer si l'on „sait l'époque certaine de l'arrivée du général „Ney à Pâris. Pendant ce tems, je ferai une „visite à M. Lecoulteux de Canteleu et à Molé; „vous mettrez à la poste un billet que je vais „écrire à Joufre, et puis vous irez m'attendre au „café du pont Louis XV. pour aller de là dîner „au jardin des Plantes, et ensuite au spectacle. „Voici 500 francs: vous tiendrez note de vos dé- „penses. Savez-vous ce que je veux que vous „fassiez encore? — Non, mais je suis prêt à „tout ce qui peut vous être agréable.“ La sou- mission de D. L*** me toucha, tout intéressée qu'elle était. „Voici, lui dis-je, ce que je dé- „sire de vous: vous êtes fort mal logé, et vous „payez cher; ce sacrifice, vous le faites pour de- „meurer près de moi. Il me semble que si nous „habitions la même maison, cela serait plus „agréable pour tous deux. Venez donc prendre „possession du joli entresol que j'ai loué pour „vous. — Ah! Madame, on n'est pas meilleure.

„Je vais immédiatement m'occuper de tous les „soins dont vous m'avez chargé. Mais comment „accordez-vous avec votre amour et vos espé„rances du côté du général Ney, vos nouveaux „projets dramatiques? vous y renoncez, sans „doute? — Non vraiment. Je vais même ce ma„tin chez Molé savoir s'il m'a trouvé un maître „de déclamation. — Chaque jour, une heure ap„partiendra à cette étude; et, puisque vous ai„mez les beaux vers, vous me ferez répéter mes „rôles. Je veux absolument être présentée à „Talma et à Mme Petit. * — Vous ne parlez pas „de Monvel; est-ce qu'un si grand acteur pour„rait ne pas plaire à un aussi bon juge? — Mon„vel a des accens qui viennent de l'ame, et d'une „ame généreuse; il arrache quelquefois des lar„mes; mais quelque chose de pénible se mêle „aux jouissances que donne son talent: On sent „que chez lui la vie est prête à s'éteindre; et „la difficulté de sa prononciation venant d'une „infirmité physique, attriste à cause même de „l'admiration qu'il inspire. Je n'ose espérer qu'il „puisse me donner les leçons; mais il ne me re„fusera pas, j'espère, des conseils dont je sens „tout le prix. — A merveille; mais comment, „encore une fois, accorderez-vous la guerre avec

* Depuis Mme Talma.

„les arts? — Toutes les gloires sont de la même „famille. Le talent, la renommée, portent avec „eux des séductions bien puissantes. Oh! que je „serais heureuse d'avoir quelque noble et sem„blable titre, quelque couronne à mettre comme „une illusion de plus dans l'amour! Mais cette „gloire, que j'ambitionne pour lui plaire, je la „fuirais autant que je la désire; et, s'il l'exi„geait, elle deviendrait aussi volontiers un sa„crifice qu'un hommage. Allez, mon cher D. „L***, aidez-moi par quelques promptes et sûres „nouvelles, à supporter l'attente."

CHAPITRE LX.

Mlle Duchesnois. — Le Vaudeville. — Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

Suivant mon projet, je me rendis chez M. Lecoulteux de Canteleu. Jamais accueil ne fut plus aimable. Le bon et beau veillard m'accabla de complimens sur mon attention, me retint à déjeûner, et par une coquetterie de son âge, voulut préparer lui-même notre chocolat, dissertant avec complaisance sur cet aliment, et sur les qualités qu'il y ajoutait encore par une préparation industrieuse. Je ne me permettrai pas de prononcer sur l'étendue de ses connaissances et la profondeur de son savoir, mais je n'ai jamais rien rencontré de plus aimable que la douce indulgence et l'abnégation de tout amour-propre, qui distinguaient surtout M. de Canteleu.

La visite se prolongea, et j'y trouvai ce charme qui naît de la certitude d'une noble amitié, amitié à laquelle, si j'avais été plus prudente, j'aurais

confié le grand projet dont j'étais occupée; mais je craignais les conseils de M. de Conteleu, comme on craint la raison. Je me rendis donc chez Molé avec toute la chaleur et toute l'indépendance de ma résolution dramatique. Ma présence interrompit une discussion assez vive entre lui et deux hommes fort âgés, que je pris pour des comédiens. Je me trompais: c'étaient de ces amateurs de théâtre, vieux aristarques d'orchestre, qui commentent leurs plaisirs et raisonnent leurs émotions. Aussitôt que Molé m'aperçut, leste comme un jeune homme et galant comme un marquis, il accourut vers moi, en s'écriant: »Messieurs, voici quelqu'un qui me »vengera. Madame sera certainement de mon avis, »et j'espère que le jugement de la beauté sera »sans appel.» Je demandai quel était le sujet de la discussion où l'on voulait bien me prendre pour juge. Il s'agissait d'un vers que dit Orphise à Julie, dans la *Coquette corrigée*, lorsque celle-ci, du haut de son orgueil, la menace de lui enlever le cœur de Clitandre. Orphise répond qu'elle permet qu'on le tente, et ajoute:

Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

C'était Orphise-*Contat* et Julie-*Mézeray* qu'il s'agissait de juger. Ces messieurs prétendaient que Mlle Contat, au lieu de mettre de la finesse à

exciter la vanité de Julie, n'avait montré qu'une morgue de mauvais ton. » Cela est impossible, » m'écriai-je avec vivacité. — » Eh bien, que pen» sez-vous de mon étrangere, Messieurs ? reprit » Molé. Quand je dis étrangère, je me trompe: » quand on sent si bien les beautés de notre lan» gue et le talent de nos artistes, on ne l'est » pas en France. Madame se destine à l'emploi des » reines. Depuis long-tems nous n'en avons pas » eu de plus belles. — Je serais bien plus flattée » si, dans un an ou deux, vous pouvez ajouter: » Nous n'en avons pas eu de meilleures. — Très » bien, mon ange! » Il aurait mieux valu pour moi que je n'eusse pas compté sur ces avantages; j'aurais étudié plus utilement l'art, objet de mes prédilections, auquel, hélas! je ne consacrai que les heures oisives d'une opulence paresseuse et indolente. C'est ce que me dit Dugazon, lorsque j'assistai aux leçons que la première de nos tragédiennes, Mlle Duchesnois, recevait de lui, et dont elle a si glorieusement profité.

Molé m'avait procuré un maître de déclamation, de prononcitation serait plutôt le mot propre. C'était un ancien acteur, d'une probité parfaite, d'un talent médiocre, mais dont le zèle m'eût été fort inutile si les distractions du monde ne m'eussent incessamment détournée des études que rien ne remplace.

Pendant que je demeurais à Passy, Moreau m'avait présenté son compatriote et son ami M. Alexandre Duval, dont l'expérience et le bon goût auraient pu aussi me soutenir heureusement dans la carrière. M. Duval, quoiqu'il eût montré d'abord une surprise flatteuse et polie sur mes dispositions, ne m'en avait jamais parlé qu'avec cette franchise d'un noble caractère qui n'a jamais flatté personne. Je le consultai sur mon projet. Sans détour, M. Duval m'avoua qu'il le croyait presque impossible. Il applaudissait volontiers à mes moyens, à ma sensibilité vraie, au naturel de mes gestes; mais il proclamait aussi que mon caractère et ma position dans le monde lui paraissaient des obstacles presque invincibles à un début. Combien de fois le souvenir de cette franchise courageuse a excité chez moi le repentir qu'elle ait été stérile! Mais l'amitié véritable n'était jamais celle que j'écoutais.

Mes visites chez M. de Canteleu et chez Molé avaient pris toute la matinée. Aussi trouvai-je D- L*** s'impatientant au rendez-vous qui avait été convenu; il n'avait rien appris de certain sur l'arrivée du général Ney, et ma gaieté se ressentit de son malheur. Après avoir dîné chez Rose, au boulevard des Italiens, nous nous rendîmes au Vaudeville! on y représentait *Colom-*

bine mannequin. L'actrice qui remplissait le rôle de Colombine, et surtout l'acteur qui remplissait celui d'Arlequin, me causèrent un vif plaisir. Ce dernier surtout, par sa légèreté, sa souplesse, ses mignardises gracieuses, me rappelait ce que j'avais vu de plus piquant en Italie. Jamais je n'ai pu résister aux impressions du théâtre, ni à l'expression publique du plaisir que les pièces ou les acteurs m'y causent. Ce soir, les effusions un peu bruyantes de ma gaieté, facilement remarquées de l'orchestre, dont ma loge était voisine, m'attirèrent l'attention d'un homme de fort bonne mine, dont le maintien annonçait, non pas ce qu'on appelle un homme *comme il faut,* mais cette assurance sans orgueil respirant le sentiment de ce qu'on vaut: c'était Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Il se trouvait près de ma loge. Son regard suivait le mien; et, comme par une inexplicable attraction, nous applaudissions en même tems.

Après la seconde pièce, D. L*** sortit. Alors Regnault chercha à lier conversation. Toujours irréfléchie, je répondis avec un *laisser aller* qui dut lui donner de moi une assez mauvaise opinion. Mais il avait trop d'esprit, pour ne pas s'apercevoir qu'il n'y avait dans tout cela que de l'étourderie. L'absence de D. L. se prolongeant, Regnault la remarqua et me dit: »Si par un

» hasard heureux vous alliez, Madame, vous
» trouver sans cavalier, me serait-il permis d'o-
» ser vous offrir ma voiture? — Mille remercî-
» mens, monsieur, lui répondis je; j'ai la certi-
» tude de n'être pas obligée d'abuser ainsi de
» votre complaisance. » La conversation conti-
nua. Il y avait bien dans les manières de Re-
gnault quelque chose qui ne me plaisait pas;
mais je l'oubliais par son esprit, sa brillante fa-
cilité d'élocution, et une sorte d'éloquence atta-
chante qui rendait fort agréable cette rencon-
tre, première origine d'un intérêt et d'un atta-
chement que, dans aucune circonstance, je n'in-
voquai jamais en vain. D. L*** devint ensuite
le sujet de la conversation. Sa figure avait dés-
agréablement prévenu Regnault, fin observateur
des physionomies, au point qu'il ne put s'em-
pêcher de me témoigner qu'il ne me faisait pas
l'injure de mettre le soupçon d'une passion sur
un tel visage; mais il m'exprima jusqu'au regret
de la moindre liaison avec un pareil homme.
Mon amour-propre jouissait de ce souffrage,
assez bienveillant au premier abord pour me
croire au-dessus d'un D. L***, et de toute fai-
blesse à son égard; mais je souffrais de le voir
accabler, et je pris sa défense en lui prêtant des
qualités d'obligeance et d'utilité qu'intérieure-
ment je lui souhaitais. » Eh bien! malgré le plai-

» doyer, malgré l'habitude, je vous engage fort,
» me dit Regnault d'un ton ferme et énigmati-
» que, je vous engage fort à vous défaire de
» cette mauvaise habitude.

Pourquoi Regnault ne s'expliqua-t-il pas davantage? Car il ne vint pas me voir avant de quitter Paris; et, privée des lumières qu'il paraissait avoir sur D. L***, je restai exposée, avec toute la facilité de mon caractère, à l'industrie de cet indigne spoliateur. D. L*** revint bientôt lui-même dans la loge; et, en sortant, il me parla tout de suite de Regnault avec force exclamations sur son mérite, sur son crédit, sur l'influence qu'il exerçait déjà et qu'il ne manquerait pas d'exercer davantage dans les affaires.
» Vous êtes bien au fait de ce qui le concerne,
» dis-je à D. L***, vous le connaissez donc par-
» ticulièrement? — Non, répondit D. L*** avec
» un visible embarras; mais M. Regnault est un
» personnage public que la révolution à fait assez
» connaître. — Que voulez-vous dire? ce n'est
» pas, que je sache, un terroriste, un proscrip-
» teur? — Loin de là, il à été proscrit lui-même.
» — Oh! tant mieux; c'est pour lui un titre de
» plus. » Ici un amer sourire anima un moment la laide figure de D. L***. » En vérité, je ne
» vois rien de plaisant dans ce que je viens de
» dire. Je ris, mais seulement de la prompti-

» tude qui met si vite les gens de vos amis. —
» L'observation est fort impertinente; elle vous
» sied fort mal; et, si je ne craignais de gâter
» ma soirée, je gronderais encore plus fort ce-
» lui qui se permet d'en être le commentateur.
» M. D. L***, que cela vous suffise. » Et, en
effet, il se tut avec sa souplesse accoutumée.

CHAPITRE LXI.

Lettre de Moreau. — Il me fait une seconde visite. — Scène très vive entre nous deux. — Son projet de Mariage.

Le général Moreau m'avait engagée à lui écrire. Sensible à son intérêt, je crus pouvoir plus franchement y répondre par écrit que de vive voix, et je lui confiai en effet, dans une lettre pleine de soumission, mon désir d'entrer dans la carrière dramatique, et de me créer ainsi une existence indépendante et honorable.

La réponse que je reçus, je ne la transcrirai point, par respect pour une haute renommée; mais en la lisant, je restai confondue devant l'expression de ce que les préjugés les plus vulgaires peuvent avoir de plus absurde. Le théâtre, et ceux qui se livrent aux travaux et aux études, honorés de tant d'applaudissemens et de suffrages tout cela était l'objet d'un insultant mépris. Venaient ensuite des menaces de me priver de ma

liberté, si je persistais dans mes extravagantes idées. Moi aussi je répondis, et en termes ironiques, sur ces reproches d'oublier ma naissance et de déroger, si étranges sous la plume d'un défenseur de l'égalité républicaine!

D. L***, qui arriva dans le moment, m'aida avec chaleur à étouffer tous les scrupules qui auraient pu me retenir encore, et je résolus plus fortement que jamais de passer outre. Quelques heures après, M. Lemière, mon maître de déclamation, était là, et c'est au milieu en quelque sorte des hostilités commencées que parut Joseph comme un ambassadeur envoyé par le général pour entrer en négociation. Le général allait bientôt quitter Paris, il demandait à me voir le soir même. » Oui, Joseph, le général peut venir, » je l'attendrai toute la soirée; je vais même vous » donner un mot pour lui. «

Moreau vint entre sept et huit heures. Le 18 brumaire était passé, et par ses hésitations et sa faiblesse, Moreau s'était vu entraîner dans les projets ambitieux de Bonaparte, qu'il aimait si peu, malgré toutes les belles phrases que l'on débitait au sujet de leur attachement, dans les journaux du tems, qu'au lieu des mots pompeux d'amitié et d'estime, on aurait pu choisir ceux de dédain et d'aversion pour peindre leurs sentimens. L'anthipathie de Moreau embrassait alors

toute la famille Bonaparte, car Moreau me dit ce soir-là même; en propres termes, *qu'il aimerait mieux épouser la ravaudeuse du coin, que de devenir le beau-frère du Corse*, *.

„Pourquoi, dis-je à Moreau, n'avoir pas prévenu l'ambition de cet homme qui vous inquiète, „au lieu de la servir? Pensez-vous que les généraux qui l'ont secondé ne vous eussent pas „suivi de préférence? — Vous qui me connaissez, pouvez-vous me parler ainsi? Je n'ai jamais eu l'idée de gouverner; mais je ne veux „pas qu'un ambitieux le prétende. Nous verrons, au reste, nous verrons..... Parlons de „vous aujourd'hui: avant de partir, Elzelina,

---

* Le nom de l'homme extraordinaire qui arrive pour la première fois dans ces Mémoires, s'y produira plus tard, et sous une couleur qui ne sera point celle de la haine. C'est ici un rival qui parle avec l'amertume d'un ressentiment et d'une prévention personnels. L'auteur parlera à son tour de Napoléon avec toute la franchise de ses propres impressions, que l'exactitude dont il fait preuve en ce moment, lui donnera le droit de ne pas affaiblir.

Quant à nous, nous saisissons avec empressement cette première rencontre d'une gloire naissante, et nous renvoyons les lecteurs à la fin de cet ouvrage, pour saisir quelques-uns des traits d'une figure qui dominera toutes les autres dans l'histoire.

„dites-moi donc quelle est cette nouvelle folie?
„nouveau chagrin pour votre famille. — Ma fa-
„mille..... J'aime en vérité vous voir prendre
„son parti: elle s'inquiète tant de mon sort!
„Une pension de 1200 fr., c'est en effet un luxe
„de tendresse, un excès de générosité! — Mais
„elle pourrait vous dire: Pourquoi rester en
„pays étranger? — Général, vous savez mieux
„que personne pourquoi j'ai fui la Hollande. —
„Je vois que vous voulez vous perdre et com-
„promettre par un scandale public un nom res-
„pectable. Je vous préviens que je m'y oppo-
„serai de tout mon pouvoir. — Me parler ainsi,
„général, c'est détruire vous-même le pouvoir

Ils verront, dans une suite de lettres à Joséphine, l'ame de Napoléon avec ses affections intimes, ses confidences secrètes. Cette correspondance date à peu près de l'époque des premiers succès de Bonaparte, de l'époque où Moreau le trouvait sur son passage pour le méconnaître.

Cette partie curieuse de notre publication est entièrement étrangère à l'auteur des Mémoires. Dépositaires depuis long-tems de cette précieuse correspondance, nous avons obtenu de la joindre à un ouvrage assez riche par lui-même en révélations, et plutôt comme un complément de souvenirs que comme une ressource d'intérêt. Si cet appendice a besoin de responsabilité, nous déclarons qu'elle doit peser sur nous seuls.

(Note des Editeurs.)

„que vous aviez sur mes actions, pouvoir qui „vous était librement donné par la reconnais„sance. Le lien qui m'unissait à vous étant „rompu, vous avez perdu tous vos droits comme „j'ai perdu tous ceux que je devais à l'amour. „— Elzelina, je ne veux pas oublier combien „vous me fûtes chère; mais je vous le jure, vous „n'exécuterez pas votre projet extravagant. Je „vais écrire à votre famille; je parlerai à l'am„bassadeur. — Il est heureux que nous ne soy„ons plus au tems des lettres de cachet; sans „cela votre ressentiment vous ferait trouver bon„nes les ressources du pouvoir absolu, foudroy„ées pourtant du haut de la tribune nationale. „Moi qui ne fais pas de doctrines républicaines, „qui ne suis point chargée de la défense de la „liberté politique, je saurai cependant défendre „la liberté individuelle, la mienne du moins. — „Elzelina, me dit Moreau après quelques mo„mens de silence et d'un ton plus pénétrant, „l'idée de vous voir exposée à tous les regards „sur un théâtre m'est insupportable. Vous que „j'ai connue au sein de l'opulence, au milieu „d'une famille si respectable; sans abandonner „votre dessein, promettez du moins à votre ami „de ne rien précipiter. — Je vous le promets; „et d'ailleurs cet état exige des études assez lon„gues. — Ah! pourquoi n'avez-vous pu m'aimer?

„votre destinée eût été paisible et la mienne „heureuse. — Faut-il vous l'avouer? mon ame „a besoin d'agitations et de tourmens. — Pauvre „et chère Elzelina, écoutez-la, cette ame si ar- „dente; celui qui excite en vous un tel délire a „de quoi remplir votre fatale destinée. — Par- „donnez-moi et ne me haïssez pas. — Ah! s'é- „cria-t-il avec un nouveau degré démotion, pour „ne pas céder à tous les sentimens que vous „m'inspirez encore, je dois cesser de vous voir „et de vous entendre......" Il soupira, puis exigea de moi que je renouvelasse la promesse de réfléchir mûrement avant d'entrer dans la carrière du théâtre, et de nouveau je le promis,

„Savez-vous, me dit-il avec une sorte d'irréso- „lution et quelques momens de silence, qu'on „veut me marier? — Tant mieux! m'écriai-je, si „celle qu'on vous destine est aimable, bonne et „jolie. Son bonheur est certain avec tant de „qualités qui vous distinguent. Il ne faudra à une „femme qu'un peu de raison pour apprécier et „goûter tout cela. Encore une campagne contre „l'ennemi, et vous viendrez vous reposer de la „gloire dans les plaisirs de la vie intérieure, près „d'une jeune épouse qui bercera son premier né „sous les lauriers de son père. Oui, Moreau, ma- „riez-vous; mais déjà êtes-vous amoureux. — Je „ne le crois pas, mais cela pourra venir, car

„celle qu'on me destine est fort jolie et pleine de „grâce et de talent. Ce sont les De la Marre, mes „bien anciens amis, qui ont songé à ce mariage. „— Ils ne sont ni mes anciens ni mes nouveaux „amis, mais s'ils réussissent à assurer votre bon„heur, ils auront acquis bien des droits à ma „vénération. — Je ne suis pas encore déterminé.... „Ma future belle-mère ne me convient pas autant „que sa fille. — Mais ce n'est pas la mère que „vous épousez? — Non et oui, car cela revient „presque au même, et c'est une terrible chose „qu'une belle-mère. — Mais parce qu'on marie „sa fille, on ne devient pas méchante quand on ne „l'est pas. — Je ne dis pas cela; mais la prétention „de gouverner son gendre comme on gouvernait sa „fille devient une conséquence inévitable du carac„tère de la belle-mère, et une source féconde de tra„casseries, et souvent même de grands malheurs. „— Ne vous mettez pas ces chimères dans la tête; „quand même votre belle-mère demeurerait „chez vous, en seriez-vous moins le maître? — „Sans doute, mais il faudrait combattre; et je „redoute presque autant la discussion que l'o„béissance. — Moreau, quoique vous soyez doué „des plus nobles et des plus grandes qualités, il „vous en manque une bien essentielle, la réso„lution.“

Il ne répondit rien à ce dernier mot. Nous cau-

sâmes encore quelque tems sur le ton de la plus affectueuse amitié, puis nous nous séparâmes.

En sortant, Moreau avait glissé sur un guéridon un contrat de rente. Je le lui renvoyai le lendemain, avec quelques reproches sur ce procédé, que je n'approuvais pas, avec les plus vives expressions d'attachement, terminées par quelques plaisanteries sur son antipathie pour les belles-mères.

Dès que D. L*** sut le départ de Moreau, qui eut lieu à quelque tems de là, il n'eût cesse que je ne chargeasse quelqu'un de redemander le mobilier de Chaillot. Je ne rapporterai pas les mille tracasseries qui accompagnèrent cette opération si simple et pourtant si longue. Je ne mentionne cette circonstance que pour constater le dépit des *Gaillard*, et la joie intéressée de D. L***.

Bien long-tems après, je revis Moreau à Paris, à l'occasion d'un papier laissé chez lui. Quoique en présence de témoins, il me rappela notre dernière conversation, et j'eus le regret d'apprendre que tout ce qu'il avait craint des belles-mères s'était réalisé, et qu'au sein de l'opulence et des grandeurs, dans une union embellie de toutes les vertus d'une femme charmante, il avait rencontré les ennuis d'une influence domestique à laquelle il n'avait pas la force de se soustraire.

CHAPITRE LXII.

*Débuts de Mlle Volnais. — Conversation dramatique. — Lettre du général Ney. — Desseins perfides de D. L***.*

PENDANT une absence que fit D. L***, je reçus une lettre de Joufre. Il me demandait un rendez-vous pour me rendre compte de l'affaire dont je l'avais chargé. Quand je le vis, il me proposa d'aller avec lui à Versailles, voir débuter Mlle Volnais dans le rôle de Zaïre. L'indulgence avec laquelle le public accueillit le talent de cette actrice, qui se bornait à une jolie figure, me fit prendre quelque courage, et concevoir l'espérance de n'être pas plus mal traitée. Le genre d'agrémens dont Mlle Volnais était parée, ne me paraissait pas de ceux qui brillent au théâtre. Fort jeune, elle avait déjà cet embonpoint, attribut de la *fatale trentaine*, qu'il sert alors fort utilement par la dissimulation de quelques

rides naissantes, mais qui enlèvent à l'extrême jeunesse la vivacité de sa physionomie.

Joufre, persuadé que le premier hommage à la beauté d'une femme doit commencer par la critique de celle des autres, se repandait en malignes observations sur la débutante. Sa figure était jolie, mais plutôt à la manière d'une grisette que d'une reine; c'étaient enfin des traits de comptoir et de la grâce d'arrière-boutique. Joufre avait beau provoquer ma malice, tout son esprit venait expirer contre mon silence, que je rompis moi-même pour défendre Mlle Volnais avec chaleur. »Vous êtes singulière, en »vérité, Madame, avec votre plaidoyer; c'est »un excès d'indulgence qu'en pareil cas on n'aura »point pour vous, je vous en avertis.«

Il se trompait; à l'époque de mes débuts, la bienveillance me vint au contraire du côté des actrices jeunes ou jolies. Toutes m'encouragèrent d'abord, toutes me plaignirent ensuite avec un intérêt qui donnait un démenti à cette disposition envieuse, dont on veut faire à tort la maladie spéciale de notre sexe. »Savez-vous, dis»je à Joufre, quelle est mon idée? Je veux dé»buter ici. Le Théâtre-Français me semble trop »imposant. — Quelle ambition! C'est un beau »succès, vraiment, d'être applaudie à Versailles »par de vieux rentiers; voyez donc quel public!

» — Mais je crois que tous *les publics* se ressem-
» blent. Je m'en tiens à la modestie; je débuterai
» à Versailles. — Je m'y opposerai de tout mon
» pouvoir. Je veux vous faire connaître à une
» femme bien spirituelle, dont les conseils, dont
» le crédit... — J'éviterai désormais les nouvelles
» connaissances, car j'aurais l'air, dans ma po-
» sition, d'une solliciteuse. — Mais c'est à la
» sœur du premier consul, à Mlle Élisa, que je
» veux vous présenter. — C'est possible; mais
» cela ne me donnera pas du talent, et ne m'ô-
» tera point mon accent. Ce ne sont pas des pro-
» tections qu'il me faut, mais de l'étude et de la
» patience. «

Joufre fut un peu mécontent de mon refus: je m'en inquiétai peu, et plût au ciel que j'eusse toujours résisté à ses instances; mais par lui, et presque sans mon aveu, je me trouvai placée sous la protection de Lucien, à cette époque déjà ministre de l'intérieur. Ce fut lui qui me fit recevoir élève chez Dugazon, puis au Théâtre-Français, dont M. Maherault était commissaire.

Lorsque j'arrivai chez moi, ce jour-là, il était une heure après minuit. Je fus fort surprise de trouver D. L*** qui m'attendait. » Comment! » vous ici, lui dis-je. Je vous croyais à la cam-

» préventions qu'on vous a données là. — Pen-
» sez-vous qu'il ne m'ait pas suffi de regarder et
» d'écouter pour avoir mon opinion? — Vous en
» reviendrez quand vous aurez vu la dame à la-
» quelle je veux vous présenter. — Allons, puis-
» que vous le voulez, je veux bien encore con-
» sentir à un essai. «

On allait se mettre à table quand nous arrivâmes. D. L*** me présenta à la maîtresse de la maison, à cette femme d'un ton parfait selon lui, et que du premier coup d'œil je rangeai dans la classe de toutes celles qui, avec les prétentions de la bonne compagnie, tiennent tout simplement un établissement où l'on dîne à tant par tête.

D. L*** eut l'audace de me nommer, en me présentant, Mme Moreau. Indignée de son effronterie, et encore en pareille maison, je dis d'un ton ferme: » Je n'ai jamais été Mme Moreau; » mon nom français est Saint-Elme. «

On se regarda; chacun me reconnut sans doute pour une *mauvaise tête*; mais une parure de perles fines, un voile d'Angleterre, et un cachemire, chose fort rare à cette époque, c'était plus qu'il n'en fallait pour qu'on me pardonnât La maîtresse de la maison s'épuisa pour moi en prévenances et en petits soins. Je vis dans tout

cela le dessein de capter ma confiance, et dès lors le but fut manqué.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que j'étais l'objet de l'attention de deux messieurs visiblement supérieurs aux autres. J'observai D. L***; il ne leur parlait pas, et n'avait pas l'air de les connaître, mais je surpris quelques regards d'intelligence. J'éprouvai alors une telle horreur pour son vil caractère, que de ce moment je résolus de rompre avec lui sans retour; mais pour la première fois je sus me contenir, pour acquérir la preuve des vues odieuses que je lui supposais. La maîtresse de la maison me parla d'un jardin charmant qu'elle avait, disait-elle, au Gros-Caillou; elle m'invita à y venir déjeûner le lendemain. Voilà encore du D. L***, me dis-je tout bas; mais voyons jusqu'au bout; et j'acceptai l'invitation avec tous les airs de la satisfaction.

L'attention des trois personnages que j'avais particulièrement observés, et leurs politesses me disaient assez qu'ils voulaient de moi quelque chose, et ce quelque chose, je commençais à le deviner. Quoiqu'on ne m'eût pas adressé une seule question relative à Moreau, j'avais entendu deux fois son nom, puis les mots d'*invasion, de prise de la Hollande;* tout cela confirmait mes soupçons et les éclairait. Voulant confondre D. L***, je continuai à jouer fort bien l'ignorance,

et D. L*** d'être enchanté. Que je le rouvais hideux dans sa joie! Je voyais en lui un délateur, un espion. Que sais-je! tout ce qu'il y a de plus méprisable et de plus vil au monde.

Il n'est pas jusqu'à ses services qui, éclairés de ce jour nouveau, ne me le montrassent plus odieux. Je parvins cependant à maîtriser mon indignation, et à le vaincre pour cette fois en ruse et en finesse. Il ne se douta pas, en me quittant le soir, du lendemain que je lui séservais. Mais avant de retracer cette scène, je dois dire d'abord par quels motifs je choisis le nom de Saint-Elme, nom que j'ai toujours porté depuis, et c'est ce que je ferai dans le chapitre suivant.

CHAPITRE LXIII.

*Saint-Elme et Ambroisine. — Nouvelles tentatives pour me faire trahir la confiance de Moreau. — Scène sans résultat avec D. L***.*

Les détails qui vont suivre me sont tout à la fois pénibles et doux. Ils me reportent à mon enfance, tems de bonheur, contraste avec ma présente infortune, fecond en souvenirs puissans, malgré les années, et parmi lesquels celui que je vais retracer occupe une place de prédilection.

Mon père revenait un soir d'une promenade à trois ou quatre milles de Florence, route délicieuse, qui semble un parc magnifique. Laissant flotter la bride sur le cou de son cheval, mon père s'entretenait avec son fidèle domestique. Tout-à-coup les cheveaux s'arrêtent; Carlo jette un cri d'effroi, et montre à son maître au

homme étendu sur la terre tout ensanglantée. Voler au secours du blessé, rappeler les sens du malheureux, baigner et panser sa blessure, le porter et le soutenir à cheval, tout cela, inspiré par le cœur, fut l'affaire d'un instant.

Le mouvement et l'air ranimèrent l'inconnu, qui paraissait avoir vingt ans à peine. Son premier regard, ses premiers mots, exprimèrent l'attendrissement et la reconnaissance d'un homme bien né. Arrivé, avec ce précieux et sanglant fardeau à Valombrosa, mon père envoya chercher un chirurgien. La blessure n'était pas mortelle, mais elle réclamait les soins les plus prompts et les plus délicats. La victime trouva auprès de mes excellens parens tous ceux d'une hospitalité généreuse, et bientôt d'une tendre amitié. Voici comme il leur raconta les hasards qui l'avaient conduit chez eux.

» Issu d'une famille noble et pauvre du midi de la France, Saint-Elme avait été destiné à l'état ecclasiastique, pour lequel il n'avait aucun goût. La vue de la belle Ambroisine, fille de grande naissance, décida seule de ses penchans et de sa destinée. Des convenances de famille avaient déjà disposé de la main d'Ambroisine, mais elle disposa de son cœur, et avec un abandon qui commanda bientôt la fuite. Ambroisine avait seize ans; Saint-Elme n'en comptait pas dix-neuf.

Elle écrivit à son amant que, munie de ses diamans et d'une somme considérable, elle se rendrait avec un domestique fidèle à un lieu qu'elle lui désignait, et où elle arriverait à cheval à minuit; là elle congédierait son domestique, et ils partiraient tous deux pour Toulon, d'où ils se rendraient par mer à Livourne. Ambroisine avait une tante mariée dans cette ville, et se croyait sûre d'être bien reçue.

Rendu au lieu indiqué, Saint-Elme n'y vit arriver que le domestique de sa jeune amie. Celui-ci lui apprit qu'au moment de monter à cheval, Ambroisine avait été surprise; Saint-Elme ordonna à Henri de retourner sur-le-champ vers le château, de tâcher d'y pénétrer pour remettre un billet et savoir les évènemens; il lui recommanda de venir ensuite le rejoindre à Aubagne, village entre Marseille et Toulon. Quinze jours se passèrent dans de mortelles angoisses. Henri revint enfin; il apportait de tristes nouvelles. Victime à jamais perdue, Ambroisine écrivait à son Alfred de fuir, d'échapper aux poursuites, aux vengeances d'une famille puissante et implacable; au nom de l'amour, elle le conjurait d'échapper à tant de persécutions; au nom de l'amour encore, elle le suppliait d'accepter cet or, ces bijoux, sa propriété personnelle, libre héritage d'une vieille parente. La dernière

prière de l'infortunée était que son Alfred se rendît chez la tante prés de laquelle le bonheur lui avait été promis, mais qui pourrait du moins servir de lien à leurs souvenirs et à leurs pensées.

» Saint-Elme, dans sa religieuse obéissance, s'embarqua pour Livourne avec Henri. Mais cet Henri, jusqu'alors si fidèle, allait, par la cupidité, descendre jusqu'à l'assassinat. Arrivé à Livourne, Saint-Elme apprit que la tante d'Ambroisine avait quitté cette ville pour se rendre d'abord à Bologne, puis à Milan, mais on croyait qu'elle pouvait être encore à Florence. Sans s'arrêter, Sains-Elme se remit en route. Il était à cheval. Son domestiqne le suivait avec la pensée d'un crime. Soudain un coup part, et Saint-Elme tombe baigné dans son sang à la place même où mon père l'avait recueilli.

» Le malheureux ne possédait plus au monde que ses vêtemens et ses papiers. La compassion pour ses malheurs devint une réelle amitié dans ma famille. Doué d'une figure charmante, à peine rétabli, il revint à cette gaieté francaiçe qui fait supporter les peines. On m'avait éloignée du malade, mais on ne put m'arracher du convalescent; j'aimais à lui servir de guide dans le parc, à m'asseoir prés de lui, écoutant avec ravissement tout ce qu'il me racontait de sa patrie.

» La tante d'Ambroisine répondit à la lettre de mon père par une lettre flatteuse pour Saint-Elme. Elle le pressait vivement de venir la joindre. Le désir d'obéir à la volonté d'Ambroisine, l'espoir de recevoir de ses nouvelles, et de lui en donner, déterminèrent Saint-Elme à nous quitter. Que ses adieux furent touchans et empreints d'une sainte reconnaissance! Je lui donnai des larmes bien abondantes et bien amères, à ce compagnon de mes jeux, à ce premier ami de mon enfance. Il avait promis de revenir... Pauvre jeune homme, à peine arrivé à Rome avec la tante d'Ambroisine, il succomba à une fièvre de quelques jours. A cette fatale nouvelle, mes regrets et ma douleur furent au-dessus de mon âge. Le souvenir de Saint-Elme ne s'est jamais effacé. » J'aurais écarté cependant son nom de mes mémoires, dans la crainte d'affliger Ambroisine et sa tante. Mais j'ai su que la première avait suivi un nouvel époux loin de la France, et que la seconde a cessé de vivre en 1804. J'ai donc cru pouvoir expliquer ici comment, lorsqu'il m'a semblé nécessaire de ne plus porter le nom de ma famille, l'idée me vint d'en prendre un tout français, celui d'un être bon et cher, adopté en quelque sorte par ma famille comme un fils. Je ne saurais dire tout ce que je trouvais de doux et de consolant dans mon

isolement à me mettre ainsi sous la protection de celui que mon père, que ma vertueuse mère avaient tendrement aimé.

C'est en quittant Chaillot que j'avais pris ce nom de Saint-Elme. Je n'en ai jamais pris d'autres depuis, si ce n'est dans mes lettres à ma famille. D. L*** n'ignorait pas que, depuis ma rupture avec le général, je n'avais jamais souffert qu'on m'appelât madame Moreau. Ma colère avait été grande de m'être vue présentée comme telle; mais j'avais mis un grand art à cacher à D. L** mes impressions, au point de paraître très empressée le lendemain de me rendre au déjeûner: sorte de complot dirigé, avec un air d'insouciance, contre moi par la belle dame de D. L***.

Nous partîmes ensemble, en apparence aussi bons amis qu'à l'ordinaire. Comme je ne nommerai aucun des personnages que je vis ce jour-là, bien libre je serai dans les expressions de mon mépris sur les gens assez lâches pour trafiquer de délation, assez malheureux même pour ne pas s'étonner que les autres répugnent à un métier qui donne de l'or.

C'était à Moreau qu'on en voulait. Je m'en aperçus bientôt et clairement. On lui supposait le projet de s'emparer du gouvernement, et l'on voulait en obtenir de moi l'aveu. Les attaques

de l'ennemi furent d'abord indirectes; mais allant plus droit au fait, on me dit: »Mais vous n'êtes
» pas entièrement brouillée avec le général; vous
» l'avez revu; la confiance survit à l'amour; il
» vous écrit? — C'est donc Monsieur, répliquai-
» je en désignant D. L*** avec indignation, qui
» se charge de vous instruire des confidences de
» l'amitié! je vous remercie, Messieurs, de m'en
» révéler ainsi les dangers. Quant à Moreau, ce
» que j'ai dit, ce que je pourrais dire encore ne
» ferait que tourner à sa gloire. La calomnie en-
» serait avec lui pour ses frais, et à cet égard
» je suis sans inquiétude.

» Vous devez l'être, en effet, Madame, reprit
» celui qui m'avait déjà adressé la parole : *le*
» *gouvernement protège ceux qui le servent comme*
» *ceux qu'il emploie.* Gardez, m'écriai-je, cette
» protection pour Monsieur (en désignant D.
» L***), il la mérite par ses nobles services.
» Quant à moi, je ne tomberai jamais assez bas
» pour avoir besoin des flétrissans bénéfices du
» parjure. D. L***, dès ce moment, toute relation
» cesse entre nous. Je remplirai mes promesses,
» mais rien au-delà; et, s'il vous reste quelque
» chose dans l'ame, vous rougirez en vous rap-
» pelant ce que vous valait ma confiance, et ce
» qui vous la fit perdre.»

A ces mots, je voulus sortir, mais on m'en-

son voyage n'avait d'autre but que de rendre à ce marin un immense service. Il ajouta : » Si » j'étais chargé d'une mission secrète, je ne se» rais point dans l'embarras qui me presse ; j'au» rais des fonds à ma disposition ; et au lieu de » cela, puisqu'il faut vous l'avouer, je ne saurais » comment aller à Brest, si nous restions brouillés.

» — J'aime cette franchise ! m'écriai-je ; elle me » réconcilie avec vous. Si, de l'argent que je » vous ai remis, il vous reste quelque chose, gar» dez-le ; je vous prête en outre vingt-cinq louis, » et si, arrivé à Brest, une somme plus considé» rable vous devient nécessaire, écrivez-moi sans » hésiter. »

Quand je me rappelle aujourd'hui cette facilité d'entraînement pour un homme qui n'avait ni mon amitié, ni mon estime, je suis tentée de croire à tout ce qu'on rapporte des *sorts* jetés par les magiciens. Mais la *magie* de D. L*** était tout simplement l'art de se rendre nécessaire à une femme assez malheureuse pour avoir besoin de l'adresse d'un autre, dans une position équivoque, qu'elle appelait son indépendance et sa liberté.

CHAPITRE LXIV.

Établissement à Paris. — Continuation de mes études dramatiques. — Amitié de Regnault de Saint-Jean-d'Angély. — Discussion sur les différentes sortes de courage.

Après le départ de D. L***, je commençai à m'occuper sérieusement de mes études dramatiques. Mon maître de prononciation venait tous les matins, et je manquais rarement d'aller au théâtre les jours où la tragédie composait le répertoire.

M. Lecoulteux de Canteleu me rapprocha de Monvel, qui parut plus content de mes connaissances en littérature que de mes dispositions pour la scène. Il m'accordait cependant des moyens et de la sensibilité. Il me fit étudier avec lui le rôle d'Héloïse dans *Fénélon*. Je n'oublierai jamais l'accent paternel et presque céleste

qui lui échappait dans la scène où Héloïse tombe aux pieds du prélat en s'écriant:

Pontife du Très-Haut...

Et où Fénélon répond:

Mon enfant, levez-vous.
Ce n'est que devant Dieu qu'on doit être à genoux.

C'est dans la loge de Monvel que je me suis habillée le jour de mon début. Ah! que n'ai-je emprunté, avec mon costume, ce talent, sûr des suffrages de Melpomène!

Le moment de mes études et de mes illusions dramatiques durait encore, quand je me rappelai mon mobilier de Chaillot. Je louai, pour m'en faire honneur, un appartement magnifique, et j'en vins dès lors à tenir maison splendide et coûteuse. Possédée de toutes les folies, pouvais-je échapper à celle de la dépense et du désordre? Je ne m'en aperçus qu'à l'épuisement de toutes mes ressources; car on dirait que dans la vie la réflexion n'arrive que comme un dernier malheur.

Ayant appris par Joufre, qui me rendait assez fréquemment visite, que Regnault de Saint-Jean-d'Angély était de retour à Paris, j'écrivis à ce dernier, pour lui rappeler la promesse qu'il m'avait faite, et lui témoigner le prix que j'atta-

chais à son intérêt. A onze heures, le billet avait été remis; à trois heures, Regnault vint lui-même m'apporter la réponse, et la conversation s'engagea avec tout le charme de l'intimité. »Après le plaisir que me cause votre billet tout »aimable, me dit-il, rien ne pouvait m'en faire »tant que de vous trouver débarrassée de votre »*grand monsieur.* D'où vous vient cette fâcheuse »connaissance? — Elle est ancienne, car elle »date de mon passage à Lyon, à mon retour de »Milan. — Oui, c'est cela même, en 1797. Je »ne me trompais pas, mais vous m'effrayez. — »Et pourquoi? qu'est-il donc? — Ce qu'il est? »Je ne saurais trop le dire; mais il ne mérite »de s'approcher sous aucun titre d'une femme »telle que vous. Mais laissons cela, puisqu'il »est parti. Aussi bien, je ne suis point ici pour »le compte des autres; j'ai assez à faire en tâ- »chant moi-même de ne point déplaire. — Votre »franchise donne de la valeur à la moindre de »vos bonnes grâces, et je sens pour vous une »amitié trop sincère pour ne pas la garantir »durable. «

Ce n'étaient point les vaines paroles d'une galanterie banale ou d'une froide politesse. L'attachement de Regnault eut de la suite, et une suite féconde en conseils et en services de tous genres. Quand je quittai Paris, ce fut son ar-

dente protection qui me valut l'existence heureuse et brillante dont j'ai joui auprès de la princesse Elisa; et pourtant il y avait près de six ans que je ne l'avais vu, lorsque son souvenir songea d'une manière si délicate à une absente. Que d'amis, qu'on a quelquefois importunés la veille, n'ont pas le lendemain une mémoire aussi bonne. J'aime à rappeler ce qu'il fit pour moi, et je dirai plus loin avec une égale et douce franchise que, plus tard, j'eus le bonheur d'acquiter tant de services par les preuves de mon dévouement, à une époque où il n'y avait plus, en me rapprochant de lui, que des dangers à prévoir et des peines à partager.

Depuis cette première visite, Regnault vint me voir régulièrement chaque jour. Il assistait à mes leçons de déclamation, et me faisait réciter les vers, en m'obligeant d'avoir des petits cailloux dans la bouche. »Vous avez beau me citer »Démosthène, lui disais-je quelquefois avec ré»sistance, je n'ai pas besoin d'en faire autant »que lui. — Eh bien! répondait Regnault, à ce »prix seulement les succès.«

Mais tout en me recommandant l'étude et le travail, bien souvent mon conseiller me les faisait négliger et interrompre. Il m'entraînait à Meudon, à Saint-Cloud, à Versailles. En vérité, les courses étaient plus fréquentes que les ré-

pétitions. Quand Regnault avait quelque discours à composer ou quelque projet à proposer au gouvernement, il me priait de me rendre chez lui; et là, au premier moment de liberté, il me lisait ses discours, paraissant attacher du prix à mon approbation, et moi en trouvant beaucoup à la lui témoigner. Un jour qu'il me récitait un morceau sur le rétablissement des cimetières, et que je laissais échapper toute la vivacité d'une admiration passionnée comme tout ce que j'éprouve, il me dit avec l'accent de l'ame: »Saint-»Elme! qu'on serait heureux de n'avoir que vingt-»cinq ans, et d'être l'objet de votre tendresse »exclusive!«

Je lui avais appris, non sans quelques restrictions pourtant, les évènemens qui m'avaient amenée en France. Il n'ignorait ni mes liaisons avec Moreau, ni mon enthousiasme pour Ney. Regnault, sincèrement partisan de Bonaparte, ne pouvait se défendre d'une sorte de répugnance pour Moreau, ce qui amenait plus d'une dispute entre nous. Un jour que, par une lettre de Ney, j'avais appris de nouveaux triomphes de l'un et de l'autre, je dis à Regnault: »Eh bien! »que pensez-vous maintenant de mon admira-»tion? — Je la partage. Jamais je n'ai contesté »à Moreau les talens de grand capitaine. Sa »vraie place est à la tête des armées, mais non

» point à la tête du gouvernement. — Mon Dieu! » ne dirait-on pas qu'il est si difficile de gouver- » ner! — Ceci est une boutade, ma chère, et » n'est point un raisonnement; il faut plus que » du courage, il faut plus que des vertus pour » conduire un peuple qui sort d'une crise, d'une » fièvre dont les accès ne font que de se ralen- » tir. — Si vous parlez ainsi de l'épée, c'est que » vous ne vous en êtes jamais servi. — J'avoue » que j'aurais fait un mauvais soldat. — Un Fran- » çais ne devrait pas penser ainsi. — En vérité, » on vous prendrait pour une Jeanne d'Arc. Vo- » tre jeunesse, familiarisée avec l'école de pelo- » ton, ne conçoit donc pas d'autre gloire que » celle des armes? — J'avoue que celle-là doit » être la première, car elle est la plus pénible. » Songez donc à tout ce que le soldat expose: » souvent mutilé, reste de lui-même, tous ses » services sont positifs, et ses récompenses ne » sont presque qu'imaginaires. — Malgré cela, » je persiste à proclamer qu'il y a d'autres gloi- » res que celle des armes, qu'il y a d'autres cou- » rages que ceux de la guerre, et comme je ne » veux pas rester sous le coup de vos derniers » reproches, je tiens à vous prouver que quoi- » qu'on n'ait jamais été soldat, quoiqu'on ne » veuille pas le devenir, on a aussi son héroïme. » Dans les proscriptions, j'ai su ne jamais trem-

» bler, et également ne jamais trahir. J'ai vu la » mort, et de sang-froid. Lors de mon voyage » à Malte, je fis la traversée sur un frêle bateau. » La mer, furieuse, réduisait nos matelots ita- » liens au désespoir et aux seules invocations de » leur madone. Moi seul, enveloppé de mon » manteau comme d'un linceul, je voyais passer » sans effroi la lame des flots sur nos têtes, et » mon esprit, loin du danger, ne se berçait dans » ce fatal moment que des images de la patrie » et des plus doux souvenirs de la jeunesse.

» — J'avoue, dis-je à Regnault, que je ne me » sentirais pas la force de rester ainsi impassible » devant la mort. — Vous voyez donc, mon » amie, qu'il y a plusieurs espèces de courage; » et celui de braver les bourreaux, d'affronter » les factions, et celui de tous ces héros des » troubles civils, qui se dévouent pour un frère, » pour un père, pour un ami? — Oh! celui-là, » je sens que je pourrais l'avoir. Dans les révo- » lutions, l'échafaud est quelquefois un des der- » niers asiles de l'honneur, où les femmes savent » se précipiter aussi, plutôt que de se séparer » de tout ce qu'elles aiment. — Saint-Elme, re- » prit vivement Regnault, si vous portez cette » chaleur d'ame au théâtre, je vous réponds d'un » triomphe. Ma jeune amie, vous êtes une sin-

»gulière feuille à ajouter au grand livre du cœur
» humain. «

Le haute opinion que j'avais de Regnault, de ses talens, de son esprit, me faisait trouver un incroyable plaisir à ses éloges. Aussi peu de tems lui suffit pour prendre beaucoup d'empire sur moi; il n'eut pourtant jamais mon entière confidence. Je n'ai jamais éprouvé qu'auprès de Moreau et de Ney le besoin de tout dire, et la docilité de tout entendre. Je ne parle point de ma confiance pour D. L***; cela n'était qu'un mélange de surprise et de faiblesse, résultat de toutes les adroites complaisances dont j'étais enlacée. Les louanges de Regnault m'étaient agréables, mais je ne sentais pas qu'elles me fussent nécessaires, et je n'éprouvais pas avec lui ce charme de l'intimité qui rend heureux de tout dire. C'est ainsi que je lui avais laissé ignorer que je connaissais M. de Talleyrand, et que j'allais même assez souvent chez ce ministre. Regnault l'apprit par hasard, ce qui donna lieu à une scène originale dont je faillis me fâcher sérieusement, et dont je finis par rire. Au chapitre suivant, les détails de ce petit épisode de colère et de raccommodement.

CHAPITRE LXV.

*Querelle avec Regnault. — Mme Regnault. — MM. Arnault et Vigée. — M***, défenseur des courtes mémoires.*

Un matin, ma voiture sortait de la cour du ministre des relations extérieures. Soudain elle s'arrête, la portière s'ouvre, Regnault monte, se place près de moi, et me fait subir un interrogatoire auquel j'aurais répondu sans hésitation, s'il n'y eût mêlé le soupçon de je ne sais quelles vues politiques, qui m'embarrassa d'autant plus que j'avais été plus éloignée d'en concevoir l'idée.

» D'où vient donc Madame? me demanda Re» gnault avec aigreur. — Vous le savez fort bien, » Monsieur, puisque vous voyez sortir ma voi» ture. — Ah! Madame visite les ministres. « Et comme je ne répondais pas, il ajouta avec plus d'irritation: » Vos prétentions sont hautes; on » voit pourquoi vous faites si grand bruit de vo-

»tre désintéressement et de votre délicatesse; »mais ne croyez pas que madame Gran, que »vous cherchez à supplanter, puisse y croire.

»— Mais, Monsieur, quelle extravagance!

»— Oh! reprit Regnault, je conçois l'empressement; c'est un si beau rôle que celui de maî»tresse d'un ministre.

»— Je ne suis ni la sienne ni la vôtre, Mon»sieur; vos paroles et vos manières me parais»sent donc fort étranges.

»— Eh! que diable allez-vous faire là?

»— Mais il me semble que l'honneur d'être »reçue avec bienveillance par un des premiers »fonctionnaires de votre gouvernement, que le »plaisir de causer avec un homme aussi spirituel »que M. de Talleyrand, excuse suffisamment ma »visite.

»— Vous ne m'aviez pas montré ce côté am»bitieux de votre caractère, cela me donne beau»coup à penser; vous pourriez bien n'être pas »trop éloignée de l'intrigue. Vous vous êtes »trouvée avec Ouvrard; il a grand besoin de la »protection des ministres, et il sait tout le parti »qu'on peut tirer de celle d'une jolie femme.«

En ce moment la voiture s'arrêta à la porte de Véry. C'était Regnault qui avait ordonné de nous y conduire.

»Je ne descendrai point ici avec vous, Mon-

»sieur; vos premiers reproches ne m'ont paru »que ridicules, mais votre dernière offense, mais »vos derniers soupçons me révoltent. Sachez »qu'un homme ne me maltraitera jamais deux »fois.

»— Vous maltraiter; mais je ne vous ai pas »touchée.

»— L'excuse est singulière; n'est-ce qu'en bat»tant les gens qu'on les maltraite.

»— Ah, ma chère, si j'en avais le droit, vous »auriez aujourd'hui couru de grands risques.«

Je ris beaucoup de la menace, et comme en riant j'étais désarmée, je consentis à descendre, et à entrer dans un cabinet qui avait vue sur la rue. Un remarquable équipage vint à passer.

»C'est Ouvrard, me dit Regnault. Est-il vrai »que vous ne le voyez pas.

»— Non, je vous jure; mais je le connais »aussi bien que le public qui le juge. Son an»cien cuisinier est maintenant le mien. Les élo»ges d'un domestique renvoyé, sont des recom»mandations bien rares et bien décisives. Il »faut, certes, qu'Ouvrard ait plus de talens »qu'on ne lui en accorde, pour être arrivé de »si bas à la fortune.

»— Oh! parbleu, dans les fournitures on n'a »pas besoin d'esprit; il faut de l'activité et du »hasard.«

Tout en parlant, Regnault jouait avec une boîte sur laquelle était un charmant portrait de femme. On ne pouvait imaginer rien de plus gracieux que l'air naïf qui brillait dans ses traits. Le cou un peu au-delà des proportions, ne semblait avoir ce léger défaut que pour donner un charme particulier à cette tête divine. »Quoi! »m'écriai-je, est-ce que cette tête d'Hébé serait »celle de votre femme?«

Regnault se mit à rire de mon étonnement. »Vous la plaignez, me dit-il, je parie.

»— Certainement, car je n'ai pu oublier vos »principes.

»— Vous me jugez mal. Je suis très bon »mari, et je vous le ferai dire par ma femme »quand vous voudrez.

»— Quelle folie! est-ce que j'ai l'honneur de »la connaître.

»— Vous aurez cet honneur-là quand vous »voudrez; venez jeudi matin, et laissez-moi faire.«

Nous reprîmes ainsi le ton de la gaieté la plus agréable. Le soir, nous allâmes au Vaudeville, et le hasard nous plaça justement dans la loge où avait commencé notre connaissance. Ce qui fournit à Regnault l'occasion d'une foule de choses gracieuses et tendres qu'il savait tourner à force d'esprit, et qui rendit le reste de la soirée fort amicale.

Le lendemain, j'étais à peine éveillée quand on vint, de la part de Regnault, me prier de me rendre chez lui où il était retenu par de nombreuses affaires. J'arrivai à l'heure fixée chez Regnault; il vint au-devant de moi, et me fit comprendre que sa femme n'était pas loin. Il me pria de l'attendre un peu. Je me levai, et feignis d'examiner les tableaux. Arrivée près d'une porte entr'ouverte, je m'écriai: »Ah! pardon, Mademoiselle«, à l'aspect d'une figure charmante. Ma petite méprise réussit. Madame Regnault entra dans le salon, et me dit en s'asseyant et avec un sourire: »Je ne suis pas la fille, mais la femme de M. Regnault.« Il y avait dans ses manières quelque chose de doux et de séduisant, une sorte de lenteur molle et charmante, d'un tour et d'une grâce tout extraordinaires.

»J'avais un bien vif désir de vous voir, reprit madame Regnault; car mon mari m'a bien parlé de vous.« Je l'accablai de complimens, qui étaient tous sincères. Tout à coup nous entendîmes quelqu'un descendre: »Voilà Regnault; ne dites pas que nous nous sommes vues, et quand vous viendrez, entrez chez moi par la petite porte sous le vestibule...« A ces mots elle disparut, en posant son doigt sur sa jolie bouche.

Regnault n'était pas seul. Il me demanda pardon, et surtout de ne pas m'en aller encore. Voilà des livres qui aideront votre aimable patience. Je vais me servir de votre voiture; puis s'approchant de l'appartement de sa femme, il entr'ouvrit la porte, et dit à haute voix: »Adieu, »ma bonne amie, je vous laisse ici une dame »qui me prête sa voiture.« En sortant, Regnault me répéta qu'il passerait chez moi avant dîner. Il courut grand risque de ne m'y pas rencontrer, car sa femme et moi nous causâmes avec de si intimes détails, que la matinée s'écoula comme un songe.

»Que lui direz-vous de moi, demanda madame »Regnault, d'un air gracieux, quand je me retirai.

»— Qu'il est mille fois trop heureux d'avoir »une si charmante femme. — Eh bien! c'est ce »que je lui dirai aussi à votre sujet, qu'il est mille »fois trop heureux d'avoir une si charmante amie.«

Je rentrais au moment même où Regnault vint chez moi, comme il me l'avait annoncé. Que vous a dit ma femme, fut son premier mot: »Ne »vous a-t-elle pas, ajouta-t-il, paru persuadée, »comme tout le monde, que je vous aime et »que je suis aimé.

»— L'accueil que j'ai reçu me prouve le con»traire. J'ose même croire qu'à cet égard, elle »s'en rapporte plus à moi qu'à vous.

„— Au fait, comme la trouvez-vous?

„— Mille fois mieux que son portrait.

„— Oui, elle est bien.

„— Voilà bien un mot de mari.

„— Cela est vrai; mais depuis long-tems on „a dit sur les maris tout ce qu'on pouvait dire. „Il en sera de même *in tut' eternitade.*

„— *Come lei parla italiano.*

„— Et vous aussi, s'écria Regnault enchanté, „et vous ne le disiez pas!

„— Mais j'ai un accent à vaincre, et je ne „veux que parler français.

„— A la bonne heure, mais de tems en tems „une petite conversation italienne, sans tirer à „conséquence.

„— Ah! voilà les hommes, toujours tartufes! „Sévérité pour autrui, indulgence pour eux en „cachette. Il n'en sera rien; avant que je ne „sache à quoi m'en tenir sur mon accent, vous „n'entendrez pas sortir de ma bouche un seul „mot de la langue du Tasse et de l'Arioste, pas „un mot de celle de Schiller et de Wieland. Trop „heureuse si je puis n'être point indigne de ser„vir d'interprète à la belle langue de Corneille, „de Racine et de Voltaire.

„— Vous êtes *universelle,* mais vous avez rai„son de préférer être Française. Je veux vous

„amener deux juges de votre mérite, l'un poète
„déjà célèbre, l'autre qui le deviendra sans doute.

„— Oh! point de réunion savante, je vous
„en prie; j'y ferais triste figure.

„— Je ne vous parle pas de savans, mais de
„deux poètes aimables.“

Quelques jours après Regnault me présenta M. Arnault, alors attaché au ministère de l'intérieur, et M. Vigée. Leur jugement se ressentit sans doute de leur complaisante amitié. L'un de ces messieurs, frappé de mes dispositions, voulut bien m'aider de ses conseils, et plus tard me soutenir de ses démarches.

Déjà j'avais obtenu mes entrées au Théâtre-Français. J'étais reçue élève, et certaine d'un début; mais quelles difficultés plus réelles me restaient! Pour les vaincre, il eût fallu travailler; mais moitié distraction, moitié amour-propre, j'étudiais peu. Il est vrai que j'avais la merveilleuse facilité de retenir les vers presque à la lecture. Un jour quelqu'un, avec qui je parlais de cette facilité de mémoire, me dit qu'on ne la possédait guère qu'aux dépens de l'esprit. Je voulus réclamer, quoique avec modestie; mais mon interlocuteur tint bon pour les courtes mémoires, et avec une chaleur, que je me permis à la fin d'appeler impolitesse.

Lors de mon début, ce singulier personnage

me prouva qu'il ne mettait pas en pratique ses propres idées, car il avait gardé mémoire et même rancune de notre conversation. Puisse mon livre, où je ne le nomme pas, lui tomber entre les mains! C'est ma seule vengeance.

Le veille du grand jour de mon début, j'étais à payer un mémoire chez une marchande de nouveautés; et je vis et j'entendis un coiffeur s'excuser de ne pouvoir venir dans la maison, parce que M*** lui avait donné des billets et de l'argent pour siffler une débutante au Théâtre-Français. Je méprisai cela comme un propos, et j'eus raison; mais je le négligeai même comme avertissement, et j'eus tort. Mes amis m'en blâmèrent beaucoup après ma disgrace. Moi, au contraire, je voulus remercier le partisan des courtes mémoires, et le lendemain du jour fatal, je lui fis tenir la lettre suivante, accompagnée de six billets de parterre et d'une pièce de cinq francs.

„Vous avez voulu, Monsieur, prouver, par „votre exemple, la vérité de votre axiome favori, „qu'une bonne mémoire est toujours l'annonce „de peu d'esprit. La vôtre est excellente, à ce „qu'il me paraît; donc, comme disent les logi„ciens.... Mais je vous laisse le soin de titrer „la conséquence qui sort de ce raisonnement.

„Vous vous êtes mis en frais, afin de me faire „siffler, ce qui était bien inutile, car vous avez

„pu voir qu'il ne manquait pas de monde pour „cela. Si l'occasion s'en présentait, je ne man- „querais pas de reconnaître vos soins. En at- „tendant, comme je ne vous ai point accordé „*le droit de rien dépenser pour moi*, vous me „permettrez de vous rembourser ce qu'il vous „en a coûté dans une circonstance où vous avez „montré autant de générosité que de délicatesse.

„ SAINT-ELME.

„*P. S.* Comme je présume que vous renverrez „votre coiffeur, je vous préviens qu'il est devenu „le mien, et qu'il n'aura pas à se repentir d'a- „voir, par son indiscrétion, encouru votre dis- „grace.“

CHAPITRE LXVI.

Deux ministres, Lucien Bonaparte et Chaptal. — Mon début au Théâtre-Français. — Ma chute.

J'ai un peu interverti l'ordre des évènemens; il faut le reprendre avec une exactitude toute historique.

Ce fut Joufre, que je voyais habituellement, qui me présenta à Lucien, chargé, en sa qualité de ministre de l'intérieur, des théâtres. Il me reçut avec bienveillance et bientôt même avec familiarité. Malgré ses attentions, je ne le voyais qu'avec une sorte de défiance, reste des opinions que Moreau m'avait communiquées sur toute la famille Bonaparte. Je voyais bien que Lucien était un homme d'esprit, mais je lui trouvais une physionomie hautaine et déplaisante, même quand il voulait plaire. J'allais souvent le soir au ministère chez Joufre. On faisait de la musique, on courait dans le jardin, on jouait

à Collin-Maillard. Il y avait quelquefois six femmes, et toujours Lucien seul et son confident. Je trouvais ces parties beaucoup plus bizarres qu'agréables, et m'en dispensais aussi souvent que cela pouvait s'accorder avec le prix qu'on devait au moins paraître attacher à ces invitations. Un matin j'écris à Joufre qu'une indisposition m'empêchait de me rendre au ministère; ma lettre revint, car le ministre et son confident étaient déjà sur la route d'Espagne, et M. Chaptal nommé à la place de ce dernier.

Le protecteur à bas, adieu les protégés. Cet adage eut tort, car la nouvelle Excellence, au lieu de couper court à la bienveillance de son prédécesseur, voulut la continuer; il fixa l'époque de mon début, et me fit donner une fort honnête gratification pour les frais de mon costume. Avant même d'être installé au palais ministériel, M. Chaptal voulut bien m'inviter à une soirée chez lui, rue des Jeûneurs, pour m'y faire entendre. Lafon y était, et me donna les répliques. Qu'on juge de l'admiration d'un salon, provoquée par les vifs applaudissemens d'un nouveau ministre.

Dans l'intervalle de mon début, j'avais continué, malgré les réprimandes de Regnault, à rendre de tems en tems visite à M. de Talleyrand. Un jour, en montant en voiture à la porte de ce

ministre, je fus accostée par M. Mathieu de Montmorenci, qui m'accabla des regrets qu'il avait éprouvés de ne pas me voir depuis long-tems. — « Mais, Monsieur, lui dis-je, je n'ai » pas l'honneur de vous connaître. — Et quand » on a vu Mme Moreau, est-il possible de l'oublier. » Je crus que le meilleur moyen d'arrêter tant de politesse était de désabuser mon interlocuteur sur le titre qu'il me donnait. L'effet ne répondit pas entièrement à mon attente, et me fit juger au contraire que la femme d'un général de la république était un personnage important, même aux yeux d'un émigré. Du moment qu'à cette haute qualité j'eus substitué le titre plus modeste d'élève du Théâtre-Français, M. de Montmorenci, trouvant le marchepied de la voiture beaucoup trop respectueux, le franchit sans façon et vint se placer à mes côtés. » — Où Monsieur veut-il qu'on le descende? lui » demandai-je assez vivement. — Mais, chez vous, » j'espère, ma belle dame. » Je répondis, à cette manière de brusquer la connaissance, avec une franchise de refus qui ne fâcha pas trop M. de Montmorenci, lequel était bien le meilleur homme du monde, et il m'en donna la preuve. Oubliant cette singulière blessure faite à son amour-propre, il vint à mon début. Je le vis, dans une baignoire d'avant-scène, prendre un vif in-

térêt à mon succès, applaudir, et quand l'orage éclata, protester contre la malveillance avec une chaleur chevaleresque.

Une scène bien singuliere, un rêve bien épouvantable, devint presque un évènement dans ma vie, par les émotions inexprimables qu'il me causa. Il m'oppresse encore au milieu de ces récits, il me poursuit comme une terreur dont mon esprit a besoin de se soulager.

J'étais dans un de ces momens de mortelle tristesse où l'on sent le besoin de la solitude, de la solitude qui ajoute pourtant encore tant de dangers à toutes les situations de l'ame. Je classais mes papiers de famille, quand, tout-à-coup, au milieu d'eux, j'aperçois un portrait de mon mari. Je m'arrêtai comme attérée. Ma tête tomba sur ma poitrine, et je sentis un soupir qui frappait mon oreille. Je me lève, jetant les yeux de toutes parts. Debout près de mon lit, il me semble voir une ombre glisser dans les draperies. Ma figure pâle et mourante, réfléchie dans la glace, ajoute à ma frayeur. Je tombai à genoux, mêlant à des sanglots étouffés, des cris épouvantables de souvenir et de remords. Un peu plus calme, je cherche à remettre en ordre mes papiers; au même moment des lettres de mon mari m'échappent, et son portrait se brise à mes pieds: je vois de nouveau l'ombre se mou-

voir et disparaître à la même place. J'entends la main, je rencontre une chair glacée du froid de la mort, et j'entends murmurer : adieu, Elzélina! J'ouvris ma porte, et Adélaïde, en me voyant, recula de surprise. J'étais méconnaissable. » Oh! » mon Dieu, Madame, que vous paraissez souffrir. — Non, ce n'est rien, lui dis-je. Mais allez » prier le propriétaire de descendre, je veux partir. — Partir ? — Oui, habillez-vous. Il faut » d'ici à deux heures trouver un logement. — » Mais, Madame, qu'est-il donc arrivé ? — Rien. Et mes lèvres tremblaient à ce mot.

J'avais hâte de sortir de ce logement, que ma tête peuplait de fantômes, et l'on se doute bien que je ne fis nulle attention aux dépenses. J'écrivis deux mots à Regnault, qui était à la campagne; puis, meubles, papiers, argent, bijoux, moi-même et ma femme de chambre, nous fûmes installés rue Taitbout, en deux heures. Etrange circonstance! la maison que je venais habiter était celle où j'avais eu le bonheur de sauver Aurélie. Tout avait changé de face; mais ce fut dans le moment une rencontre heureuse que celle de ces lieux où j'avais fait un peu de bien! Ce souvenir me redonna un peu de pitié pour moi-même, sorte de consolation qui d'ordinaire empêche le remords, tourment sans trève et sans relâche. Seule, je me disais : là, du moins,

je ne vins jamais qu'avec des intentions pures; là, j'ai soutenu la faiblesse et relevé le malheur; et, à ces douces idées, le calme remontait dans mon cœur et la sérénité sur mon visage. Adélaïde crut que le moment était arrivé pour sa curiosité de faire quelques attaques. Mon silence ne fut guère moins obstiné, que l'évènement ne devait lui paraître extraordinaire. N'importe; je ne m'embarrassai point de la satisfaire. Regnault m'embarrassait davantage; mais quand il me parla de toutes les dépenses de ma folie, j'en fus quitte pour essuyer ses reproches, que je repoussais par le plaisir et le bien-être d'un appartement où du moins mon sommeil était tranquille.

Au fond, dégagée des terreurs fantastiques qui avaient bouleversé ma tête, je me livrai, avec délices, à mes préparatifs de début. Enfin, ce jour d'essai, ce désiré jour d'épreuves fut fixé, et hâté même, contre l'avis de Dugazon, malgré les conseils de Monvel et de mon maître de prononciation. La flatterie bien intentionnée mais fatale de mes amis me fit, par surcroît de dangers, choisir le rôle de Didon, qui devait être favorable à mes formes, parmi lesquelles on voulait bien déclarer, surtout, les jambes d'une perfection de modèle. Les hommes, en général, attachent trop de prix à ces avantages

extérieurs au théâtre. Leur première illusion n'existe elle-même qu'avec l'aide du talent, qui anime tout. Quoiqu'il en soit, le costume fut dessiné, et j'en fus ravie; le luxe en était complet, et ma bourse n'avait point été épargnée par ma vanité. Je dois ajouter que parmi les acteurs, la bienveillance était extrême, et les préventions très favorables. Toutefois, lorsque mon début eut été irrévocablement décidé, et par ordre du ministre, M. Chaptal, je crus apercevoir je ne sais quoi de gêné, de plus froidement poli, enfin une certaine réaction de manières dont on ne demande point compte, parce qu'on ne veut pas laisser voir qu'on sent cette différence. J'ignorais les usages de la comédie française : M. Maherault, commissaire de la République, me prévint qu'il fallait faire des visites à tous les chefs d'emploi. Je ne fus reçue que chez Talma, Monvel, Dugazon, Dazincourt, Mollé, Mlles Fleury et Mézeray. Le matin de la première représentation justifia la vérité de ce qu'on m'avait dit souvent, qu'on est bien plus intimidé par les acteurs que par le public. Le tableau glacial de la répétion m'avait déjà désenchantée. J'étais persuadée que je ne resterais pas au Théâtre-Français. Des débuts brillans, voilà tout ce que j'ambitionnais alors, avec la certitude que cela suffirait au sort que mes

idées trouvaient seul digne d'envie, *l'indépendance due à l'exercice du talent.*

Qu'il me soit permis de raconter encore un petit épisode de mon début, bien futile en apparence, mais qui prouve à quel point tout ce qui m'entourait s'était aveuglé sur mon succès. Au moment où la toilette de l'infortunée Didon se déroulait sous mes yeux, détachant un à un ces ornemens de mon prochain supplice, j'aperçus un foulard qui cachait quelque chose qu'Adélaïde venait de glisser furtivement. Je l'interroge; elle hésite à répondre. » Madame ne doit » savoir que là-bas. — Pourquoi? — C'est une » surprise. — Adélaïde, des cadeaux avant le suc- » cès! cela est de mauvais augure. — Que faire, » Madame? c'est une robe délicieuse! insuppor- » table fille, qui l'a envoyée? — Eh bien! Madame, » c'est M. Regnault. Comme il est certain que » Madame aura un grand succès, et qu'elle sera » *redemandée.*

» — J'y suis, c'est un beau négligé pour venir » faire la révérence au public. Va, ma pauvre » Adélaïde, si la reine de Carthage est destinée » à l'honneur inespéré d'un triomphe, je ne ferai » pas tant de façons, et je viendrai tout simple- » ment sous le royal costume avec lequel j'aurai » obtenu des applaudissemens. »

Le quart-d'heure fatal du jugement s'appro-

chait. La veille, j'avais prié de mes amis de ne pas se présenter à ma loge avant la pièce; mais Regnault et Joufre ne tinrent compte de la consigne. Ils furent ravis du costume: tunique, écharpe, carquois, diadème, tout cela était admirable d'exactitude. Ils m'en dirent tant, que ma vanité rassurée me fit compter sans effroi les *trois coups* du lever du rideau, et traverser le foyer intérieur entre une haie de curieux, pour me rendre au lieu redoutable. Je ne répondais pas un mot aux mille propos qui circulaient autour de moi, mais je n'en perdais pas un. Quand Lafon en vint aux trois ou quatre vers qui précédaient celui de mon entrée en scène, je crus sentir la terre manquer sous mes pieds.

J'entre enfin; une triple salve d'applaudissemens m'accueille, et, loin de m'encourager, m'interdit. Je me disais: voilà pour le costume et la part de l'indulgence; gare maintenant à l'accent et au jeu. Je débitai d'un ton monotone et sourd ma réponse à Iarbe, et l'effet fut rendu plus triste par le contraste de la déclamation ronflante de Lafon. La scène me parut bien longue. Quoique Énée soit un pauvre personnage, Damas y mit tant de sensibilité, qu'il m'électrisa à mon tour; et dans une scène avec lui, j'obtins trois fois les honneurs d'un applaudissement unanime. Une émotion succédait ainsi

à l'autre, et mon cœur battait à rompre. Ce qui m'accablait, c'était le poids de l'imprudence que je sentais que j'avais commise. Des sifflets m'en avertirent plus cruellement encore dans une scène avec Mme Suin, confidente. Je prononçai moi-même ma propre condamnation, pour cause de froideur et de monotonie. A la fin, mon esprit se révolta contre l'injustice qui semblait me poursuivre, et une espèce de hardiesse, fruit du désespoir, me fit retrouver une partie de mes avantages dans les derniers actes. Chose étrange! ma tête, si justement égarée, ne me fit commettre ni contre-sens ni faute d'une syllabe; et je trouvai encore le secret des applaudissemens au milieu de cette terrible imprécation:

Non, tu n'es point le sang des héros ni des dieux!

Enfin, mon supplice touchait à son terme, quand un nouvel incident vint troubler mon imagination d'une nouvelle terreur. Au moment où je levai le poignard pour me frapper (dramatiquement parlant), la figure de cet Oudet vint se présenter à moi au milieu de l'orchestre; on trouva que je mourais très-bien, car je tombai réellement évanouie dans les bras de la pauvre Élise, qui, beaucoup moins robuste que Didon, eût péri sous le faix, si la prompte chute du

rideau ne nous eût fait secourir, toutes les deux. Transportée dans ma loge, j'appris d'Adélaïde que tout le monde s'empressait à me témoigner le plus vif intérêt. »Oh! Madame, dit-elle, c'est »une horreur, une cabale.

»— Peut-être, répondis-je; mais au fond j'ai »mal joué.

»— M. Regnault ne disait pas cela, il a bien souf- »fert; il voulait qu'on n'achevât pas la pièce.

»— Belle équipée! Avec l'humiliation d'une »chute, subir celle des punitions justement in- »fligées à qui manque au public.»

Pendant ce court dialogue, on déshabillait la triste veuve de *Sichée:* chaque ornement qui tombait me rappelait ma chute; mais je dois l'avouer, mon amour-propre souffrait moins de ces blessures, que mon imagination ne s'alarmait de la présence d'Oudet à la représentation, de cet homme que je voyais déjà s'attacher à ma destinée comme une épouvantable fatalité.

Je trouvai chez moi Regnault et le neveu de l'admiral Gantheaume, furieux, criant à la cabale. Le dernier avait failli avoir un duel, et, d'après les circonstances, je supposai que cela avait dû être avec Oudet. »Il me sifflait donc, »cet étrange personnage que vous me signalez?

» Non, Madame, sa colère avait encore je ne
» sais quel intérêt et quelle bienveillance. Il
» lui échappait des exclamations d'attachement,
» avec des cris de satisfaction de votre mésa-
» venture. Il y avait là-dessous de la rivalité,
» de la jalousie; il disait enfin que, par votre
» succès, vous étiez perdue pour eux.

» — Pour eux? mais ils aiment donc en com-
» mandite, m'écriai-je, et par association.

» — Vous riez, belle dame; mais ils ne riaient
» pas, mes hommes de l'orchestre.

» — Oh! dit Regnault, cet homme avait l'air
» fier, le ton tranchant et familier; vous ne de-
» vez pas le voir. »

Je ne l'avais que trop vu, et mon effroi supposa dès lors des projets d'autant plus inexplicables pour moi, que je savais que la galanterie n'y entrait pour rien. Malgré tout, on soupa fort gaiement. Deux amis de Regnault arrivèrent encore. Tous m'engagèrent à continuer mes débuts par les rôles de *Sémiramis* et d'*Hermione*. Aucune flatterie, aucune consolation ne fut épargnée à ma vanité; mais la leçon avait été si forte, que cette fois, par extraordinaire, ce fut la raison qui eut raison. Regnault s'emporta et son intérêt pour moi le rendit injuste. « Je » saisie, disait-il, c'est une cabale des comé-
» diens.

» — Puisqu'ils ont mis le public de leur côté, c'est qu'ils avaient raison.

» — Bah! c'est notre faute; nous avons mal » mené nos affaires; ne quittez pas la partie, et » nous dresserons mieux nos batteries.

» — C'est-à-dire que vous ferez pour moi, ce » que vous trouvez si mal qu'on ait fait contre. » Grand merci; enlever les suffrages par son ta» lent me paraîtrait doux; mais les payer me » paraît ignoble. »

On a dit que je m'étais obstinée à réclamer un second début et que les comédiens s'y opposèrent. J'ignore, moi, s'il en fut question; mais je puis assurer que, m'eût-on assuré une part entière au Théâtre-Français, j'aurais préféré la misère obscure de la province à une seconde épreuve de la cruelle sévérité du public de Paris. Tels étaient à cet égard mes sentimens, et l'expression en était aussi vive que publique. J'eus plusieurs fois l'occasion de voir M. Chaptal, et il ne fut jamais le moins du monde question entre nous de récidives dramatiques. Je priai même tous ceux des artistes du Théâtre-Français que je continuai de voir, de me croire bien résignée, bien consolée, bien résolue surtout à rester sur cette première disgrâce.

M. de Talleyrand, au moment de ma tentative et de ma mésaventure tragique, était fort malade, et mon amour-propre tremblait de le revoir depuis que j'étais détrônée, et cette conversation si piquante, cette flatteuse intimité avec un homme si distingué, je craignais en quelque sorte d'en jouir, malgré le désir que j'en éprouvais. Pour me donner de courage de cette entrevue si redoutée. j'imaginai de la faire précéder de mon portrait, modelé par Lemot, dans l'attitude de la Cléopâtre. Je le portai moi-même au ministère dans un chambre voisine du jardin, et laissai ce billet à l'huissier qui m'avait accompagnée.

» Didon fit des sottises pour le pieux Énée. » La plus grande fut de se tuer. Madame Cléo» pâtre se sauva par la piqûre d'un aspic de la » blessure qu'elle craignait pour son orgueil.

» Moi, chétive citoyenne, qui ai voulu, sous » le royal bandeau de la première, essayer le » sceptre tragique, ne faites pas craindre les dé» dains de César pour la seconde, à celle qui » s'offre à vous dans l'attitude de la reine d'É» gypte, et sous les traits de la bien détrônée.

» Didon Saint-Elme. »

Par malheur pour le billet, M. de Talleyrand tomba plus malade, et j'eus le regret de quitter Paris sans le voir. L'affaire qui précipita mon départ me donna encore la crainte de lui avoir peut-être déplu, et j'en maudis doublement la mémoire.

CHAPITRE LXVII.

Une conspiration. — Fouché, ministre de la police.

Dans le grand nombre de mes connaissances, se trouvait un M. Vill.... Il m'avait présenté un de ses amis, M. Hervas, riche banquier espagnol, homme fort distingué, qui avait bien, au premier abord, quelque apparence de morgue et de hauteur, mais qui gagnait singulièrement à être connu. M. Hervas se plaisait dans ma société, parce qu'il me trouvait instruite sans être pédante, assez au courant de la littérature espagnole, genre de séduction qui ne pouvait être commun à beaucoup de femmes. Jeune, doué de tous les dons extérieurs et de ceux de la fortune, sa générosité fit bientôt croire à une liaison plus intime. Cette présomption qui n'était point fondée, car il n'y eut jamais entre nous ni la pensée, ni les droits de l'amour, m'exposa à toutes les jalousies d'une rivale.

Mme Arthur, femme assez jolie encore, quoique près de la maturité, venait quelquefois chez moi sous les auspices de Joufre, et comme elle avait de fort bonnes manières, elle était du nombre de ces personnes sur lesquelles il y a bien quelque chose à dire, mais qui, grâces à l'extérieur, ne déparent point un salon dans les grands jours. Comme cette simple connaissance n'avait jamais été jusqu'à l'intimité, je fus assez surprise de voir Mme Arthur m'accabler de visites du matin assez ennuyeuses. Ses assiduités avaient un but. Elle y arriva. Elle avait connu Hervas, et elle me fit de sa vertu une description si pompeuse, que je pensai de suite qu'elle l'avait immolée, et de la magnificence du riche espagnol une peinture qui indiquait plus de regrets que de principes. Mais je faisais trop d'honneur à ladite dame, en ne lui supposant que des remords de cupidité, elle avait aussi des projets de vengeance. Opulent et généreux, Hervas, malgré mes refus, me comblait journellement de ces riens brillans que le luxe invente, et que la mode renouvelle. Mme Arthur était chez moi au moment même, où encore une fois le domestique d'Hervas apportait un nécessaire d'une richesse et d'un travail admirables. Elle ne put maîtriser son dépit. »Allez, Madame, me dit»elle, on ne donne pas tant à la seule amitié.«

Blessée de l'impertinence, je répondis avec aigreur. »Tenez, reprit la vilaine femme, les ca»deaux aplanissent bien toutes les routes. Si »vous n'êtes pas la maîtresse d'Hervas, c'est »qu'il a d'autres vues sur vous, en vous pro»diguant d'aussi fastueux présens. Si j'avais »voulu, j'avais beau jeu avec lui, moi qui suis »intime avec Rapp. Il ne s'agissait de rien moins »que de 50,000 francs.

»— Et vous avez refusé, Madame! Il vous »demandait donc l'impossible?

»— Je ne puis dire ces choses-là; mais ce que »je puis déclarer, c'est que, sans aimer ni Pierre »ni Paul, on n'aime pas à être mêlé à de pareil»les affaires.«

Ma curiosité commençait à être vivement excitée; je brûlais de savoir autant qu'on brûlait de m'instruire, mais la vengeance, l'envie et la sottise n'ont jamais rien inventé de plus noir que l'action que cette femme allait m'avouer.

»Hervas, me dit-elle enfin, est un ennemi du »premier consul; son séjour à Paris n'a pas »d'autre but que le projet d'un empoisonnement »contre sa personne.

»— Vous êtes folle avec vos idées, et dange»reuse avec vos confidences; daignez, je vous »prie, me les épargner.

»— Oh, mon Dieu! vous le prenez bien mal.

»Il n'en est pas moins vrai qu'on m'a proposé
»les 50,000 fr. pour m'introduire.... «

Malgré moi, je devenais pensive, et l'inexplicable inquiétude qui se peignait dans mes traits, donna à Mme Arthur le courage et le plaisir de continuer.

» — On avait, ajouta-t-elle, pensé à des pas-
» tilles, mais le consul est méfiant.

» — Ecoutez, Madame, vous ne sentez pas
» tout ce que vous dites; mais moi, qui vous
» connais, je lis le mensonge dans votre refus.

» — Comment! vous me croyez capable d'un
» crime pour 50,000 fr. ? «

Un oui était sur mes lèvres, quand Adélaïde arrêta cette rude réponse, en annonçant une visite. Mme Arthur me quitta.

Je vis Hervas le soir même. J'avoue qu'en l'abordant, l'imagination, toute pleine encore de ce que je ne croyais pas, mais de ce qui m'effrayait cependant, je fus gênée avec lui et réservée. Il m'en fit la guerre, et son air inspirait tellement la franchise et la gaieté, que je ne pus accorder les ombres d'un complot avec de pareils dehors, et que, revenue moi-même à mon humeur, je ne crus pas même devoir l'étourdir des calomnies d'une mégère.

Je me gardai bien encore d'en parler à Regnault; je connaissais sa susceptibilité en matière

„riche, heureux, indépendant de votre gouvernement, étranger à ses intérêts, veuille échanger les douceurs de l'opulence contre les plaisirs d'une conspiration ?

„— Oh, mais, Saint-Elme, comme vous le défendez!

„— Et vous, avec quelle leste facilité vous faites des complots et des coupables. Votre consul vous tourne la tête.

„— Je sais bien que vous ne l'aimez pas.

„— Mais, quels que soient mes sentimens, en tirerez-vous la conséquence d'un crime ?

„— Pourquoi ne m'avoir pas confié les propos de cette dame Arthur?

„— Belle question! parce que je les traitais ce qu'ils valent, et que je sais qu'une ombre suffit pour éveiller des soupçons chez les gouvernans, et entourer d'inquiétudes ceux qui, à tort même, leur sont signalés; parce que j'ai voulu vous sauver des travers du zèle et des excès du dévouement, et un galant homme des traças de la haute politique.

„— Saint-Elme, si vous avez la moindre amitié pour moi, vous allez m'accompagner chez Fouché.

„— Pourquoi? pour déclarer que vous perdez la tête?

„— On ne badine pas en pareille matière. „Votre devoir est de déclarer les propos qu'on „vous a tenus, sinon par attachement au consul, „au moins à cause de celui que je lui porte et „que vous avez pour moi.

„— C'est-à-dire que, parce que je vous sais „dévoué au consul, mon devoir serait d'être in- „fidèle à un ami qui aurait, avec la volonté de „conspirer, la maladresse de m'en instruire?

„— Nul doute.

„— Monsieur, croyez que si j'avais su que la „dénonciation fût une des conditions de l'amitié, „j'aurais fui une intimité qui commande de tels „sacrifices.

„— Dieux! quelle tête, quand elle ne veut „pas comprendre!

„— Je comprends tout, et voilà pourquoi je „ne veux rien faire. Je vous répète qu'Hervas „ne m'a rien dit, pas plus qu'à cette furie qui „a tout inventé. Mais, lors même qu'il m'eût „confié le dessein de faire sauter le Luxembourg „avec tous ses locataires politiques, j'aurais fait „en sorte que vous ne fussiez pas victime du „complot, mais certes je ne vous en eusse pas „fait le confident. Vous voulez me conduire „à la police pour une dénonciation; j'aimerais „mieux y être traînée pour un crime.

„— Saint-Elme, tenez-vous à mon amitié?

„— Il y a deux ans, elle me paraissait on ne „peut plus précieuse.

„— Promettez-moi du moins de ne plus re- „voir Hervas, et de ne pas lui écrire; car, sans „doute, vous étiez en correspondance: Et sur „quoi!

„— Mais il me trouvait charmante, et il osait „me le dire, et j'osais lui répondre qu'il était „fort poli.

„— Adieu, je vous quitte, mais il pourrait „arriver que vous me vissiez encore ce soir.

„— Je vous previens que vous resterez à la „porte, à moins que vous ne soyez accompagné „d'une de ces aimables formules: *De par la loi.* „J'ai mal à la tête, et si mauvaise que vous la „jugiez, je veux la soigner; car vous m'avez fa- „tigué l'esprit, et j'ai besoin de sommeil.“

Il partit, et mon domestique entendit qu'il donnait l'ordre de le conduire chez le ministre de la police. Je m'endormis fort tard et avec peine, le cœur tout bouleversé de cette pénible soirée. Lorsque je m'éveillai, on m'annonça que Regnault s'était déjà présenté deux fois pour voir si j'étais levée. On me parlait de lui quand il entra.

„Je viens vous chercher. Le ministre de la „police prend les choses au sérieux. Venez tout

lui

„lui dire. C'est le plus court pour vous, et „même le plus sûr pour Hervas.“

Je m'enveloppai d'un schall et d'un voile, et je me décidai sans proférer une parole. La cour de l'hôtel était remplie de gendarmes. Regnault me donna la main. Je ne saurais dire tout ce que j'éprouvais, mais cela tenait de l'épouvante; car le ministre me parlait déjà, que je ne l'entendais pas encore. J'étais si émue, que je restais debout, malgré l'invitation fort polie qu'on fut contraint de me renouveler.

„C'est une affaire fort étrange, me dit Fou„ché, que celle dont M. Regnault m'a fait part; „voudriez-vous, Madame, m'en déduire les plus „minutieuses circonstances? Ne craignez rien.“

Je vis de suite qu'on cherchait une accusation, et qu'on n'épargnait rien pour la trouver, et pour me faire dire que c'était positivement à moi qu'Hervas avait confié son projet.

„— Ce projet est une fable, une atroce ca„lomnie. Je vois Hervas depuis six mois. Ja„mais le nom du premier consul n'a été sur ses „lèvres. Il ne s'en occupe pas plus que moi.

„— Vous connaissez le consul depuis votre „liaison avec Moreau?

„— Non, car il était en Egypte. Je ne pense „en vérité à Bonaparte, que quand j'en entends „parler.

„— C'est par sympathie avec Moreau?

„— La sympathie qui me liait à ce grand „homme, citoyen ministre, avait une source plus „douce que les opinions politiques.“

Puis Fouché revenant à Hervas. „Vous savez „pourtant qu'il a tenu le propos en question?

„— Je suis sûre que c'est une calomnie.

„— Mais si Hervas ne vous a pas confié son „projet, il a chargé Mme Arthur de vous le „communiquer?

„— En un mot comme en mille, Hervas ne „m'a rien dit, il n'a rien dit à cette femme.“

Ici la sévère physionomie de Fouché s'enlaidit encore, et j'en reçus une telle atteinte, que je me voyais déjà entourée de tous les réseaux de cette terrible police qui, bon gré mal gré, voulait une proie. Quelques momens je sus contraindre tout ce que j'éprouvais, et me donner même un air de sincérité et d'insouciance qui trompa les regards si exercés de l'argus.

Mais Fouché avait dans la physionomie quelque chose d'invincible. On ne pouvait le pénétrer, il vous pénétrait toujours. Je l'ai plusieurs fois rencontré, et dans l'intimité comme dans la représentation, il conservait le même empire. Je l'ai vu à La Haye, lors de sa courte ambassade; je l'ai vu à Florence auprès de la princesse Éliza. Dans la faveur comme dans la dis-

grace, son impassibilité terrible ne se démentait jamais.

Qu'on juge de ce que pouvait produire sur moi une première entrevue! „Songez, aujouta bientôt Fouché, en se rapprochant de moi avec une confiance toute caressante, qu'il y va d'un grand intérêt. Votre obstination peut vous perdre, sans sauver votre instigateur.

„— Mais il n'y a pas plus d'instigateur que „de crime!

„— Votre cœur s'exalte par le danger. Vous „n'auriez pas tant de chaleur, s'il était innocent. „Encore une fois, que votre esprit vous serve „du moins à vous sauver de la duperie de l'hé„roïsme.

„Il est prouvé qu'Hervas à tenu le propos „il faut choisir entre une récompense sûre et „une punition inévitable et terrible.

„— Vous faites, Monsieur, à la délation des „voies bien larges; mais vos récompenses sont „des opprobres. Il y a des choses toutes sim„ples que ne veut jamais croire la finesse des „politiques, elles leur éviteraient pourtant des „frais et des fautes. Je vous répète qu'il est „impossible qu'Hervas ait voulu jouer une bril„lante fortune contre un dangereux complot. Si „l'idée eût pu lui en venir, il m'eût plutôt choi„sie pour confidente, moi, pour qui vous sup-

„posez qu'il éprouve une prédilection si marquée, „qu'une femme sans esprit, sans considération, „avec laquelle il n'a pu avoir qu'un de ces courts „rapports de plaisir dont un homme délicat rou„git bientôt. Ce n'est point à de pareilles fem„mes que l'on confie sa vie et son honneur.

„— Votre défense choquante m'éclaire: je „vois que vous aimez Hervas; au nom de cet „attachement, avouez tout; ma propre indul„gence est à ce prix.

„— Votre protection, votre indulgence, je „les repousse; je respecte le gouvernement, mais „je ne le crains ni ne l'implore. Je suis inno„cente, Hervas est innocent; je suis en votre „pouvoir, faites de moi ce que vous voudrez.

„— Nous allons vous garder jusqu'à plus am„ple informé.

„— Appelleriez-vous cela de la justice?

„— Si ce n'est justice, c'est prudence; et les „gouvernemens n'en sauraient trop avoir.“

Ici un jeune homme entra, et remit un papier au ministre au sombre visage. „Je suis fâché, „dit-il, d'user de rigueur envers vous; mais „Mme Arthur vous accuse; elle déclare ne s'être „adressée à vous que par la confiance que lui „inspirait votre amitié avec une personne dé„vouée comme Regnault au consul.

„— Ah! vous voilà donc convaincu que ce

„n'est pas à moi que la prétendue confidence a „été faite?

„— Si peu, qu'Hervas est arrêté, que ses „papiers sont saisis, et les vôtres aussi.

„— Si vous n'avez pas la cruelle satisfaction „de trouver dans les miens des listes de cons- „pirations, vous y rencontrerez des pièces plus „pacifiques, qui pourront servir de modèles à „une instruction plus amusante."

Fouché *me regardait parler*, et l'étude de ma phyisionomie l'occupait bien plus que mes paroles. Il ne m'en dit plus qu'une dernière: „Entrez dans ce cabinet," et il ferma lui-même la „porte sur moi. Je me trouvai ainsi provisoire- „ment en prison dans un fort joli cabinet. Des livres étaient épars çà et là. J'ouvris un volume, et je tombai sur des vers latins, qui traitaient, je crois, de la vie rustique. Malgré tout ce que je ressentais d'angoisses, j'avoue que je ne pus m'empêcher de remarquer le contraste des goûts de l'homme privé et de l'homme d'état, l'alliance de la poésie bucolique avec la police. Cette distraction, toute piquante qu'elle fût, n'était pas suffisante pour me faire oublier mon état. L'inquiétude et l'attente le rendaient affreux. J'étais si absorbée, que je n'entendis pas ouvrir la porte, et il fallut que Regnault, entré avec le ministre, me tirât de mon accablement.

„Pourquoi donc cet air désolé et coupable? „me dirent ces messieurs; on sait que vous n'a- „vez dit que la vérité; tout est éclairci.

„— C'est fort heureux. En attendant, voilà „une journée bien agréable.“ Là-dessus le ministre nous congédia avec force excuses et politesses, et même avec sourire.

Monté en voiture, je ne pus m'empêcher d'exprimer à Regnault, avec une franchise une peu dure, qu'il était fort désobligeant d'avoir des amis si fanatiquement dévoués *à la chose publique.*

CHAPITRE LXVIII.

*Une bonne mère. — Nouvel engagement dramatique. — Regnault de Saint-Jean-d'Angély. — Retour de D. L***. — Départ pour Lyon et Marseille. — La chaîne des galériens.*

J'avais cessé de m'occuper de la triste affaire qui m'avait révélé tout l'odieux de la police, quand mon souvenir y fut ramené par un bien triste évènement. Adélaïde entra un matin tout effarée, en me disant: Mme Arthur est morte hier d'une colique d'entrailles.

„Quoi! empoisonnée.

„— Non, Madame; des suites d'une imprudence. On est venu déjà plusieurs fois vous „demander; et voilà en ce moment la mère qui „veut absolument vous entretenir.

„— Faites entrer."

J'avoue que la fille m'était bien odieuse, mais ce souvenir de remords qui, mourante, l'avait reportée vers moi, me réconciliait presque avec elle. Sa mort avait été terrible; mon nom avait été mêlé à ses derniers soupirs; elle m'avait ap-

pelée à son secours dans ses tourmens affreux. Mon cœur ne se ferma point au récit d'une pareille agonie faite par une mère. Cette vieille femme, sans éducation, d'une tournure et d'une mise communes, ne m'en inspira que plus de pitié. „Ah! ma chère dame, me disait-elle, je „n'ai point partagé l'aisance de ma fille. J'étais „pauvre; je ne la voyais pas, mais je suis accourue à son lit de malade. Elle avait besoin „de votre pardon pour mieux mourir; Madame, „je le lui ai promis, et viens vous le demander. „Permettez que je fasse dire une messe pour „elle en votre nom.“ Je remis de l'argent pour plusieurs, et la bonne vieille me quitta en me bénissant.

Mon triste début au Théâtre-Français, tout infructueux qu'il eût été, avait cependant donné quelque bonne opinion de moi à quelques directeurs de province. Leurs propositions m'humilièrent d'abord. Je me trouvais déchue; mais, désenchantée déjà, et sur mon indépendance, et sur l'amitié de Regnault, et sur les plaisirs de Paris, je me décidai à une séparation courageuse et je contractai un engagement avec un sieur Beaussier, à cette époque directeur du grand théâtre de Marseille. Regnault, qui s'y était d'abord opposé, me voyant résolue, me

donna des lettres pour M. de Permon, commissaire général de police, et Thibaudeau, préfet.

Au moment où j'emballais ses conseils et mes papiers, on vint m'apporter un billet qui m'annonçait l'arrivée de D. L***. Les conseils de Regnault sur le compte de cet homme, mes soupçons, que dis-je? mes expériences, tout céda devant le besoin des confidences pour un cœur malade. Au bout d'une heure il était chez moi; il réveillait les espérances d'une grande passion, et cette entrevue me rejetant loin de mes projets, je ne sentis plus que les délires de mon amour pour Ney.

Je partis néanmoins. Je ne saurais exprimer tout ce qui me vint d'idées tristes, de ressouvenirs amers, de regrets cuisans, quand je revis Lyon, où quelques années plus tôt j'avais, sous un grand nom, recueilli tous les plaisirs de la considération et de l'opulence. Rien n'égale en amertume ces positions où deux époques différentes de la vie viennent, en quelque sorte, se mettre en face, ou quelque chose d'extraordinaire vous force de vous souvenir, pour vous contraindre presque à ne plus espérer.

Pour chasser un peu ces noires idées, inspirées par le pénible sentiment de mon état et de mon isolement, je me décidai, en quittant Lyon, à descendre en bateau le Rhône jusqu'à Avignon.

Une scène terrible me fut presque une consolation, et l'esprit d'un danger un oubli de mes chagrins. Nous faillîmes être engloutis, et je fus assez heureuse pour sauver de la mort une jeune fille charmante que le courant allait entraîner. Mon ame reprit quelque force et quelque orgueil après cette action, qui me valut les bénédictions de tous les voyageurs, et même l'accolade rude, mais sincère, du rustique batelier. L'image de Ney m'était comme apparue dans le critique moment; je me sentais fière de m'élever jusqu'à lui par ce courage, et je me trouvais récompensée par le seul espoir de lui écrire que j'avais traité la mort à sa manière, et que je n'étais point indigne de l'homme le plus brave.

Le reste de la route devint un enchantement. L'intimité était parmi les voyageurs, la folie circulait à la ronde, et, comme elle était aimable et décente, des femmes la partageaient avec cette nuance de délicatesse qui la double en l'épurant.

La diligence où nous étions montés, roulait donc au milieu des joyeux propos, quand une de nos dames, mettant à la portière sa jolie tête, la retira soudain avec un cri d'horreur et d'effroi. Elle venait d'apercevoir la chaîne de forçats, qu'une escorte de gendarmerie conduisait au bagne de Toulon.

Quelle plume il faudrait pour le tableau de

ces dernières misères de l'humanité! mais à côté, qu'elle scène touchante que celle de cette pitié soudaine et sublime, éprouvée par des femmes auxquelles la vertu fit supporter le dégoût pour soulager le crime, peut être trop puni. Un de nos compagnons de voyage fit observer qu'il y avait, dans cette horde garottée, sans doute de bien grands coupables. „Oh! m'écriai-je, ne voy-„ons que la misère, et non les actions qui l'ont „méritée." Aussitôt les bourses furent tirées; mais la voiture allait plus vite que notre pitié. „Peut-être, disait la petite dame, nous maudis-„sent-ils pour n'avoir rien jeté au bonnet quêteur. „ — Jeter un secours me paraît humiliant même „pour des galériens, m'écriai-je; il faut encore „supposer un reste de délicatesse à ceux que l'on „soulage. *L'aumône se donne, et ne se jette pas.*"

Nous avions les devans sur la troupe; arrivés au relais, tout le monde descendit; et nous voilà tous refaisant à pied la route que nous avions déjà faite; enfin nous nous trouvâmes en face des malheureux. Ils étaient couchés et assis le long du chemin, couverts de poussière, accablés de fatigue, s'entr'aidant à soutenir le fardeau de leurs chaînes, accouplés comme des bêtes de somme, et convoitant, d'un œil hideusement avide, la cruche d'eau et le pain destiné à leur avare nourriture.

Je ne sus d'abord que pleurer et frémir à l'aspect de tant de misères; mais bientôt, l'humanité secondant notre courage: „M. le gendarme, dis-„je au conducteur de la troupe, permettez-nous „de répartir entre ces infortunés confiés à votre „garde le produit d'une collecte.“

Un cri de joie s'élève dans les airs à ce mot entendu de tous, et mêlé d'un bruit de chaînes effroyable. Les gendarmes firent un cercle autour de la troupe haletante. Puis, nous autres femmes parcourûmes les rangs, distribuant des vivres et de l'argent, parlant à quelques-uns des condamnés. Hélas! j'eus là l'occasion de reconnaître qu'il faut bien moins d'or pour combler d'immenses infortunes, que pour assouvir d'inutiles et frivoles caprices. Soixante-seize malheureux furent consolés pour la modique somme de 120 francs. Quelle futilité ne coûte pas plus cher!

Au milieu de nos voyageuses, l'une me parut ajouter encore en cachette à chacun de nos dons. Plus tard je reçus la confidence d'une pareille générosité. La diligence se remit en chemin aux bruyantes acclamations de la reconnaissance des condamnés, et même aux applaudissemens des gendarmes commis à leur garde et attendris.

Au premier relais, la jeune dame, dont j'avais remarqué la tendre bienfaisance, me prit à part,

et me dit, „C'est un ami, qu'en vous j'ai ren-
„contré; c'est un frère. Mon cœur a deviné le „vôtre; soyons de moitié dans les frais et le „bonheur d'une bonne action. Ce galérien, ce „malheureux à qui vous m'avez vu plus particu-
„lièrement parler, m'a glissé dans la main l'écrit „que voici:

„Je suis coupable, mais encore plus malheureux. „Je trace ces lignes dans l'espoir que je rencon-
„trerai quelque regard de commisération, quelque „accent de pitié dans un cœur généreux.

„Je suis fils unique de la veuve..., de la ville „de... Arrivé seul à Paris, je crus à l'amitié, et „par elle et pour elle, je fus entraîné au crime. „Qui que vous soyez, ayez pitié de ma mère; „elle a su ma condamnation, mais trompée sur „le jour d'un épouvantable départ, elle ne sera „à Paris que dix jours après; elle y sera sans „ressources. Qui que vous soyez, pensez à cette „mère. Mais puissiez-vous être une femme au „doux regard, à la voix compatissante. Alors „ma mère sera secourue, on l'aidera même à „venir dans des lieux de souffrance consoler son „coupable et malheureux fils, avant qu'il ne „meure du supplice de toutes ses peines.

„Louis Edouard.“

„— Je reste ici, dis-je à la jeune dame; j'y „attendrai la *chaîne*. A son passage, je parlerai

„au brigadier. Une lettre partira à l'instant
„même pour la mère du malheureux, avec l'ar-
„gent nécessaire à son voyage." A ces mots,
la jeune dame tomba dans mes bras. „Je ne
„puis attendre, une affaire m'appelle à Toulon;
„mais voici mon adresse, nous nous écrirons;
„nous nous reverrons."

CHAPITRE LXIX.

Arrivée à Marseille. — Mme. Rousselois. — Engagement à Draguignan. M. Fauchet, préfet.

Comme je suis la femme aux aventures, je n'arrivai d'Aix à Marseille qu'après une foule d'incidens, qui, dépourvus d'intérêt pour un lecteur, ne forment pas moins les épisodes terribles d'un voyage. Je suis à Marseille, j'oublie et je tais tous ces détails. Je devais, avec quelques compagnons de voyage, aller le lendemain de mon arrivée voir le château d'If; la partie fut remise, parce que le directeur désira fixer au plus vite mes représentations. Cette course n'eut lieu que plus tard et l'on dirait que la fortune se plut à l'ajourner, pour que je fusse témoin d'un grand deuil militaire, et de l'envoi du cercueil de plomb qui contenait les restes de l'infortuné Kléber, envoyés des sables de l'E» gypte vers le sol plus hospitalier de la patrie.

Je pris de suite mes petits arrangemens domestiques dans l'hôtel où j'étais descendue. Le choix d'un fort bel appartement, les conditions de ma table, l'engagement d'une femme de chambre, tout cela fut l'affaire d'un instant, car l'hôtesse était accommodante, et presque désintéressé, malgré son état.

J'allai voir M. de Permon, qui me fit le plus aimable et le plus galant accueil; les jours de mes représentations furent fixés. Elles furent heureuses, grâces aux bienveillans conseils de la célèbre chanteuse Rousselois, qui avait le sentiment du vrai beau et de la dignité tragique; bonne et excellente amie qui me valut des succès, qui me donna des preuves du désintéressement le plus rare, celui de l'amour-propre. Ses conseils allaient plus loin que le théâtre. Elle me disait quelquefois : et l'avenir, y pensez-vous; et notre état, qui ne donne pas la fortune, exige encore dans sa liberté quelques soins de réputation. Là-dessus elle me reprochait mes courses, mes apparitions continuelles au cours, aux promenades. Toutes les fois qu'elle me parlait, j'étais de son avis; mais comment résister aux invitations, comment surtout résister à mon caractère?

Une lettre que je reçus de D. L***, et surtout le séjour déjà assez long que j'avais fait à

Marseille, précipitèrent le dessein d'une tournée, à laquelle d'ailleurs me condamnait le retour d'une actrice, fort en crédit dans mon emploi, Mme Mylord, femme d'un talent bien réel; car la beauté n'était point un de ses prestiges dramatiques, et selon moi le talent laid est un double talent. Comme Mlle Rousselois, loin de s'opposer à mes succès, elle y travailla, et c'est à leur goût délicat et cultivé que je dus la manière brillante dont je m'acquittai toujours des rôles d'Aménaïde, d'Héloïse, de Sémiramis et de Gabrielle de Vergy.

Mon séjour à Marseille fit encore assez de bruit pour m'attirer l'attention du directeur de Nice, M. Collet; de celui de Toulon, M. Renaud, et encore de Draguignan, M. Béranchu. Je reçus des propositions fort belles, pour des propositions de province; mais le directeur de Draguignan étant venu en personne me vanter les agrémens de la résidence, en l'accompagnant de flatteries adroites, je lui donnai la préférence. Il me fit beaucoup valoir la protection du préfet accordée à son établissement. C'était M. Fauchet, amateur distingué de l'art dramatique et des lettres, et j'avoue que le désir de le connaître eut quelque part à ma détermination. Me voilà donc, au bout de deux jours, en véritable chevalier errant, sur la grande route de Mar-

seille à Toulon, et de Toulon à Draguignan. En vérité, j'étais une reine fort plaisante.

Mon directeur arriva presque aussitôt que moi à l'auberge où j'étais descendue avec deux cavaliers qui m'avaient accompagnée. On dîna, et le directeur se mit en belle humeur. Il avait été acteur d'un théâtre des boulevards de Paris, était resté fort bel homme et très disposé à raconter ses bonnes fortunes. Il se donna le large plaisir de la narration; mais, plaçant la morale à la fin de son récit, il nous dit que tout cela avait fini par le mariage, absolument comme au théâtre. Étant passés dans une salle voisine pour prendre le café, je devins tout-à-coup l'objet des attentions d'un officier de gendarmerie, genre d'hommage qui ne laissa pas de me donner de l'inquiétude. Elle fut à son comble, quand ce très peu galant personnage vint, sans trop de façon, se placer à notre table. La conversation devint pourtant générale, et l'offfcier, comme de raison, parla guerre et campagnes. Le nom de Valmy lui échappa. Cela fut pour moi comme une commotion électrique.

» Vous y étiez, lui dis-je, M. l'officier?

» — A dix pas de vous, Madame, lorsqu'on » emporta le brave Drouot du champ de ba» taille.

Tout le monde s'écria: » Comment! est-il pos-
» sible! vous y étiez, vous vous battiez ?

» Je l'ai vue, disait Jarlot, donner une gourde
» et son mouchoir à un sous-lieutenant blessé
» d'un coup de feu, qu'elle n'avait pas l'air de
» craindre. Oui, Madame, c'est bien vous; on
» n'oublie pas plus le courage que la beauté.

» — Les souvenirs que vous me rappelez me
» donnent quelque orgueil, quoique ce ne soit
» pas de la gloire. Le hassard seul me rendit
» témoin des brillans faits d'armes de cette jour-
» née, j'en suis heureuse; mais, comme déjà les
» idées ont changé, veuillez bien me garder le se-
» cret d'une distinction militaire qui pourrait
» bien n'être plus de mode, et m'exposer ici à
» tous les embarras d'une insupportable curio-
» sité. L'héroïne pourrait faire tort à l'actrice.
» Ainsi, M. Jarlót, du silence: voulez-vous à ce
» prix mon amitié? » Il porta la main sur son
cœur, et je reçus une parole de brave, une de
ces paroles auxquelles on est fidèle. Le pauvre
homme, malgré sa religieuse discrétion, me sui-
vait partout, ne manquant pas une de mes re-
présentations, et ne supportant pas qu'on m'ad-
mirât à demi. J'aurai à parler des imprudens
éclats de cette admiration, qui était excessive,
même pour une ville comme Draguignan; mais
je dois m'occuper, par droit de préséance, de

celle d'un préfet, partisan beaucoup plus sérieux qu'un lieutenant de gendarmerie.

Je débutai par le rôle d'Héloïse. Mon costume était fort simple, et tout-à-fait en harmonie avec la troupe. Il n'y a pas, je crois, trop d'orgueil à dire qu'au milieu d'elle on me trouva du talent. Qu'on songe que je parle de la tragédie dans le département du Var. Applaudie à presque tous les passages importans, je distinguai avec plaisir l'approbation du préfet au milieu de l'approbation générale, et je jouis de tout le bonheur d'un succès, qui du moins était sans intrigue. M. Fauchet sortit de sa loge par le théâtre, et me dit, en passant, les choses les plus flatteuses.

M. Fauchet était un homme d'excellentes manières, d'un extérieur fort agréable, paraissant, au premier abord, sentir un peu ses avantages, mais au fond n'ayant point la fatuité dont il portait le masque. Je passai trois mois à Draguignan, partageant mon tems entre l'étude, la promenade, et quelques correspondances avec mes amis. Un jour, en revenant de la répétition, je trouvai chez moi M. Cabre, secrétaire de M. Fauchet, qui m'invita à dîner de sa part à la campagne. Nous ne fûmes que quatre, et moi seule femme de la réunion. Elle n'en fut pas moins charmante. On ne peut se faire d'idée du charme

et du bonheur de rencontrer loin de la capitale ces plaisirs délicats de l'esprit; de parler, à deux cents lieues de Paris, théâtre, acteurs, littérature. M. Fauchet, dont l'esprit avait de la culture et de l'agrément, descendait avec quelque peine de la dignité administrative, mais cette réserve même donnait du prix à ses réflexions, et une certaine coquetterie d'homme à son abandon. Son regard fin et pénétrant ajoutait quelque chose de très piquant à tout ce qu'il disait de sensé et d'aimable, et il n'était pas jusqu'à la pâleur de son teint qui ne répandît sur sa belle figure cette sorte d'intérêt qui naît toujours de la trace des passions ou des souffrances. On récita force vers, force tirades tragiques, mais tout cela entremêlé d'anecdotes et de propos d'une gaieté pleine de goût et de décence.

Le bon ton et le décorum semblaient les prétentions de M. Fauchet, mais il les soutenait sans roideur; je trouvai en lui un protecteur, un ami même, et j'aime à me persuader que, quoiqu'éloignée de son souvenir par de méchans rapports, il n'apprendra pas sans plaisir que celle à qui il reconnut *de la bonté, de l'instruction, et de la facilité à causer et de la grâce à écrire*, ne se rappelle que sa première bienveil-

lance, et nullement une inimitié justifiée, peut-être, par des inconséquences.

Cette soirée d'aimable intimité finit par un accident assez comique. On n'avait point de voitures pour revenir de la campagne, et nous fûmes pris par la pluie. Le sécrétaire courut en aide-de-camp chercher des parapluies, mais la route se fit sans cet utile secours. M. Fauchet me couvrit d'abord de son manteau, puis, dans les endroits les plus périlleux, me porta sur ses épaules, sautant les ruisseaux avec un héroïsme de galanterie toute française; car notez bien que le premier magistrat du département était en escarpins et en bas de soie blancs. Arrivés à la ville, nous nous séparâmes après avoir beaucoup ri de l'aventure, pour éviter que les bienveillans propos du chef-lieu ne la jugeassent avec plus de malice que de gaicté. »A revoir, m'écriai-je en quittant M. Fauchet, à » un plus beau tems!» Je ne savais pas si bien dire; car je le revis, en effet, mais seulement en de plus doux climats, au comble de la faveur et des dignités de l'Empire, rapproché encore de l'ex-actrice de Draguignan, qui avait aussi acquis une position brillante dans cette heureuse ville de Florence, sous les auspices d'une femme digne, par ses vertus et ses rares qualités, d'un

trône qu'elle à su tour à tour occuper et quitter avec grandeur. *

Mon départ de Draguignan ne tarda pas à avoir lieu. Une lettre de ma cousine m'apprit la mort de mon mari, et cette fatale nouvelle d'un trépas si inattendu (Van M*** n'avait que trente-un ans) me jeta dans un tel chagrin, que ma tendresse ou plutôt mes remords sentaient l'impérieux besoin de la distraction et presque de la fuite.

---

* La princesse Elisa.

» mélodrames, grands opéras, voire même pan-
» tomimes à combats.

» — J'y consens. «

Félix me sauta au cou, Mairet disait mille folies : le premier rôle se frottait les mains à l'idée de jouer le grand répertoire ; sa femme, qui tenait aussi les grands rôles, grande et froide personne de trente ans, s'échauffa par extraordinaire. J'invitai tout le monde à dîner. Mairet se chargea de la surveillance de mes malles, prétendant avec gaieté qu'elles valaient le matériel de toute la troupe. J'annonçai aux dames que ma toilette serait à leur disposition, et à l'instant même je leur proposai d'en user, pour se rajuster un peu. Je ne m'excuse pas : on l'a vu déjà assez dans ces mémoires ; mais il me semble que cette facilité de caractère, qui m'a entraînée dans quelques égaremens, peut être cependant une condition de bonheur. Dans mes plus grandes peines, je me suis surprise voyant encore un bon côté aux plus tristes événemens, et oubliant tous mes chagrins personnels à la seule espérance d'alléger ceux des autres.

Après tous les éclats d'une folle gaieté, je crus apercevoir parmi la troupe un certain air de gêne, quelques chuchottemens dont je demandai l'explication. Alors Mairet, d'un ton comiquement sérieux, prit la parole : » Madame n'ignore

„pas sans doute, que les anciens se servaient „de char pour voyager?

„— Eh bien?

„— Eh bien! nous voulons suivre leur exem„ple dans un pays plein de leurs monumens.

„— C'est-à-dire que vous voulez aller à Digne „en charrette?

„— Comme vous le devinez.

„— Et c'est cela que vous hésitiez à m'avouer. „Mais cela complète la partie, nous ferons une „répétion du *Roman comique.*"

Dans toutes les situations de ma vie, j'ai, comme je le disais tout à l'heure, toujours su prendre mon parti et m'accommoder gaiement aux nécessités. Je ne montrai dónc aucun étonnement à l'aspect de nos phaëtons à deux roues. Notre voiture avait l'air d'une ambulence comique. C'était une charrette avec quelques cerceaux, revêtue d'un peu de toile ou à peu près. Onze personnes l'encombrèrent, car je veux bien ne pas compter dans la troupe la perruche de la soubrette, l'angora de l'ingénue, et le carlin du *premier rôle.* C'était en vérité une colonie à mourir de rire, et un voyage qui paraîtra très amusant à tous ceux qui ont le bon esprit de ne pas prendre la vie trop au sérieux. Enfin, entre une tirade de *Sémiramis* et un grand

air de *Barbe-Bleue*, nous arrivâmes à peu près à bon port, car nous ne versâmes qu'une fois.

Nous voulûmes cependant ne point faire notre entrée en pareil équipage, et il fut résolu que nous coucherions dans une auberge d'un petit village des environs de Digne. Moi, Félix et Mairet, nous descendîmes même pour le gagner à pied, afin de jouir d'un site curieux et intéressant. Notre imagination se promenait avec délices sur les imposans spectacles de ce sol pittoresque, dont l'originalité native, un peu rude et un peu sauvage, contrastait avec de précieux restes de la civilisation romaine. En gravissant les bords escarpés d'un ravin, nous aperçûmes un couple qui excita vivement notre intérêt, par la rapidité et tantôt la lenteur mystérieuse de sa marche. Le jeune homme paraissait d'une beauté remarquable, et la jeune femme d'une douceur angélique. Je ne sais quoi de souffrant répandu sur ses traits l'embellissait encore. Nous nous sentions entraînés par un pouvoir magique, non pas à les épier, mais à savoir quelque chose d'une rencontre qui nous captivait.

En nous rapprochant, sans être aperçus, nous entendîmes le jeune homme parler avec émotion: „Ma chère Hélène, disait-il, ne me cache rien. „Ne crains pas de m'inquiéter par l'aveu de tes „douleurs; avoue, au contraire, pour que je

„souffre moins; songe à cet être invisible qui „respire déjà près de ce cœur que tu m'as donné, près de ce cœur qui a changé en *joies célestes l'enfer auquel m'avait condamné le sort.* Je „n'ai point choisi mon horrible destinée; tu „sais, toi, que Charles n'est point un barbare... „— Oui, Charles, tu es bon, tu es mon bon „mari. Je souffre, mais embrasse-moi, cela me „soulagera.“ Puis le jeune homme la serra dans ses bras et l'emporta, laissant échapper des paroles de désespoir. La jeune femme à son tour le consolait. „Viens, Hélène, aujouta-t-il; „l'air devient froid, et tu sais que nous avons „encore des médicamens et de l'argent à porter „à la pauvre Marguerite.“

Nous étions restés long-tems dans le silence. „Mon Dieu! me dit enfin Félix, qu'est-ce là?

„— C'est un être malheureux!

„— Je pense comme vous, dit Mairet. Le „pays est un peu suspect pourtant. C'est peut-„être un chef de bande, à qui l'amour a rendu „un peu de conscience.

„— Moi, je crois plus charitablement que c'est „une tête exaltée. Vous avez entendu, d'ailleurs, „qu'il parlait d'une pauvre femme, de secours „à porter.“

Enfin nous raisonnions encore à perte de vue sur cette singulière rencontre, quand nous arri-

vâmes au gîte où nos camarades étaient déjà couchés, entre autres l'un d'eux légèrement blessé dans la chute que nous avions faite. La paysanne qui tenait l'auberge nous dit, en nous parlant de notre camarade: „Oh: si ce monsieur „avait voulu, il ne souffrirait déjà plus; car le „bourreau a passé ici il y a une heure, mon fils „l'a vu; il le connaît bien par la peur qu'il en a. „Nous l'aurions fait entrer dans la grange; il „aurait appliqué au malade *son baume* de graisse „de chrétien, et cela eût été fini.“ Nous rîmes aux éclats; mais l'aubergiste parlait sérieusement. Elle nous raconta, pour nous convaincre, des cures merveilleuses du bourreau, vantant l'humanité de cet être singulier, qu'elle n'eût pas cependant voulu admettre dans sa chambre.

„Il y a donc eu quelque exécution ici, dit Mairet, puisque l'exécuteur des hautes-œuvres y a „passé?

„— Non, Monsieur, mais il se promène dans „les montagnes avec sa femme.

„— Oh! m'écriai-je, c'est lui que nous avons „vu, entendu.... Certes, son amour doit être „grand pour celle qui a pu entrer en partage de „sa fatale destinée.

„— Lui, le bourreau! dit Mlle Félix; songez „donc à la belle et noble figure de l'homme que „nous avons rencontré; c'est impossible.

„— C'est vrai qu'il est beau, reprit l'aubergiste, mais surtout il est bon comme le bon „pain qu'il donne aux pauvres." Puis sa femme: „— C'est bien encore une grande charité qu'il „a faite.

„— Vous verrez, s'écria Mairet, qu'il a fait „un mariage par philantropie et comme acte de „compensation.

„— Ne plaisantez pas! tout bourreau qu'il est, „cet homme mérite quelque intérêt par la passion „qu'il exprime pour sa pauvre compagne.

„— Pas si pauvre! ajouta l'aubergiste; il fait „venir pour elle, de Marseille, de Paris, tout „ce qu'elle peut envier. Elle était pauvre, „avant son mariage; mais à présent elle est aussi „heureuse que la femme du percepteur, qui „pourtant ne se refuse rien.

„— Quelle est donc, m'écriai-je impatiente de „curiosité, cette femme qui a accepté le cœur „du *bourreau*. Elle est jeune, jolie?

„— Oui, mais c'est toute sa dot.

„— Mais elle a l'air fort modeste.

„— Pour çà, c'est une honnête fille; mais... „mais. C'était une fille abandonnée; enfin, puis-„que vous voulez le savoir, c'était une bâtarde.

„— Ah! laissons là, dit Mlle Félix, notre jus-„ticier sentimental. C'est bien assez pour en rê-

„ver cette nuit, plus que si j'avais lu un roman „d'Anne Radcliff.“

Je laissai dire et plaisanter tout le monde, mais je suivis l'aubergiste, et la pris à part pour savoir encore quelque chose du personnage qui avait si vivement excité notre intérêt. J'appris que cet homme était arrivé depuis deux ans à Digne pour y exercer son *état*, qu'il vivait comme un sauvage, qu'on ne le rencontrait que dans les montagnes, que deux fois des chevriers l'avaient surpris évanoui aux pieds d'un torrent, qu'ils l'avaient vainement engagé à passer la nuit dans leur cahutte, qu'il s'était enfui malgré l'orage, en leur laissant une pièce d'or. Un jour, revenant tard, il avait trouvé, assise et pleurant sur la route la jeune Hélène, enfant illégitime d'une pauvre fille de pâtre des environs du Puget, qui en mourant n'avait pu laisser au malheureux fruit de sa faiblesse que la mendicité. Le bourreau s'était arrêté à l'aspect d'Hélène mourant de froid et de faim, lui avait donné d'abord une large aumône, et la pauvre fille l'avait béni avec un accent si persuasif, qu'il s'était arrêté long-tems. Encouragée par cette pitié si douce dont elle entendait le son pour la première fois, Hélène avait supplié l'inconnu de la sauver tout-à-fait, de la prendre à son service, qu'elle travaillerait, qu'elle serait heureuse seu-

lement en ne vivant point d'aumône. En fallait-il davantage dans l'ame de l'étranger pour lui inspirer l'idée d'en faire sa compagne, et d'échapper ainsi au supplice de son isolement? Mais comment dire qu'on est le bourreau.

L'étranger pria la jeune fille de revenir le lendemain à une heure fixe, et il marcha derrière elle vers la ville, en lui recommandant de ne pas se retourner, de ne pas parler de leur rencontre. La jeune fille fut exacte au rendez-vous avant le jour. Il lui parla sans détour, lui proposa de l'envoyer à Paris ou à Marseille se placer, ou bien de l'épouser s'il ne lui faisait pas trop d'horreur. A l'aveu de sa terrible *profession*, Hélène tomba évanouie dans ses bras. Hors de lui, aimant d'autant plus qu'il n'avait encore rien aimé, il attendait son arrêt. La jeune fille souleva les yeux sur lui, mais ils n'exprimaient point l'horreur; l'intérêt, la compassion, la reconnaissance semblaient l'avoir vaincue. »Vous »êtes bon, lui dit-elle, vous êtes malheureux; »mon bonheur sera de vous consoler, nous ne »parlerons jamais de vos devoirs. Nous vivrons et »mourrons ensemble.« Et en effet, il se marièrent.

Tout le monde à Digne savait ce que l'hôtesse nous raconta de ce couple extraordinaire. Tout le monde vantait leurs vertus, citait les bienfaits de leur sensibilité. Je les rencontrai quelquefois

et ne pus retenir l'espèce d'intérêt qu'ils m'inspirèrent. On ne saurait imaginer l'attendrissement qu'ils éprouvaient, et la singulière reconnaissance de leurs saluts pleins de modestie.

Je passait trois mois à Digne, et l'on pense bien qu'il n'en avait pas fallu tant pour m'enlever les premières illusions de mon équipée dramatique, remplaçant le soin des plus chers et des plus sérieux intérêts. J'eus occasion de connaître et de voir à Digne M. Alexandre de Lameth, qui y était préfet. On ne saurait joindre à un extérieur distingué des manières plus affables et une politesse plus réellement bienveillante. Il avait un jardin bien loin de la ville, il aimait les longues promenades dans les lieux pittoresques, et nous nous rencontrâmes souvent dans mes courses champêtres. Il était aimé et respecté dans le pays, et quoi-qu'il ne fût déjà plus jeune, les femmes ne l'appelaient que le beau préfet. La pauvre troupe de la capitale des Alpes n'y faisait pas fortune; elle ne se soutenait même qu'à l'aide de toutes les ressources d'une administration bienveillante et de la générosité de M. de Lameth.

Je n'avais voulu accepter ni part ni appointemens; j'avais seulement stipulé une représentation à bénéfice. La veille du jour où l'on devait la fixer, je reçus une lettre d'Amsterdam, par

laquelle on réclamait vivement ma présence, et une autre lettre de Ney, dont le tendre et glorieux souvenir ne me permit plus d'exister jusqu'à ce que mon départ ne fût effectué. Malgré ma facilité pour mes amis du moment, jamais je ne fis à qui que ce fût confidence de mes relations de famille, et surtout de la noble affection qui remplissait mon ame.

CHAPITRE LXXI.

Départ pour Paris. — Dernière entrevue avec Moreau. — Nouveau voyage en Hollande.

J'arrivai à Paris le 19 janvier. Avant de me rendre en Hollande, je m'aperçus que j'avais besoin de Moreau pour des papiers de famille qui étaient dans le tiroir d'un meuble. J'écrivis un mot au général, qui resta sans réponse.

Comme il n'existait depuis long-tems avant son mariage rien d'intime entre nous, et qu'il y allait pour moi d'un grand intérêt, je m'irritai de ce désobligeant silence. Je pris une calèche et me fis conduire à Grosbois, où Moreau habitait alors avec sa femme, résolue à me présenter même chez lui. Le sentiment des convenances, réveillé en moi, ne me permit pas d'en venir là. J'envoyai seulement un billet. La réponse ne se fit pas attendre, et me fixait un rendez-vous pour le 26, au boulevard de la Madelaine,

non loin d'un chantier où se trouve aujourd'hui la rue Godot de Mauroy. Je m'y rendis, et il y avait près d'une demi-heure que je l'attendais, quand il arriva. Je le trouvai bien vieilli, bien changé; il me remit mes papiers, et nous nous promenâmes long-tems malgré le froid. Il ne me parla que de chagrins, de contrariétés. Je fus saisie jusqu'à perdre contenance, lorsque, reprenant tout à coup le ton de l'ancienne familiarité, il me dit: »Elzelina, me diras-tu la vérité? où »et comment as-tu connu cet extravagant d'Ou»det, et qu'as-tu eu de commun avec lui?« Je me rapprochai de lui, l'imagination frappée de terreur. Je lui racontai tout. Il parut hésiter à me croire.

»Vous n'avez jamais eu d'autres relations? »vous n'avez fait aucune confidence sur moi?

» — Rien autre, je vous jure, et croyez-moi » car vos doutes me font trop de mal.

» — C'est un extravagant qui, avec des talens, »ne réussira qu'à se faire fusiller. C'est un ro»yaliste.

» — Bah! est-ce qu'il y en a encore?

» — Plus que jamais, ou d'ambitieux qui en »prennent le titre. Mais je vous retiens ici: vous »avez froid, ma pauvre amie. Montons en fia»cre; vous me descendrez rue Lepelletier où j'ai »laissé mon cabriolet.« Pendant ce cours trajet,

il me força d'accepter un petit porte-feuille. Je voulus l'ouvrir ; il s'y opposa. » Elzelina, vous » me le rendrez. - Vous allez dans votre respec- » table famille: tâchez de vous soumettre; res- » tez-y; allez vivre à la campagne, vous avez » des ressources pour la solitude; croyez-en un » homme qui vous a tendrement aimée, et que » votre sort intéressera toujours; écrivez-moi » sitôt arrivée.

» — A quelle adresse?

» — A la mienne.

» — Et Madame?

» — Ma femme sait, non pas que je vous vois » ce soir ici, mais c'est elle-même qui m'a dit » que vous auriez peut-être besoin de moi pour » pouvoir retourner dans votre famille: femme » angélique par ses qualités; comme vous disiez » souvent, une beauté mignonne. Oh! oui, j'aime » bien ma femme. « Son ame était dans ses regards. Je regardais avec une respectueuse admiration ce grand guerrier, exprimant avec une si touchante vivacité tous les doux sentimens d'époux et de père.

» Cher Victor, m'écriai-je, que votre bonheur » me fait de bien! Je vous écrirai d'Anvers et » de La Haye. Adieu.

» — Encore une fois, Elzelina, vous m'avez » bien dit la vérité sur Oudet?

„ — Mon Dieu, oui! ne me parlez donc plus „ de cet homme.

„ — Soit; mais ne vous liez pas avec lui: „ rien n'est dangereux comme les intrigans poli- „ tiques.

„ — C'est donc un conspirateur?

„ — Oh bon Dieu! un conspirateur; vous „ voilà sur le ton de la famille régnante. Il est „ vrai que Ney vous en aura appris le langage.

„ — Mais je ne le vois point, Ney; il est ma- „ rié?

„ — Oui, marié à une amie de la reine Hor- „ tense; lui, un brave, le plus brave de nous „ tous, descendre au rôle de courtisan!

„ — Mais, lui dis-je, la femme de Ney est „ douée de toutes les vertus.

„ — Nul doute; digne du nom que Ney lui „ donne, mais c'est pour cela qu'il aurait dû la „ choisir et non la recevoir. Mais laissons cela; „ les forces politiques finiront peut-être.

„ — Mais, mon ami, tout cela n'eût pas com- „ mencé, si vous eussiez eu plus d'ambition ou „ de justice pour vous-même.

„ — Oh! Dieu m'entend: je ne porte point „ envie au Corse; je le méprise, et je souffre „ de voir des hommes comme Ney lui servir de „ complice pour asservir mon pays.“

Jamais je n'avais vu à Moreau cette exaltation;

je savais bien qu'il n'avait jamais aimé Bonaparte, mais jamais son aversion ne s'était exhalée en termes si énergiques. Il me donna encore tout ce qu'un homme d'honneur peut concevoir de conseils pour une femme qui l'intéresse; et je le quittai.

Je ne revis plus Moreau. Ayant su que Ney n'était point à Paris, je partis le lendemain même pour la Hollande, après lui avoir écrit pour le prévenir de mon passage par Paris. J'arrivai sans accident, ce qui est fort rare, à Delft, où j'avais des connaissances, et où je m'arrêtai quelques jours. J'écrivis à ma cousine, et n'eus point de réponse: ma lettre à ma mère reçut la suivante:

„Ce n'est pas ici qu'on a demandé à *vous voir,* „c'est à Amsterdam que votre présence est né„cessaire: rendez-vous-y sans délai, n'acceptez „*aucune somme comptant* pour renoncer à la „pension qu'on vous doit; on a écrit à M. Kra„yenhof, allez prendre ses avis.“

Sans laisser une minute à la raison, je répondis:

„Puisque, après une longue absence, je ne „reviens dans ma famille que pour en être re„poussée, qu'on me regarde dans ce moment „comme *à jamais étrangère;* je vais à Amsterdam, „et traiterai de mes intérês sans prendre d'au-

„tres conseils que mes seules volontés pour régler „des affaires qui, dès ce jour, ne doivent plus „en rien occuper une famille à laquelle *moi aussi* „*je renonce*. On a appris à ma mere à me re-„pousser, peut-être à me haïr! Mais en songeant „que je suis l'image et *fus l'enfant chéri de celui* „*qu'elle pleure*, j'ose espérer que du moins jamais „elle ne maudira sa fille.“

Deux heures après le départ de cette lettre, j'étais sur la route d'Amsterdam; je me rendis de suite chez l'oncle de Van-M***; il me reçut avec sévérité, mais sans outrage. Il me parla encore en expliquant toutes les difficultés qu'éprouvaient mes droits à une pension. Il me proposa un dédommagement dont il offrit de me faire l'avance. La voix du bon et respectable vieillard plut à mon cœur. Je me livrai avec bonheur à l'empressement de le convaincre qu'un vil intérêt ne me guiderait jamais. „Je consens „à tout, M. Van-H***, faites l'acte et je le si-„gnerai sans lire. J'ai perdu tous mes droits, „je n'en demande qu'à votre pardon.

„ — Non, non; Van-M*** est mort en vous aimant; je ne peux vous haïr, pauvre femme; tenez, lisez; et si vous approuvez, je vous compterai 12,000 florins.“

Je signai immédiatement. Il me remit en outre une parure en rubis qui était restée à Amster-

dam, et que Van-M*** avait ordonné de me rendre. Elle me fut volée ainsi qu'un nécessaire contenant 4,000 livres, pendant la route. Crainte de retard et désespérant de rien retrouver, je n'en parlai pas, et j'arrivai à Anvers le 19 février. La première nouvelle que j'appris à table d'hôte, fut la conspiration et l'arrestation du général Moreau, où se trouvaient des Hollandais, des Belges et quelques Français. Si Bonaparte eût pu entendre les témoignages de l'estime universelle pour l'illustre accusé! Tout le monde exprimait à haute voix son indignation. — „Quoi! s'en prendre à Moreau, le plus hon„nête homme de France! disait l'un. — N'importe, „disait l'autre; sa renommée est une rivalité, sa „probité républicaine un reproche. — L'armée „se soulèvera, criait celui-ci. — Ne l'espérez pas: „le consul n'aura conçu son affreux projet qu'à „coup sûr. — Alors, reprit un tout jeune homme „le tyran ira le rejoinde, c'est moi qui le dis." Et il continua sur ce ton.

Anéantie de l'épouvantable nouvelle, j'avais gardé le silence, mais je le rompis pour mêler les accens de ma propre indignation à celle du jeune homme. Un des témoins me fit quelques signes de me défier, ce que je tâchai de faire en modérent petit à petit mes expressions. Mais mon cœur parlait toujours plus haut que la

prudence. La race des agens provocateurs n'est pas, à ce qu'il paraît, d'invention nouvelle; car en arrivant à Paris, mon retour fut presque aussitôt suivi d'une lettre où l'on me demandait compte de mon voyage, de mes relations; on m'engageait à m'exprimer d'une manière plus convenable sur le chef de l'état. Celui au nom duquel on me donnait ces charitables avis réunissait alors deux qualités dont une suffisait à mes craintes. Je me le tins pour dit, afin d'éviter de nouvelles attentions du *grand* juge et du ministre de la police générale. Je restai à Paris pendant tous les détails de l'affaire de Moreau. J'écrivis deux fois à Regnault de Saint-Jean-d'Angély, qui refusa de me voir, et m'envoya dire que le meilleur conseil qu'il eût à me donner était de quitter Paris. Je vivais isolée, ne voyant aucun ami du général, n'apprenant que par le bruit public l'issue du procès, la noble conduite d'un de ses frères d'armes, la belle parole de ce juge héroïque, de ce vertueux Clavier, qui répondit aux insinuations d'un autre juge qui promettait la grâce au nom du consul, si le général était condamné: *Et qui nous la donnera à nous, notre grâce, si nous le condamnons?*

La liberté du général me rendit le calme; j'étais sûre que l'illustre proscrit serait aussi heureux qu'on peut l'être loin de la patrie esclave.

nous, quand ces paroles ne sont, pour ainsi dire, que l'écho de nos sentimens secrets et la flatterie de nos rêves! Les premières paroles de D. L*** me furent un immense bonheur : elles m'annonçaient l'arrivée prochaine et positive de Ney. Toute la soirée se passa dans le rêve enchanteur de mille projets, dans la douce espérance surtout de voir chez moi l'objet chéri de tant de préoccupations. Je chargeai D. L*** de me chercher un beau logement; de réaliser en billets tout ce que je pouvais alors posséder; de me tenir un passe-port toujours prêt, afin de n'avoir, s'il le fallait rien à démêler avec les choses vulgaires de la vie. Au bout de trois jours, j'étais confinée dans une délicieuse retraite, rue de Babylone, petite, mais commode, et dans un espace étroit renfermant l'ombrage d'un jardin délicieux. Les premières nuits furent un enchantement au milieu duquel venait se mêler pour la première fois cette inquiétude de plaire qui en indique le besoin profond. D. L*** et mon miroir ne suffisaient pas pour me rassurer : l'amour n'a point de vanité; et j'aimais bien, car j'étais bien peu contente.

J'avais reçu trois lettres de Ney; elles étaient fort courtes, mais je les relisais souvent. Les expressions n'en étaient point passionnées, mais assez douces et assez aimables pour faire pren-

dre le change, la galanterie étant toujours pour un cœur de femme si près de ressembler à la tendresse. Je préparai un mot pour lui, un mot qui pût me valoir à son arrivée une prompte visite; mais il paraît qu'on a peu d'esprit quand on aime, car ce billet était bien le plus sot et le plus mal tourné que j'eusse écrit de ma vie. D. L*** se chargea de le porter à celui auquel il était adressé, et dès le matin il sortait pour guetter cette arrivée, la seule occupation de ma tête. Le quatrième jour de ces courses complaisantes, D. L*** tardait à paraître: à sept heures du soir, j'allais me mettre à table, mourant d'une impatiente terreur, lorsqu'il entra en me criant de la porte: »*Il est arrivé!* je l'ai vu, il tient votre billet.

»— Et sa réponse! m'écriai-je.

»— Il l'apportera lui-même.

»— Quand?

»— Demain.

»— Quoi! pas une ligne? seulement demain!» et je tombai d'accablement.

»Il ne pouvait ni venir ni écrire. Il était »déjà comme au milieu d'une cour; j'ai eu de »la peine à pénétrer jusqu'à lui. Sa faveur est »au comble: on l'attendait au Luxembourg. Je »l'observais avec attention, et j'ai lu une bien »douce surprise sur son visage; jugez-en par

„— Cette maison n'est point à moi; je la loue „garnie.

„— Mais cela vous ruine, si Moreau n'y pour„voit.

„— J'ai tout réfusé de lui.

„— Il a mal agi, et vous aussi.

„— J'ai eu trop de torts envers Moreau, pour „que ses bienfaits ne fussent pas pénibles.

„— Tout cela est trop romanesque, ma chère „amie: Moreau connaissait votre famille; il vous „avait donné son nom, il vous devait une exis„tence; mais vous avez des talens, de l'éduca„tion, vous aimez mieux ne rien devoir qu'à „vous-même.

„— Ne gâtez point mon bonheur par les en„nuis de la prévoyance.

„— Vous m'intéressez trop pour que je ne „prévoie pas à votre place.

„— Je vous intéresse. Ah! ce mot me suffit. „Que de devoirs vont nous séparer! Que ce „jour me soit du moins laissé avec mes illusions; „si ce jour doit être mon avenir tout entier, ne „l'attristez point d'avance.“ Ce mot était le cri du cœur; il le comprit, et son regard me dit assez qu'il était heureux. Et moi, fière de tant de gloire et d'amour, je me trouvais plus qu'une reine.

Trop franc, trop loyal pour hésiter devant

un devoir et un aveu, Ney ne me laissa point ignorer les projets de Napoléon pour son union avec une jeune et belle personne, amie d'Hortense. A force d'admiration pour une si haute probité, j'étais heureuse en l'entendant parler de cette union qui, par un lien sacré, allait le séparer de moi.

„Mais si vous formez ce lien, lui dis-je seu„lement, vous poserez donc les armes?

„— Les poser! j'espère bien rester le dernier „sur les champs de bataille; mais, vous ne le „croirez pas, c'est Napoléon qui tient en géné„ral à ce qu'on se marie. Je ne sais trop s'il a „raison: car quel est l'homme qui ne change „pas un peu avec une famille, avec des enfans?

„— Mais dans le haut grade où vous êtes „parvenu, on peut être suivi de sa femme.

„— Ce serait n'avoir pour elle nulle pitié, que „de l'exposer ainsi aux périls de la guerre. Nous „sommes tous soldats; et, en nous élevant à „un grade, Napoléon ne nous élève qu'au „droit d'avoir la meilleure part dans les périls „et dans les fatigues. Nous ne passons pas „même les revues en calèche, et nos pauvres „femmes seraient fort mal sur un champ de ba„taille.

„— Ah! j'en avais le droit, je saurais bien „vous suivre au milieu de ces travaux de la

pour augmenter les capitaux sur lesquels se fondait ma liberté.

D. L***, qui s'était éloigné après la preuve de dévouement qu'il m'avait donnée, la remise du billet tant attendu de Ney, revint le lendemain. Je sentais le besoin de la reconnaissance pour ce qui me semblait un bienfait, et en même tems un inexprimable malaise vis-à-vis de celui que je voulais récompenser. J'étais déjà si fière d'avoir approché du noble cœur depuis si long-tems appelé par le mien, que je craignais d'entendre un mot, de soutenir un regard qui pût porter atteinte à la flatteuse certitude d'être, par toutes mes relations et tous mes sentimens, digne de son intérêt et de son estime. Je dis à D. L*** que mon intention était de partir pour l'Italie aussitôt que le mariage de Ney serait fixé. D. L*** parut hors de lui, non seulement par la surprise de me voir instruite de cet évènement, mais encore par l'annonce de mon projet de quitter Paris.

» Combien, me dit-il, vous êtes toujours extrême dans vos résolutions! Pourquoi quitter » Paris? Ney vous aurait-il déplu; lui auriez-» vous surpris des défauts?

» — Quelle supposition! Serait-il possible de » découvrir des défauts sous tant de lauriers? » Je l'ai trouvé mieux, bien mieux que je ne

» l'avais rêvé ; je l'aime, mais je pars, car il ne » m'a juré qu'un attachement de frère. »

Hélas! la résolution était forte, l'aveu en était sincère ; mais cet héroïsme de la raison m'abandonna bientôt, et je ne pus retenir mes larmes. » Mais D. L***, m'écriai-je, vous saviez qu'il » venait à Paris pour se marier? — Oui et non; » mais qu'importe à votre liaison?

» — Ecoutez-moi: la jeune personne qu'il » épouse est belle, aimable, voilà bien quelque » chose ; elle lui plaît, et c'est plus qu'il en faut » pour l'empêcher, à la veille d'un si prochain » bonheur, de courir les chances d'une passion » nouvelle.

» — Je ne dis pas non, mais ne vous exaltez » pas, laissez passer les fêtes, les premiers jours » d'un hymen ; restez, attendez, et vous pourrez » n'être pas déçue dans vos espérances.

» — Affreux conseiller! je vois à quel prix » vous voulez me faire acheter le bonheur ; mais » comme j'en voudrais être digne, je n'en serais » pas capable, et ce mariage d'amour auquel » il aspire ne serait qu'un mariage de convenances, que je repousserais vos coupables » idées. S'il fût resté libre, ma vie n'eût été » qu'une longue preuve d'amour ; mais je veux mériter au moins ce qu'il peut m'accorder encore. » Tenez, ne dites plus rien ; je ne serai jamais à

» vous en préviens, et je vous sais déjà si bonne, » que je ne vous fais pas même d'excuses d'abu» ser de votre patience.

» A vous d'amitié,

» MICHEL N... »

Oh! que l'amour est une douce chose! qu'il est habile à nous rendre heureuses! Je trouvais je ne sais quel charme à ce retard, qui me semblait un sacrifice de ma vanité à ses devoirs, et un honorable dévouement à l'attente...... Oui, me disais-je, ma vie a maintenant un noble but. Un sentiment pur s'est emparé de ma jeunesse pour l'arracher aux sentimens du monde. En mourant du moins, je pourrai me l'avouer. L'amour est donc aussi une bien noble chose, puisque sa présence est déjà assez forte pour me faire oublier ce passé qu'on a déjà lu, cette série de fautes et de faiblesses remplacée déjà par le vœu d'une irréprochable conduite. Lors même que cette passion généreuse est malgré elle infidèle à ses sermens de vertu, n'est-ce rien que la flamme qu'elle en ranime..... Je ne crois pas y avoir été entièrement infidèle. Ney était libre encore: nous fûmes entraînés au-delà de l'amitié fraternelle; mais ces courts transports cédèrent à la voix du devoir légitime; et depuis

cette première époque de félicité jusqu'à l'épouvantable catastrophe qui termina une vie glorieuse, je puis rendre à ma passion ce témoignage; qu'elle ne reçut jamais d'autre récompense que la joie d'être ressentie. Hélas! dans l'âge mûr elle a été mon refuge contre d'autres fautes, depuis que l'or de mes blonds cheveux s'est changé en argent.

Je passai une longue journée à attendre, à lire, à espérer, à me rappeler; je me trouvais heureuse, et Ney, pourtant, n'arriva qu'à neuf heures du soir. « Soyez fort pour nous deux, » m'écriai-je en l'apercevant! — J'ai pris de » belles résolutions contre vous, mais comment » résister à l'idée de ce sentiment dénué d'égoïs» me: je me marie! ma femme possède tout ce qu'il faut pour plaire; je l'aime, je l'aimerai » mais...... »

Qu'il me fut doux cet orgueil d'amour, de penser que je pouvais quelque chose pour le bonheur d'un grand homme.

» Quels sont vos noms de baptême? me dit-il brusquement, quoique avec un air de préméditation. J'hésitais. — » Dites-m'en un que personne » ne vous ait jamais donné.

» — Que je sois Ida pour vous. C'est un nom » qui était bien cher à mon père.

» — Eh bien, chère Ida! le sort, le devoir,

» j'étais venu pour vous en annoncer le terme.
» Dans dix jours vous serez plus libre que moi.«

A la lecture de ces lignes cruelles, comment rendre ce qui se passait en moi; ce fut presqu'une agonie jusqu'à l'arrivée de celui qui la causait. Dès que je l'entends, je me précipite vers la porte, je lui saisis la main avec violence, et la portant sur mon cœur: »Que vous a-t-il fait, m'écriai-je, pour le déchirer?« Hélas! la conviction fut prompte, car mon langage était déchirant; mais admirez cette énigme du cœur humain. Il avait accompagné ses premières questions sur ma sortie d'un certain emportement et d'une certaine rudesse. J'avais comme peur de sa terrible physionomie, et le retentissement de cette frayeur me semblait un plaisir.

Le ton devint plus timide et même plus gai. Je lui parlai de ma disgrâce dramatique, qui pourrait bien avoir quelque rechute. »Quoi, » vous songeriez encore au théâtre? Dans vos » projets vous compteriez celui-là? Oh mon » amie! j'aimerais mieux vous voir cantinière » qu'actrice.

» — Cantinière! pour cela j'y consentirais vo» lontiers, car cela serait un moyen de vous voir.« Il partit d'un éclat de rire à cette plaisante déclaration.

» — Une pareille vie, Ida, n'est pas faite pour » vous. Le nom seul vous l'indique assez.

» — Mais quel malheur au moins, que je ne » puisse, à votre mariage, devenir garçon. Vous » me feriez entrer au service; je vous servirais » en qualité d'aide de camp. » Je continuai ainsi à debiter mille folies et à dissiper les nuages qui avaient obscurci son noble front.

» Avez-vous toujours des habits d'homme, » ajouta-t-il?

» — Oui, garde-robe complète.

» — Je vous ai vue sous ce costume; vous » aviez l'air d'un franc mauvais sujet.

» — Mais c'est bien mal de me le rappeler, » vous qui ne me trouviez pas capable de la di- » gnité de cantinière.

» — Mais savez-vous que nous avons des can- » tinières de fort bonne compagnie, de vérita- » bles femmes à sentimens, toutes fort laides à » la vérité, mais à l'armée la laideur même n'est » pas une garantie de la vertu. » Et là-dessus il me conta de fort drôles aventures qui pour être répétées, auraient besoin de l'excuse de sa gaieté militaire.

Puis, en l'interrompant: » Vous verrai-je de- » main? le bientôt de votre billet me laisse-t-il » l'espérance? — Oui; mais après, mon amie, » bonne et délicate amie je vous écrirai.

» — J'entends...... Mon ami, vous serez heu-
» reux, vous le méritez si bien! Mais, au comble
» de cette félicité, pensez, pensez quelquefois
» qu'Ida n'en aura plus d'autre, que de se rap-
» peler ce qu'elle goûte encore dans ce moment.

» — Vous m'écrirez aussi; je veux toujours
» savoir où vous serez, ce que vous ferez. Il
» faut mettre ordre à vos affaires. Voulez-vous
» que nous en causions en amis, en bons enfans?

» — Oh mon ami! de quoi voulez-vous me
parler....... d'intérêt? vous voulez donc me
» désoler? Je n'ai besoin de rien, je ne veux
» rien, je n'attache de prix qu'aux souvenirs. »
Pendant que je lui parlais, il détachait de son
cou une montre et la chaîne qui la suspendait.

» — Vous l'avez portée. Votre nom y est
» gravé; je l'accepte. Pourquoi faut-il que bien-
tôt elle marque l'heure d'un éternel adieu?.... »

Cet adieu, que l'honneur commandait, auquel même la délicatesse de la passion s'associait comme à un sacrifice nécessaire, cet adieu ne fut pas éternel, et pourtant il avait été sincère.

CHAPITRE LXXIII.

Encore M. de Talleyrand. — L'envoyée de la République Cisalpine.

Avant de prendre, pour ainsi dire, mon essor militaire, et de poursuivre au loin l'image d'un guerrier, seul objet de mes affections, je dois reprendre quelques détails et quelques souvenirs, que plus tard, emportée par le torrent des évènemens et des malheurs, je ne retrouverai plus. D'ailleurs, ce m'est à moi-même une consolation, comme une distraction pour le lecteur, que ce retour passager à des émotions moins vives et à des aventures moins sérieuses.

J'ai parlé, dans ces mémoires, de M. de Talleyrand, comme de l'un des hommes qui avaient laissé le plus de traces dans une imagination pourtant aussi mobile que la mienne. Laisser une mémoire si flatteuse après une liaison presque impoliment rom-

puc, n'est pas certes une chose ordinaire, et il faut que les momens de séduction aient eu bien du prix, pour que le cœur d'une femme ait si peu de rancune. Durant mes séjours à Paris, sitôt que mon ame était un peu tranquille, il était bien rare que je ne me remisse point en relation avec M. de Talleyrand, dont le commerce a, par un heureux privilège, tout ce qu'il faut pour plaire, sans qu'on en craigne trop le danger. On se rappelle la démarche que j'avais faite au ministère des affaires étrangères; le morceau bien précieux de sculpture que j'y avais déposé, et l'indifférence qui semblait avoir accueilli un cadeau demandé et digne dans tous les cas d'un remercîment. Comme on l'a vu encore, mon amour-propre s'était un peu consolé par l'impossibilité d'une réponse au milieu des indispositions et de la maladie qui avaient frappé M. de Talleyrand. A plusieurs reprises j'avais renouvelé mes visites, et je dois l'avouer à ma confusion, elles furent toutes infructueuses. Voulant bien montrer une flatteuse attention, mais nullement une importunité toujours un peu ridicule pour une femme, je pris mon parti du silence de M. de Talleyrand, comme je l'avais pris sur beaucoup de choses, mais moins gaiement et non sans un vif regret, car j'avais toujour attaché un grand prix à sa faveur ministérielle.

Tout n'était pas vanité dans mes regrets, et il y entrait une haute estime pour le mérite de M. de Talleyrand, et une appréciation de ses brillantes qualités. Je ne me permis jamais de le juger comme homme d'Etat, je n'ai jamais cherché à surprendre dans son intimité les secrets de sa fine politique, que probablement son abandon même eût su cacher; mais j'ai éprouvé dans ses conversations seulement spirituelles, dans ses entrevues toutes désintéressées, un tel plaisir, que je ne pouvais me défendre, en rentrant, d'en écrire les traits principaux et les plus piquantes circonstances. Aujourd'hui, après vingt ans de courses et de vagabondes distractions, j'aperçois encore dans mes papiers dispersés les fragmens de cet album de la jeunesse et de la prospérité, où M. de Talleyrand tenait à lui seul plus de place que tous ceux que, sous d'autres rapports, je lui préférais. Voici quelques notes qui datent de loin, et qui, je l'espère, sont encore véritables aujourd'hui.

Il est impossible de retrouver dans M. de Talleyrand d'autres vestiges de son premier état, d'autres signes de l'épiscopat, que la forme de sa coiffure. Il n'a conservé de l'église et de l'ancien régime que la poudre et les bonnes manières. Même quand on sait qu'il a été prélat, on reste

dans une incrédulité parfaite sur ses vertus religieuses. Il est vrai que ce ne sont point celles-là qu'en lui j'eusse pu apprécier. Ses avantages extérieures ne paraissent au premier abord guère plus saillans; mais ce qu'il en possède il le fait valoir avec ce soin industrieux quoique non affecté, où excellent toutes les personnes qui, sachant ce qu'elles ont de mal, donnent à ce qu'elles ont de bien ce relief agréable dont leurs imperfections se couvrent avec bonheur. La physionomie, comme on sait, embellit la laideur elle-même, qu'on juge de son effet sur des traits gracieux et fins. Un certain voile étendu sur des yeux dont la pénétration était presque un proverbe, lui imprimait un charme tout particulier. Quand il était debout, on faisait la part de ses qualités avec restriction, mais assis et à le regarder causer, l'éloge ne devait avoir aucune réserve. M. de Talleyrand est un homme qu'il fallait juger sur un canapé.

Je crois qu'un des grands secrets de la supériorité de M. de Talleyrand, qui lui a fait exercer tant d'empire sur ceux qui l'ont approché, c'est, d'une part, l'apparente légèreté, le laisser-aller insouciant qu'il montre dans les grandes affaires, et l'attention et presque l'importance qu'il met à écouter et à dire dans les relations presque frivoles de l'intimité. On peut avoir autant d'es-

prit dans ses propos, mais il est impossible d'en laisser percer davantage dans ses réticences. Il y a toujours je ne sais quel sous-entendu piquant dans ce qui s'échappe de sa conversation. Une épigramme a presque l'air d'être en même tems une confidence, et cet abandon, dont on sent qu'il reste le maître, captive au point qu'on croit devoir lui en savoir gré comme d'une préférence et lui en garder le secret comme d'un mystère.

Toutes les fois que je voyais ce ministre puissant, et pourtant si aimable, cet abbé de la vieille cour, dictateur secret de la diplomatie d'une république, je torturais ma petite érudition pour tâcher de le comparer à quelqu'un des grands noms de l'histoire. J'avais beau chercher, toutes les ressemblances me semblaient incomplètes, tous les parallèles impossibles. Il me semblait que c'était un mélange de cette fermeté du cardinal de Richelieu, sachant prendre un parti; de la finesse du cardinal Mazarin, sachant l'éluder; de l'inquiétude et de la facilité facétieuse du cardinal de Retz, avec un peu de la galanterie magnifique de ce cardinal de Rohan, dont la nullité politique s'était élevée par les aventures jusqu'à une certaine importance.

M. de Talleyrand, qui, dès cette époque, inspirait aux partis plus d'admiration que de con-

fiance, m'a toujours paru tirer un merveilleux avantage de l'hésitation dont il était l'objet dans les rapports diplomatiques. Parlant peu, avec une sorte d'indolence et de désintéressement auxquels on supposait toujours quelque intention cachée, toutes les défiances possibles se déroutaient à deviner ce sens mysterieux, cette arrière-pensée qui n'existaient pas; et n'en pouvant trouver le mot, elles revenaient à la franchise par l'embarras, et à l'abandon par le désespoir.

M. de Talleyrand, dans la causerie, ne perd pas son caractère, mais il l'assouplit avec beaucoup de grâce. Moi, qui ne me mêlais point d'affaires politiques, qui n'étais pas capable de mesurer sa haute capacité, il me semblait que ce devait être un homme bien supérieur, celui qui pouvait oublier tout cela pour être aimable autant qu'il l'était.

Il est bien possible encore que l'opinion qu'il semblait avoir de mon esprit ajouta à toutes les illusions du sien. Le fait est que je n'allais jamais au ministère sans y passer plus de deux heures. Mes cheveux surtout excitaient les gracieuses attentions de M. de Talleyrand, et ils furent un jour de sa part l'objet d'un travail fort bizarre. Ses doigts en avaient tant admiré les blondes tresses, qu'ils les avaient mis dans un désordre dont on ne devinerait jamais la ré-

paration. La main qui signait pour la France les traités de paix, voulut elle-même mettre fin à la mutine indignation que ce désordre m'avait causée et me traiter comme une puissance dont il fallait racheter la guerre. Voilà donc le ministre prenant une à une les boucles flottantes, les roulant dans un papier fin et délicat, les multipliant, les arrangeant toutes sous mon chapeau, exigeant que l'édifice restât ainsi jusqu'à mon retour chez moi, où j'arriverais disait-il, avec une chevelure un peu moins belle que quand il l'avait bouleversée.

Je poussai la patience aussi loin qu'il poussa la galanterie, et, m'apercevant qu'il s'était servi de billets de mille francs en guise de papilottes, je prenais et reprenais les mèches de cheveux, en disant! »Monseigneur, en voilà encore une.»

Avec la franchise qu'on me connaît, et qui peut seule servir d'excuse à mes égaremens, j'ai acquis le droit d'être crue; et j'en profite pour protester contre tout soupçon d'intérêt dans cette circonstance. Il était trop tard pour me fâcher du stratagème que M. de Talleyrand avait employé, un refus eût été ici une ingratitude, un signe de mauvaise humeur contre lequel mon amour-propre flatté se révoltait; et comme d'ailleurs cet hommage n'était point le prix d'une faiblesse, je me figurai au contraire

qu'il y avait quelque honneur à conserver ce que je n'avais point eu la honte de conquérir.

Cette anecdote prouvera toute la grâce que M. de Talleyrand savait donner aux petites choses. L'espèce d'intimité agréable, quoique innocente qui régnait entre nous, ne finit point là. Au moment où j'étais dans son cabinet ainsi coiffée et écoutant les mille choses spirituelles que l'Excellence débitait avec une nonchalance délicieuse et comme sans y penser, l'huissier se présente, et annonce le citoyen......., envoyé de la République Cisalpine.

» Allez-vite dans ce cabinet! me crie M. de Talleyrand.

J'en tenais déjà la porte entr'ouverte: » Et » cette brioche qui est sur la cheminée! répondis-je; puis je sautai pour l'emporter.

» Laissez-la, reprit M. de Talleyrand avec un » fin sourire; il n'en mangera pas pour cela. » Je ne veux pas vous rendre l'écouter trop » agréable. »

J'obéis; mais, en écoutant de toutes mes oreilles, je n'entendis rien de bien grave ni de bien mystérieux; je n'en remarquai pas moins la supériorité de M. de Talleyrand sur l'autre diplomate: l'un avait ce ton aisé, ces manières faciles qui sont déjà de l'esprit; l'autre, au contraire, faisait le sérieux et l'empesé, et tous ses

efforts pour cacher sa nullité la montraient. Le ministre français parlait de la République Cisalpine, de ses intérêts, de ses rapports, de son administration, et l'on eût dit que l'envoyé apprenait toutes ces choses pour la première fois. C'était un honnête homme, je crois, mais qui n'avait pas l'air plus fait pour être diplomate, que moi pour être reine.

M. de Talleyrand vint à moi après la visite, et me dit: »Eh bien avez-vous écouté?

„— Non, mais je vous regardais mystifier cet „honnête citoyen.

„— Citoyen! quel mot on a inventé là.

„— Comment?

„— Mais sans doute. Il était naturel au forum „et au capitole, mais à Paris il est ridicule. Vous „êtes bien jeune, ma chère amie, mais vous „verrez encore bien des extravagances.

„— Pour des extravagances passe encore, on „peut en rire, mais des crimes, mais du sang! „ah! qu'au moins on nous en épargne désormais le hideux spectacle!

„— Il est plus facile d'espérer que tout est fini „que de le garantir. Nos politiques de massacre „ont laissé des amis.

„L'homme qui vous quitte est-il de ces poli„tiques-là?

„— Non, c'est une *béte.*“ Et cette épithète

bannale que tout le monde peut avoir à la bouche, me parut par l'accent, et par le regard de M. de Talleyrand, acquérir comme une acception nouvelle et profonde, et la recevoir de lui devait être un brevet d'éternel ridicule pour les victimes.

Tout simple qu'il fut, M. l'envoyé cisalpin avait eu la finesse de m'apercevoir à travers la porte entr'ouverte du cabinet du ministre, et il n'en fallut pas davantage pour faire galopper sa lourde imagination, pour éveiller les soupçons d'un crédit établi sur des motifs qui n'existaient pas, et l'idée qu'il croyait sans doute bien ingénieuse d'en tirer parti. Fidèle à tous les vieux moyens de la vieille diplomatie, le bon envoyé, qui croyait aux maîtresses, sut découvrir mon domicile et vint se présenter chez moi. Je fus on ne peut plus surprise de la démarche, et je mis une extrême franchise à détromper l'étranger sur sa supposition et sur l'influence qu'il s'en était promise. Au fond, la chose eût été vraie, que l'envoyé n'en eût pas été plus heureux, car je doute que M. de Talleyrand eût jamais pris ses maîtresses pour confidentes et partagé un secret ou un intérêt politique avec qui que ce fût. A l'égard des femmes, j'ai toujours pensé qu'il y avait chez lui un peu de Bonaparte; qu'elles pouvaient lui plaire sans

l'occuper; qu'il s'avait tout obtenir sans d'autres sacrifices que ceux d'une amabilité momentanée, et que l'empire n'allait pas au-delà d'une préférence, dont, avec un peu de tact, une femme, même flattée, devait sentir la fragilité et les limites.

Tout cela était trop fin pour l'ambassadeur en question, et comme les sots ont justement la prétention de beaucoup deviner, le pauvre homme s'évertuait à être incrédule à mes assurances répétées. Prenant mes dénégations pour un calcul qui attend un plus haut prix, il ne pouvait se mettre dans la tête les choses simples; il ne pouvait s'imaginer qu'une femme qui avait de la beauté, de l'esprit, de la jeunesse, et ses entrées chez un ministre, ne fût pas à même d'en profiter pour elle et pour les autres, ne fût pas initiée aux intrigues politiques et ne spéculât point sur sa position, à la rigueur au moins de compte à demi avec l'Excellence à qui cela pourrait être agréable.

Comme on le voit, mon diplomate n'était ni aussi bête que l'avait qualifié M. de Talleyrand, ni aussi délicat que par compensation je l'avais cru. Il renouvela ses visites et ses instances, qui d'abord m'avaient fait rire, avec une obstination dont son rang seul pouvait me faire supporter l'ennui. Regnault de Saint-Jean-d'Angély le vit souvent chez moi, et trouvait qu'en le dé-

grossissant, qu'en le laissant parler, on en pouvait tirer quelques idées capables de le sauver de la trop sévère épithète que M. de Talleyrand lui avait donnée. Malgré ce jugement un peu plus favorable, l'envoyé ne me paraissait pas mériter la peine et le travail qu'il eût fallu soutenir pour apprécier son amabilité, et toute ma patience se borna à le supporter sans trop d'humeur jusqu'au jour où, s'apercevant que ses visites lui étaient inutiles, il daigna les rendre moins fréquentes et enfin les cesser.

J'amusai beaucoup M de Talleyrand par le portrait que je lui traçai de ce particulier plus politique que galant. En général, il paraissait goûter mes saillies, et j'avoue que je ne me rendais jamais à l'hôtel des relations extérieures sans le désir le plus vif de donner bonne opinion de mon esprit. On voyait, à la facilité de M. de Talleyrand, que la causerie lui était comme un affaire de santé, comme un distraction nécessaire du souci des hauts emplois et des fatigues du cabinet. Il laissait volontiers échapper des jugemens sur les hommes, mais avec une malice qui n'avait rien d'amer, et, je l'ai remarqué, avec un sentiment naturel de justice pour les talens. Nous parlions souvent de Regnault de Saint-Jean-d'Angély, et il rit beaucoup un jour de tous les éloges que j'en avais faits, et qui se

terminaient cependant par ce trait: »Il n'a, avec »toute son éloquence, que l'air d'un beau cocher »de l'ancien régime;« saillie que je crus d'autant plus pouvoir me permettre, que je l'avais risquée auprès de Regnault lui-même, lequel ne s'en était jamais fâché, malgré ses prétentions aux bonnes manières et aux bonnes fortunes, et y avait répondu par cette boutade qui était encore de la fatuité; »*Oui, je pourrais bien ressembler à un beau cocher de l'ancien régime, mais à l'un de ceux du premier rang, que souvent de nobles dames ne dédaignaient pas de faire monter de l'écurie au boudoir.*«

Je ne trouve plus rien sur l'album où je transcrivais, il y a bien des années, les principales circonstances de mes relations avec M. de Talleyrand. Elles cessèrent après mon deuxième départ de Paris, malgré plus d'une démarche. En ne répondant point à mes lettres, M. de Talleyrand n'en conserva pas moins la *cléopâtre*, dont je lui avais fait hommage. Je n'ai jamais conçu la ténacité de ce souvenir, après tant d'indifférence.

Plus tard, quand au milieu de mes malheurs le nom de ce ministre puissant se présenta à moi comme un appui qui pouvait les soulager, je n'avais à faire valoir que l'intérêt de la grande infortune dont j'eusse voulu lui inspirer le res-

pect. Sa position politique était trop délicate pour l'immense générosité que j'eusse sollicitée de lui. J'essayai pourtant de le voir, mais il n'aperçut sans doute que ce que ses devoirs avaient de rigoureux, et je n'en obtins que cette impassibilité de silence dont on ne peut faire un reproche à la grandeur; car ne point répondre n'est pas refuser tout à fait, et c'est déjà beaucoup qu'un homme d'État, dans les tems de réaction et avec les personnes suspectes, se contente de les oublier. Ce n'est donc point moi qui me joindrai à ceux qui accusent M. de Talleyrand de manquer des qualités du cœur. Je lui en ai connu de trop nobles, pour que le sentiment de la justice ne m'arrache pas un aveu contraire; et l'amour-propre blessé, qui s'exprime ainsi, mérite bien quelque confiance.

Cette disgression était nécessaire, puisque M. de Talleyrand, qui a figuré dans mes Mémoires, ne doit plus y reparaître, et que mes relations avec lui cessèrent depuis l'époque dont je vais poursuivre et continuer le récit.

CHAPITRE LXXIV.

Campagne de Boulogne. — Le Tyrol. — Munificence de Napoléon.

Il me faut un moment revenir sur mes pas pour retracer une scène dont un hasard me rendit témoin, lorsque Ney fut prendre au camp de Boulogne le commandement du 6e corps d'armée. Mais aussi je fis ce voyage pour le seul bonheur de l'apercevoir. J'avais besoin de le consulter sur une lettre qu'il m'avait adressée, et qui, au lieu de m'être remise par la personne qui d'ordinaire me les faisait tenir, m'était parvenue par la poste, et qui me paraissait avoir été ouverte. Elle ne contenait pas de secrets, mais le style de Ney avait une énergie que tout le monde ne pouvait comprendre. Il me parlait dans cette lettre avec une franchise fort plaisante des intrigues des cantons suisses, qu'il avait désarmés avant de négocier. Le désir que j'avais de voir Ney en-

traît beaucoup plus dans dans ma détermination que la frivole prudence dont je prenais le prétexte. Il rit beaucoup de mes terreurs, mais il eut les plus tendres remercîmens pour le courage d'avoir fait cent lieues pour l'en instruire. J'avais eu dans le tems, à Toulon, une lettre pour l'amiral Bruix, qui commandait la flotte de l'océan, mais Ney ne me permit pas de la présenter, désirant que je fusse le moins du monde en évidence, par une délicatesse qui me faisait d'une telle obéissance une gloire et un plaisir. J'éprouvais un heureux orgueil à me donner des qualités qui pussent mériter ses éloges. »Il y a certes, me disait-il, moins de *fagoteurs* dans les »camps que dans les salons des Tuileries; mais »il y en a, et les mauvais propos nuisent au »bonheur.«

Le tems que je passai à Boulogne fut employé en promenades, en courses à cheval, partout où je pouvais l'apercevoir. Nous avions un langage mystérieux auquel Ney se prêtait, lui avec une complaisance et moi avec un bonheur inexprimables. Qu'il était noble, au milieu de tant de nobles guerriers! Quant un geste me disait: *je vous vois*, cette intelligence muette, innocente et pure, suffisait à mon cœur. Un jour, en revenant d'une de ces tournées de félicité mystérieuse, je vis ce que je vais décrire.

Les soldats faisaient de fréquentes patrouilles le long des côtes pour empêcher la contrebande; j'étais assise dans une cavité du ravin qui me servait d'abri: ma rêverie fût tout à coup interrompue par deux voix d'hommes qui venaient d'au-dessus de ma tête. L'un disait à l'autre en mauvais anglais : » Attendez, vous allez les voir dans dix » minutes; ils tourneront à la pointe, vous pren» drez par le bas, j'irai parler au commandant, » je lui dirai: le vent vient de là, aussitôt vous » le verrez commander *un à droite,* alors c'est à » vous à en profiter; je vous ai promis une heure » libre, et vous la garantis. Savez-vous qu'il ne » s'agit pas d'une bagatelle, 300 à 400,000 fr., à » gagner pour la maison Ver... — Mais voyez» vous, dit un autre, vous lésinez, et quand il » s'agit de la vie, il faut payer.« Je n'entendis plus rien, mais je vis effectivement une patrouille débusquer à ma droite, rétrograder, prendre une direction opposée, enfin le marché se consomma avec toutes les clauses que j'avais entendues.

Je revis Ney le lendemain. Je ne lui dis rien alors de la petite scène fort peu militaire dont j'avais été témoin. Mais plusieurs mois après je lui en fis la confidence, en lui avouant que je l'avais ajournée de peur de faire punir l'officier commandant la patrouille, pour sa coupable

connivence dans cette affaire. Ney me répondit qu'il me savait gré de lui avoir épargné la douleur de chercher les coupables, et de punir un officier français pour une fraude. Il ne me donna plus que vingt-quatre heures à passer près de lui, me faisant promettre de rester tranquille à Paris, sans courses et sans voyages inutiles.

Je partis le lendemain même, et, arrivée à Paris, j'appris que Ney était sur les bords du Rhin. En vingt-cinq jours il y était parvenu avec son corps d'armée des bords de l'océan. Je me trouvai logée chez des personnes toutes dévouées à l'empire, enivrées de la gloire militaire autant que moi peut-être. On ne parlait que triomphes, conquêtes, envahissemens, gloire de nos armes. Ma pauvre tête, remplie déjà d'images et de pensées guerrières, ne pouvait se calmer et se rafraîchir en pareille compagnie. L'exaltation me rendit bientôt insupportable le paisible séjour de Paris, et malheureusement une imprudence conçue, une folie rêvée, sont pour moi une folie faite. Mon plan fut aussitôt exécuté que formé. Beaucoup de personnes de ma connaissance se rendaient déjà à Milan pour les fêtes du 26 mai. Je n'avais pas cessé d'être en correspondance avec le comte Strozzi, grand seigneur italien, fort instruit, dont j'aurai à parler plus tard. Un de ses parens faisait partie de la députation qui avait

été envoyée pour offrir la couronne d'Italie au vainqueur de Marengo et de Lodi. Je fus le voir; il me facilita mon voyage et me donna une lettre qui dans la suite me valut la faveur de la princesse Elisa, grande duchesse de Toscane. Avant mon départ, je crus devoir encore écrire à Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Il craignit de me voir, tout absorbé qu'il était alors dans ses admirations impériales. Son ancienne amitié céda aux scrupules de sa conscience politique, qui ne me trouvait pas assez orthodoxe en fait de dévouement, depuis surtout le procès de Moreau. Mais, quelque tems après, lorsqu'il fut question de m'assurer une honorable existence, son intérêt se réveilla, et c'est au compte avantageux qu'il rendit de mon esprit et de mes qualités, que je dus une place à la cour de Toscane.

Dans ce tems, j'eus occasion de voir le grand maréchal du palais, Duroc, que déjà j'avais connu. J'en reçus l'accueil le plus aimable qu'il entremêla de quelques plaisanteries sur ma passion pour la gloire, sur mon amitié fraternelle pour Ney. Il me demanda si je voulais de sa protection près de l'Empereur; qu'il me ferait adjoindre à l'état-major de Ney pour la prochaine campagne d'Autriche. Je lui répondis sur le même ton, et lui fis part de mon projet d'aller

au couronnement à Milan, et de rejoindre Ney par le Tyrol. »Admirable plan de campagne! »s'écria-t-il en riant; je veux absolument vous »présenter à l'Empereur.

»— Non, non, j'ai toujours un peu peur de »votre nouvelle majesté, et je ne l'aime que »dans ses bulletins de victoire.«

Duroc ne manquait pas, quand il était un peu poussé, d'une certaine amabilité. Nous dîmes cent folies. Il me demanda si j'avais beaucoup de connaissances à Milan: »En avez-vous de »marquantes dans le nouveau gouvernement?

»— Lorsque j'y étais avec le général, et que »j'y étais sous le titre de son épouse, les grands- »juges et les excellences de toutes les classes se »glorifiaient d'être de mes amis; mais aujour- »d'hui je suis seule, dépourvue de ce titre et »réduite à mon seul mérite, qu'alors on trou- »vait supérieur; je ne sais trop ce qui me sera »resté de *ces bons* amis de cour, et si la réserve »n'aura pas remplacé l'empressement.

»— Ne craignez rien, me dit-il en me prenant »la main amicalement, je vais vous recommander »à quelqu'un, et je vous promets que vous n'au- »rez point déchu.«

Les gens du pouvoir se trompent sur les puissans effets de la protection. Cela ne vaut jamais la recommandation très simple et publique d'un

nom honorable. J'en fis à Milan la peu flatteuse expérience. On m'y reçut avec politesse, même avec une politesse empressée, mais défiante cependant. Je cessai d'en rechercher les preuves. J'avais pris un appartement magnifique, et je me demande encore aujourd'hui où je trouvais alors le secret de donner à l'argent une si rapide et si folle circulation. Il y avait dans la maison que j'habitais une actrice fort célèbre, La Pelandi, tragédienne d'un admirable talent; elle savait le français, mais le parlait avec répugnance. Aussi notre rencontre devint bientôt de l'intimité, lorsqu'en la voyant un jour occupée dans le jardin à répéter, je lui offris de lui donner les répliques.

»Quoi! vous savez l'italien? «

Je répondis, en la désignant, par ces vers de Pétrarque:

Lieti fiori e ben note orbe
Che madonna pensando premer sole,
Piaggia che ascolti le sue dolci parole,
E del piede alcun vestigio forbe.

Elle fut ravie, et j'y gagnai le délicieux plaisir d'entendre parler le plus pur toscan par un organe enchanteur. C'était pour moi un nouvel enthousiasme que le séjour de l'Italie. Je ne rêvais plus que poésie, théâtre, beaux-arts. Tout, à cette époque, commençait à ajouter de l'illu-

sion à ce pays de merveilles. Vivant avec les artistes, j'assistais à toutes leurs fêtes; et ils m'engagèrent facilement à paraître dans le prologue d'une pièce de circonstance, où, sous le costume de la Renommée, je débitai une soixantaine de mauvais vers italiens, en déposant un laurier sur le buste de Napoléon. Le costume m'était extrêmement favorable, et je lui dus sans doute d'éclipser toutes les femmes fort jolies qui s'étaient disputé l'honneur de figurer dans ce prologue.

Je devais me rendre à un grand souper. En entrant chez moi pour faire ma toilette, mon étonnement ne fut pas médiocre de trouver un mot de l'un des plus intimes confidens de l'Empereur, qui m'engageait à me rendre au palais impérial avec la personne qu'on m'envoyait. J'aurais ici, si j'écrivais un roman, un superbe texte d'indignation et de magnifiques phrases de refus, un beau faste de vertu blessée, mais j'écris des évènemens, les évènemens d'une existence bizarre, aventureuse. Que la sincérité, qui me fait fuir le mensonge et l'hypocrisie, me soit du moins comme une vertu, à défaut de celles qui m'ont trop manqué. Je n'eus aucune irrésolution: l'amour-propre en permettait-il? Quoique toujours étrangère à l'ambition, j'avoue que le soin de ma toilette ne fut point sans calcul; elle

était en vérité bien ambitieuse. Arrivée au palais, je trouvai l'ami du prince, qui m'en fit compliment, qui m'assura de la haute estime du maître. » Je n'ai pas besoin, me dit-il, de vous » dicter le langage à tenir; mais une recomman» dation bien grave, c'est de ne point vous inti» mider si l'on vous parle de Moreau.

» — M'intimider! ne le craignez pas; mais si » l'on me parle de Moreau ou de Ney, adieu à » la majesté.

» — C'est une originalité ridicule; contentez» vous d'être aimable, vous me remercîrez du » conseil. «

Au moment même une porte que je n'avais pas aperçue s'entr'ouvrit; l'ami du prince se retira, et je me trouvai dans un cabinet de dix pieds carrés avec celui pour lequel un empire était trop petit. Il n'y eut d'abord ni salut, ni complimens; puis venant à moi, il me dit: » Sa» vez-vous que vous avez l'air ici d'être plus » jeune de six ans qu'au théâtre.

» — J'en suis heureuse.

» — Vous étiez très liée avec Moreau?

» — Très liée.

» — Il a fait pour vous bien des folies!

Je ne répondis rien. L'Empereur se rapprocha de moi, et nous causâmes avec plus d'abandon encore; il se faisait aimable, et je le trouvai

assez pour oublier Moreau, l'empereur et le roi; toutefois il y avait plus de brusquerie que de tendresse. Il ne fallait qu'un peu de tact pour s'apercevoir que les femmes ne pouvaient guère exercer d'empire sur Napoléon; qu'il était capable de faiblesse, mais nullement de ces attachemens aveugles qui peuvent devenir si funestes aux peuples chez les souverains. Il n'y eut jamais à craindre avec lui que les trésors publics fussent sacrifiés à apaiser les vapeurs et à désarmer la migraine d'une favorite.

Il n'ignorait rien de ma singulière existence, et me demanda si j'étais attachée au théâtre de Milan, si je comptais y rester. Je lui répondis que mon projet était, aussitôt après les fêtes, de voyager dans le Tyrol. Il me jeta un regard dont rien ne pourrait exprimer la pénétration, en ajoutant: »Vous êtes donc Allemande?

» — Non, sire, je suis née Italienne, et j'ai » le cœur français.«

Il me regarda de nouveau, resta quelques minutes indécis, puis me dit seulement avec la nonchalance royale ou ministérielle; »Je m'occuperai de vous.« Après cette vraie réponse de pétition, il disparut. Je fus reconduite par mon introducteur qui m'accabla de questions, auxquelles je répondis de manière à satisfaire sa

curiosité ou son obligeance, et nous nous quittâmes fort bons amis.

En rentrant chez moi j'éprouvais une agitation extrême. J'étais fière et humiliée; le passé venait en quelque sorte accuser le présent. Je me rappelais que neuf années avant j'avais occupé ce palais, aujourd'hui impérial, dans un éclat pareil à celui de ses hôtes couronnés; et j'en revenais avec une invincible admiration pour le persécuteur de celui qui m'en avait fait partager les honneurs, ce persécuteur qui venait de placer son souvenir à la place du premier souvenir de l'exilé.

Tourmentée par toutes ces idées, je pris de sages résolutions; mais la fatalité était là pour les chasser. Deux jours se passèrent et je n'entendis plus parler de rien. Les blessures de la vanité commençaient à se joindre aux tourmens de l'ennui, quand je reçus la visite du grand maréchal du palais. Il m'étonna beaucoup plus par la magnificence du don qu'il me fit, que par l'annonce d'une seconde audience de l'Empereur. Je voulus refuser le présent auquel je n'avais point de droits; Duroc me donna de si bonnes raisons sur la nécessité d'accepter, que je m'y résignai par dévouement, en lui demandant s'il fallait que j'en remerciasse l'Empereur. » Certes, me dit-il; sans cela il vous en demanderait

» des nouvelles avec humeur, avec inquiétude
» même, et dans tous les cas il prendrait votre
» refus pour une ruse ou pour une offense.
» L'empereur n'est pas un homme comme les au-
» tres; il mérite bien de n'être pas traité de
» même.«

Je me rendis encore le soir au palais, comme j'en avais reçu l'ordre. Même introduction, mais attente beaucoup plus longue. Le grand maréchal me conduisit dans une pièce assez spacieuse, qui ressemblait bien plus à un bureau de ministre qu'à un boudoir de souverain. L'Empereur était occupé à signer un énorme paquet de dépêches; il ne fit que jeter un regard à notre entrée. Le maréchal me fit signe de m'asseoir et il se retira. Un grand quart d'heure se passa sans que l'Empereur parût se souvenir que j'étais là. Tout à coup se tournant sans quitter la plume, il me dit: » Vous vous ennuyez?

» — C'est impossible, sire.

» — Comment, impossible?

» — Ne suis-je pas témoin des travaux d'un
» grand homme? N'y a-t-il pas là quelque inté-
» rêt pour l'amour-propre?« Là-dessus je me levai; il en fit autant, et il s'approcha avec beaucoup plus de grâce que lors de la première entrevue. Tout à coup il regarda du côté de son bureau, traversa la chambre, sonna, et d'une porte

opposée à celle par laquelle j'étais entrée. je vis un mameluk ayant derrière lui plusieurs hommes qui restèrent en dehors. Je fus si étourdie de cette apparition, que je n'entendis rien; les yeux du mameluk se fixèrent sur moi d'une manière effrayante, il remit un paquet à l'Empereur, qui se rapprocha silencieux de son bureau. Dans mon inquiétude je me levai, marchant librement et à grands pas. Je fis comme si je n'apercevais pas l'Empereur venant doucement derrière moi. Bientôt je le regardai; ses yeux exprimaient bien plus l'énergie italienne que la dignité impériale. Je songeai peu à l'étiquette, et il n'en fut que plus aimable; et notre intime causerie se prolongea, à son insu comme au mien, jusqu'à deux heures du matin. » Vous ne dormez donc » pas, lui dis-je? — Le moins possible: ce qu'on » *prend au sommeil est autant d'ajouté à la véri-* » *table existence,* « me répondit-il.

Lorsqu'on parle d'un homme si extraordinaire, les plus minutieux souvenirs ont encore je ne sais quel puissant intérêt; qu'on me pardonne donc encore quelques détails. On a fait grand bruit de sa brusquerie presque brutale: c'est une critique de la haine. Certes, Napoléon n'était pas un grand homme dameret; mais sa galanterie, par cela même qu'elle n'était pas d'une nuance commune, en devenait plus flatteuse;

elle plaisait parce qu'elle était sienne. Il ne disait point à une femme qu'elle était belle, mais il *détaillait* avec le tact d'un artiste ses avantages.

» Croyez-vous, m'avoua-t-il fort plaisamment, » qu'en vous voyant au théâtre, j'ai soupçonné » un peu de contrebande dans votre beauté? «

On a débité encore que sa peau avait la teinte et le désagrément de celle des hommes de couleur; ceux qui l'ont vu de près se joindront à mon témoignage pour le nier.

Napoléon me parut mieux empereur que consul; sa physionomie avait gagné de la noblesse et n'avait point perdu de sa simplicité; son regard était d'une incroyable pénétration; les belles lignes de son profil surtout rappelaient ce caractère *césarien*, signe de la grandeur, sorte de prédestination de l'empire. Ses mains, auxquelles on a fait une célébrité, ne démentaient point en effet leur haute réputation; j'en remarquai l'étonnante blancheur, et il m'en remercia presque avec le sourire d'une jolie femme. Tant il y a toujours dans les plus grands caractères une place en réserve pour quelque puérile vanité!

Je puis avouer ici un changement dans mes opinions, que tant d'autres éprouvèrent comme moi à cette époque. A dater de cette entrevue, Napoléon ne s'offrit plus à ma pensée que comme

le plus grand homme de son tems. Les doubles rayons du génie des armes et des affaires brillaient sur son front; guerrier victorieux, souverain législateur, ses luttes militaires étaient encore des veilles politiques. Dès lors mon enthousiasme ne connut plus de bornes; et ce fut à ce point, qu'en revoyant Ney, il s'en aperçut et m'en fit la remarque. J'oubliais de dire que dans mon entrevue avec l'Empereur, quand je lui exprimai ma reconnaissance de son magnifique présent *, il me répondit: »Je me souviendrai »de vous, et nous *ferons plus*..... «

Il tint parole; car lorsque, trois ans après, Regnault de Saint-Jean d'Angély présenta à sa signature mon engagement pour la cour de Toscane, près de la princesse Elisa, l'Empereur dit: »Oh! c'est notre *fama volat*; certes, j'approuve;« approbation qui me valut le retour de Regnault, sa confiance, dès lors entière, la protection et les bienfaits de la sœur de Napoléon.

---

* Le grand maréchal m'avait remis, avec un sac de sequins, deux ordonnances sur le trésor, qui me furent acquittés dix-huit mois après par M. Mollien.

CHAPITRE LXXV.

Départ de Milan. — Voyage dans le Tyrol. — Episodes de ce voyage.

Je quittai Milan vers la fin de juin 1805; je m'arrêtai quelques jours à Vérone, et passai de là dans le Tyrol, la vie tranquille et sédentaire m'étant impossible. Je sentais le besoin de me rapprocher du théâtre de notre gloire, pour laquelle se préparait une nouvelle campagne, qui devait avoir aussi ses lauriers pour l'objet de mes voyages. Mon désir de revoir Ney n'était pas cette fois sans l'hésitation de quelques remords. J'avais beau me répéter que n'étant liée avec lui que d'une amitié fraternelle, je n'avais rien à me reprocher; je n'en passai pas moins quelques mois avant d'aller le rejoindre.

Je pris à Vérone un domestique italien; j'achetai deux magnifiques chevaux, je m'habillai en homme; et, réduisant mon attirail à un sim-

ple porte-manteau, j'entrepris la visite du Tyrol comme on ferait une promenade à Vincennes. A Vérone, un pont sépare seul l'Autriche des États cisalpins. La bourse bien garnie, c'est de là que je recommençai mes caravanes guerrières. Dès la première dînée, l'inexactitude des comptes me fit mal augurer de mon élégant domestique: je le congédiai, sentant le besoin, dans une contrée si sauvage, de ne pas ajouter encore à mes dangers. Je le remplaçai par deux bons guides, qui parlaient l'italien et l'allemand. J'aurais voulu passer ma vie à courir de la sorte. Chemin faisant, je me faisais raconter les exploits de ces admirables chasseurs de chamois, dont quelques uns ne dépareraient point l'histoire des héros. Les Français étaient venus jusqu'à Melwald, et mes guides n'eurent garde de me laisser ignorer les prodiges de valeur de leurs compatriotes. Au récit naïf de cette bravoure ignorée, je faisais des vœux pour qu'un peuple si franc et si noble échappât aux désastres d'une invasion nouvelle. Oui, je l'avoue, au milieu de ce pays j'avais quelque regret à nos triomphes, dont il eût été la victime. J'obtins des détails curieux sur une montagne digne de la réputation du Saint-Bernard ou du Mont-Blanc; et, comme aucune folie ne devait m'être interdite, je résolus d'y aller en pèlerinage, et courus

grand risque d'y terminer le pélerinage de ma vie.

Je cheminais au milieu de mes rêveries et des rochers. A chaque pas quelques ruisseaux se mêlent aux inégalités du terrain et aux accidens d'une nature sauvage. Souvent les fentes des rochers sont couronnées de fruits et de légumes qui y croissent; mais le seul chasseur de chamois ose semer et recueillir dans des lieux où la mort est si voisine de la vie. Des ceps de vigne se courbent en arcades; des fleurs grimpent en festons autour d'arbres vieux et agrestes; enfin, c'est un spectacle vraiment romantique que celui du Tyrol. Je croyais retouver les champs de Vallombrosa, les champs de mon enfance; et, bercée mollement par le charme des souvenirs et la magie des émotions, je laisse tomber la bride sur le cou de mon cheval, qui, effrayé, se jette de côté et me fait rouler sur le courant d'un précipice. J'étais perdue, si mon brave tyrolien, rapide comme la pensée, ne se fût élancé sur le fragment chancelant d'un rocher. Tout cela fut un éclair, et je n'eus même peur que par réflexion. Mon brave tyrolien en eut plus que moi; et sa joie de m'avoir sauvé la vie fut aussi vive que bruyante.

Je ne voulus pas, dans le premier moment, diminuer la joie de ce brave homme par l'ex-

pression de la douleur que j'avais éprouvée; mais quand il s'agit de remonter à cheval, il me fut impossible de poser la main sur la selle: j'avais l'épaule démise, et déjà elle enflait considérablement. Mon pauvre guide cherchait à me rassurer en me disant qu'au prochain village nous trouverions un paysan célèbre par des cures miraculeuses, et qu'il irait le chercher. Rien n'était moins fait pour me tranquilliser, car je sais que pour ces sortes de cures la foi est indispensable, et j'en manque totalement en médecine. J'avais donc encore, outre mon mal, le mal de la peur.

Mon guide me conduisit cependant à une maison fort propre, où bientôt je fus entourée de toute une famille empressée à me prodiguer tous les soins. L'homme aux miracles ne tarda point à paraître; son aspect m'inspira plus de confiance que l'histoire de ses guérisons; et dès qu'il m'eut adressé quelques explications sur son art ou plutôt sur son expérience, en fort bon Toscan, je lui livrai mon bras avec une espèce de sécurité fort résignée. J'étais habillée en homme, je voyageais seule, il fallait bien que j'eusse la vanité d'un courage un peu viril. Le brave homme voulut bien l'admirer; et, quand au bout de dix jours, entièrement guérie, ne souffrant plus, je lui offris vingt louis, il en prit deux. Il avait

cependant une nombreuse famille et une fille veuve avec cinq enfans en bas âge. Je voulus me faire conduire auprès de cette femme intéressante, et je me trouvai heureuse de lui laisser des marques de ma reconnaissance pour son père si désintéressé.

Les femmes du Tyrol sont fort belles; mais elles se coiffent de manière à s'enlaidir. Qu'on se figure de jolies têtes, couvertes d'un grand chapeau à trois cornes rabattu par derrière. La jeune veuve était heureusement dépourvue, quand je la vis, de cet ornement national. »Hélas! me disait-elle à chaque mot de consolation »que je lui exprimais, je n'ai pas même le triste »et dernier bonheur de pleurer sur la tombe de »mon mari, d'y placer l'image révérée de sa pa»trone. Vous allez en Italie, fuyez les Fran»çais: partout ils portent la mort.« Je me gardai bien de lui répondre que ma vie, mon bonheur, étaient dans leur camp et tous mes vœux pour leur gloire. Je quittai ces bonnes gens comblée de bénédictions, heureuse de leur laisser un peu de cet or, qui ne vaut que par les bienfaits qu'il permet.

Nous étions à un quart de lieue du couvent des moines de Wiltare, lorsqu'un chasseur aborda mon guide, et lui dit en allemand: »Nous »allons encore nous battre: les Français vont

»marcher sur Inspruck. Mon frère arrive de »Hall; j'aime mon pays, mais je suis si las des »tracasseries de la chasse, que pour rien je »m'enrôlerais avec eux.

»— Et moi, pour moins que cela, reprit mon »guide en faisant un geste d'exécution, je vous »planterais ce plomb dans le crâne.... Un chas-»seur tyrolien trahir son pays!«

Je ne parvins qu'avec peine à leur faire entendre raison à tous deux; j'en vins à bout néanmoins avec une franchise égale à la leur.

Je m'installai dans une auberge, et de là je continuai à parcourir le pays. Dans une de mes courses, je fis la rencontre d'un Français que j'avais vu à Milan, où il était attaché à M....; il me dit qu'il voyageait pour son plaisir; la connaissance fut bientôt faite. J'étais charmée d'avoir un compagnon de route, et L...., quoique d'un extérieur assez peu prévenant, avait assez d'esprit pour rendre la société agréable. Nous quittames Botzen pour aller à Leit, où nous nous amusâmes beaucoup de l'air imposant et mystique de notre hôte, qui, en nous servant un quartier de chevreuil, nous racontait très gravement les plus étranges choses sur un roc du pays, d'où un ange avait fait descendre l'empereur Maximilien, pendant une chasse. En nous exaltant son vilain taudis, il nous parlait

d'Inspruck comme d'un cloaque, et il n'avait pas tort. Mais quand je vis cette ville, pouvais-je ne pas la trouver belle, malgré sa laideur? elle retentissait des cris de victoire de nos braves, et leurs drapeaux y flottaient mêlés à des drapeaux enlevés à l'ennemi!

La bonne ville d'Inspruck eut bientôt l'air d'une ville française, où se faisait le recrutement. Avec un peu de jargon allemand, je trouvai dans cette même ville à me loger très agréablement à côté du célèbre minéralogiste Schasser, dont je visitais le cabinet avec un peu d'érudition empruntée, qui me faisait fort bien accueillir. Me faufilant à travers des hayes, j'aperçus Ney au milieu d'un brillant état-major. Son rapide sourire, sans gestes, sans parole, exprima tout ce qu'il sentait. Je reçus, en rentrant, deux lignes où il me demandait si je ne me lasserais pas de ma vie errante, si j'étais de fer, pour préférer tant de fatigues aux plaisirs du repos. Je répondis par ces vers d'un poème italien que je m'occupais à traduire:

Je préfère toujours, en suivant un héros,
La fatigue aux plaisirs et la gloire au repos.

Je le vis un moment le soir; il me fit raconter ma chute et ma guérison miraculeuse. Y croyez-vous? me dit-il.

» — Mais je crois aux miracles que je vois.

» — S'il en est ainsi, votre homme est pré» cieux; je m'en vais l'attacher à l'armée.

» — Il vous fera volontiers grâce de cet hon» neur: les Tyroliens aiment trop leurs montagnes.

» — Et nous aussi, c'est pour cela que nous » en avons délogé les Autrichiens.«

Quand je lui parlai du Français que j'avais rencontré dans les montagnes, il m'adressa les plus minutieuses questions.

» N'auriez-vous pas remarqué qu'il se soit mis » en rapport avec les gens du pays?

» — Cela lui eût été difficile, car il ne sait » pas un mot d'italien et encore moins d'allemand.

» — Lui avez-vous dit que vous me connaissiez?

» — Comment pouvais-je confier à un étran» ger ce que vous m'avez prié de taire même à » l'amitié?

» — Vous savez, ma pauvre amie, quoique » vous ne recueilliez que d'incroyables fatigues » de votre attachement pour moi, combien il » m'importe qu'on l'ignore.

» — Pour revenir à mon compagnon de vo» yage, je vais m'en débarrasser, puisqu'il vous » paraît suspect.

» — Je crois que c'est un espion.

» — Bah! il serait venu ainsi se jeter dans la » gueule du loup?

» — Il ne vous parlait pas de l'armée, de l'Em-» pereur? « Me voyant résolue à retourner en France avant la fin de la campagne, Ney m'engagea du moins à m'établir dans une ville; je le promis et n'en fis rien: il me retrouva partout en chevalière errante.

Je fus pendant mon séjour dans ces contrées, et avec toute ma finesse moitié italienne, moitié française, mise en défaut par deux allemands qui étaient pourtant bien de leur nation, et qui n'en avaient que plus beau jeu avec moi. L'esprit, qui donne des lumières, donne aussi une certaine confiance qui vous rend plus souvent dupes que les sots. J'en fis l'expérience avec mes Allemands, et c'est ce que l'on va voir dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE LXXVI.

Nouvelles courses dans le Tyrol — Scène d'espionnage. — Mme. Paris. — Le général Delzons. — Courtes entrevues avec Ney, — Souvenirs du général Championnet.

DANS la maison où je logeais à Inspruck, il y avait une dame Murhausen, avec laquelle je parcourais le pays. Son fils paraissait avoir grande peur des soldats français; mais cela était une frayeur de convention. Enfin le jeune Murhausen était un espion du cabinet autrichien. Avec un peu de réflexion j'aurais dû le deviner; mais son air triste me trompa, parce que je trouvais naturelle cette antipathie pour l'étranger. Mais lorsque je découvris cela, il fallut toute la bonté de mon cœur pour ne pas tout déclarer à l'autorité, et faire arrêter sur-le-champ les coupables. Grâce à mon silence ils ne furent arrêtés que long-tems après. Mais voici l'histoire de ce curieux espionnage dressé dans les montagnes du Tyrol.

Un pavillon de la maison où je logeais à Inspruck avec la famille Murhausen était occupé par une femme que j'appellerai Paris, parce qu'elle était cousine du garde du corps qui donna si intrépidement la mort à Lepelle de Saint-Fargeau, pour son vote contre l'infortuné Louis XVI. On la disait fort affligée d'une perte récente. En allant la voir avec le désir de la consoler, j'avoue que je fus assez mal prévenue par l'appareil fastueux de son deuil, l'élégance de son désespoir et les grimaces de sa douleur. Mme. Paris ne savait pas qu'elle allait débiter son roman devant un témoin de certaines circonstances dont elle allait maladroitement s'étayer. Mme. Paris était jolie; en la voyant et en l'entendant, on la reconnaissait bien pour une femme de l'aristrocratie: elle avait de fort bonnes manières et peu d'instruction. Si elle avait su pleurer, Mme. Paris m'eût facilement trompée; mais je ne pus jamais croire à la douleur de ses yeux noirs, dont l'expression n'était pas l'attendrissement.

Mme. Paris prétendait avoir suivi son mari à l'armée de Condé. A la prise de Kehl, un chef de bataillon de l'armée républicaine l'avait sauvée et conduite au général Joubert, qui la rendit à son père. Le général Moreau avait fait exprès pour elle un voyage à Paris. Pénétrée de tant de loyauté, elle avait trop loué devant son père

ceux qu'il haïssait comme ennemis de son parti, et l'avait quitté (ce qui était pousser bien loin la reconnaissance). Après avoir perdu son mari idolâtré, elle avait quitté les rangs des royalistes pour ceux des républicains, dans l'ardent désir de retrouver sa patrie, et de mourir obscure aux lieux qui l'avaient vue naître.

Je la laissai dire sans l'interrompre, attendant qu'elle en vînt à ce qu'elle voulait de moi; elle y vint: il s'agissait de lui donner mon passe-port, où l'on arrangerait le signalement, ou bien de lui en procurer un pour se rendre en France. Regardant alors la veuve et ses complices, je lui démontrai avec une désespérante exactitude tous les mensonges de sa narration. «Vous pré« tendez avoir été sauvée aux environs de Kehl « par le général Joubert: il n'y était pas. C'était « le général Férino qui se battait contre l'armée « de Condé, lorsque le prince Charles fut repous« sé vers Ettingen. Quant à Moreau, il était à « l'armée de Sambre-et-Meuse; il ne fit aucune « démarche à Paris en faveur d'une veuve d'émi« gré. Il en sauva plus d'un sur le champ de « bataille, et je le sus; mais jamais il n'a été ques« tion du roman que vous venez de me débiter.»

Après cet éclat, je vis la basesse dans toute sa nudité. Il faut dire ici que par prudence Ney avait voulu que je passasse pour la sœur d'un

des sous-officiers qui me remettait ses lettres. Cette circonstance laissait de l'espoir à des gens qui ne connaissaient pas le soldat français, et ce courage qui résiste à l'or comme aux boulets. Mme. Paris crut devoir tout risquer.

« — J'ai, me dit-elle, une mission pour la «France qui sera payée au poids de l'or en cas «de succès. Il faut un passe-port et quelques «moyens de liaison avec des généraux français.» Murhausen ajouta que mon dévouement me vaudrait une haute protection. Rien ne me fut pénible comme le visage heureux de ce jeune homme, si jeune, jouant la trahison.

«Eh bien! belle dame, me dit Mme. Paris, en «me tendant la main, êtez-vous *des nôtres?*»

Je lui déclarai, en reculant, mon indignation contre de tels moyens de fortune, et ma résolution de les en faire repentir s'ils ne quittaient Inspruck dans les vingt-quatre heures.

«Je saurai bien me faire protéger, répondit Mme. Paris.

«— Et moi me faire croire en dépit de vos «protections, parce que ceux à qui je parlerai «de vos menées savent que j'en suis incapable.

«— Vous faites bien l'importante, pour la «parente d'un sous-officier qui suit l'armée!

«Eh bien! vous qui êtes si distinguée par les «manières et si peu par les sentimens, partez

«cette nuit même, ou demain vous êtes ar-
«rêtée.»

Murhausen me saisit la par main, et, me voyant si intraitable, descendit aux supplications pour m'engager à tout le moins au silence.

Pas au delà de deux fois vingt-quatre heures, fut ma réponse.

Lorsque le lendemain je me préparais à changer de logement, la femme qui vint me servir mon thé m'annonça que la famille Murhausen était partie depuis quatre heures du matin avec la dame française du pavillon.

Je me décidai à prendre un nouveau logement; mais ne pouvant prévenir Ney de ce qui m'était arrivé que le soir, je fus aise de ce retard par la crainte que, si je l'eusse vu de suite, mon secret ne me pesât, et par l'espoir que quand je parlerais, les coupables du moins auraient eu le tems nécessaire de pourvoir à leur sûreté.

Quand je vis Ney, j'eus un moment d'inquiétude sur la manière dont il recevrait ma tardive confidence. Quelle fut heureuse ma surprise, lorsque je l'entendis, au lieu de me blâmer, m'approuver avec éloges, en me recommandant le secret! «Ils sont loin, me dit-il; j'en suis bien «aise. Je ne les crois pas dangereux; mais le «fussent-ils, j'aime mieux quils soient arrêtés «ailleurs qu'ici, et je préfère surtout ne jamais

« vous devoir de pareils avertissemens. » Il me rappela ma rencontre avec H*** à Belsona, en ajoutant: « C'est de la même clique. Il y a au« tour de l'armée une fourmilière d'intrigans et « d'espions, comme au tems des représentans « du peuple. C'etait alors pour nous dénoncer ; « maintenant c'est pour épier nos sentimens à « l'égard de Napoléon. Eh! mon Dieu, est-ce « que le soldat s'inquiète des hommes? il ne voit « que son pays, et il y est fidèle partout et « sous tous les régimes. » Je m'enivrais au son de ces nobles paroles. Que Ney était beau quand il parlait de gloire et de patrie!

Ney m'annonça qu'il me ferait partir le lendemain, me défendant de me lier avec qui que ce fût pendant les séjours que je ferais durant la campagne. Il me donna une lettre pour le général Godinot *, son ami, homme aimable et bon, que je ne vis qu'à Ulm, après avoir perdu la lettre qui me recommandait à lui.

Il ne m'arriva rien de bien extraordinaire dans cette campagne. Ce fut une vie de fatigues que le délire de la gloire et de la passion pouvait seul faire supporter, mais que je soutenais par

* Le général de division Godinot, qui se tua en Espagne à la suite d'une attaque de nerfs, maladie à laquelle il était fort sujet.

un courage qui n'avait que la courte mais bien douce récompense d'une surprise et d'un regard. J'avais abattu mes cheveux; le soleil avait bruni mon teint; mon air enfin avait pris quelque chose de si viril, que Ney me disait souvent: « Si vous « ne parliez pas, je défierais qu'on vous recon« nût pour ce que vous êtes, surtout à cheval. » J'en fis l'expérience, et d'une manière curieuse, dans cette campagne, à la défense de Cattaro, où commandait le général Delzons *, avec qui j'avais eu des relations d'amitié. Me voyant, au moment d'un repas militaire, *payer l'eau-de-vie* à tout le groupe qui entourait la cantinière, vrai modèle de celle qu'a chantée notre Béranger, il demanda: Quel est ce jeune homme, *ce petit homme-là?* Général, répondit l'Hébé militaire, *c'est un Parisien qui veut se faire apprenti soldat; il paie largement sa bien-venue, mais il ne boit pas.* En effet, ni l'exemple ni la fatigue n'influèrent sur mes habitudes, et je n'eus jamais recours à cette ressource de forces factices. »

J'ai appris plus tard, et de Regnault de Saint-Jean-d'Angély, que l'épisode d'espionnage, que

* Le général Delzons, qui fit plus tard des prodiges de valeur en Russie, à la Moscowa, périt, bien jeune encore, dans la cruelle retraite de cette guerre des élémens, des distances et des frimats.



je viens de raconter dans ce chapitre, que le salut que durent à Inspruck des misérables à ma généreuse négligence, que toute cette affaire, enfin éventée par la police impériale, excita quelque refroidissement dans la faveur dont Ney était à si juste titre honoré pour ses grands talens et sa bravoure. Il continua à se couvrir de gloire à Magdebourg, à Iéna, à Friedland, à Eylau; mais Regnault, en me parlant de cette affaire, m'avoua qu'il n'avait fallu rien moins que tout cela pour sauver Ney d'une disgrâce complète. On avait cru que Ney avait été d'accord pour laisser échapper Murhausen; et, lorsque j'attestai à Regnault que je n'avais confié à Ney cette intrigue qu'après la fuite des coupables, il s'emporta au point de me déclarer que le devoir de Ney était de me faire arrêter et conduire à Paris pour cause de nonrévélation. On voit que Regnault de Saint-Jean-d'Angély n'avait pas dévié en fait de dévouement.

«Ney, lui dis-je, est un grand capitaine, et «n'est point un fin politique; il n'a jamais vu ni «connu ce Murhausen, pas plus que la dame «Paris.» Aussi j'avoue que je fus saisie d'un effroi involontaire quand il ajouta: «Comment «se fait-il qu'on ait trouvé dans les papiers de cet «homme une lettre adressée au général Dallemag- «ne, questeur du corps législatif, où il était for-

„tement question de la haute protection de Ney „pour une émigrée?" Dans cette affaire, comme dans celle d'Hervas, je fus embarrassée, ainsi que cela arrive plus qu'on ne croit à l'innocence; j'expliquai à Regnault qu'il se pourrait qu'une lettre de moi au général Dallemagne eût été égarée; qu'en effet j'avais long-tems entretenu, quoique à de grands intervalles, une correspondance avec cet officier; mais que je répondais qu'elle avait été exempte de toute réflexion politique.

A propos de correspondance, j'ai omis d'en mentionner une qui fut assez active entre moi et l'un des plus grands capitaines de la révolution, dont le nom n'a point encore figuré dans ces Mémoires, parce que, à vrai dire, le fait de cette correspondance, ne se rattachant point à une passion, m'est resté comme un souvenir plus tranquille et en quelque sorte moins pressé; il s'agit du général Championnet. Je l'avais connu bien long-tems avant le 18 brumaire; il passait pour Jacobin; je ne me suis jamais aperçue que d'une chose, c'est quil avait un fort bon cœur, de l'esprit naturel, une imagination brûlante, le goût effréné de la lecture. Un peu de vanité flattée m'avait conduite à cette amitié assez vive, qui ne fut jamais qu'épistolaire. Fils naturel d'un avocat distingué, Championnet etait fort plaisant quand il parlait de sa naissance; en gé-

néral, il contait d'une manière fort originale. Du reste, de la plaisanterie passant à l'enthousiasme, il citait volontiers Plutarque après un lazzi. Il avait eu une liaison à Dusseldorf. Rien n'était amusant comme le tableau tracé par lui de cette liaison, et de la rivalité qu'elle avait amenée entre lui et Suchet. Venant de battre les Autrichiens à Fenestrelles, il m'écrivait: „*On* „*a voulu me souffler ma belle et ma gloire; mais* „*le petit Championnet a prouvé qu'il sait conserver* „*les deux. Pourtant,* chère *frère d'armes, je me* „*lasse du métier; car nous avons bien l'air de ne* „*nous être tant épuisés qu'afin seulement de devenir libres pour un nouvel esclavage.*" Je reçus encore quelques lettres de lui après la journée du 18 brumaire, sur laquelle il s'expliquait avec beaucoup de noblesse et d'indignation. Quand je paissais auprès de Ney quelques momens un peu tranquilles, il était bien rare qu'il ne me parlât point de Championnet dont il estimait la fière indépendance. Ce qui lui échappait dans ses effusions me fit long-tems croire que lui aussi était plus républicain qu'il ne lui convenait ensuite de le paraître.

CHAPITRE LXXVII.

Retour à Paris. — Le général Gardanne. — Départ pour l'Allemagne. — Mon compagnon de voyage.

Après la paix de Presbourg, qui était venue suspendre les exploits de Ney, je revins à Paris, où je pris un petit appartement dans le faubourg Saint-Germain, n'allant jamais au spectacle, vivant fort retirée, ne recevant personne, et heureuse, car je voyais Ney quelquefois. Son projet était de me faire obtenir une place, pour les langues étrangères, dans un des grands établissemens d'éducation élevés par la munificence de Napoléon. J'avais beau lui montrer que mes campagnes n'étaient pas des titres, ou plutôt étaient de singuliers titres à de pareilles places, il insistait, et je ne le contrariais pas, parce que j'espérais peu. Au commencement de 1806, il m'annonça qu'il était de nouveau appelé à l'armée; que la campagne serait longue et rude,

puis, me regardant gaiement: »La ferez-vous, „celle-là? — Belle question! vous me défendriez „de la faire, que je la ferais encore; au moins „si vous êtes blessé, trois cents lieues ne nous „sépareront pas.

„— Ecoutez, mon amie, je vous laisse vive- „ment recommandée à un ami qui, dans quel- „ques jours, dirigera votre départ.“ Je fus un peu étonnée quand je sus que l'ami auquel Ney devait me recommander était le général Gardanne, que j'avais vu en Italie, dont Moreau appréciait la bravoure, mais dont le ton plus que brusque m'avait toujours choquée, leste quand il voulait plaire, rude quand on ne lui plaisait pas.

Ney me dit en riant: „Mais, malgré ses ma- „nières, il est gouverneur des pages de l'Em- „pereur.

„— Tout de bon?

„— Je vous le jure.

„— Voilà des élèves à brillante école!

„— On ne veut pas faire des petits abbés de „ces jeunes gens; mais de braves et solides mi- „litaires. Voyez-vous, ma chère, vous parlez „du Gardanne général républicain, et moi, je „parle du Gardanne de cour; vous reconnaîtrez „vous-même la différence. Nous avons tous un „peu subi la métamorphose. Moi-même, n'ai-je

„pas le ton plus doux ? Nous sommes tous, „tant bien que mal, déguisés en courtisans; cela „est bien bizarre, n'est-ce pas?

„— Non, tout est bien, parce que tout sied „à la valeur française.

„— Du reste, soyez tranquille; Gardanne „est un ami, il vous recevra bien; il vous a vue „avec Moreau, et la reconnaissance sera pi- „quante. Parlez-lui du passage du Mincio, qu'il „traversa avec cent grenadiers ayant de l'eau „jusqu'au menton, et de sa bonne fortune après „la bataille d'Arcole.

„— Mais vous n'étiez pas là.

„— N'importe, j'ai tout su de la personne „elle-même: une fort jolie piémontaise, ma foi! „parente du comte de la Roquette de Turin."

Ney partit, et les heures commencèrent à me paraître des semaines. J'écrivis au général Gardanne; il me répondit, en me priant de passer au château le lendemain. Il occupait un entresol du pavillon Marsan.

J'attendis quelques minutes, et Gardanne parut. Je le trouvai bien vieilli et bien changé: c'était vraiment un prodige, une politesse de l'*œil de bœuf.* Apparemment que je ne lui parus pas aussi changée, ce qui amena une discussion assez singulière, et un échange de propos galans qui me firent craindre d'accepter son égide

pour le voyage; et en effet mes mesures furent prises autrement. Je chargeai mes connaissances de m'indiquer un officier avec lequel je pusse partager les frais et les inconvéniens du voyage. La personne qu'on m'indiqua et qui vint me voir, tomba à l'instant même d'accord sur les conditions. C'était un officier de hussards, depuis général de brigade. Déry, c'était son nom, me prévint qu'aux frontières nous ne pourrions continuer la route dans la même calèche, *les femmes à la suite* étant proscrites; mais il me promit d'arranger tout pour le mieux.

Déry, dont la curiosité avait été vivement piquée par ma démarche mystérieuse, fut cependant d'une discrétion parfaite. Bien éloigné de cette banale galanterie qui se croit obligée d'avoir des hommages pour toutes les femmes, il se contentait de me montrer la plus cordiale amitié. Quand nous descendions de calèche, il me laissait tranquillement sauter à bas de la voiture, comme si j'eusse été un aide-de-camp. „Je suis, me disait-il, bien peu galant avec vous; „mais l'idolâtrie que j'ai pour votre sexe me „rend incapable de soins pour un pantalon, de „tendresse pour une cravate noire, de folie pour „une casquette. Vous êtes trop bien en homme „pour être une femme dangereuse.

„— J'en crois votre franchise, et je suis de

„votre avis: une *femme garçon* est moins gê-
„nante, mais elle est moins jolie.

„— Vous allèz trop loin; cet effet-là n'est pas „général, il est chez moi seulement personnel.

„— Malgré cela, je vous assure que ce n'est „point là mon costume de conquêtes, ce n'est „que mon habit de campagne.

„— Mais ces campagnes, quel motif vous en „a fait braver les fatigues et supporter les tris-„tes spectacles de la guerre?

„— Celui qui nous fait faire ce qu'à vous vous „fait faire la gloire.

„— Vous allez rejoindre un amant?

„— Non; mais un ami qui le fut, qui ne „doit plus l'être, et qui demeure l'unique ob-„jet d'une admiration passionnée, le héros de „mon imagination, l'idole de mon cœur.

„— Heureux qui peut inspirer un sentiment „si exalté et si exempt d'égoïsme!“

J'avoue que je fus flattée de voir un peu Déry revenir de ses préventions, sans aucune curiosité indiscrète; et je m'abandonnai au plaisir de raconter ma vie militaire. Il la trouvait bien aventureuse et bien étonnante. „Hélas lui disais-„je, elle ne sert peut-être qu'à faire naître l'i-„dée de quelques défauts, plutôt que celle des „qualités courageuses qu'elle à réclamées. Mon „Dieu un peu de repos vaudrait mieux pour le

monde; mais je ne regrette pas d'avoir fait comme j'ai senti. Si j'avais encore le choix d'une destinée, je prendrais encore le tumulte d'un sentiment passionné, même malheureux, de préférence à une vie tranquille mais morte, sans exaltation et sans ressorts. Cet homme qui m'inspire cet attachement qui vous semble extraordinaire, viendrait à me haïr demain, que son image resterait là gravée et suffirait aux battemens de mon cœur."

Déry avait deviné ce nom si cher qui m'occupait; il ne le prononça point en signe d'intelligence; mais il prit plaisir à me vanter les exploits de cette valeur qui chez Ney était presque fabuleuse, même parmi tant de braves. Il m'indiqua adroitement un moyen sûr de faire connaître où j'étais à celui que cherchait ma constance; mais je ne voulus point l'employer: j'avais promis le mystère, et je voulus y être fidèle au risque de mille dangers, de mille fatigues, au risque d'être mal jugée et compromise.

Je ne parle point de la route, déjà attristée par les commencemens de l'hiver; je dis seulement à Déry que la saison m'effrayait pour nos pauvres soldats; que le froid serait excessif. „Bah, me répondit-il avec toute la gaieté des „camps, ils n'ont pas *le tems d'avoir froid.*"

Hélas! l'hiver n'a que trop prouvé plus tard

qu'il était un ennemi, et le seul qui pour nos armées serait invincible. Il a fallu tous les élémens conjurés pour que notre France fût abattue. Et alors, que de noms chers à mon cœur sont entrés dans l'histoire! Ce brave Déry, lui aussi, fut moissonné à la fleur de l'âge, dans la fatale campagne de Russie, terrible représaille de nos triomphes, plus terrible signal de nos malheurs!

Je ne sais si je me trompe, mais les peuples ne recommenceront plus rien de pareil aux grandes destinées que nous avons vu finir. D'autres gloires pourront naître, mais jamais la gloire des armes ne retrouvera ces marches rapides du Tage à la Néva, cette course dans toutes les capitales devenues comme des casernes françaises. Est-il une épopée à la hauteur d'une telle histoire?

CHAPITRE LXXVIII.

Bataille d'Eylau. — Ma blessure.

Dès le commencement de la campagne, Ney avait repris cette habitude de prodiges qui le mettait toujours au premier plan d'une armée de héros. Génesbourg, d'abord; le lendemain Elchingen; puis Eylau. Quelles incroyables péripéties de victoires et d'émotions! Au milieu de toutes ces gloires, mon obscurité était encore glorieuse: j'étais fière d'être ainsi confondue dans les rangs qui, électrisés par un chef invincible, enlevèrent le formidable plateau dont la prise laissa Ulm sans défense. Dans mon abnégation de vanité j'étais heureuse; ma gloire, à moi, c'était un regard surpris au milieu des dangers, des fatigues et de la mitraille. Que de fois, dans ces rares momens, arrachée aux devoirs pour les donner au bonheur, Ney me répétait: «Pau«vre Ida, comme vous voilà faite; vous êtes par-

«tout; vous ne craignez donc rien?» Alors je lui racontais tous mes moyens de pénétrer jusqu'à lui, mes intelligences pour me trouver toujours près de l'attaque. En lui parlant ainsi, je pressais contre mon cœur cette main terrible à l'ennemi et toujours secourable au vaincu. Oh! que le courage, que les vertus guerrières vont bien à l'amour! et qu'il y a loin de cette passion ressentie sur un champ de bataille, de cet enthousiasme mêlé de périls, à la galanterie musquée de ces colonels de l'ancien régime, qui brodaient au tambour!

Comme j'avais confié à Ney les services que m'avait rendus le général Lariboissière, pour me faciliter les moyens de toujours l'approcher, il se fâcha, en me renouvelant énergiquement l'ordre d'avoir aussi le courage de ma consigne militaire. Je trouvais bien à cela un peu de vanité; mais comme la mienne était de lui obéir, je lui promis tout ce qu'il voulut. «Ayez un do»mestique sûr, me dit-il; avec lui, de l'or et votre »tête, vous devez vous passer de protections.»

Nous nous séparâmes pour nous rejoindre bientôt. J'eus le bonheur de trouver à Magdebourg un excellent domestique qu'une affection naturelle portait vers les Français. Je fus ainsi débarrassée de la nécessité de recourir aux guides du pays. Hantz connaissait la Prusse, l'Al-

lemagne et le Tyrol, du doigt, suivant son expression. Il entra en fonctions par refaire mon porte-manteau. Je lui payai un mois de gages d'avance, désirant voir s'il n'avait pas l'habitude de boire, précaution nécessaire avec les domestiques anglais et allemands. Je ne me souciais pas d'être, au milieu de tous mes dangers, encore à le merci d'un ivrogne. Mais Hantz était un phénix; il régala ses camarades, fit honneur à la générosité française. Hantz ne parlait pas mal français; il me pria même de ne jamais lui parler que dans cette langue; en quelques mois il était presque devenu puriste.

Je craindrais de paraître barbare en prodiguant ici les descriptions de toutes les scènes de carnage que traîne la guerre à sa suite, quand une grande passion occupe le cœur, quand on a, pour ainsi dire, à débattre sa propre existence sur ces horribles champs de la mort, dont je supportais l'aspect sans trembler. Hantz, connaissant la rigueur du climat, m'avait ménagé toutes sortes de précautions contre le froid. Ainsi chaudement vêtue, chargée d'or, inaccessible à la crainte, les obstacles de la route et de la saison ne faisaient que rendre plus vif mon ardent désir de me rapprocher de celui dont un mot et un sourire payaient cette vie de privations et de fatigues.

Encouragée par tant de courses heureuses, ne croyant rien d'impossible à mon habitude des hasards, j'avançai vers Mohringue. La route était déjà encombrée de bagages et de blessés. Chacun était si occupé de lui-même, qu'on ne s'occupait guère de nous. Hantz me faisait passer pour un négociant se rendant à Chomoditen. « Vous ne pourrez traverser, lui criaient quel-« ques soldats; les Russes y sont. On les délo-« gera, criaient d'autres; ils sont en bonnes mains, « Ney les attaque. » Hantz, ayant son thème fait, les excitait à parler; c'était travailler à mon bonheur, car en écoutant les soldats pouvais-je entendre autre chose que *son* éloge? Les blessés retrouvaient dans leurs cris de souffrances des cris d'admiration pour un chef adoré. Dans une de ces voitures, inventées par le génie de l'humanité * contre le génie de la guerre, un Russe, mêlé à nos blessés, était aidé et pansé par ceux qui souffraient moins. Oh! c'était un beau spectacle que celui de cette valeur compatissante, après avoir été si terrible! J'avais gardé le silence, malgré mon admiration; mais au moment de la halte à un village, j'oubliai

* Le chirurgien en chef, le brave baron Larrey.

mon rôle, en demandant à un aide chirurgien, qui avait été atteint lui-même dans ses intrépides fonctions, la permission de distribuer quelque argent pour boire au succès. Il me regarda en souriant, et, en me conseillant de ne pas aller plus loin, si je voulais éviter d'avoir besoin de son ministère, il me dit: « J'y allais, et vous « voyez que j'en suis revenu blessé. L'ennemi « est en nombre, on le culbutera, l'affaire sera « chaude. Ney est à l'avantgarde avec les plus « braves; le soldat est exalté jusqu'au délire. » On ne trouva que quelques jattes de lait à distribuer à nos blessés. J'avais une gourde pleine de Madère; Hantz avait une autre gourde pleine d'eau-de-vie: l'idée ne me vint pas que nous pourrions en avoir besoin pour nous-mêmes. On trouva aussi quelques œufs qu'on arracha, à l'aide de quelques pièces d'argent, à une pauvre paysanne. De tout cela il fut composé un délicieux breuvage militaire. Chacun eut son verre, à l'exception de ce brave Hantz, qui en fit le sacrifice avec une joie charmante.

Nous allions remonter à cheval et quitter nos camarades d'ambulance, quand tout à coup nous fûmes entourés de troupes de différens corps, qui se succédaient avec des cris de victoire. Ney venait de culbuter un corps entier de Prussiens. Tout le monde se heurtait dans une route étroi-

te et mauvaise. Au milieu des chevaux et des bagages, j'aperçus une femme habillée en jokey; elle avait quitté sa famille bien établie à Hall pour suivre un sergent de grenadiers. Elle était d'une incroyable beauté; et il n'y avait pas moyen que sa figure de vierge ne démentît son déguisement. Elle fut bien joyeuse quand elle m'entendit lui adresser quelques mots en allemand. Elle y répondit bien naïvement; mais je ne veux pas affaiblir lintérêt de sa petite narration, et je lui conserve ses expressions exactes.

„Oui, Madame, j'ai tout quitté, parce que, „du moment que Bussières (c'était le sergent) „m'eut dit qu'il m'aimait, je n'ai plus vu que „lui au monde. Je n'ai pas volé mes parens, „car je n'ai emporté que mes bijoux et les six „cents ducats que ma mère m'a laissés en mou„rant; Bussières dit que c'est assez pour être „heureux en France. Il s'est déjà tant battu „sans être tué, qu'il échappera encore. S'il est „blessé, je le soignerai bien; et s'il meurt, je „me tuerai: voilà pourquoi j'ai senti qu'il fallait „le suivre. Je voulais marcher à côté de lui, „mais il m'a dit que c'était défendu; alors il m'a „fait avoir cet habit; mais quand je saurai où „il doit se battre, alors je donnerai de l'argent „à la vivandière pour qu'elle me laisse distribu„er l'eau-de-vie. Bussières dit qu'elles n'ont peur

„de rien; et moi, aurai-je donc peur d'offrir à „mon amant ce qui pourra lui être bon?“

J'écoutais cette petite femme avec ivresse; je sentais et je me promettais bien de faire comme elle. Nous étions près d'une espèce de château; nous allions y faire halte, quand un commandement imprévu fit tourner à gauche sur le flanc de la colonne. Nous aperçûmes le sergent Bussières, qui était bien le type du grenadier français, tel qu'on l'a vu, admiré, chanté et lythographié. La marche continua par des chemins affreux: l'artillerie s'y embourba. Les nouvelles étaient assez peu rassurantes! on allait bivouaquer. „Il n'y a donc pas une maison ici? dis-je à Hantz. „— Non; Monsieur (Hantz ne m'appela jamais „autrement); mais, avec un peu d'argent, je „connais une bonne calèche qui pourra vous en servir.“ Je m'y logeai lestement, sans songer même au souper, me fiant au zèle et à l'appétit de mon brave Hantz. Ma nouvelle amie de bivouac voulut absolument chercher son Bussières; mais au bout d'un quart d'heure elle revint découragée. Je sentis, aux regrets plaisamment exprimés par la pauvre petite, la triste vérité de cette maxime de Larochefoucault, que, malgré la bonté de son cœur, *on trouve toujours* dans le chagrin de ses amis quelque chose qui flatte. Ainsi, en voyant la jeune allemande re-

venir sans avoir pu voir son sergent, je sentis moins amer l'éloignement qui me séparait de mon héros, du maréchal Ney.

A quatre heures on se remit en marche. Ma petite compagne était plus fatiguée, et Hantz sut encore lui ménager une place sur un chariot. Les troupes débouchaient de toutes parts. Qu'on s'imagine un amphithéâtre de quinze lieues, couronné dans tous les sens de troupes de toutes armes, l'immobilité imposante de ces masses, dont les évolutions étaient pourtant si mobiles; qu'on se figure une femme comme perdue au milieu de cette solitude vivante, et certes, si à mes incomplètes descriptions on ne reconnaît pas la guerre, on reconnaîtra du moins l'empire des passions à l'accumulation de ces images qui me semblaient alors simples et naturelles.

CHAPITRE LXXIX.

Bataille d'Eylau. — Ma blessure.

Je tenterais vainement de peindre ce que, dans cette terrible journée, j'ai vu de carnage et d'horreur. Conduite au sein des dangers sans aucune intention belliqueuse, j'évitais cependant les combats qui ne m'effraient point. Mais dans ce triomphe d'Eylau si chèrement acheté, je ne fus plus maîtresse de mes actions; il fallait marcher ou suivre, et fuir était impossible: Ney était en avant, là comme toujours, au poste du péril.

Depuis plus d'une lieue nous trouvions des troupes échelonnées sur la route. C'étaient des dragons postés pour diriger la marche des renforts. Tous les soldats voyaient et annonçaient avec transport les apprêts d'une bataille; tous étaient gais, impatiens, confians dans le génie

de leur chef et dans la vigueur de leurs baïonnettes. En le voyant, il croyaient voir la victoire. Il y avait dans la sécurité de ces courages je ne sais qu'elle force surhumaine, qui semblait défier la fortune. Je puis assurer que je traversai toutes ces lignes, tous ces préparatifs de bataille, avec mon domestique aussi tranquillement que si j'eusse fait une promenade au bois de Boulogne. La misérable bicoque d'Eylau avait été abandonnée par les habitans, ainsi que toutes les maisons à quatre ou cinq lieues de distance; au détour d'un chemin, j'en vis une dont la porte était ouverte: Hantz y vint abriter nos chevaux. Un reste de chaleur et les débris d'un repas prouvaient qu'elle venait depuis bien peu de tems d'être désertée; mon infatigable aide de camp découvrit même en furetant des provisions. Je ne saurais peindre avec quel plaisir je préparai un grossier repas, me faisant fête de l'hospitalité militaire que je pourrais offrir à nos braves. Hélas! il fallut bientôt y renoncer pour nous-mêmes: nous avions eu à peine le tems de prendre un *à-compte,* lorsqu'un coup de canon, annonçant le commencement de l'affaire, ne nous laissa plus sentir d'autre besoin que de connaître le point de l'attaque, la position du corps de Ney, et à songer à notre sûreté. Hantz alla brider les chevaux

avec quelque regret; il était dur, en effet, de quitter sitôt et en pareille circonstance un si bon gîte. Mais nous eûmes bientôt un autre objet de préoccupation: à un quart de lieue nous trouvâmes les armées en présence; vingt bouches à feu avaient fait sonner l'heure de l'extermination.

Je ne sais quelle inspiration me poussa, mais je mis mon cheval au galop vers le point même de l'attaque, de laquelle j'approchais. Je vis très distinctement l'ordre de la bataille qu'entamaient trente pièces de canon, en tête d'une division dont le général tomba blessé. Des tressaillemens convulsifs saisirent mon corps, à ce terrible aspect, je songeai à Ney, et à l'idée de la mort qui peut-être..... j'étais déjà tentée de maudire la gloire.

Certes, les Russes sont braves; ils le furent surtout à cette affreuse boucherie d'Eylau; immobiles sous la mitraille, ils n'avançaient pas mais ils ne reculaient pas non plus. Toutefois ce héroïsme avait quelque chose de stupide; ce n'était pas cet élan de confiance, cette inspiration de victoire qui circule dans des bandes françaises. Après trois heures, l'attaque était générale et acharnée. Les bataillons, arrêtés par une chaussée, ne pouvaient avancer en ligne. En un instant, sans perdre le pas, le premier

rang fait feu, puis s'ouvre au milieu par droite et gauche et va par les flancs rejoindre le dernier; tandis qu'un autre rang le remplace en tête. Qu'on juge des ravages que tous les coups portent dans les rangs; et cette manœuvre que je décris peut-être mal, mais à laquelle à cette heure il me semble que j'assiste encore, s'exécuta avec une précision et un sang froid douloureusement admirables. La neige tombait à gros flocons sur cette scène d'épouvante. Hantz me conduisit par un chemin de traverse vers les débris du toit d'une masure. Je descendis de cheval et voulus envoyer mon domestique découvrir de quel côté nous pourrions attrapper la route de Chomoditen, vers laquelle devait se trouver le corps de Ney. Hantz refusa obstinément d'obéir, disant: „Mort ou vif, je ne „quitte point d'un pas *ma* jeune maître.“ Je commençais à éprouver du malaise, et je voulais remonter à cheval pour échapper par l'action à l'accablement de mes pensées, lorsque des cris, un bruit épouvantable quoique lointain nous clouèrent à l'étrier, la bride en main. „Oh! „m'écriai-je, c'est une déroute, que je meure „avant! — Non, voyez-vous, *ma* jeune maître, „ce sont les Français qui nettoient la plaine.“ Les cuirassiers s'étaient élancés sur une redoute et avaient été repoussés par les Russes. Les fan-

tassins l'attaquèrent: c'était une émulation de valeur et de rage. Nous étions derrière un escadron de la division Montbrun. Je résolus de ne plus m'éloigner de cette muraille de braves, qui me paraissait le plus sûr rempart. C'était le moment où tous les corps *donnaient*.

Que ceux qui n'ont pas vu de près une bataille se trompent quand ils croient les chefs moins exposés que les soldats! J'ai surpris des états-majors entiers; chargeant à la tête des divisions. Un instant la cavalerie légère avait été mise en désordre et brisait ses carrés; tout fut dans le même instant rétabli par l'intrépidité des officiers du plus haut grade, restés fermes au poste. Les aides-de-camp, les ordonnances volaient de toutes parts au milieu de l'obscurité et de la mort, avec une intrépidité qui fait croire à toutes les fabuleuses descriptions des poètes.

Dépouillés d'une partie de leur artillerie, les Russes, apres d'inouis efforts, commençaient à fléchir: on les poussait avec fureur. Je ne dirigeais plus ma marche, je suivais le torrent. Dans cette mêlée, je fns reconnue par Caland, vaguemestre du 3e corps. Il me prit sous son égide, et loin de blamer mon imprudence, il se mit à louer ce qu'il appelait ma bravoure dans ces termes énergiques que je ne puis répéter pour les salons, mais qui composent, sans le dé-

grader, le vocabulaire des champs de bataille. Je demandai à Caland si l'on savait quelque chose de Ney. » Il chasse les grenadiers de Wo» ronzoff. Si vous voulez souper avec lui, il fau» dra l'aller chercher un peu loin.

» — Mais de quel côté ? m'écriai-je.

» — Impossible en ce moment d'y aller. Vous » êtes bien ici ; je veux vous enrégimenter. » Un ordre soudain vint l'enlever à ses joyeux propos.

On se battait depuis le matin, et il était déjà plus de trois heures, je crus appercevoir les chasseurs à cheval de la garde : je m'approchai pour m'en assurer, connaissant beaucoup leur colonel, le général Lefebvre-Desnouëttes. C'étaient la 4e et la 5e division de cavalerie légère, qui, quelques minutes après, culbutèrent dans une charge jusqu'à la réserve russe. Dans le moment régnait autour de moi une espèce de calme; ou plutôt le bruit du canon et de la mousqueterie ne frappait plus une oreille faite depuis six heures à leur tapage. J'étais alors d'un sang froid qui, en me le rappellant ici à mon bureau, me semble merveilleux, et que le lieu de la scène rendait tout naturel. Hantz me força de prendre quelques gouttes d'eau-de-vie. Je déteste cette boisson, mais en avaler une cuillerée suffit pour m'expliquer le juste

prix que les soldats y attachent. L'effet en est prompt; et si le courage peut s'en passer les forces en ont besoin.

Déjà les mouvemens de nos troupes en avant laissaient l'espace libre au service rapide des ambulances. Je vis là l'intrépide Larrey au milieu de ses prodiges, ses dignes camarades fouiller les monceaux de cadavres dont la terre était jonchée, pour arracher et secourir tout ce qui respirait encore. Hantz s'était mis au service des ambulances avec une généreuse activité, quand tout-à-coup les colonnes s'ébranlent de nouveau. Mon cheval m'emporte, Hantz l'aperçoit, et stimule encore sa course par celle du sien qui me presse. La charge sonne; notre cavalerie est au galop avec son impétuosité de feu. On ne tourne pas l'ennemi, on l'enfonce de front. Les Russes, formés par leurs défaites même tiennent bon avec un courage et une habileté dignes de leus maîtres. A Eylau, quoique vaincus, les Russes devinrent presque des rivaux.

J'avais toujours d'excellens pistolets et le sabre léger que Moreau me donna lorsque je partis pour Kehl avec lui; armes innocentes, qui n'avaient encore servi dans mes campagnes qu'à effrayer les hôtes malgracieux qui voulaient trop me rançonner. Cette fois la mêlée était si chaude,

que machinalement je me tins en garde, non pour frapper, mais pour me défendre. Je crois même que, malgré cette attitude, je baissai plusieurs fois la tête à la vue des coups terribles qui s'échangeaient autour de moi; j'étais si serrée dans les rangs, que, perdant toute raison, me voyant déjà foulée aux pieds des chevaux, je dégage ma main par un mouvement rapide, je me précipite au plus fort de la mêlée et reçois au-dessus de l'œil gauche un coup de pointe qui me couvre le visage de sang. Je ne sentis pas la douleur; mais la vue du sang me fit mal. Aussitôt Hantz colle son cheval contre le mien, s'empare de ma bride, et m'entraîne heureusement à cent pas en arrière.

Il est arrivé quelquefois à ma vanité de laisser croire que j'avais gagné cette blessure en me défendant; mais ici je veux être vraie, comme je le fus lorsque Ney me dit quelques jours après: »Ah! nous voilà véritablement frères »d'armes; cela vaut *la croix!*

»— Non, je vous assure, car je ne me suis »trouvée là que parceque je ne pouvais me re»tirer, et j'ai eu des frayeurs à mourir.

»— Quand on a peur on ne vient pas si près »du danger.

»— Je croyais vous rejoindre....» Au fait, je me suis convaincue que c'est un hussard fran-

çais qui, entraîné par son cheval, le sabre à la main, m'a appliqué le cachet du courage, que les soldats appellent *le bâpteme* de la gloire.

Je restai long-tems à cheval, la tête entourée d'un mouchoir, le visage considérablement enflé. Je vis le champ de la victoire après celui du carnage; jamais il n'y en eut de plus sanglant. Je mis pied à terre près d'un tertre où j'eus occasion de contempler toute la bonté des soldats français, si terribles dans l'action. Nous aperçûmes, étendu, un grenadier russe levant les bras et poussant des murmures inintelligibles. Un jeune soldat de la ligne, blessé à l'épaule, nous appela pour lui aider à soulever le Russe et à lui présenter sa gourde. Hantz était déjà en devoir d'exécuter les vœux de cette généreuse pitié; il soulève le Russe, puis le replace vite avec un cri d'horreur, le mouvement venait de terminer son agonie! »Allons c'est fini, dit le »soldat français; pensons à nous. — Allez pren»dre le cheval de mon domestique, lui répliquai»je.» Frappé du son de ma voix, il me regarde et ajoute: »Il paraît que vous avez reçu »un joli *atout*, et vous êtes une femme, je »crois?

»— Non pas camarade.

»— Vous êtes donc de ceux qui ne prennent »ni barbe ni moustaches? c'est égal, vous êtes

»brave. Allons rejoindre l'ambulance. A quel »général êtes vous ? car vous êtes secrétaire »sans doute.

»— Avec le général Nansouty, lui répondis-»je pour en finir.

»— Oh! je ne suis pas surpris que vous ayez »été si près; il ne se cache pas celui-là.»

Nous marchions péniblement, car le froid excessif, l'obscurité déjà grande, les chemins épouvantables, et comme des montagnes d'hommes et de chevaux sanglans, le canon grondant toujours au loin, et par rares intervalles. C'est la gauche, répétait notre blessé; Ney est là, il n'en aura pas non plus le démenti. Nous quittâmes notre camarade à un misérable village où je voulais rester aussi, mais où Hantz ne voulut pas que je m'arrêtasse, ayant, dit-il, trouvé mieux. En effet, nous parvînmes à une maisonnette fort propre, où un brave homme et sa vieille femme me prodiguèrent tous les soins que mon état rendait si nécessaires. Comme tous les gens de campagne, la vieille avait des prétentions médicales, elle les exerça sur moi avec d'assez heureux effets, au point que, le lendemain, l'aide-chirurgien qui survint et auquel je me confiai, me fit, par la douleur qu'il me causa, regretter les bénignes compresses de mon premier et grotesque esculape.

preuve de tout ce que j'avais fait pour m'approcher de lui afin de contempler ses lauriers.

Je me séparai de mes hôtes avec reconnaisance.... et avec joie. Je fus placée dans une bonne calèche allemande comme dans un lit, accompagnée de mon fidèle Hantz et de deux domestiques. Je ne demandai pas où nous allions... On était venu de *sa* part; j'étais sûre de le voir, que m'importaient la route, la distance, le tems, la fatigue? »Je vais le voir, et il est victorieux!« Ces pensées étaient ma vie et mon courage. Nous fîmes huit lieues environ par d'affreux chemins, en n'arrêtant qu'une fois. Je ne faisais aucune question, et je défendais à Hantz d'en faire. Nous approchions, suivant Hantz, de Leibbergen, jolie ville dans une direction opposée à Eylau. C'était déjà un soulagement que de m'éloigner de ces champs où tant de précieux sang avait été versé.

Il était nuit quand la voiture tourna dans une cour spacieuse. On ouvrit la portière; on m'enleva de la calèche. C'était Ney lui-même. Il me déposa sur un lit de repos dans une salle basse. Je ne pouvais articuler une seule parole; la souffrance, le bonheur, cette sorte d'abattement qui s'empare de l'ame la plus vigoureuse au terme même de ses efforts, tout cet amas confus de sentimens contraires formait cependant une extase de re-

pos et de félicité. Les regards, la voix de Ney, me disaient, et avec quelle éloquence! que si j'éprouvais beaucoup, j'inspirais beaucoup à celui que mon imagination n'avait jamais quitté, au héros dont la vie etait devenue comme mon ame, dont le souvenir était comme le ressort secret de toutes mes démarches, et les paroles l'étincelle électrique de mon existence! Eh bien! cette rencontre après la victoire était l'abrégé, était la réalité, était en quelque sorte le dénouement de toute ma vie.

CHAPITRE LXXX.

Continuation de la campagne. — Le maréchal Lannes. — Retour à Paris.

Après m'avoir prodigué tous les soins d'une tendresse délicate, toutes les expressions d'un attachement bien cher à mon cœur, Ney, tout entier à ses devoirs, hasarda quelques paroles sur la nécessité de nous séparer, me disant : » Ce » moment est le seul que je puisse encore vous » donner. Il faut partir, mon amie, retourner » à Paris. Si dans quarante-huit heures la fièvre » n'est pas trop violente, vous vous mettrez en » route avec votre domestique et quelqu'un de » sûr. « Je le regardais, je ne respirais qu'avec peine. » Vous vous arrêterez à Nancy ; je vous » donnerai une lettre pour une famille au sein » de laquelle vous pourrez vous rétablir.

» — Y pourrai-je parler de vous ? m'écriai-je.

» — Oui et non. Comme d'un ami de votre

» mari servant sous mes ordres, mais point avec » les élans de votre imagination italienne.

» — J'entends, comme d'un protecteur, et avec » la réserve d'une convenable reconnaissance... » Non, non, j'irai en Italie, seule, libre: là, du » moins, il me restera le bonheur de parler de » vous comme je sens. «

J'étais anéantie, mais quand on aime, les sacrifices mêmes de cet amour ordonnent à l'ame de la force, et comme un douloureux bonheur. Je savais que l'énergie, la résolution étaient de meilleurs titres auprès de Ney que les accens de la faiblesse. Je m'efforçai de paraître ce qu'il désirait que je fusse, résignée; mais je sentais même dans la dernière joie de cette lutte de dévouement que pour moi tout bientôt allait finir.

La guerre était loin d'être terminée. La victoire d'Eylau avait été presque négative, quoique les Russes eussent été vaincus. Nos pertes étaient immenses. Augereau avait été blessé, son corps d'armée presque écrasé; les généraux d'Haupoult, Catineau, Lacuée, Bourrières, tous amis de Ney, plus de trente autres de ses intimes frères d'armes, avaient trouvé la mort. Ney me disait avec une sorte de désespoir: » Le tom- » beau a englouti vingt mille français, et il n'est » pas fermé. Cela n'est pas fini. «

Hélas! il n'était que trop vrai. L'hiver se passa

en escarmouches, en sièges, en sanglans préludes, en levées d'hommes. Le maréchal Lannes était avec Ney l'ame de cette armée, et lui seul à Friedland avait assez décidé les affaires pour qu'elles fussent du moins glorieusement suspendues. Rien de plus touchant que l'admiration que ces deux guerriers exprimaient l'un pour l'autre. Lannes avait encore un peu plus que Ney l'énergie du langage militaire; moins de noblesse peut-être, mais autant de loyauté. On ne saurait imaginer un homme bourru avec plus de cordialité, et quelquefois plus spirituellement trivial.

Ma blessure avait été plus sérieuse qu'on ne l'avait cru d'abord, mais l'intérêt qu'elle me valait de la part de celui pour qui je l'avais reçue, ne me laissait pas sentir la douleur. J'étais dans la maison d'un chirurgien de Lubstadt, petit village voisin d'Eylau, entourée de tous les secours imaginables; car on ne peut se faire d'idée combien les Français, dans ces contrées tant ravagées par la guerre, s'en faisaient encore par leur caractère pardonner les désastres. Pouvant enfin être transportée, Ney me donna mon itinéraire, mon ordre de départ, et cette fois je n'osai plus avoir de murmures contre cette indispensable séparation. Le spectacle de la guerre m'avait horriblement agitée, et le sentiment des

liens sacrés qui élevaient entre moi et Ney une barrière respectable, contribua, en me désabusànt, à m'inspirer la force du départ. Mon exaltation s'était calmée à l'idée des affections légitimes entre lesquelles j'aurais eu honte de me placer, au souvenir de cette jeune et belle épouse que Ney chérissait si justement, et de ces nobles enfans, son seul orgueil avec la gloire de sa patrie... Qu'avais-je, grand Dieu! à mettre dans la balance d'une si grande et si pure destinée, si non du remords pour tous deux? Ah! Ney m'était trop cher pour ne pas les lui épargner.

Je partis donc de Lubstadt le 20 janvier 1807. Le voyage fut on ne peut plus pénible. Je ne comptai pas les jours, mais ils furent bien longs avant que nous ne fussions parvenus à Nancy. J'y arrivai plus harrassée que le jour de ma blessure. Je n'y restai que quelques jours, car l'enthousiasme de ce pauvre Hantz pour *sa* jeune maître m'y eût rendu l'objet d'une curiosité fort importune. Il fallut m'arrêter à Bar, puis à Châlons. A Château-Thierry la fièvre se déclara; bon gré mal gré, je voulus continuer la route, mais arrivée à Saint-Denis il me fut impossible d'aller plus loin; l'on me coucha. Au milieu des frissons de la fièvre, je sentais comme un dégoût de la vie à l'idée de toutes mes illusions perdues, de tous mes rêves évanouis, ré-

duite, après la perte de ce qui avait fait battre mon cœur, à la nécessité d'un avenir de raison. Le matin, je ne pus me lever encore pour chasser mes tristes pensées, ou plutôt pour les dissiper. Je me mis à refouiller mes papiers. J'en avais une grande quantité, et comme dans le nombre il y en avait de fort importans pour une foule de personnes considérées, je ne voulais pas rentrer dans Paris sans réparer leur désordre. Il y avait, entre autres, la minute de la lettre qu'on écrivit, à la date du 6 fructidor an 5, au Directoire, pour dénoncer la trahison de Pichegru. Je l'avais gardée comme une relique, et c'est d'elle que Regnault de Saint Jean d'Angély m'avait dit souvent qu'elle pourrait devenir un contrat de deux mille écus de rente. Dans la disposition d'esprit où je me trouvais, quels douloureux souvenirs cette lettre me rappela! Cette preuve d'un caractère irrésolu, qui avait diminué pour deux partis les proportions d'un tel homme, ne pouvait frapper mes yeux sans me retracer le bouleversement que sa brillante destinée venait de subir; abattue, après tant d'années, sur le soupçon d'une connivence coupable avec celui que Moreau lui-même avait signalé comme traître et parjure à la République.

Je remis cette lettre dans le portefeuille qui contenait ce que je possédais de plus précieux.

Je dirai plus tard comment le tout me fut volé à Gènes, en 1808.

Au bout de deux jours, ayant repris plus de force que de courage, je me décidai à me faire transporter à Paris. J'y menai encore cette fois une vie fort retirée, ma santé, ébranlée par tant de secousses, ayant peine à reprendre. Je ne pouvais sortir que fort peu. La plupart de mes connaissances absentes, sur les champs de bataille, j'avais quelque répugnance à revoir les salons de Paris, vides de leur plus bel ornement.

CHAPITRE LXXXI.

Voyage à Gênes.

Je me décidai à quitter Paris, et je partis pour Gênes avec le beau-frère du chevalier Dulfieme. A peine arrivés, mon compagnon fut obligé de se rendre à Bologne. sur les instances du comte Caprara, neveu de l'archevêque et chambellan de l'Empereur; il était son secrétaire, et devint plus tard sous-préfet à Trévise. J'étais résolue à un assez long séjour à Gênes et dans ses environs. J'avais emporté plusieurs lettres de recommandation, mais persuadée par expérience que la meilleure partout c'est l'argent, et tenant singulièrement à mon indépendance d'heures, d'occupations et de plaisirs, je ne fis que fort peu usage de ces inutiles précautions. Je pris un logement sur le port, dont la vue ravissante me tenait pendant les premiers jours clouée à mes

fenêtres, admirant le magnifique amphithéâtre qui a donné à la ville le surnom mérité de *Superbe*. Levé dès l'aurore, je parcourais à cheval ce pays enchanté.

Gênes, ancienne république, qui a partagé long-tems avec Venise le commerce du monde; Gênes, qui a traité de puissance à puissance avec nos rois, ne formait plus à cette époque qu'un département de l'empire: seulement, par un reste de respect pour sa grandeur passée, ce beau nom de Gênes avait été donné au département, et ses magnifiques souvenirs n'avaient point été ainsi enfouis sous une dénomination de fleuve ou de montagne. Il suffit de parcourir les rues d'une pareille cité pour se représenter son antique puissance. Il faut qu'un peuple ait presque mis le monde entier à contribution pour être si bien logé. Ce ne sont que des palais en marbre, d'une grandeur et d'une beauté réelles encore par les pompes du site où ils reposent. Si l'on pouvait faire une estimation de tant de richesses, elle monterait, je suis sûre, à une valeur et à une somme que tout l'argent monnoyé du globe ne pourrait acquitter; c'est en effet le monopole de plusieurs siècles immobilisé en quelque sorte dans les rues d'une ville. Par un contraste qui ajoute encore à l'idée de cette prospérité, c'est que la terre était si précieuse qu'elle semblait être trop

étroite pour contenir tant de monumens; car ces palais si superbes sont épars dans des rues étroites comme des ruelles, où l'on ne peut passer sans être coudoyé et heurté au moindre embarras. Il en est trois cependant qui font oublier les autres par leur imposante régularité, et quand l'on parcourt *Balbi*, Nova et Novissima, on est tenté de s'agenouiller d'admiration devant tant de merveilles enfantées par le génie des arts et payées par le seul génie du commerce.

Mais combien l'imagination s'attriste bientôt après s'être exaltée à l'aspect de la décadence des choses d'ici bas! Ces palais si magnifiques sont déserts. Leurs riches propriétaires habitent les combles, les marchands encombrent de leurs boutiques les étages inférieurs, et les salons déserts ne servent guère qu'à exciter les visites des étrangers, et à provoquer les utiles aumônes de leur enthousiasme. Le plus beau de ces palais est celui de M. Durazzo, dernier doge de la république, que Napoléon avait adjoint aux tribuns français dont il avait composé son sénat, espèce d'Hôtel des Invalides pour toutes les notabilités républicaines. C'est une véritable merveille depuis les colonnes qui soutiennent l'édifice jusqu'aux meubles qui le décorent et aux tableaux qui le tapissent. Le palais *Durazzo* était le séjour obligé des hauts gouverneurs qui s'étaient

succédés à Gênes, depuis la conquête définitive des Français. Le prince Borghèse y venait étaler quelquefois sa magnificence impériale; mais, par un contraste remarqué de tout le monde, Napoléon, plus modeste ou plus grandement orgueilleux, avait choisi pour demeure de prédilection, lors de son passage, le palais presque délabré de Doria, lequel offrait, pour un homme tel que lui, l'occasion de coucher dans la chambre où s'était aussi reposé Charles-Quint, son prédécesseur en fait de monarchie universelle.

Au milieu de toutes ces pompes de marbre, je visitai avec plus de plaisir l'église moderne San Syro, qui me frappa beaucoup moins par les chefs-d'œuvre des arts, que par la singularité des mœurs génoises, qui permet aux belles dames d'y donner leurs rendez-vous et leurs plus importantes audiences de galanterie; ce qu'il y a même de plus piquant, c'est que les femmes ne portent guère cette facilité d'abord et de conversation que dans le lieu saint, et qu'elles reprennent, je ne dirai pas plus de sévérité, mais au moins plus de réserve dans les salons. Il est vrai qu'elles y sont, comme dans toute l'Italie, sous la haute police de leurs chevaliers de tous les rangs, lesquels, suivant le numéro d'intimité qui leur est accordé, inspectent et contrôlent leurs coups d'œil et le jeu de leur physionomie. Les femmes,

qui sont en général fort jolies, n'ont pas cette disposition malveillante qui, dans d'autres pays, les porte à se critiquer réciproquement, et à se venger en quelque sorte de leur vertu par leurs propos sur celle des autres. On ne peut se faire d'idée de la vénération qu'on porte à celles dont la beauté a été célèbre et leurs amours publics. La fameuse Argentine Spinola, qui venait de mourir dans un âge très avancé, était encore l'objet de toutes les conversations, et sa vieillesse même avait été plus long-tems honorée, à cause de la popularité de ses aventures, et surtout de sa liaison avec le maréchal de Richelieu. Je ne pense pas pourtant que ce soit à cause de ce seul souvenir que je vis le portrait de ce dernier dans le palais des doges, au milieu de deux des grands hommes de la république, ainsi que celui du maréchal de Boufflers. Ce n'en est pas moins une chose remarquable, qu'une ville où le peuple et les amans ont de la reconnaissance.

J'ai vu cependant à Gênes un plus beau spectacle que le palais *Serta*, que l'église *San Syro*, que la place *delle Fontane Amorose*; c'est la magnifique horreur d'un orage soulevant la mer et huant le port. Une croisière anglaise, occupée à lutter contre la tempête, avait attiré toute la population à cette scène. Les canons de l'escadre ralliaient les embarcations légères, l'ouragan

ébranlait toutes les cloches sonores de la ville et autres villages d'alentour, comme si le maître du monde eût voulu convoquer tout un peuple à un grand acte de sa puissance et à une solennelle révolution de la faiblesse humaine. Moi qui avais vu de plus près les dangers, moi qui, sans trembler, avais entendu gronder le tonnerre des batailles, on croira sans peine que j'étais plus curieuse qu'effrayée: et, en effet, ce souvenir ne se retrace dans ma mémoire que comme une immense décoration d'opéra; mais, à vrai dire, la plus imposante et la plus belle qu'on puisse contempler.

Un peuple dégénéré peut n'être plus assez fort pour se défendre, peut manquer des vertus qui préservent de l'abaissement et de la conquête: mais de cette décadence à la bassesse qui baise ses fers, il y a loin; et les Gênois avaient justement, contre leur réunion à l'empire, cette répugnance qui ne peut plus aller jusqu'à la révolte, mais qui ne sait pas non plus descendre jusqu'à l'amour. Le commerce était ruiné, et l'intérêt comme les souvenirs se réunissaient sans danger pourtant contre nous. Les administrations étaient vigilantes, confiées à des hommes habiles, et la conscription seule rendait le joug difficile autant qu'il était pesant. Le général Montchoisy, qui commandait en second dans la haute suzeraineté

Gênes ne suffisait pas à mon inquiète activité d'esprit; aussi je la quittais quelquefois des jours, des semaines entières, pour voir, pour observer et surtout pour courir. C'est ainsi que je visitai tout le littoral de la Ligurie et toutes les villes des Apennins, dont je vais retracer mes excursions.

CHAPITRE LXXXII.

Excursion à Bobbio. — Souvenirs du général Junot.

Comme je ne fais pas un itinéraire, et que d'ailleurs les descriptions n'ont d'attrait pour moi qu'autant qu'elles se lient à des souvenirs de gloire, on concevra sans peine que, tout en courant dans un pays où chaque ville, chaque hameau rappelle une bataille et une victoire, je ne manquais jamais d'interroger de droite et de gauche les paysans, les aubergistes, tout ceux que le hasard me faisait rencontrer dans les diligences, dans les maisons où j'étais présentée. Avec ma facilité d'impressions, il n'y avait pas un village où je ne trouvasse à me distraire, à m'occuper, reprenant bien vite ma course dès que j'étais satisfaite.

Bobbio est une petite ville au milieu des Apennins, alors chef-lieu de sous-préfecture. Le spectacle des monts qui la cernent et l'emprisonnent

est d'autant plus imposant, qu'on a l'air d'être enfoui dans des gorges de montagnes comme dans le fond d'un bocal. Les habitans sont plus vigoureux que les autres Italiens. Le voisinage des montagnes y retrempe sans doute continuellement une nature dont ils font d'ailleurs le même emploi que leurs autres compatriotes, pour qui le plaisir semble un besoin du climat. Le clergé, qui dans toute l'heureuse Ausonie partage les goûts populaires et se trouve mêlé à toutes les fêtes, jouissait même à Bobbio, quand j'y passai, d'un peu plus de liberté qu'ailleurs, ce qui n'est pas peu dire en pareille contrée. Toutes les dames ont là, aussi bien qu'à Gênes, la troupe obligée des adorateurs. Les jeunes ecclésiastiques font leur partie dans les concerts; et j'en ai entendu chez une noble marquise, déjà vieille, mais véritable Ninon de l'endroit, qui chantaient le *seria* et même le *buffa* avec une complaisance et une bonne volonté toute charitable. Je ne sais pourquoi, quand j'en témoignai ma surprise au sous-préfet, qui était venu me rendre visite, il me dit que les usages faisaient tout, et que dans le carnaval plusieurs jeunes théologiens avaient figuré dans une mascarade fort gaie, sans que cette liberté leur eût fait le moindre tort, et jeté le moindre soupçon sur leurs dispositions religieuses.

La danse est surtout ce qu'aiment de passion les habitans de Bobbio de toutes les classes. Je n'ai jamais vu sur nos théâtres de Paris imiter l'originalité de ces pas vigoureux et pittoresques, que les élégantes exécutent avec autant de fermeté que les paysannes. La montferrine m'a surtout frappée par l'incroyable dextérité et la prodigieuse force qu'elle exige. En général, on trouverait dans les montagnes des indications et des ressources pour la chorégraphie, et de précieux rajeunissemens pour le goût blasé du public. Les divers opéras des grandes villes devraient avoir, en vérité, des commis voyageurs.

Les femmes sont jolies à Bobbio; cest une observation qu'on peut renouveler à chaque village de ces contrées, et je ne la fais que pour constater ma justice distributive et mon désintéressement. Celles de Bobbio ne m'ont paru avoir rien de plus remarquable que leur beauté mollement efféminée, ce qui est bien quelque chose; elles saluent d'une drôle de manière, d'une manière plus anglaise qu'italienne: la tête seule s'agite, pour saluer, sur un corps qui reste immobile.

Ce que j'appris de plus curieux me fut raconté par l'obligeant sous-préfet, qui passait, malgré les plaisirs dont je viens de retracer l'image rapide, une vie assez rude dans son petit empire,

à cause de la difficulté qu'avait mise le pays non pas à se soumettre, mais à comprendre les lois françaises. Il y avait même eu, dans les premiers tems de son administration, quelques soulèvemens des paysans montagnards; d'ailleurs par la misère fort ingouvernables. Bobbio n'avait fait, dans cette occasion, que ressentir le contre-coup des mouvemens insurrectionnels qui avaient pris naissance dans les Etats de Plaisance et de Parme. « Nos montagnards, ajouta le sous-préfet, s'étaient mêlés d'ailleurs avec assez de bonne volonté à une bande qui avait été rejetée du côté de leurs montagnes. Il y avait plus d'espoir de pillage que d'esprit de révolte dans ces conjurés. Ils prenaient impitoyablement les poules et les fonctionnaires publics. Les contes les plus absurdes couraient la campagne. L'Empereur, suivant ces héros d'un quart-d'heure, avait été battu par les Autrichiens, fait prisonnier avec quarante mille hommes, et, pour tous ses péchés, jeté dans une cage de fer. Le général Junot, qui ne plaisantait pas en fait de rebellion, et qui commandait alors dans les Etats de Parme, avait déployé cette énergie militaire qui prévient beaucoup par la terreur qu'elle inspire; et, pour que l'idée des châtimens fût toujours présente à une population plus remuante que dangereuse réellement, il avait commencé par faire brûler le

village de Mezzano, où le désordre avait éclaté d'abord. L'adjudant général Grandseigne, homme bon et modéré, avait adouci cette rigueur en permettant aux habitans d'emporter leurs effets, et en faisant respecter l'église. Cela avait été, suivant mon aimable historiographe, un curieux spectacle que celui des révoltés soumis se réfugiant dans le temple préservé, et dansant avec une certaine joie à la vue de leurs maisons en flammes, parce qu'ils prétendaient que si l'incendie était un mal, il était aussi un bien, puisqu'il devenait une valable quittance de leurs fermages arriérés. »

« Le général Junot, qui pensait avec raison que la présence d'un chef redouté ajoute toujours à l'effet des grandes mesures, vint en personne visiter le pays, que quelques exécutions avaient suffi pour pacifier. Il fit son entrée solennelle à Bobbio, au son des cloches de toutes les églises, où s'entonnait le *Te Deum*, entouré de ses aides de camp, des hauts fonctionnaires de tout le pays, dans un appareil presque impérial. La jeunesse, qui eût servi de renfort aux révoltés s'ils avaient réussi, servit de garde d'honneur au brillant proconsul, qui fut reçu, complimenté, harangué par les officiers municipaux aux portes de la ville, au milieu d'un groupe de femmes élégantes. La marquise de Malaspina, la Corinne

de l'arrondissement, lui débita des stances faites par elle en société avec un adjoint du maire dans lesquelles le pénicé inclinait sa tête, et la Trebia penchait son urne devant le dieu de la guerre et les foudres du nouveau Jupiter tonnant. Le général reçut immédiatement les autorités à son hôtel. L'admiration fut universelle quand tout le monde l'entendit répondre au président du tribunal en fort bon toscan. Presque sultan en même tems que général, Junot était étendu sur un canapé, ses officiers, ses aides de camp, sa suite, les fonctionnaires ne prenant pas la liberté de s'asseoir devant lui; il paraît qu'il ne permettait cette distinction qu'aux femmes, encore fallait-il qu'elles fussent jeunes et jolies. Bobbio, au lieu d'être en état de siège, fut en un véritable état de fête. Le peuple dansa dans les rues; *les gens comme il faut* composèrent, chez la marquise, un bal très brillant de sous-préfecture, Junot regarda avec plaisir nos montferrines, et soupa très honorablement: il s'était un peu plus défié de notre vin que de notre accueil; aussi ne prit-il que d'un excellent Bourgogne, qui faisait, m'a-t-on assuré, toujours partie de son bagage militaire.

« Junot n'étant venu à Bobbio que pour se donner le plaisir de voir de ses yeux la tranquillité rétablie par son entremise, ou plutôt par sa fermeté, quitta la ville avec le même cérémonial

qui avait présidé à son entrée: tout Bobbio l'accompagna avec de grandes marques d'admiration; c'était un souverain à cheval au milieu de sa cour. Junot, célèbre par son addresse à tirer le pistolet, se donna pendant toute la route, pour la faire éclater, le singulier plaisir de tirer, au grand galop, les poules et tous les innocens volatiles des paysans; mais pour montrer qu'il était aussi généreux qu'adroit il jetait une pièce de 5 francs à tous les pauvres propriétaires qui lui rapportaient l'animal blessé, lesquels s'en allaient bien contens avec la victime et avec l'argent. Ce qu'il y eut de bien curieux, comme je vous l'ai déjà raconté, dans toute cette espèce de campagne contre les villages des Apennins, ce fut l'insouciance, la légèreté, la gaieté même qui accueillirent les représailles, ou plutôt les précautions militaires des troupes françaises. Les prétendus insurgès buvaient avec les soldats qui brûlaient leurs pénates et trinquaient très joyeusement en face de leurs maisons brûlées ou envahies. Jamais carnaval ne fut plus gai que celui de cette année de persécution; à Bobbio même, des jeunes gens se déguisèrent en insurgés, en brigands, et se livrèrent aux plus plaisantes parodies à ce sujet. Cependant, il y avait eu plusieurs exécutions; une vingtaine de paysans fusillés, ainsi que deux prêtres désignés comme leurs complices et leurs

instigateurs.» Hélas! me disais-je en écoutant le récit de cette folie italienne que le spectacle du sang n'avait pas altérée, jamais on ne sent davantage le besoin des plaisirs que dans les tems de crises; les violons ne sont point incompatibles avec les échafauds. N'avais-je pas pour me convaincre de cette inexplicable disposition du cœur humain *le bal des victimes* à Paris, où l'on n'avait été admis qu'en prouvant la mort de quelqu'un des siens?

Mais, par exemple, ce qu'on ne voit point en France, c'est l'indifférence et presque la protection qu'en général on accorde en Italie aux criminels. Là, pour qu'on les dénonce, il faut que les dénonciations soient payées; car s'il n'y a rien à gagner avec la justice, elle perd presque toujours sa proie. Les gens qui ont échappé aux peines afflictives, soit peur, soit sympathie secrète, ne sont guère plus mal vus que d'autres. Il y avait eu à Bobbio un exemple tout particulier de cette indulgence morale; celui qui en avait été l'objet venait de mourir quelque tems avant mon excursion dans cette ville, et je m'en vais en rapporter les circonstances avec toute l'exactitude du cicérone dont je la tiens.

Deux frères avaient assassiné leur oncle, pour se venger du meurtre que celui-ci avait commis sur la personne de leur père, pendant qu'ils

étaient enfans. Le meurtrier, dont il était si grandement question à Bobbio, avait été jugé à Gênes avec une indulgence qui avait remplacé, en considération des motifs qui avaient armé son bras, la peine capitale par une amende limitée. Echappé à la justice, ce meurtrier s'était réfugié à Bobbio et y avait mené une vie honorable et paisible pendant plus de vingt ans, quoiqu'on n'ignorât point ses *antécédens,* comme on parle aujourd'hui, et quoiqu'on racontât même les détails horribles de cet assassinat, après lequel les deux frères auraient, dit-on, bu du sang de leur victime. Personne ne frémissait en passant devant l'homme précédé d'une telle renommée. Il faisait je ne sais quel commerce, et en secret le commerce de l'usure. Malgré ce surcroît de motifs de haine et de réprobation, l'honnête meurtrier augmentait son petit pécule et sa considération dans Bobbio. La mort seule vint troubler le repos de l'assassin usurier. Au milieu de ses dernières souffrances, il songea à faire son testament; mais il se méfie des notaires, et craint que ses neveux, ses héritiers, les enfans de ce frère qu'il a naguère immolé, n'aient corrompu les officiers publics. Deux prêtres et deux médecins sont appelés. Il paie grassement les prières et les ordonnances; mais il craint encore les médecius et en fait venir d'une ville voisine.

On lui ordonne une opération, mais il croit bientôt que ce n'est qu'un moyen plus expéditif de l'envoyer dans l'autre monde. Il meurt par crainte de mourir; il enrichit par la peur d'un testament ceux que son testament allait dépouiller, et prouve enfin par ces tourmens d'une ame qui tremble devant la dépravation des autres, parce qu'elle juge de toute l'humanité par son affreuse conscience, qu'il est un moment terrible où les avares perdent leur argent, et où les assassins trouvent une vengeance.

CHAPITRE LXXXIII.

Voyage à Turin. — Cour du Prince Borghèse et de la princesse Pauline.

La vie nomade est un besoin si impérieux pour moi, qu'à peine de retour à Gênes, je n'y fis en quelque sorte qu'une halte, et me remis presque immédiatement en marche pour une nouvelle caravane. J'avais appris par un chambellan du prince Borghèse qui était descendu dans l'hôtel que j'habitais à Gênes, que la cour de Turin allait se trouver au grand complet par la présence assez rare de la princesse Pauline; et que cette capitale des départemens au-delà des Alpes allait, pendant un mois, devenir un séjour tout-à-fait digne de l'attention et des loisirs d'une voyageuse. Il n'est pas nécessaire de me pousser beaucoup quand il s'agit de courir. D'ailleurs, quoique déjà guérie, j'étais persuadée que mon rétablissement s'ob-

tiendrait surtout plus complet par des distractions. La santé est un admirable prétexte qui se prête à toutes les fantaisies de la tête, et qui fait que la plupart du tems dans la vie les plaisirs et les caprices sont traités comme des devoirs sérieux et des nécessités supérieures.

Je me rendis donc à Turin, mais seulement pour y passer quelques jours, avec la résolution de revenir à Gênes, où je prendrais un parti quand l'état de mes fonds me dirait d'être raisonnable, autant au moins qu'il m'est donné de l'être. En allant chercher dans l'ancien séjour des rois de Sardaigne des impressions frivoles, je fus entraînée par un retour de pensées plus graves à visiter le champ de bataille de Marengo. La gloire militaire exerce un incroyable empire sur mon cœur et j'avoue que mes idées, tout-à-fait changées sur Bonaparte depuis mon aventure de Milan, me disposaient singulièrement aux extases de l'admiration. Une colonne élevée sur la route, en face du village de Marengo, ne permet pas de se méprendre sur la place précise où se portèrent les plus grands coups de cette immortelle journée. Je mis pieds à terre dès que j'aperçus ce simple monument d'un si grand souvenir. Je parcourus le village, interrogeant les traces effacées de la bataille; puis je vins me rasseoir sur le bord

de la route, l'œil fixé vers cette modeste colonne, première base d'une renommée et d'un trône universels: car c'est presque dans les champs de Marengo que Napoléon a ramassé la couronne de Charlemagne. De là, me disais-je, l'aigle a pris son essor; il est venu s'abbattre sur la tribune déjà vieillie de la révolution, pour entraîner l'activité française, lasse de phrases et de massacres, vers une carrière immense et nouvelle. On peut regretter l'emploi qu'un tel géant fit de ses forces; mais il est impossible de ne point l'admirer, de ne point trouver poétique cette destinée d'un homme qui ne s'empare d'un sceptre que pour en faire un instrument de gloire nationale et de mouvement européen. Là, me disais-je, un jeune homme s'élève dès ses premières batailles au-dessus des plus grands capitaines! Le feu du génie est dans ses yeux; je croyais le voir donner ses ordres, entendre ses commandemens énergiques et précis; par son génie, forcer en quelque sorte la fortune. Plus loin, je reconnaissais encore ce noble et brave Desaix, n'ayant qu'un regret sous le coup fatal qui vient de le frapper: c'est de ne plus pouvoir servir le premier consul; admirable élan de l'amitié qui prouvait que celui qui avait le génie des batailles avait aussi le secret des cœurs, et cet art merveilleux d'exciter l'enthousiasme et le dé-

moins chargée de chefs-d'œuvre que certaines autres de la contrée, mais elle en possède assez pour avoir une réputation; je l'aurai peinte en deux mots, quand j'aurai dit que c'est une beauté régulière; ce ne sont pas celles que je préfère.

Dès le soir même, j'assistai à une moitié d'*opera-buffa* au théâtre Carignano, qui fait face au palais du même nom, occupé alors par la préfecture. J'eus le plaisir d'apercevoir dans sa loge M. de Lameth, qui était aimé à Turin comme il l'avait été à Digne, mais qui était là sur un plus vaste théâtre. Je l'appris d'un aimable chambellan que j'avais vu à Gênes, qui, me reconnaissant au spectacle, vint me saluer dans ma loge. Il me conta beaucoup de curieuses particularités sur la cour de Turin, et entr'autres que M. de Lameth pouvait être considéré comme le prince regnant du pays, le matériel du pouvoir étant entre ses mains, et le gouvernant et la gouvernante réduits à peu près au cérémonial de la souveraineté. Ne voulant pas rester long-tems à Turin, et craignant l'effet des grandeurs, je ne me souciai point d'aller voir ce haut fonctionnaire, de peur de l'exposer, ainsi que moi, à l'embarras d'une reconnaissance. Je me trompais: M. de Lameth n'est point un de ces hommes d'une faiblesse vulgaire, un de ces tempéramens vaniteux que les dignités, les titres et la faveur

font changer. C'est au contraire un caractère soutenu et noble, un homme dont la politesse est d'autant plus aimable que ses principes sont sévères, et que c'est, pour ainsi dire, un philosophe en talons rouges.

En me quittant, le chambellan du prince Borghèse, que je ne nommerai point pour une raison dont la futilité ne mérite pas d'être expliquée au lecteur, me demanda la permission de venir admirer mes beaux cheveux ailleurs qu'au spectacle, où j'étais affublée d'un immense chapeau. Il m'annonça sa visite pour le lendemain, ayant, me disait-il, à me proposer quelque moyen de me rendre agréable le séjour de sa patrie. C'était un excellent homme sans beaucoup d'esprit, une copie, même un peu grotesque, du vieux ton de l'ancien régime mêlé aux nouvelles allures des mœurs de l'empire. Le lendemain, il fut plus exact à l'innocent rendez-vous que je lui avais donné qu'un officier de vingt ans. Après deux heures d'audience admirative, quoique matinale, mon chambellan (c'est ainsi que je l'appellerai) me proposa de monter en calèche pour parcourir les environs. La promenade me parut délicieuse, et je fis même une remarque: c'est que les hommes bien nés, suivant l'expression commune, n'ont presque pas besoin d'esprit pour être aimables: ou plutôt que, souvent dépourvus d'instruction

et de cette capacité de travail exigée par les affaires, ils possèdent néanmoins comme naturellement le don de la conversation, le tact qui saisit les mœurs, les ridicules de la société, et presque l'ingénieuse facilité de peindre d'un mot les caractères.

» Connaissez-vous, me dit-il, notre adorable » Pauline? sa présence à Turin est une rareté, » et vous arrivez à point pour assister à toutes » les fêtes qui vont signaler son passage, sans » doute bien court; car, comme dit fort plaisam» ment notre excellent prince, je suis peut-être » la personne que ma femme voit le moins souvent.

» — J'ai vu la princesse Pauline plusieurs fois » chez son frère Lucien, pas assez pour la con» naître; mais je trouve un peu leste votre ex» pression d'*adorable Pauline* appliquée à votre » souveraine.

» — Que voulez-vous, elle est trop jolie pour » une princesse. Elle fait certes la reine autant » que possible avec nos dames d'honneur, toutes » des plus anciennes familles de Piémont, qu'elle » a mises rudement au régime de la sonnette la » plus capricieuse; mais elle est moins reine » avec notre sexe; et, comme malgré nous, quand » nous ne sommes pas de service, nous l'aimons » comme une simple particulière. Figurez-vous » une divinité de la tête aux pieds: les agrémens

» dont ses autres sœurs ne sont qu'isolément
» pourvues, elle les réunit tous; on dirait l'en-
» fant gâté de la famille impériale. C'est en la
» regardant sans doute que Canova a trouvé le
» secret de cette harmonie charmante de ses sta-
» tues, dont les formes sont plus que belles. Il
» n'est pas un de ses traits qui ne soit régulier,
» et une grâce indicible anime et assouplit encore
» tant de perfections.

» — Elle m'a paru en effet ravissante, quoi-
» que je ne l'aie apperçue que deux fois.... Et
» elle fait tourner ici toutes les têtes?

» — Votre expression n'est pas non plus très
» respectueuse; mais la princesse et si bonne,
» qu'elle l'entendrait elle-même sans s'en offen-
» ser. On n'a jamais vu une cour plus indul-
» gente que la nôtre. Je ne m'en plains pas quoi-
» que je ne puisse plus guère en profiter. Pourvu
» que les peuples ne paient pas trop cher les
» royales folies, ils aiment assez que les souve-
» rains se rapprochent par elles de l'humanité.
» On leur sait quelquefois gré de leurs faibles-
» ses; et François Ier, comme Henri IV par
» exemple doivent une partie de leur popula-
» rité à leur galanterie et à leurs fautes.

» — Je pense tout à-fait comme vous. Le goût
des plaisirs est un moyen de gouvernement, qui
en vaut bien un autre. Je suis persuadée qu'une

» des causes qui ont fait dominer si long-tems » le paganisme, c'est que chacun de ses dieux » représentait quelques-uns de nos penchans. Je » vois avec plaisir que la cour de Turin a déjà » les mœurs de l'Olympe; je lui en souhaite la » durée,

» — Pour cela, je n'en réponds pas. La cour, » la garnison et les employés forment ici une » population dans la population; mais le reste, » qui ne bouge pas, il est vrai, a conservé un » profond sentiment d'affection pour la vieille » dynastie, qui était bien le despotisme le plus » paternel qu'on puisse imaginer. Nous autres » tous de l'ancienne noblesse, on nous a fort » bien traités; on nous a, à tous, donné quel- » que chose, et la politesse aristocratique con- » sista surtout à ne rien refuser : mais c'est à la » cour que tout ce monde est attaché plutôt » qu'au souverain qui en a l'usufruit. Beaucoup » de mes amis, soit reconnaissance, soit précau- » tion, ont même, avant d'accepter les clefs ou » les éperons, écrit à Cagliari pour obtenir de » l'exmaître son agrément avant de s'engager » dans la dynastie napoléonienne.

» — Mais le prince Borghese possède peut- » être des qualités suffisantes pour s'attacher à » jamais ces nobles dévouemens?

» — Le prince Borghèse est tout-à-fait dans

» nos mœurs, ce qui ne veut pas dire qu'il soit
» dans nos opinions. Comme Néron, auquel il
» est bien loin de ressembler, par la bénignité
» de son naturel apathique et inoffensif, *il ex-*
» *celle à conduire un char dans la carrière;* il
» danse passablement pour une altesse; il a
» même paru honorablement dans les rangs de
» l'armée française; mais c'est tout simplement
» un bon et excellent homme, fait pour le *far-*
» *niente* du pouvoir, et qui abdiquerait plutôt
» vingt fois, que de se donner la moindre peine
» pour une couronne ou une fraction de cou-
» ronne, semblable à celle dont il possède le si-
» mulacre. C'est une espèce de figurant de la
» monarchie impériale, qui ne convient pas à
» l'action, mais qui ne la dépare point, parce-
» qu'il *se met bien et qu'il a bonne tenue*, en ter-
» mes de théâtre. Sa femme ne l'occupe pas
» plus que sa souveraineté. Elle a Turin en
» horreur; elle y vient le moins possible, et
» c'est tout au plus si son noble époux, qui
» d'ailleurs lui rend bien justice et la trouve
» charmante, s'aperçoit de sa présence ou de
» son absence; il n'en a des nouvelles que par
» ses aides de camp et ses chambellans. Si ja-
» mais le prince Borghèse perd l'appétit, il ne
» lui restera plus rien à perdre, et l'on pourra
» prononcer sa complète oraison funèbre. Du

» reste, l'Empereur en est fort content; il lui re-
» connaît une louable soumission, une magnifi-
» cence généreuse, les qualités qui rassurent et
» aucune de celles qui inquiètent; voilà, j'espère,
» un prince désintéressé, qui sera aussi bien
» avec l'histoire qu'avec ses sujets, et donc je
» défie bien que l'une, pas plus que les autres,
» dise jamais aucun mal.

» — Mais vos portraits me donnent très bonne
» opinion de la cour de Turin: on y jouit de
» la gloire de l'empire, on y respire à l'ombre
» d'un génie qui est bien assez fort pour tout
» protéger; celui-là prend la royauté comme un
» fardeau, et il laisse son heureuse famille la
» prendre comme une jouissance; pour lui les
» épines, les roses pour les siens. C'est un pa-
» rent bien accommodant, que celui qui se charge
» ainsi de la procuration de toutes les couron-
» nes, et dont l'épée veille pour leur santé et
» pour leur gloire.

» — Oh! oui. Mais il n'y a à cela qu'un in-
» convénient: c'est qu'un boulet de canon peut
» tout finir en vingt-quatre heures, et que le
» chêne à bas, adieu les roseaux.

» — Mais Napoléon ne donne pas seulement
» des maîtres aux pays avec lesquels il dote sa
» famille, il leur donne des lois, et les lois du-
» rent plus long-tems que les hommes. D'ail

» leurs, monsieur le baron, le présent est beau, il » est glorieux; pourquoi songer à l'avenir? Les » peuples ainsi que les individus ont tout à gagner » à vivre à l'aventure et à se fier à la destinée.

» — A qui le dites-vous ?..... à un Italien ?

» — Voila une bonne foi et une candeur dont » je vous fais mon compliment. Continuez à me » parler de la cour de Turin, des généraux, des » officiers, des jolies femmes, tout cela forme » l'état-major de la domination française.

» — Je ferai mieux que vous en parler, je » vous montrerai cette lanterne magique des va» nités, et vous m'y verrez défiler tout comme un » autre. Il y a dans trois jours un grand bal » chez le général commandant; je vais vous faire » inviter. Le prince et la princesse veulent bien » l'honorer de leur présence. Ce sera magnifique; vous vous croirez aux Tuileries. C'est le » prélude de toutes les fêtes qui vont se succéder.»

CHAPITRE LXXXIV.

Un bal à Turin. — Quelques portraits.

Quoique je n'eusse point apporté tous mes bagages, j'étais à cette époque si chargée de toutes les richesses de femme, que ma toilette ne m'occupa point tout entière, pendant les deux jours qui précédèrent ce bal, où j'étais sûre de rencontrer l'élite de la société et les notabilités de la cour. Je n'eus presque pas besoin des artistes de la ville pour être bien sous les armes. Il n'y a vraiment que les Français pour ces sortes de triomphes, comme pour de plus importans. Le luxe, le bon goût, l'élégance des salons étaient éblouissans; c'était un bal préparé avec autant de frais et de soins qu'une bataille. Les officiers y étaient brillans; et tous au poste du plaisir comme au poste de la gloire. J'en reconnus plusieurs, et j'étais à peine entrée que j'étais déjà en pays de connaissances, et à mon

aise comme au milieu d'un état-major. A neuf heures leurs Altesses entrèrent: Pauline était une véritable divinité, et quoique plusieurs de ses dames fussent fort jolies, elle les éclipsait toutes; elle était la reine *et par droit de conquête et par droit de*... beauté. Le prince Borghèse fit le tour des salons, adressant la parole à presque toutes les dames, remplissant son état de souverain avec beaucoup de naturel et de dignité. La princesse s'était reposée un moment; mais après un signe du premier chambellan, les premiers quadrilles, qui avaient été désignés d'avance, se formèrent. L'étiquette continua pendant deux ou trois contredanses pour satisfaire les hautes vanités locales ou dignitaires; mais le plaisir l'emporta bientôt: un désordre de bon goût s'ensuivit, et des relations intimes me furent révélées dans cette heureuse confusion, où les mêmes cavaliers et dames se retrouvaient cependant toujours ensemble. Mon aimable chambellan, qui ne dansait plus, m'en fit faire la remarque, en prenant de cette occasion le plaisir de me raconter des anecdotes qui étaient assez vraies pour mériter aujourd'hui d'être cachées. Les Français abusaient un peu de leur position pour redoubler la jalousie naturelle des Piémontais; mais ils étaient les plus aimables, et je trouvais leur conduite de bonne guerre. Pau-

line, qui aimait autant à taquiner son monde qu'à l'enchanter, affectait de ne pas parler un mot d'italien; elle était si séduisante, que je ne sais pas si un peu d'impertinence, avec ses dames seulement, ne devait pas lui être compté comme un agrément de plus. Elle dansa peu, mais elle valsa beaucoup. Mon chambellan, qui avait une bonhomie assez maligne, observa que cela était un trait de caractère. Je n'en sais rien, parce que je n'ai point eu les secrets de Pauline comme ceux d'Élisa; mais j'avoue que je partageais tout-à-fait sa prédilection, parce que la valse est presque une intimité dans un bal, que la coquetterie peut y briller un peu plus, et le sentiment s'y contraindre un peu moins.

Toute la cour remarqua que la princesse avait eu pour cavalier plus fréquent l'un de ses chambellans, qui n'avait pas besoin de ce titre pour être remarqué. Je demandai son nom: » c'est » M. de Forbin, me répondit mon baron, il n'est » pas souvent des nôtres, car il est dans ce » monde quelque chose de plus que courtisan.

» — Sans doute, car il est fort bel homme, » d'une figure distinguée, où se peint une noble » fierté qui ne paraît pas venir seulement de la » naissance, de la fortune ou de la faveur.

» — Vous devinez juste, belle dame; M. de

» Forbin, sous ce masque de joli homme, ce qui
» ne gâte jamais rien, cache un grand peintre. Il
» n'est pas insensible aux honneurs, mais il est
» plus sensible encore à la gloire: aussi, on le
» rencontrerait plus souvent dans les beaux sites
» de l'Italie qu'à la cour de Paris ou de Turin;
» et quand il serait vrai que ce vif enthousiasme
» ne le prît, comme on dit, que par accès, qu'il
» ne coure toutes les contrées, son crayon à la
» main, que pour être agréable à la beauté, vous
» conviendrez que c'est là une noble chevalerie,
» et qu'on mérite de plaire quand on donne ainsi
» aux faiblesses dont on est l'objet l'excuse des
» illusions les plus délicates qui puissent ennoblir
» l'amour. Il y a bien dans M. le baron de For-
» bin, avec tous les avantages qui le distinguent,
» ce que les envieux appelleraient peut-être de
» la hauteur; mais, au milieu de la présomption
» guerrière des cours impériales, il est bon qu'il
» se rencontre des hommes qui aient aussi la con-
» science de leur valeur personnelle, et qui re-
» lèvent un peu l'honneur du corps des *péquins*,
» comme on appelle ici, aussi bien qu'ailleurs,
» les hommes distingués qui pourtant ne sont pas
» militaires. M. de Forbin a des manières aussi
» élégantes qu'un marquis de 1775, des opinions
» aussi peu surannées qu'un jeune homme du
» dix-neuvième siècle, et un talent de peintre qui

» ferait honneur à un pauvre diable. M. de Forbin arrive de Rome; il m'a montré l'esquisse d'un admirable tableau, qui lui fera prendre rang parmi les premiers artistes de notre époque. Jeune, ardent, spirituel, M. de Forbin est appelé à de belles destinées; et la gloire de son pinceau vaudra bien l'illustration historique de sa famille. «

» — Eh! Monsieur, malgré ma prédilection pour la gloire des armes, je sens au fond de mon cœur qu'il y a aussi de la place et de l'admiration pour la gloire des arts! «

Après la part de ses éloges, mon chambellan fit aussi celle des critiques sur la cour de Turin. Il blâmait surtout le luxe de tous les fonctionnaires, qui semblaient se faire un devoir du faste, des dépenses, du jeu, des plaisirs. » C'est une véritable croisade contre l'argent et contre les maris. C'est très amusant pour les vainqueurs, mais cela pourrait finir par n'être pas toujours aussi drôle pour les victimes. « Là dessus une foule d'anecdotes plus piquantes les unes que les autres: » Vous voyez bien cet écuyer, il monte mal à cheval; le prince a augmenté ses appointemens justement pour le plaisir de le voir assez fréquemment tomber. C'est un chapitre très important ici que les gratifications: il en pleut. Le prince Borghèse est d'une gé-

» générosité admirable. Quand il gagne au jeu, » il se ferait un scrupule de laisser quelque chose » dans la bourse de ses chambellans, et de ne » pas distribuer une partie du gain à ses pages, » lesquels achèvent ici une éducation fort édifiante.

» — Et l'Empereur, vous ne m'en parlez pas; » est-ce qu'il n'est jamais venu dans sa bonne » ville de Turin?

» — Pardon, il y a montré beaucoup de tact, » beaucoup d'esprit, et on lui a su gré de ses » efforts pour plaire. Il a dit aux femmes qu'el- » les étaient jolies, et aux officiers qu'ils étaient » braves; qu'il avait distingué les Piémontais dans » la dernière campagne, et il savait le numéro » de leurs régimens et leurs relations de famille. » On ne peut imaginer un souverain qui ait plus » d'habile charlatanisme pour faire valoir une gloire » qui est grande par elle-même et qui pourrait » s'en passer. Il est venu au bal et a daigné y » causer pendant trois heures. Il n'a été bruit » long-tems que de la présence d'esprit d'une jeune » personne qui dansait devant lui, et qui marcha » sur le pied du grand homme par mégarde. Na- » poléon se retira en disant: Mais, Mademoi- » selle, vous me faites reculer. — Alors, Sire, ré- » pondit la spirituelle ingénue, c'est la première » fois que cela arrive à Votre Majesté. Toute la » soirée, on admira le bonheur de cette flatterie

» délicate. qui prouvait de l'esprit et qui pouvait » promettre de la fortune. Le lendemain on re» marqua encore que, par l'effet des émotions ou » de la fatigue, la jeune personne avait le teint » plus pâle, et qu'enfin elle avait trop dansé..... «

Je rentrai chez moi à cinq heures du matin. L'éblouissement de cette fête m'avait distraite; mais je ne pus, malgré la lassitude, trouver de repos. Une incroyable mélancolie semblait m'avertir que je n'étais pas faite pour le monde et les plaisirs vides de la vanité, mais au contraire pour l'individualisme des sensations intimes et profondes. Il faut une ame qui réponde à la vôtre au milieu de cette solitude bruyante des salons, un regard qui vous complimente et quelquefois qui vous gronde.

CHAPITRE LXXXV.

Promenade à la Superga. — La ferme de la jeune Adeline. — Trait de bienfaisance de la princesse Borghèse.

Les gens qui, comme moi, aiment les contrastes ne s'étonneront pas que le lendemain d'un bal j'aie été visiter des tombeaux. Mon ame mélancolique avait besoin d'objets moins bruyans; j'avais reçu dans la matinée M. le comte de Saluces que j'avais connu dans un précédent voyage en Italie, et qui m'avait demandé, la veille au bal, la permission de me rendre ses devoirs. M. de Saluces, d'une grande et illustre famille, était gouverneur du palais impérial de Turin; il honorait ses fonctions par son affabilité, et la cour par la délicatesse de ses sentimens; il aimait beaucoup les Français, et surtout les Françaises..... Il aimait encore beaucoup à parler notre

belle langue, et c'est sans doute pour se ménager le plaisir de la parler pendant toute une journée qu'il me proposa une longue course à la Superga.

Nous allâmes d'abord à la Superga; à mesure que nous approchâmes, nous sentîmes comme une plus vive facilité de respiration, car l'air est incroyablement vif sur les hauteurs qui l'avoisinent. Le paysage qui là se déroule est magnifique: ce sont les Alpes d'une part qui s'élèvent, ainsi que des chaînons destinés à attacher la Suisse et le Tyrol à l'Italie; les Apennins de l'autre viennent protéger de leurs cimes opposées les richesses de la Lombardie. Le tems nous permit de distinguer de ce point, à l'aide d'un télescope, le dôme de Milan se dessinant sur un horizon de plus de trente lieues.

Les caveaux de l'église de la Superga contiennent les tombeaux des anciens rois de la Sardaigne. Il y a, pour ainsi dire, trois compartimens à cette table de la mort, trois classes de sépulcres; la place du dernier roi, celle des princes de la branche régnante, et en outre celle de la branche de Carignan.

Là le comte de Saluces m'apprit que ces royales dépouilles avaient failli éprouver le même sort que celles de nos soixante rois en France, qu'une fureur bien plus d'imitation que d'instinct avait

aussi voulu en Piémont attenter à ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, aux tombeaux. « Vos généreux compatriotes, me dit le comte de Saluces, nous ont seuls épargné cette honte; le génie de la guerre, qu'on appelle le fléau des vivans, a fait respecter les morts, et rappelé le peuple piémontais à l'humanité; un général républicain a sauvé l'auguste poussière de nos monarques. Honneur au général Grouchy, alors commandant de Turin! Au risque de faire suspecter son civisme auprès des conseils ombrageux de Paris, au risque des vengeances de la rage politique qui poussait des furieux; ce véritable guerrier français fut contraint de mettre d'augustes cendres sous la protection de ses baïonnettes. Ce noble courage nous fit rougir et a préservé ma patrie d'une de ces taches que, dans les tems de crise, les honnêtes gens laissent toujours hélas infliger à un peuple par quelques misérables qui ne sont jamais d'aucun pays. De ce jour date mon attachement à la France. Au milieu d'une invasion onéreuse quelques beaux traits sont venus ainsi nous réconcilier avec nos conquérans, et vos généraux nous ont du moins fait pardonner à vos fournisseurs. »

A ce nom de Grouchy, de cet illustre capitaine, dont moi aussi j'avais connu la générosité, une larme de souvenir vint se mêler aux pleurs d'ad-

miration et de reconnaissance que M. de Saluces ne pouvait retenir. «Mon amie, me dit-il avec émotion, les grands spectacles de la nature s'embellissent encore par les douces pensées. Un site magnifique comme le site qui devant nous se déploie, reçoit je ne sais quel prestige nouveau des souvenirs qu'il réveille. Une beauté morale sied bien à toutes les beautés physiques. A la Superga, le nom de Grouchy n'est pas le seul que vous aurez à bénir. Une vertu plus modeste, dont vous allez voir les heureux objets, demande ici que le nom de la princesse Pauline soit également prononcé avec vénération. Vous allez admirer un de ces traits qui feraient excuser bien des faiblesses.

» Voyez-vous cette jolie chaumière entourée de bois et de prairies; nous pouvons nous y présenter, et vous y verrez la vertu sous le chaume récompensée et heureuse par la vertu sur le trône.« Nous nous approchâmes et nous vînmes frapper à la maison; une vieille femme nous ouvrit aussitôt, et le comte lui demanda des nouvelles d'Adeline.

» Elle se porte bien, Excellence; elle est allée
» porter le dîner de son frère; mais elle va re-
» venir et paraître bientôt.«

Un instant après arriva Adeline, et je vis une une de ces figures angéliques qui n'existent que

dans la patrie de Raphaël, et qui ne pourraient être exprimées que par son pinceau. A peine eut-elle prononcé quelques mots, que je fus plus agréablement surprise encore; car non seulement elle nous adressa la parole en français, mais elle le fit avec un choix de mots qui ne laissaient pas supposer que la belle Adeline eût été élevée pour la vie rustique; je ne me trompais pas.

Adeline était fille d'un riche joaillier d'Alexandrie; son père ayant dissipé sa fortune, se remaria à une veuve riche et mère de deux filles; il fit enrôler son fils, pour s'en débarrasser, et mourut de chagrin. Sa pauvre fille fut abandonnée. Une dame de la cour de Milan, et de la plus haute distinction, jeune veuve aimable et bonne, prit en pitié la pauvre orpheline, et se chargea de son éducation, qui fut conduite avec plus de tendresse que de prévoyance. La protectrice d'Adeline était sur le point de contracter un second mariage avec le comte de***. Celui-ci, qui n'épousait que la dot de la riche veuve, ne vit pas la belle protégée de sa femme sans concevoir aussitôt l'irrésistible pensée d'une séduction coupable. Heureuse des grâces et des qualités de son Adeline, la comtesse ne concevait point d'alarmes de ses succès. Sa crédule confiance dura jusqu'au moment où une preuve écrite lui apprit tout à la fois; et l'inconstance de l'hom-

me duquel elle avait attendu le bonheur, et la noble résistance de l'infortunée qui avait reçu ses bienfaits. La comtesse ne voulut point punir une innocente rivalité! mais trop faible et trop généreuse pour croire à l'ingratitude de celui qu'elle aimait, elle fit partir secrètement la jeune Adeline pour Turin, où elle la plaça chez une lingère. Ce brusque passage d'une vie occupée par toutes les études agréables à l'apprentissage d'un état obscur, et à l'ennui d'un travail manuel, fit sur le cœur d'Adeline une impression douloureuse. Elle ne se plaignait pas de sa bienfaitrice, mais, par un invincible retour, sa pensée se reportait plus bienveillante vers son époux. Il était paré d'ailleurs de ces dons brillans, qui sont toujours des séductions et des dangers. Adeline, la pauvre Adeline ne l'avait pas vu sans plaisir, et il ne l'avait que trop découvert. L'adroit séducteur avait su ne montrer ni dépit ni surprise d'un départ dont il avait pourtant deviné les secrets motifs. Il n'était pas alors marié depuis deux mois, mais les dates sont-elles des convenances qu'on respecte quand on n'en connaît point d'autres. Il eut soin d'arranger les plausibles motifs d'une affaire et la nécessité d'un voyage à Alexandrie. L'absence d'Adeline avait suffi pour changer un léger caprice en une passion violente,

et pour la satisfaire, rien dont l'époux de la comtesse ne fût capable. Il s'était, par une cruelle patience, étudié à contrefaire l'écriture de sa femme. Arrivé à Turin, il écrit à Adeline au nom et avec la signature de sa bienfaitrice. Un domestique aux livrées de la comtesse était porteur du billet. Adeline le suivit avec joie et sans défiance, monta dans la voiture dont elle reconnut les armoiries, et en quelques minutes elle fut transportée dans un brillant hôtel de la rue du Pô. Adeline traverse rapidement les appartemens; son émotion redouble à l'idée d'embrasser sa bienfaitrice, mais c'est dans les bras du volage époux de la comtesse qu'Adeline vient tomber égarée. Ce trouble de la surprise, le perfide ne le prit pas pour un abandon de l'amour, mais il en profita avec une affreuse adresse, étouffant par ses violences les murmures et les combats qu'il ne pouvait vaincre par ses caresses.

Échappée à une pareille lutte, Adeline n'en vit finir le supplice que pour en sentir la honte et le remords. Sourde aux propositions qui cherchaient à acheter les charmes qu'elle avait si noblement disputés à l'adultère, Adeline revint accablée à son modeste asile. Peu d'instans après, le même domestique revint, toujours au nom de la comtesse, payer la pension d'Adeline. A cette somme était joint un présent considérable

pour l'orpheline, quelques cadeaux pour la lingère et ses jeunes compagnes. Un billet était joint à cet envoi; mais il ne fut point ouvert. Forcé de porter une réponse, l'impudent valet d'un maître corrompu osa dire à la malheureuse Adeline: »Mademoiselle; madame vous attend »pour dîner et vous conduire au spectacle.« Alors Adeline, levant ses yeux voilés par le sentiment de sa chute, mais où brillait aussi la résolution de s'en relever, Adeline, jetant un regard de mépris sur le porteur du billet, lui dit avec dignité: »Mon travail et mon choix me retiennent »ici. Je n'en sortirai plus que pour aller rejoin»dre mon frère qui vient d'être nommé officier, »et qui seul décidera de mon avenir; reportez à »ceux qui me les envoient ces trop magnifiques »présens. Je suis pauvre, mais, grâce à ma bien»faitrice, je sais travailler.« Un torrent de larmes vint mettre le comble à l'étonnement de toutes les jeunes compagnes d'Adeline. La maîtresse de la maison, présente à cette scène, ne comprenait pas la délicatesse d'Adeline, ne concevait pas des principes que l'or ne modifiait point, et ajoutait toutes les railleries du vice à tous les mauvais conseils de la cupidité. Cette logique était toute simple. Le refus d'Adeline entraînait la restitution des cadeaux qui accompagnaient le présent repoussé par elle. On allait presque

employer des ordres après des raisons, quand Adeline, sans révéler son secret tout entier, se contenta de répondre: » Ce n'est pas là le messa-» ger de la comtesse, mais seulement celui de » son époux. « Excuses impuissantes, la maîtresse insiste. Adeline est réduite à supplier que du moins, sans lui rien demander de plus, on la laisse libre jusqu'au moment où son frère aura répondu à la lettre qu'elle allait lui écrire. Au milieu de cette scène de nobles prières et d'indignes résistances, la porte s'ouvre, un cri d'horreur s'échappe du sein d'Adeline; c'était le séducteur.

La femme respectueusement servile qui brûlait de gagner son salaire, expliquait l'évanouissement de la victime à sa manière; mais au même moment une autre femme, jeune et belle, entre dans la maison, s'attendrit à la vue de la scène qu'elle contemple, presse dans ses bras celle que les pâleurs de la mort ne défiguraient point; Adeline ouvre les yeux, et touchée de la grâce et de la bonté de l'inconnue, tombe aux genoux de cet ange tutélaire, se réfugie dans son sein, et y verse avec des larmes l'aveu de la honte qui les provoque, et qu'elle n'a point méritée: » Ah! » je suis digne de votre compassion généreuse. » Sauvez-moi, que votre jeunesse heureuse et » protégée devienne ma protection et mon abri.

» Je puis par quelques talens payer l'asile que » j'implore ; rendez-moi la vie en me rendant » l'honneur que l'on veut me ravir, rendez-moi » cette vie qui deviendra une longue action de » grâces pour vos bienfaits. « A ces mots la jeune dame relève avec un vif élan d'intérêt la malheureuse Adeline, et jetant un regard sévère sur la marchande : » Vous avez voulu me tromper ; cette » jeune fille est innocente, le vice n'a pas ce » langage. «

» — Non, non, s'écria Adeline, non, ma géné» reuse protectrice, je ne veux pas usurper votre » estime ; je suis tombée, mais je ne veux pas » m'avilir, et c'est de lui (montrant le comte) » quil faut me sauver.

» — Calmez-vous, lui dit la dame, vous ne » me quitterez plus ; puis se retournant vers le » comte, muet et confus : Vous sentez bien, M. » le comte, que votre présence est ici pour tout » le monde un outrage, et peut-être pour vous » un danger.

» — Mademoiselle, rendez grâces à la fortune, » dit avec importance la lingère ; votre sort est » entre les mains de madame la duchesse de » Guastalla. «

Peu familiarisée avec les titres, écoutant bien plus la voix de la reconnaissance que celle de l'intérêt, morne d'attendrissement, Adeline ad-

mirait la beauté, la grâce de sa bienfaitrice, et, dans son enthousiasme, l'aimait bien plus qu'une reine. La lingère se méprenant sur l'éloquent silence d'Adeline, lui rappelait de nouveau les titres de la princesse Pauline; alors la jeune fille, sortant comme d'un rêve de bonheur, électrisée à l'aspect de la grandeur compatissante, s'écria avec transport: »Quoi! la sœur bien-aimée de »l'Empereur! O Henri! ô mon frère, vous pou»vez encore chérir la pauvre Adeline.« Dans l'effusion de sa confiance, elle raconte la petite fortune militaire de ce frère bien-aimé, parti soldat, nommé officier sur le champ de bataille, la belle action qui lui avait valu cet honneur. Heureuse de trouver tout à la fois la fierté française, la tendresse fraternelle, toutes les vertus du cœur dans la charmante Adeline, Pauline la presse contre son noble sein ouvert à toutes les émotions généreuses, et l'emmène avec elle dans son palais.

Chaque jour la présence de la jeune fille devint la récompense de la belle bienfaitrice. Il y a dans la reconnaissance une progression si douce de soins délicats, un si tendre empressement de plaire, qu'on pourrait dire que rien n'est plus ingénieux que le cœur pour acquitter ses dettes.

Quand la jeune protégée fit confidence à la princesse du lâche stratagème par lequel le comte

avait surpris un odieux triomphe, l'indignation de Pauline voulut instruire l'Empereur et appeler un châtiment; mais Adeline, songeant au repos de celle qui lui avait servi de mère, eut la générosité de demander un nouveau bienfait après tant de bienfaits: le silence et l'oubli. La princesse se plut à faire écrire devant elle au frère d'Adeline. Sur ces entrefaites, la comtesse qui avait élevé Adeline vint à Turin; elle était veuve de nouveau, et avait payé d'une partie de sa fortune et de son repos ce court et trop long hymen. Adeline sachant qu'elle était malheureuse vola près d'elle. Cette dame résolut d'aller ensevelir ses regrets et ses chagrins à la campagne; elle acheta le petit bien que vous voyez. Le frère d'Adeline a obtenu son congé; épris d'une charmante fille de ce village, il l'a épousée; vous venez de parler à la mère. La comtesse est morte il y a peu de tems. La princesse Pauline a fait acheter le petit domaine et quelques alentours au nom d'Adeline; celle-ci y a installé son frère et sa jeune belle-sœur; tous les ans elle vient passer trois mois au milieu des joies domestiques; riche des dons de la princesse, elle ne veut point se marier pour pouvoir en doter sa famille. Les bienfaits d'une main généreuse ont fructifié dans les mains reconnaissantes; l'héritage s'est amélioré et embelli, et le nom

de Pauline y est béni comme celui de la Providence.

Je vis l'intéressante Adeline; quelque chose de ses anciens chagrins se lisait encore sur sa belle physionomie, pour la rendre plus douce, comme un léger nuage relève encore l'azur d'un bel horizon. Sa conversation ne démentait point le bien que le récit de son histoire m'avait fait penser d'elle. Son frère était un homme simple, sans beaucoup de valeur, mais qui sentait tout le prix des bienfaits, et un seul noble sentiment ne suffit-il pas pour intéresser? Sa jeune épouse était si jolie et si timide, qu'il y eût eu une sorte de sacrilège à demander davantage à sa modestie. Hélas! me disais-je, que de personnes heureuses par les bontés d'une seule! Quelle douce consolation ou quel réel plaisir promis à la grandeur qui sait ainsi profiter de la puissance! Voilà une de ces scènes que l'histoire négligera peut-être, mais qui mérite de rester gravée dans le cœur de toutes les femmes.

Le soir, quand je vis en grande loge à l'Opéra cette sœur charmante de Napoléon, que je venais de mieux connaître que ses courtisans, elle me sembla plus belle de tous les souvenirs de bonté qui la paraient. Sa jolie tête étincelait de diamans, et mon attendrissement trouvait juste et légitime ce luxe qui avait aussi des tré-

sors pour la bienfaisance. Je l'ai dit, la princesse Pauline était une de ces femmes dont le ciseau de Canova ou la plume du Tasse pourraient seuls traduire la perfection harmonieuse et ravissante.

CHAPITRE LXXXVI.

Promenade à Stupinitz. — Une nuit de Napoléon. — Le comte de Vivalda, chef de brigands.

M. le comte de Saluces avait été si content de sa promenade, qu'il revint me chercher quelques jours après pour me conduire à Stupinitz; lui et mon chambellan avaient le monopole de mes matinées. On ne saurait imaginer une politesse plus exquise que celle de M. de Saluces; il portait si loin le respect pour les femmes, qu'il était toujours en tenue et en escarpins, en bas de soie, enfin comme en toillette de rendez-vous. Je le croyais en intimité avec une grande et fort belle cantatrice du Théâtre-Impérial, et je ne manquais jamais de lui dire que l'assiduité et la longueur de ses visites auprès de moi le feraient gronder. Il ne se lassait pas de la plaisanterie, et me paraissait fort disposé à braver les repro-

ches de la *prima donna.* J'eus la malice de l'y exposer, en acceptant de nouveau son bras et sa voiture pour la promenade à Stupinitz dont il m'avait parlé.

Avant d'arriver à Stupinitz, il faut traverser la magnifique forêt qui donne son nom au château, et qui n'en est pas un des moindres ornemens; c'est aussi quelquefois un curieux spectacle que le passage du Sangone, torrent assez paisible en été, mais que la fonte des neiges rend fougueux et vagabond en hiver. Le Sangone n'était déjà plus à cette époque dans ses momens critiques, et nous fûmes heureusement privés du spectacle de sa mauvaise humeur. Les avenues qui entourent le palais de Stupinitz et qui y mènent sont d'une longueur imposante, le château d'une élégance noble et enchanteresse; il avait passé comme un héritage de la maison de Savoie dans les domaines de la maison de Napoléon: les châteaux avaient eu ainsi le sort des trônes eux-mêmes, depuis le Trasimène jusqu'à l'Elbe, depuis Rome jusqu'à Hambourg.

L'ancienne cour de Sardaigne honorait très rarement Stupinitz de sa présence, et il fallait la solennité de la Saint-Hubert et les sons perçans du cor pour y appeler le roi et la noblesse piémontaise. Un cerf doré domine le haut du dôme pour indiquer la destination spéciale de

cette royale résidence, comme une espèce de grand veneur inamovible. Du reste, tout dans Stupinitz est disposé avec une régularité large et commode; on dirait d'une ville composée de galeries et de bâtimens se correspondant les uns aux autres, d'une ville pour loger une cour quelquefois à peine pendant quarante-huit heures. Le baron de Luzerne, gouverneur du château, étant absent, le comte de Saluces fit appeler le concierge, et celui-ci se fit notre cicerone avec une politesse et des manières moins élégantes que son supérieur, mais aussi avec une indiscrétion inappréciable, et qui, en ma qualité de curieuse, devenait pour moi fort amusante. J'ai bien souvent éprouvé qu'on apprend plus quelquefois avec les gens d'en bas qu'avec les gens d'en haut. Comme j'en ai vu de tous les étages, on peut croire à la vérité de mon observation.

Le complaisant concierge ne savait pas seulement comme un architecte tous les détails d'art que la visite d'un aussi beau monument exigeait; mais il possédait comme un historiographe bien renté toutes les particularités curieuses, toutes les anecdotes secrètes et publiques dont, sous les deux régimes, Stupinitz avait pu être le théâtre. Elles étaient toutes fort importantes pour un cicerone qui veut faire sa cour; mais

elles le seraient moins pour des lecteurs désintéressés. Les récits un peu bavards se supportent sur les lieux mêmes que l'on visite : l'impression du moment donne du prix à tout ; mais ce qui est bon à entendre n'est pas toujours bon à raconter, et je ne choisis dans tout ce que j'appris à Stupinitz qu'une seule anecdote dont l'authenticité et l'intérêt me sont suffisamment garantis par le nom des personnages et les confidences du narrateur.

» Stupinitz, nous dit notre Suétone ambulant, a possédé l'empereur Napoléon ; il a daigné y rester quelques instans, lors de son passage pour Milan, où il allait se faire couronner roi d'Italie. Il lui arriva ici une aventure qui vaut bien la peine d'être connue, mais attendez : le lieu de la scène ne nuira pas à son intérêt.« Là-dessus, il nous conduisit par un escalier secret au bout d'une galerie de l'aile gauche du palais, où régnait une longue enfilade de petits appartemens. En entrant dans l'un de ces appartemens, on me fit remarquer de fort beaux portraits, tous plus respectables les uns que les autres : c'étaient des généraux, des papes et des magistrats dont je n'ai pas retenu les noms. Cette chambre, pendant le séjour de la cour impériale à Stupinitz, avait été affecté à la belle madame***, du service de S. M. l'impératrice reine Joséphine. L'Empereur, qui avait, par excès de prudence

sans doute, une clef pour toutes les portes, en avait une pour l'appartement de la jeune dame; il y entre par hasard, sans doute encore, au milieu de tant d'autres; on l'entend; et heureusement ou malheureusement, la jolie dame avait quelqu'un auprès d'elle à qui confier sa frayeur. Heureusement encore le quelqu'un était aide de camp de l'Empereur; il reconnaît son maître à la brusquerie de son entrée: habitué à lui rendre hommage, et surtout à ne pas le contrarier, il se laisse glisser à bas du lit, et par plus de respect se cache dessous. L'Empereur, armé d'une petite lanterne, regarde avec attention pour sa sûreté, remarque du désordre, de l'embarras, et particulièrement sur les chaises autre chose que des robes. »Un homme est ici caché, »s'écrie Napoléon; qu'on se montre, qu'on paraisse devant moi, je l'ordonne, je le veux.« Un aide de camp est toujours bien forcé d'obéir à son chef. Voilà donc ce respectable général de division, c'était son gendre, ma foi, qui se découvre, se recouvre, et disparaît. L'Empereur demeura quelques instans encore comme un homme qui voulait, dans les petites choses aussi bien que dans les grandes, que le champ de bataille lui restât. Le plus curieux de l'aventure, le voici, et cela prouve bien que l'Empereur est aussi bon qu'il est brave: Le pauvre aide de

camp craignait le lendemain les regards boudeurs du maître; loin de là il reçut l'accueil ordinaire, et l'Empereur ne lui dit pas un mot qui fût relatif à l'anecdote de la nuit.

» — Mais comment, dis-je avec vivacité au » narrateur, avez-vous pu connaître les détails » d'une scène dont les témoins avaient un intérêt » commun de discrétion?

» — Comment, ma belle dame? Vous l'auriez » su comme moi, si vous aviez été ici, et où » j'étais; aucun des acteurs n'a parlé; mais moi » qui n'avais pas d'intérêt, je peux bien ne pas » avoir la même discrétion. Tenez, Madame, ve- » nez dans l'appartement à côté de celui-ci, vous » entendrez comme si vous étiez dans la pièce » même, et vous concevrez que s'il vous arrivait » quelque chose de pareil à ce qu'a éprouvé la » dame de service de Joséphine, on pourrait » très bien n'en pas parler et pourtant le savoir.«

Nous quittâmes Stupinitz, fort contens encore cette fois de notre promenade. La causerie du château nous avait mis en humeur narrative; et M. de Saluces ainsi que moi nous vidions, en quelque sorte, notre sac d'aventures. Le roulement de la voiture dispose à cet échange de confiance et de pensées. Au milieu de la route M. de Saluces me fit remarquer une masure délabrée: » Vous voyez bien d'ici cette ruine; elle

» est de construction moderne pourtant, et elle » est témoin d'une misère qui accuse peut-être » nos lois. Il y a quelques années, Turin retentit d'un vol scandaleux: des hommes qu'aucune » mauvaise action n'avait point encore signalés, » à l'aide d'une fausse clef, dévalisèrent une riche » maison. On fut bientôt sur la trace des voleurs, la sentence accompagna presque leur » découverte; dix ans de travaux forcés s'ensuivirent. Le jugement s'exécute à Alexandrie. » Mais un pauvre diable fut impliqué dans cette » vilaine affaire, pour avoir travaillé à la fausse » clef qui avait été l'instrument du délit; le malheureux, garçon serrurier, ignorait à quel » usage la clef était destinée. L'embarras de ses » réponses, peut-être la nécessité de l'exemple » dans des tems difficiles, le firent également » comprendre dans la condamnation, quoique » pour un tems moins long que les véritables » coupables. Sa peine expirée, il chercha du » travail et fut repoussé comme un galérien. Les » maires, sous le prétexte de la sûreté de leur » commune se le renvoyaient, et le ballottaient » ainsi sans asile. Dans sa détresse, avec quelques branches d'arbres et de la terre, il éleva » cette masure que je vous ai montrée sur la lisière de deux communes, pour qu'aucun des » deux maires voisins ne pût l'inquiéter. Sa vie

» était moins malheureuse; il vivait de racines, » et d'un peu de pain les bons jours, ceux où » il pouvait se rendre utile sur la route pour le » raccommodage des voitures. La vigilance ad- » ministrative l'a encore poursuivi dans ce der- » nier abri de la misère et de la faim. Réduit » au vagabondage, à toutes les plus dures extré- » mités du besoin, la fatalité d'une si criante » destinée lui fait regretter le pain du bagne, et » pour le reconquérir, le malheureux fabrique » encore une fausse clef, se glisse dans une mai- » son, choisit les objets les moins précieux pour » atteindre son but au moindre dommage possi- » ble, et loin de chercher à échapper à la justice, » il reste tranquillement exposé à ses poursuites. » Arrêté sous le poids d'une récidive devant la » cour criminelle, il ne cherche point à se défen- » dre, avoue la réalité du vol, mais expose avec » candeur les rigueurs qui l'y ont en quelque » sorte forcé; que les lois trompeuses, en lui » rendant la liberté, mais en cessant de le nour- » rir, lui avaient continué leur châtiment, et » rendu leur bienfait plus onéreux que leurs ri- » gueurs. La cour a eu pitié de tant de misères, » ne l'a cette fois condamné qu'à une peine légère » de réclusion, a fait écrire par le procureur gé- » néral à l'autorité administrative, pour qu'au » moins la terre ne fût pas refusée à cet infor-

„tuné à l'expiration de sa nouvelle peine. Quel-„ques personnes charitables ont, en outre, quêté „pour lui quelques secours.

„ — Oh! m'écriai-je, indiquez-moi où je puis »déposer mon offrande. A peine de retour à „Turin, je courrai la déposer.“ Je ne sais pas ce que les lois devraient faire pour ne pas pousser au crime ceux qui pourraient se repentir; mais c'est à la charité qu'il appartient de remédier autant qu'il est en elle à l'impuissance de la justice, qui ne sait jamais, hélas! que punir. Ces problèmes législatifs sont si longs à résoudre, qu'il faut que la bienfaisance se charge de faire patienter le genre humain.

„C'est une chose bizarre, me dit encore M. „le comte de Saluces, que les récits des choses „tristes et pénibles: on ne les écoute pourtant „jamais sans un intérêt qui ressemble presqu'à „un plaisir. Ma chère amie, je crois que notre „nature est d'être émus. Vivre, c'est sentir. „Les histoires de voleurs ne sont pas sans agré-„ment quand on traverse une forêt. En voici „une dont un de mes amis a reçu en personne „la confidence de la part d'un voleur très dis-„tingué; enfin, d'un voleur *comme il faut.* La „rencontre eut lieu à Turin même, à une table „de restaurateur. L'ami dont je vous parle, „désœuvré comme on l'est quand on dîne seul,

„ne se lassait pas de regarder un de ces hom-
„mes dont la figure semble une curiosité. Celui-
„ci, s'en apercevant, vint droit à la table du
„voisin et lui dit: „Je suis de votre part l'ob-
„jet d'une investigation dont je pourrais me fâ-
„cher; mais comme j'aime assez à produire de
„l'effet et à satisfaire la curiosité des honnêtes
„gens, comme une conversation vaut mieux
„qu'un duel, je m'en vais tout simplement vous
„conter mes aventures:

„J'appartiens, Monsieur, à l'une des plus an-
„ciennes et des plus respectables familles de
„Milan. Je suis le comte de Vivalda. J'ai dépensé
„ma fortune et je ne m'en plains pas; car j'ai
„joui de la vie. Les voyages font mon bonheur.
„Dans deux heures, j'aurai disparu de Turin,
„du Piémont peut-être. Je ne vous demande pas
„votre discrétion, parce que j'en suis sûr, ou
„plutôt parce que je saurais en être sûr. Je vais
„rejoindre mes honorables amis; je leur dois un
„rapport sur les démarches diplomatiques dont
„ils m'ont chargé; car, pour que vous le sachiez
„de suite, j'ai l'honneur de commander, avec
„l'intrépide Meino, une troupe de braves de
„Narzali, qui ne sont pas bien avec votre Em-
„pereur, et surtout avec sa gendarmerie, mais
„qui s'en moquent. Tenez, Monsieur, pour vous
„prouver ma puissance, prenez cette bague;

„avec elle vous voyagerez avec plus de sûreté „qu'avec une escorte: c'est le meilleur passeport „que vous puissiez avoir pour toute l'Italie. A „ces mots, mon ami commençait à faire la gri- „mace. Soyez calme, ajouta le noble comte; je „suis ici en amateur, et il n'y a que les plus „vulgaires préjugés qui puissent vous donner „mauvaise opinion de moi et de mes amis: il y „a brigands et brigands. Tout état honnêtement „exercé devient honorable; et si l'on voyait bien „à fond les misères de la société, les crimes se- „crets, les trahisons de tous les sentimens, la „lâcheté des amitiés, les turpitudes du pouvoir, „les saletés administratives, judiciaires, civiles, „domestiques, matrimoniales; ah! Monsieur, je „vous le répète, si les confesseurs des mourans „pouvaient parler, l'on serait peut-être forcé de „convenir qu'il n'y a de vertus que sur les gran- „des routes: audace et bienfaisance, voilà le „véritable brigand. Jugez un peu des qualités „supérieures de ma troupe: Il y a quelque „tems, le général Menou, gouverneur de la di- „vision militaire, voulut se mêler de nos affaires, „et mit en conséquence ses troupes à nos trous- „ses; Meino et moi nous endossons des unifor- „mes d'officiers supérieurs; nous avions de si „bonnes liaisons dans la ville, qu'avant minuit „nous tenions le mot d'ordre de la garnison.

„Quelques minutes après, sous prétexte d'un „ordre militaire et supérieur, nous nous pré- „sentons chez le gouverneur, et nous demandons „à être seuls avec lui. Alors, plus de dissimu- „lation: nous déclarons nos noms et qualités, et „nous disons au général stupéfait: Vous vou- „liez nos têtes, nous sommes maîtres de la vô- „tre; vous vouliez nous faire coffrer, c'est vous „qui êtes notre prisonnier. Toutefois nous ne „voulons de mal à personne, et nous ne vous „demandons qu'une chose, c'est de ne plus nous „poursuivre avec acharnement. Prévenez de la „sorte une seconde visite que nous serions for- „cés de rendre plus sévère.“ Après ce court „dialogue, nous regagnâmes en toute sûreté nos „montagnes.

„Autre exemple, mon cher monsieur: La su- „perbe Mme Meino, épouse d'un de nos cama- „rades, nous fut enlevée: elle tomba dans un „parti de gendarmes qui la menèrent à Alexan- „drie. Seul, M. Meino se présente encore chez „le général de cette ville, et cette fois sous l'u- „niforme de la gendarmerie, en colonel, la croix „d'honneur à la boutonnière. Nous aimons beau- „coup la croix d'honneur. Meino accorda un „délai de trois jours pour la liberté de sa femme. „Au bout de deux jours, Mme Meino était reve- „nue; et l'on avait bien fait d'obéir, car sans

„cela le général Despinois... était mort dans les „vingt-quatre heures, et moi qui vous parle, j'é„tais resté à Alexandrie pour retirer sa parole „d'honneur et rentrer dans les lois de la guerre.

„Vous le voyez, nous avons horreur du sang, „et nous ne le versons que quand on nous y „contraint. Les femmes! eh bien! nous ne les „enlevons même pas, nous leur prenons tout, „mais nous leur laissons l'honneur. Il n'y a pas „chez nous plus de libertins que de traîtres. „Ceux qui ne sont point insensibles à l'amour „ont des femmes légitimes où le sacrement a „passé. Nous avons réduit nos expéditions à un „code régulier, et voici les principales dispo„sitions: Nous connaissons toutes les fortunes „à un sequin près; nous avons ainsi la liste des „riches propriétaires; nous en enlevons un, „deux, trois, de tems en tems, à tour de rôle. „Nous les mettons en lieux de sûreté; nous leur „faisons les honneurs de notre table: le vin, le „café, la liqueur, un bon *ordinaire*. Libre en„suite aux prisonniers de s'en aller quand ils „veulent... c'est-à-dire quand ils veulent payer „leur rançon; mais nous ne sommes point juifs, „nous leur donnons du tems. Ils prennent eux„mêmes leurs échéances. Ils écrivent à leurs „familles, et pour cela encore, nous leur sau„vons les ports de lettres, nous nous chargeons

„nous-mêmes de les faire tenir. Quand les con-„ventions réciproques ont été jurées, c'est-à-dire „encore, quand nous avons touché l'argent, nos „prisonniers, un bandeau sur les yeux, sont „ramenés, et à cheval, à peu de distance de „chez eux. Nous les prévenons que toute dé-„nonciation à l'autorité serait suivie pour eux „de la peine de mort. Une fois qu'on nous a „payé le tribut, on en est quitte pour la vie. „Plus honnêtes que les gouvernemens, nous ne „volons qu'une fois la même personne; et je „puis vous assurer que nous jouissons de l'es-„time de tous les honnêtes gens qui ont eu af-„faire à nous."

„Hélas! Madame, là finit le récit du comte „de Vivalda, mais là ne finit pas son histoire. „Lui, Meino et tous ses honnêtes camarades ont „été, il y a peu de tems, poursuivis avec une „nouvelle activité. Bien des pauvres gendarmes „y ont passé, mais enfin la troupe a été réduite. „Retranchés dans une ferme, on y a mis le feu, „et ils n'ont cédé qu'au nombre et à l'incendie. „La cour criminelle de Turin les a tous con-„damnés à mort, et tous ont été exécutés. C'est „un spectacle dont toute la ville a été témoin. „La naissance, la beauté de plusieurs d'entre „eux avaient redoublé l'épouvantable curiosité „des supplices. Il n'y en avait pas un dans la

„bande qui ne portât les marques de quelques „blessures. Leur courage, leurs aventures ont „fait plusieurs fois les frais de toutes les conver- „sations, et vous voyez bien qu'on en parle encore.“

Nous arrivâmes assez tard à Turin, à cause du mauvais tems. M. le comte de Saluces me reconduisit avec sa politesse ordinaire, et me quitta de suite; j'en augurai que la peur des reproches l'avait repris, et qu'il allait réveiller sa belle actrice pour en diminuer la dose. Quoique je ne sois pas peureuse, on le sait, je n'en passai pas moins la nuit à rêver brigands, comme cela arrive quand on en a parlé beaucoup dans la soirée. Après deux jours de repos, et après mes visites d'adieux au comte de Saluces, à mon chambellan et à quelques autres personnes, je repartis pour Gênes.

CHAPITRE LXXXVII.

Retour à Gênes. — Le comte Albizzi.

En quelques jours, j'eus bientôt suffisamment contemplé tout ce que la rue Balbi ou Strada-Nuova étalent de pompes; car rien ne me lasse aussi vite que les beautés de la pierre de taille et l'aspect du marbre, tandis que la nature animée des sites, des montagnes et des paysages semble renouveler et rajeunir chaque matin pour moi l'émotion de leurs spectacles.

Je m'étais dit: Je veux me reposer quelque tems et vivre comme si mon avenir était assuré; et je fus si fidèle à ma promesse qu'on aurait pu me supposer 20,000 livres de rente. Je ne me ressentais plus de ma blessure, et, ce qui était bien plus grave, mon teint avait repris cette fraîcheur qui était admirée avant mes campagnes, et j'avoue que ma coquetterie ne regrettait nullement mes agrémens militaires. Beaucoup plus par ostentation que par goût, j'allais souvent au spectacle. N'aimant que fai-

blement la musique, je ne m'y rendais en vérité que dans l'intérêt de ma toilette. Mon pauvre Hantz, en sa qualité d'allemand, était un peu plus mélomane; et au lieu de le laisser de planton a la porte de ma loge, j'avais pris, en reconnaissance de tant de services qui l'élevaient pour moi au-dessus de sa classe, l'habitude de le laisser se placer derrière moi. Je m'amusais beaucoup de son enthousiasme musical, qui était parfois fort grotesque, mais qui était toujours fort bien appliqué.

J'approchais de cette époque fatale, tant redoutée, qu'on pourrait appeler, une première mort pour les femmes; enfin j'étais bien près de la trentaine; mais une santé que des fatigues qui eussent tué la plupart des femmes avaient rendue plus florissante, un certain air d'agrément que les Italiens désignent par *una maniera che non è da tutti,* me rendirent l'objet de poursuites et d'hommages flatteurs. Je fis la connaissance de deux personnes différemment remarquables. Un parent du comte Mareschalchi, ministre des relations extérieures du royaume d'Italie, personnage important et cérémonieux, dont les manières gourmées allaient fort peu avec les miennes, mais que ses relations avaient rapproché de Ney, et qui m'en parlait quelquefois. L'autre personne était Albizzi dont la

beauté fut citée depuis à la cour de Toscane. J'avais connu ces messieurs à la campagne et souvent nous en prenions ensemble le plaisir.

Les Italiens sont en tout et partout passionnés; et ils portent dans toutes les relations, avec une souplesse apparente, une irrésistible volonté de despotisme. Je n'ai jamais compris que l'ascendant du caractère, l'empire du génie ou de la gloire, et Ney seul à pu obtenir de moi cette soumission à ses avis, à sa volonté, que je ne pourrais jamais accorder aux seuls agrémens extérieurs d'un homme ordinaire quoique aimable. J'ai rapporté la licence bien meritée par ses services que j'avais laissé prendre à mon brave et fidèle domestique quand j'allais au spectacle: le premier jour Albizzi en parut surpris; le second, il en fut mécontent; le troisième, il se permit de me le dire et d'appeler cela une inconvenance. Un *cela me convient* lui épargna de nouvelles remarques. Il en avait fait assez pour que je devinasse toutes les suppositions outrageantes d'un Italien qui ne connaissait pas la délicatesse des Françaises en pareille matière, parce que dans sa nation un valet peut devenir un rival tout comme un autre, et que ces faiblesses honteuses n'y sont point sans exemple. J'avoue avec toute ma franchise que j'étais si loin de mériter ces soupçons, que mon imprudence n'avait

pas même pu songer qu'on pût se méprendre au point de les concevoir. La colère et les insinuations d'Albizzi, j'avais su les repousser; mais elles m'avaient éclairée sur toutes les convenances qu'exige le monde. Je me décidai dès lors, dans l'intérêt d'une réputation que je n'avais rien fait pour compromettre, à un sacrifice bien douloureux, celui de mon pauvre Hantz, de ce fidèle compagnon de tous mes périls. J'immolai la reconnaissance à un autre sentiment honorable dont il ne pouvait recevoir et dont il n'eût point compris l'impérieuse susceptibilité. J'allais le renvoyer au moment du repos et de la récompense qu'il avait si bien mérités. Hantz n'était qu'un simple domestique, et ces détails sont peut-être au-dessus de la dignité de l'histoire; mais je sentis à la noblesse de son dévouement, à la sincérité de sa douleur, que l'or ne suffit pas pour payer un attachement véritable. Je n'osais annoncer à Hantz notre séparation, au moment où il se faisait déjà fête d'accompagner à Rome, à Naples, à Florence, *sa* bon maître. Les sarcasmes d'Albizzi m'en faisaient un devoir d'orgueil blessé; ma raison, si rarement courageuse, m'en faisait une obligation d'honneur plus légitime. Je tournai long-tems autour de la fatale nouvelle, mais enfin j'en brusquai l'annonce auprès du pauvre Hantz.

Rien n'est amer et pénible comme le sentiment d'une injustice, et je souffrais d'une séparation à laquelle il n'avait donné aucun prétexte, si ce n'est son dévouement que je reconnaissais si peu.

Quand je me fus expliquée, le pauvre Hantz n'en croyait pas encore ses oreilles; il tomba à mes genoux, tendant des mains suppliantes et s'écriant: »Oh! *ma* jeune maître, je ne le »puis; vous m'avez fait riche, reprenez votre »argent; je ne veux rien, et je m'engage à vous servir pour rien, et toute ma vie. Ayez pitié »du pauvre Hantz!.......» J'en avais plus que pitié, car il m'inspirait de l'estime et de l'attachement. Je lui dis tout ce que ces deux sentimens pouvaient dicter de consolant, lui promettant de le reprendre à Paris, où je le recommandais à une utile connaissance. Il prit ma main, la porta sur son cœur, et s'éloigna avec l'air et la précipitation du désespoir. Je restai quelques minutes immobile; mais aussitôt une affreuse pensée me saisit, et sans songer à autre chose qu'à la crainte dont elle m'envoyait le pressentiment, rapide comme l'éclair, je traverse l'appartement et l'hôtel, et j'arrive en bas pour voir Hantz occupé tranquillement à charger ses pistolets. Il rougit, me demanda mes ordres avec un calme qui me rendit le mien, et qui me livra à tous les embarras d'une pareille dé-

marche. L'orgueil blessé me fit recourir à la dureté pour échapper à l'embarras: je lui dis de faire ses comptes et de les apporter. En retournant à mon appartement, je me vis l'objet d'une humiliante curiosité, qui augmenta mon humeur contre celui qui en était la cause innocente.

Je rapporte toutes ces circonstances; parce qu'elles jettent un triste jour sur les dangers d'une vie pareille à celle que je m'étais faite; parce que les femmes pourront y apprendre la fatalité attachée à une indépendance qui les expose non seulement aux suites d'un premier égarement, mais à l'humiliation d'être mal jugées par le monde, qui ne leur épargne aucune gratuite supposition, aucune interprétation malveillante, même de leurs actes les plus innocens.

Hantz revint au bout d'une demi-heure, me dit qu'il avait pensé à tout, et qu'il était résolu de se brûler la cervelle si je le renvoyais; qu'il voulait me suivre et me servir pour rien; mais tout cela sans s'échauffer, mais avec une fermeté effrayante et que ses yeux confirmaient terriblement. J'éprouvais l'angoisse d'une cruelle hésitation. A toutes mes réflexions, à tous mes encouragemens il répondait: »*Vous servir ou mourir, vous suivre ou me brûler la cervelle.*« Enfin, je m'avisai pour le désarmer d'un moyen qui

me réussit: je lui dis que j'étais près de me marier; que le futur exigeait de moi son renvoi à cause de la confidence qu'il avait eue de mon attachement pour un autre; que je l'adressais à Paris, à un excellent maître; que je l'y reverrais qu'il tâchât d'avoir une place pour le lendemain.

Hantz obéit avec chagrin, mais sans murmurer: il croyait qu'il y allait de mon bonheur, et ce sentiment délicat lui avait rendu du courage. Ce sacrifice, que je faisais aux propos d'un homme qui m'était indifférent, me rendit ce dernier odieux, et je résolus de quitter Gênes aussitôt après le départ de mon domestique. Le pauvre garçon revint m'annoncer qu'il avait trouvé à s'embarquer pour Trieste, avec un Italien, le comte Borara, et qu'il aimait mieux cela que de retourner à Paris. Je reçus le lendemain la visite de ce nouveau maître, et je lui recommandai avec effusion le dévouement et la fidélité du meilleur des domestiques. Le vent retint quelques jours les voyageurs, et je vis le comte Borara avec plaisir: il était aimable, bon et très attaché au parti français. Le jour qu'on mit à la voile, je le reconduisis et je restai sur le port jusqu'à ce que le bâtiment eût entièrement échappé à la vue, le cœur navré d'un sacrifice que l'amour-propre m'avait commandé, et qui me faisait perdre une des choses les plus

i..

rares, le dévouement respectueux et à toute épreuve d'un domestique qui élevait ses devoirs jusqu'à la noblesse de l'amitié.

En rentrant chez moi, j'y trouvai le comte Albizzi. Mes manières se ressentirent de ma tristesse; il en prit une humeur fort inconvenante, et il m'apprit jusqu'à quel point un homme jeune, bon et spirituel, peut cependant déplaire. Je résolus d'attendre mon établissement à Florence pour reprendre un domestique ou une femme de chambre; mais avant mon départ, qui fut cependant assez prompt, j'eus à regretter la prudente et religieuse surveillance de mon pauvre Hantz; car on me vola une cassette qui contenait 7000 fr. en or, 3000 fr. en billets, trois bagues du plus grand prix, une parure fort belle que je tenais de Moreau, et ses lettres. Jamais, avant cette aventure, je n'avais su rien fermer ni me défier de personne. Depuis ce jour, je suis devenue craintive et méfiante jusqu'au ridicule. Mais c'est une qualité tardive et par conséquent inutile : c'est ainsi que la prudence vient aux mauvaises têtes, quand elles ne peuvent plus en profiter. Chose inexplicable ! ce sont les personnes qui ont le plus besoin d'argent pour des prodigalités, qui savent le moins s'en procurer et veiller à ce qui leur est si nécessaire.

Le vol fit du bruit, et en eût fait bien plus, si je ne m'étais pas opposée à toute espèce de poursuites. On ne pouvait concevoir une si stoïque indifférence. Et moi je ne comprenais pas alors et je ne comprends pas encore aujourd'hui, ou l'argent est loin d'être abondant pour moi, que pour quelques pièces de cet argent on signe des procès-verbaux d'arrestation, et quelquefois des arrêts de mort.

Sur ces entrefaites je quittai Gênes, et je sus depuis qu'on n'avait point cru à cette insouciance, à ce désintéressement, vertu si rare dans le vulgaire; que c'est celle qui excite le plus de surprise et d'incrédulité. La bienveillance génoise prétendait à ce sujet que je m'étais volée moi-même, oubliant, dans cette plate et injuste épigramme, que j'avais tout payé avec une extrême exactitude, et même avec une magnificence ridicule. Mais la médisance se soucie-t-elle beaucoup de la raison? et la calomnie ne se moque-t-elle pas du bon sens? Tous comptes faits, il me restait 3,600 fr., une garderobe d'une grande richesse, de la liberté, quelques talens; j'espérai tirer parti de tout cela, et gardant pour consolation mes nobles souvenirs, je m'abandonnai sans inquiétude à la fortune.

J'avis quitté Gênes le 7 mai 1808, pour me rendre à Lucques, ou je ne restai que le tems

nécessaire pour voir les débris de la tour d'Ugolino, et j'en partis avec un sentiment d'horreur et de pitié. J'avoue qu'à Rome l'aspect des ruines et des souvenirs antiques m'a réellement remué l'ame. Partout ailleurs, les ruines ne sont à mes yeux que des masures. Mais là, l'ensemble des monumens conserve son prestige; chaque pierre rappelle encore la reine du monde et ne la dément pas. Ces arènes, ces amphithéâtres, ces colonnes qui se prolongent à l'infini, qui semblent parfois s'animer quand la race dégénérée dont elles sont devenues l'héritage se repose et sommeille; cette vie des tombeaux qu'a très bien surprise et peinte l'auteur *des Nuits Romaines*, m'a été aussi révélée. J'ai cru voir souvent, au milieu de ces éloquens débris, Brutus, Caton et Sénèque, écartant leurs linceuls, et cherchant des Romains dans Rome. Mais à Lucques l'enthousiasme n'est pas possible, et je n'eus pas même un quart d'heure d'admiration; je me préparai donc à n'y pas faire long séjour, et je pris la résolution d'aller à Pise.

CHAPITRE LXXXVIII.

Arrivée à Pise et à Livourne. — De la tragedie italienne et de la tragédie française.

En quittant Lucques, je fis charger mes malles sur une de ces lentes diligences de *vetturino*, et je partis dans une espèce de cabriolet napolitain, on y est fort mal juché, tout en l'air et à découvert, mais ils courent avec une incroyable rapidité. La route était belle, le tems superbe, et j'avais hâte, d'arriver à Pise. Hélas qu'on a tort de faire des souhaits! Si les miens avaient eu moins de vivacité, j'aurais eu quelques extravagances de moins à commettre.

A peine étais-je descendue de voiture, que je me vis entourée de cinq ou de six personnes que je reconnus aussitôt comme ayant fait partie de la *comica compagnia* de Milan: Blanes, Morochesi, Rigitti, et deux actrices fort jolies,

mais non pas du premier ordre. J'étais seule, je venais de passer quinze jours de contrainte et même de chagrin, tout devait me paraître occasion de distraction et d'amusement. On me montrait un empressement amical; j'allais entendre les chefs-d'œuvre d'Alfieri et de Métastase: il n'en fallait pas plus pour me faire oublier passé et avenir, pour bercer ma folle imagination de quelques décevantes illusions. Mes artistes se rendaient à la répétition: je promis de les y aller rejoindre, prenant à peine le tems de déjeûner et de changer ma toilette de voyage. Arrivée au théâtre, la bizarre résolutoin avait fait des progrès, la fantaisie de jouer s'y était jointe, et à la fin de la répétion tout était convenu et arrangé. Je devais suivre la troupe à Livourne, où elle se rendait le lendemain, pour y paraître dans les rôles de Rosemonde de la pièce d'Alfieri, de Sémiramis de Voltaire, traduite par *l'abbé* Césarotti, et de la Jocaste des *Frères ennemis* du premier auteur.

Je veux consigner ici une remarque fort judicieuse que me fit au sujet de ce rôle de Sémiramis et de la poésie italienne, pour l'expression de certains sentimens, un des acteurs de la troupe, Rigitti, homme plein de goût et d'instruction. Je me la suis toujours rappelée, quand j'ai vu représenter le chef-d'œuvre de Voltaire.

Rigitti trouvait que la poésie italienne communiquait plus de la pompe et de l'élévation convenable dans la circonstance à ces vers de la scène d'Assur avec Sémiramis.

Voltaire dit :

Je viens vous en parler : Ammon et Babylone
Demandent sans détour un héritier du trône.

Dans la traduction, Césarotti s'exprime de la sorte :

— *Io vengo appunto a favellarne.*

Littéralement, on dirait : *io vengo a parlarne ;* comme un personnage vulgaire dirait à la voisine : *je viens vous en parler ;* au lieu que *favellar* a bien une autre noblesse : c'est un langage royal.

Il y a de ces nuances, de ces victoires, en quelque sorte, d'une langue sur une autre, pour la traduction de quelques sentimens qui tiennent aux mœurs. Je voulus bien accorder à Rigitti ce petit triomphe national d'une expression ; mais en général la langue française est encore celle que je préfère, celle qui a le plus de suite, le plus de tenue, si j'ose m'exprimer ainsi ; ne s'enflant jamais jusqu'à la boursouflure, ne s'abaissant jamais jusqu'à la trivialité. J'accordais une

juste admiration à Métastase, à Maffei et à Alfieri, à Goldoni surtout; mais le beau n'existe vraiment dans le théâtre italien que par étincelles, et me semble loin de ces chefs-d'œuvre de goût, de convenance, d'intrigue et de pureté, qui font la gloire du théâtre français. Je ne parlerai pas des opéras *seria* ou *buffa*: je suis si mal organisée pour la musique, que son charme embellissant de plates horreurs ou de plus plates arlequinades, n'a jamais pu venir jusqu'à moi, détruit, pour ainsi dire, en route, par toutes les sottises qu'il s'efforce en vain de cacher. J'ai souvent applaudi la délicieuse *Prima donna*, Pelandi, Blanes, Marochesi, aux théâtres de Florence, de Milan ou de Naples; mais je ne le cache pas: en fait d'émotions dramatiques, je préférais encore mes souvenirs français. Je suivis la troupe à Livourne; et le succès décida ma vocation. Toutes les troupes italiennes, même celles de cour, sont ambulantes. La nôtre courait de Livourne à Sienne, et j'y allai. Je ne retracerai pas ici les évènemens d'une pareille existence : ils auraient bien peu d'interêt pour le lecteur, car ils n'en ont guère conservé pour moi-même, excepté ceux de la bienveillance des artistes avec lesquels j'étais liée. Avant de parler de mon entrée au service de la princesse Élisa, j'ai à raconter la rencontre singulière que

je fis, à Florence, d'une jeune infortunée que les Français avaient arrachée d'une affreuse prison, dans un couvent du faubourg San Gregorio, à Mantoue; lors de la prise de cette ville. Cette aventure est touchante, et ce qui ajoute à sa singularité, c'est que la rencontre de l'héroïne avait eu lieu en 1809, à une époque où toutes deux nous étions jeunes, et quelle se renouvela en 1815 sur un champ de bataille, où nous n'échappâmes à la mort que pour ne plus compter toutes deux dans la vie que larmes et déséspoir.

CHAPITRE LXXXIX.

Pélerinage à Valle-Ombrosa. — Arrivée à Florence. — Camilla.

A Sienne, j'avais fait mes adieux à la *comica compagnia*, et je m'acheminais vers Florence pour y passer quelques mois *nel dolce far niente*, désirant avant faire un pélerinage à Valle-Ombrosa, berceau de mon heureuse enfance. Hélas! je reconnus à peine ces lieux naguère si beaux: Valle-Ombrosa avait tant changé de maîtres, tant subi les augmentations et les mutilations du caprice, que, pendant quinze jours que j'y séjournai, j'allai demander en vain aux arbres, aux parterres, aux habitans même des environs, un souvenir, un regret: en vingt années tout avait changé, les lieux et les générations! La guerre, la mort, ce mouvement de tant d'événemens, avaient tout bouleversé. A qui aurais-je pu m'adresser pour être entendue? Qu'aurais-je pu dire? Qui aurait même osé reconnaître l'unique fille

des nobles étrangers jadis maîtres chéris et respectés de ces beaux lieux, dans un être isolé, sans rang, sans protections, sans appui, et déjà suspect à l'opinion pour le mépris des convenances et des sages préjugés, garans de la conduite et du seul bonheur des femmes? Le silence me semblait un devoir de respect pour mes parens, et je sus le garder, sans que cette faible expiation me rendît, à mes yeux, moins malheureuse et moins coupable. Qu'ils furent tristes, qu'ils furent amers mes adieux, ces derniers adieux au toit de mes pères! ce fut comme une seconde séparation de ma famille.

Arrivée à Florence, je pris un appartement rue *della Pergola*, au premier. Dans cette maison, je vis Camilla Spinochi, nièce de ce gouverneur de Livourne, qui laissa échapper les Anglais du port, à l'époque de la prise de Mantoue, et que les Français firent emprisonner. Camilla, avait alors vingt-cinq ans. C'était la plus belle personne que j'aie vue de ma vie, et c'était le moindre de ses agrémens: une taille de sylphide; dans la démarche, dans les attitudes, dans les gestes, une grâce, une harmonie, un je ne sais quoi enchanteur qui eût fait tressaillir le cœur d'un vieillard. An tant de séductions extérieures, Camilla joignait non pas le mérite de l'instruction, mais le don d'un génie naturel,

le charme d'une ame tendre, et l'éclat d'une ame courageuse. Ce fut pour moi, sitôt que je l'eus aperçue, un besoin irrésistible de la connaître; j'en demandai l'occasion à mon hôtesse, et sa réponse changea ma curiosité en vif intérêt.

„*E un capo francese*, me dit-elle; c'est une „femme qui se perd pour un militaire de cette „nation. Oh! c'est une vilaine affaire; et si elle „n'était pas protégée..... Il le dit bien le curé, „qu'on la *renfermera* un jour. Nous la logeons „par crainte, mais nous ne l'estimons pas.

„— Vous avez tort, répondis-je car elle „peut valoir mieux que vous."

Le soir même, je me trouvai avec Camilla à un thé que donnait un Allemand de distinction qui logeait chez Schneider, maître du plus bel hôtel de Florence, et l'un des plus remarquables de l'Europe.

Cet Allemand était un personnage fort curieux et fort bizarre, réunissant le double enthousiasme et la double manie des systêmes de Lavater et de Gall. Il vivait au milieu d'une collection innombrable de profils, et dans une immense compagnie de crânes et de têtes de morts. La plupart de ces agréables fantaisies avaient été l'objet d'un triste travail. Des ciselures d'or et d'argent y paraient la destruction, et, en voulant l'orner, la rendaient plus hideuse. La foule

se pressait autour de l'excellence allemande, admirait l'exactitude et la richesse de ses explications physiologiques, en extase devant tous les bizarres et absurdes enjolivemens qu'il s'était efforcé de prodiguer à la Mort. Je souffrais à l'aspect d'une si sotte manie si sottement admirée; et, dans ma répugnance bien naturelle, j'étais entré du salon dans un cabinet voisin, où se trouvait une superbe bibliothèque, et où un volume de Pétrarque substitua à l'ennui de contempler ce que je ne comprenais pas le plaisir plus délicat de voir retracer dans un langage enchanteur ce que je sentais si bien. Peu d'instans après, Camilla vint s'y réfugier aussi, fuyant les grotesques expériences qui faisaient circuler des crânes de morts dans des mains de femmes, ou qui exposaient leurs jolies têtes aux études de la bosse, comme si, pour deviner l'inconstance, la tendresse, le dépit, l'amour des arts ou des plaisirs, il était besoin de toucher et de constater les accidens céphalalgiques que cache leur chevelure.

Camilla me parut d'une beauté radieuse, qui me fit encore trouver plus aimable le sourire de joyeuse surprise qu'elle laissa échapper en s'approchant de moi. Après quelques mots caressans, nous passâmes ensemble dans la salle de billard. Au bruit des billes roulantes, tout

ce qui dans le salon était au-dessous de la soixantaine eut bientôt déserté la salle d'anatomie et de silhouette, laissant l'excellence germanique avec quelques vieux originaux, jusqu'au moment où un brillant ambigu lui ramena la foule.

On avait fait galerie autour de notre escrime au tapis vert, et les honneurs furent pour la belle Camilla. Dans ma vie militaire j'avais acquis assez de talent au *noble* jeu de billard, comme on dit, et j'aurais pu gagner toutes les parties; mais l'habitude de porter l'habit d'homme avait fait prendre à mon caractère la galanterie de l'autre sexe, et un désintéressement d'amour-propre qui m'a souvent engagée à sacrifier mes propres succès au triomphe de celles qui ne me semblaient plus mes rivales. Camilla ne s'y trompa point, et de cette petite complaisance date une amitié noble et tendre dont le sort me réservait de lui donner une dernière preuve dans le plus cruel malheur qui pût accabler une belle ame. Entre deux femmes qui paraissent se convenir, l'intimité marche vite. Aussi à souper, refusant toutes les offres des *cavalieri serventi,* esclaves d'étiquette de toutes les réunions en Italie, Camilla et moi nous retournâmes seules ensemble à notre commune demeure. Il n'était que minuit, et dans les heureux climats que nous habitions, c'est l'heure de jouir de toute leur

beauté et de tout leur charme. Aussi, au lieu de nous aller emprisonner sous nos moustiquières,* nous changeâmes bien vite nos riches parures contre un commode négligé, et nous allâmes nous reposer dans un bosquet de jasmin, sur un canapé de mousse, parsemé de violettes. C'est dans ce lieu charmant que le jour nous surprit, moi heureuse de la confiance qui me révélait les intéressans détails qu'on va lire, et Camilla se félicitant d'avoir frappé à l'indulgence d'un cœur capable de comprendre le sien.

---

* Rideaux de gaze claire qui ferment, en Italie, les lits comme des boîtes.



